

N°1 des ventes  
du *New York Times*



# LA REINE SANS ROYAUME



HOLLY BLACK

RAGEOT



# FrenchPDF.com

**Bénéficiez** de nos offres à chaque instant et à tout endroit, le site **FrenchPDF** vous invite à réinventer le plaisir de la lecture et découvrir les nouveautés de vos auteurs préférés.



HOLLY BLACK

# LA REINE SANS ROYAUME

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Leslie Damant-Jeandel

RAGEOT

Souhaitez-vous avoir un  
**accès illimité** aux livres  
gratuits en ligne ?

Désirez-vous les  
télécharger et les ajouter à  
**votre bibliothèque** ?

**FrenchPDF.com**

À votre service!

Déjà parus, dans la série « Le Peuple de l’Air » :

*Le Prince cruel*

*Les Sœurs perdues*

*Le Roi maléfique*

Copyright texte original © Holly Black, 2019

Traduction française © Rageot Éditeur, 2021

Illustration de couverture © Sean Freeman, 2019

Graphisme de couverture : Karina Grande

Couverture © Hachette Book Group, Inc., 2019

Carte © Kathleen Jennings

Illustrations flocons © Hein Nouwens/Shutterstock

L’édition originale de cet ouvrage a paru en 2019 en langue anglaise

Chez Little, Brown and Company (New York, États-Unis)

sous le titre THE QUEEN OF NOTHING

La présente édition est publiée avec l’aimable autorisation de l’autrice,

c/o BAROR INTERNATIONAL, INC. Armonk, New York, U.S.A.

« Elfin Song » © 1850, Edmunde Clarence Stedman

traduction libre de Leslie Damant-Jeandel

« A Fairy Tale » © 1855, Philip James Bailey

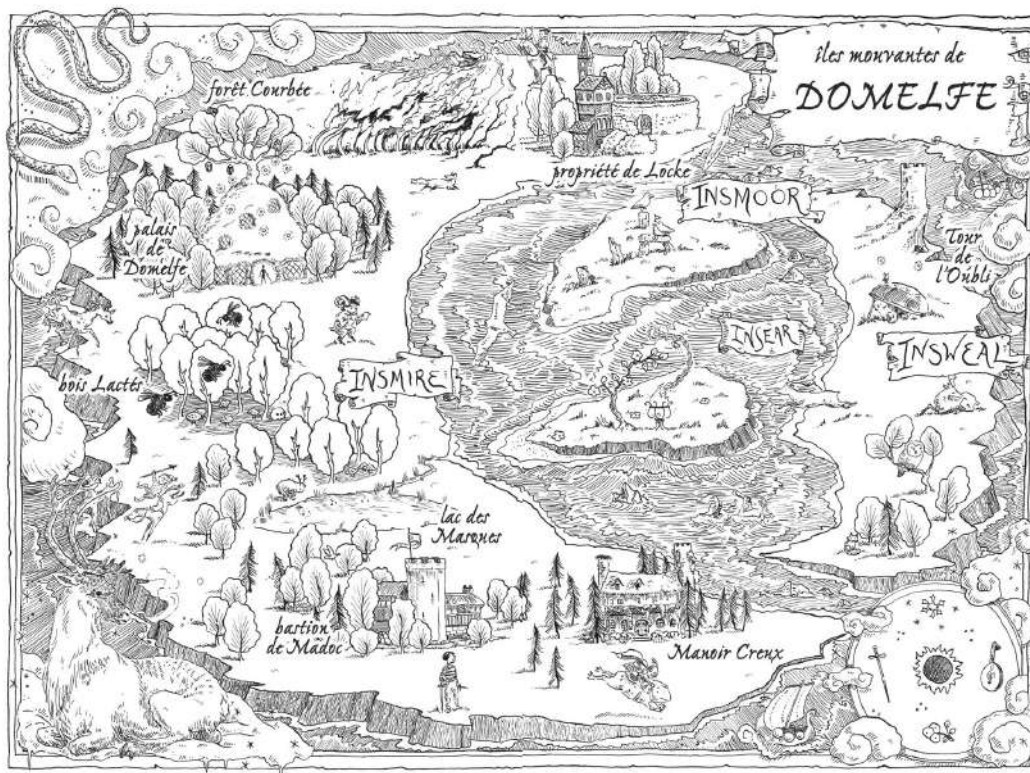
traduction libre de Leslie Damant-Jeandel

ISBN : 978-2-7002-7693-0

© RAGEOT-ÉDITEUR – PARIS, 2022

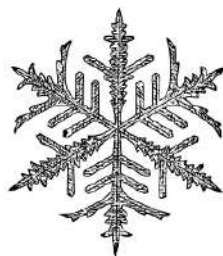
Loi n° 49-956 du 16-07-1949 sur les publications destinées à la jeunesse

*Pour Leigh Bardugo,  
qui ne me laisse jamais rien passer.*





# Livre premier



*Et le roi des Elfes a juré d'épouser  
Une fille de la Terre, dont l'enfant à jamais  
Sera, par croisement et eau sanctifiée,  
De la malédiction des fées libéré.  
Et s'il existait un tel destin !  
Ce jour est lointain ! Ce jour est lointain !*

Edmund Clarence Stedman,  
« Chanson elfique »

## Prologue

Baphen, l'astrologue royal, plissa les yeux devant la carte des étoiles. Il tenta de rester de marbre alors qu'il paraissait certain que le plus jeune prince de Domelfe allait tomber des bras de sa mère et heurter le sol.

Une semaine s'était écoulée depuis la naissance du prince Cardan, qui allait enfin être présenté au Grand Roi. Eldred avait vu ses cinq héritiers précédents, rouges et vagissants, à peine sortis du ventre maternel. Mais dame Asha avait interdit au Grand Roi de lui rendre visite tant qu'elle ne s'estimait pas suffisamment remise de ses couches.

Maigre, fripé et silencieux, le bébé fixait Eldred de ses yeux noirs. La queue qu'il avait en bas du dos fouettait l'air avec une telle vigueur que ses langes menaçaient de se défaire. Visiblement, dame Asha ne savait pas comment le tenir. Elle semblait espérer qu'on la soulage de ce fardeau, et le plus tôt serait le mieux.

– Parlez-nous de son avenir, exigea le Grand Roi.

Ses propos résonnèrent dans la salle déserte. Seule une poignée de privilégiés parmi le Peuple était rassemblée pour assister à la présentation du prince : le mortel Val Moren, poète et sénéchal de la cour, ainsi que deux membres du Conseil Vivant – Randalin, ministre des clés, et Baphen.

Malgré ses réticences, ce dernier n'eut d'autre choix que de répondre. Avant le prince Cardan, Eldred avait eu la chance d'engendrer cinq enfants – une fertilité stupéfiante, car les naissances étaient rares au sein du Peuple, affligé d'un sang pauvre. Chaque fois, on avait vu dans les étoiles les prouesses qu'accompliraient les petits princes et princesses dans des domaines aussi variés que le chant, la poésie, la politique, les vertus, voire les vices. Or, la prophétie de Baphen était totalement différente cette fois.

– Le prince Cardan sera votre dernier enfant, affirma l’astrologue royal. Il provoquera l’anéantissement de la couronne et la destruction du trône.

Dame Asha émit un hoquet de stupeur. Pour la première fois, elle serra son nouveau-né contre elle d’un geste protecteur. Il se tortilla dans ses bras.

– Je me demande qui a influencé votre lecture des signes, rétorqua-t-elle. La princesse Elowyn probablement ? Ou le prince Dain.

*Peut-être vaudrait-il mieux qu’elle le fasse tomber, après tout,* pensa Baphen qui n’avait pas d’états d’âme.

Le Grand Roi Eldred se caressa le menton.

– Ne peut-on rien faire pour empêcher cela ? s’enquit-il.

Pour Baphen, que les étoiles lui fournissent tant d’énigmes pour si peu de réponses était à la fois une bénédiction et une malédiction. Souvent, il regrettait de n’avoir pas de vision plus claire, mais cette fois ce n’était pas le cas. Il inclina la tête pour ne pas avoir à regarder le Grand Roi dans les yeux lorsqu’il répondit :

– Seulement de son sang versé naîtra un grand souverain, mais pas avant que la prophétie que je viens d’énoncer se réalise.

Eldred se tourna vers dame Asha et son enfant porteur de malheur. Le bébé était toujours aussi silencieux. Pas de pleurs. Pas de gazouillis. Sa queue continuait à fouetter l’air.

– Emmenez ce garçon, ordonna le Grand Roi. Élevez-le comme bon vous semble.

Dame Asha resta de marbre puis déclara :

– Je l’élèverai à la hauteur de son rang. Après tout, c’est un prince – et c’est votre fils.

Son ton cassant rappela à Baphen, mal à l’aise, que certaines prophéties se réalisent précisément à cause des actions mises en place pour les éviter.

Un long silence suivit. Puis Eldred adressa un signe de tête à Val Moren, qui quitta le dais et revint avec un écrin en bois dont le couvercle était orné de racines gravées.

– Un présent, dame Asha, annonça le Grand Roi, pour vous remercier de votre contribution à la lignée des Ronceverte.

Val Moren ouvrit l’écrin, dévoilant un magnifique diadème d’émeraudes. Eldred saisit la parure qu’il plaça sur la tête de dame Asha. Puis il lui caressa la joue du dos de la main.

– Votre générosité est grande, mon seigneur, le remercia dame Asha, quelque peu apaisée.

Le bébé agrippa une pierre précieuse dans son petit poing, son regard insondable levé vers son père.

– Allez donc vous reposer, souffla Eldred d’une voix adoucie.

Cette fois, dame Asha céda. Elle se retira la tête haute, tenant plus fermement son enfant. Baphen frissonna, comme troublé par un pressentiment qui n’avait rien à voir avec les étoiles.

Le Grand Roi Eldred ne rendit plus jamais visite à dame Asha, pas plus qu’il ne la convoqua à ses côtés. Peut-être aurait-il dû passer outre sa contrariété pour prendre part à l’éducation de son fils. Toutefois, poser les yeux sur le prince Cardan revenait à se pencher sur un avenir incertain, aussi préféra-t-il l’éviter.

En tant que mère d’un prince, dame Asha se retrouva très sollicitée par la cour, à défaut de l’être par le Grand Roi. D’une nature frivole et capricieuse, elle n’avait qu’un souhait : renouer avec l’existence joyeuse des courtisanes. Ne pouvant participer aux bals encombrée d’un nourrisson, elle trouva une chatte dont les chatons étaient mort-nés et qui fit office de nourrice.

Cet arrangement perdura jusqu’à ce que le prince Cardan soit en âge de se déplacer à quatre pattes. Lorsqu’il se mit à tirer sur la queue de la chatte, grosse d’une nouvelle portée, la pauvre bête se réfugia dans les écuries, l’abandonnant à son tour.

Ce fut ainsi qu’il grandit au palais, sans tendresse et sans surveillance. Qui aurait osé empêcher un prince de voler de la nourriture sur les tables et de s’installer dessous pour dévorer gloutonnement son butin ? Ses frères et sœurs se contentaient d’en rire. Ils jouaient avec lui comme ils se seraient divertis avec un chiot.

Cardan ne s’habillait qu’occasionnellement, préférant s’enrouler dans des guirlandes de fleurs. Aux gardes qui tentaient de l’approcher, il jetait des cailloux. Sa mère était la seule à pouvoir le maîtriser, et elle essayait rarement de modérer ses excès. Au contraire, elle l’encourageait.

– Tu es un prince, lui rappelait-elle d’un ton ferme lorsqu’il esquivait un conflit ou ne parvenait pas à formuler une exigence. Tout t’appartient. Tu n’as qu’à te baisser pour le prendre.

Parfois, elle décrétait :

– Je veux ça. Obtiens-le pour moi.

On raconte que les enfants fæs sont différents des enfants mortels. Ils ont peu de besoins en amour. Il n’est pas nécessaire de les border le soir dans



leur lit. Ils dorment tout aussi bien dans le recoin glacé d'une salle de bal, blottis dans une nappe. Inutile qu'on les nourrisse ; ils se sustennent en lapant la rosée ou en chapardant du pain et de la crème dans les cuisines. Ils n'ont pas besoin d'être consolés, puisqu'ils pleurent rarement.

Mais si les enfants fæs n'ont pas besoin de beaucoup d'amour, les princes fæs doivent être conseillés.

Le jour où son frère aîné lui proposa de prendre pour cible une noix posée sur la tête d'un mortel, Cardan n'eut pas la sagesse de refuser. Ses habitudes étaient impulsives ; ses manières, impérieuses.

– Notre père est très impressionné par l'habileté au tir, précisa le prince Dain avec un petit sourire taquin. Mais pour toi, c'est peut-être trop difficile. Mieux vaut ne rien tenter plutôt qu'échouer.

Pour Cardan, qui ne parvenait pas à susciter l'attention de son père alors qu'il le souhaitait désespérément, la perspective était tentante. Il ne se demanda pas qui était le mortel, ni comment il était arrivé à la cour. Il n'imaginait pas une seconde que Val Moren aimait cet homme et que, si celui-ci venait à mourir, le sénéchal en serait fou de chagrin. Dain assurerait ainsi sa position en tant que bras droit du Grand Roi.

– Trop difficile ? Mieux vaut ne rien tenter ? Ce sont là les propos d'un lâche, rétorqua Cardan, plein de bravade puérile.

En vérité, son frère l'intimidait, ce qui le rendait encore plus méprisant.

Le prince Dain sourit.

– Échangeons au moins nos flèches, proposa-t-il. Ainsi, si tu échoues, tu pourras dire que c'est la mienne qui est allée de travers.

Le prince Cardan aurait dû se méfier de cette marque de gentillesse. Hélas, il n'en recevait pas assez pour savoir distinguer les vraies des fausses.

Il encocha donc la flèche de Dain, banda son arc et visa la noix. Soudain, son estomac se noua. Il y avait un risque qu'il rate sa cible. Il y avait un risque que l'homme soit blessé. Pourtant, aussitôt, une étincelle de joie mêlée de colère jaillit en lui à l'idée de commettre un acte si horrible que son père ne pourrait plus continuer à l'ignorer. S'il ne parvenait pas à attirer l'attention du Grand Roi pour une bonne raison, peut-être l'obtiendrait-il pour quelque chose de très, très grave.

Sa main trembla.

Pétrifié de terreur, le mortel l'observait, les yeux pleins de larmes. Ensorcelé, évidemment. Personne ne resterait immobile ainsi de son plein

gré. Ce fut ce qui décida Cardan.

Avec un rire forcé, il lâcha la corde de son arc et laissa tomber la flèche.

– Je refuse tout bonnement de tirer dans ces conditions, déclara-t-il, même s’il se sentait ridicule d’avoir renoncé. J’ai les cheveux dans les yeux avec ce vent du nord.

Alors le prince Dain leva son arc et tira avec la flèche de Cardan. Le trait frappa le mortel en pleine gorge. L’homme s’effondra presque sans bruit, les yeux encore ouverts, mais sur le vide.

Tout se passa si vite que Cardan n’eut aucune réaction. Il se contenta de dévisager son frère, réalisant peu à peu qu’un terrible piège venait de se refermer sur lui.

– Dommage, dit le prince Dain avec un sourire satisfait. On dirait bien que c’est ta flèche qui est allée de travers... Tu pourras peut-être te plaindre à notre père d’avoir eu les cheveux dans les yeux.

Après quoi, malgré les protestations de Cardan, personne ne voulut entendre sa version des faits. Dain y veilla. Il raconta l’imprudence du plus jeune prince, son arrogance, son tir maladroit. Le Grand Roi n’accorda même pas une audience à son dernier-né.

Malgré les suppliques de Val Moren qui réclamait son exécution, Cardan reçut le châtement réservé aux princes pour avoir assassiné un mortel. Le Grand Roi fit enfermer dame Asha dans la Tour de l’Oubli à la place de son fils. Eldred en fut soulagé, car il la trouvait pénible. Cardan fut confié à Balekin, le plus âgé de la fratrie – le plus cruel aussi. Le seul qui accepta de le recueillir.

La réputation du prince Cardan était faite. Il n’eut plus qu’à l’entretenir.



# Chapitre 1

Moi, Jude Duarte, Grande Reine exilée de Domelfe, je passe presque toutes mes matinées vautrée devant la télé, à regarder d'un œil des concours culinaires, des dessins animés et des rediffusions d'émissions de télé-réalité. L'après-midi, s'il me le permet, j'entraîne mon petit frère Chêne. La nuit, je rends des services aux Fæes qui vivent dans le quartier.

Je fais profil bas – une attitude que j'aurais dû adopter dès mon arrivée à Terrafæ. Je rejette la faute de mon exil sur Cardan, mais je me considère également comme responsable, puisque j'ai été assez bête pour me jeter la tête la première dans le piège qu'il m'a tendu.

Enfant, j'aimais m'imaginer retourner dans le monde des mortels. Taryn, Vivi et moi nous replongions souvent dans les souvenirs de notre vie d'avant : les odeurs d'essence et de l'herbe fraîchement coupée ; les parties de chat dans les jardins des voisins ; les baignades estivales dans l'eau chlorée des piscines. Je rêvais de thé en sachet et de sorbets à l'orange. J'avais très envie de choses triviales : l'odeur de l'asphalte brûlant, les guirlandes de câbles électriques entre les feux de circulation, les jingles publicitaires.

Maintenant que je suis bloquée pour de bon dans le monde des mortels, c'est à Terrafæ que je pense avec nostalgie. J'ai une terrible envie de magie. C'est ce qui me manque le plus. Ça et avoir peur, peut-être. J'ai l'impression de perdre mes journées à rêvasser, jamais pleinement éveillée.

C'est à peine le début de l'automne, mais il fait déjà frais dans le Maine. En bas de l'immeuble, la pelouse est mouchetée par le soleil de fin d'après-midi. Assise à une table de pique-nique en bois peint, je regarde Chêne, huit ans, jouer avec des enfants plus jeunes ou plus âgés dans la partie boisée qui précède l'endroit où je me tiens et la grand-route. Certains habitent la résidence. Tous sont descendus du même bus scolaire. Ils jouent à la guerre d'une manière désorganisée, se pourchassant avec des bâtons. Ils frappent comme le font les enfants : en visant l'arme et non l'adversaire. Ils hurlent de rire quand un bâton se rompt. Je ne peux m'empêcher de constater qu'ils font tout ce qu'il ne faut pas faire. Et que Chêne a recours à la magie.

Je ne crois pas qu'il en ait conscience. Il s'approche furtivement des autres, même s'ils se tiennent à bonne distance et qu'il est à découvert. Il avance vers eux, visible comme le nez au milieu de la figure, mais ses camarades ne semblent pas le voir.

Le voilà tout près. Les enfants ne le remarquent toujours pas. Lorsqu'il leur saute dessus en agitant son bâton, ils poussent des cris perçants, montrant une surprise non feinte.

Chêne était invisible. Il a eu recours à l'ensorcellement. Même moi qui ai reçu un geis pour y être insensible, je ne m'en étais pas aperçue avant d'être devant le fait accompli. Les enfants s'imaginent que Chêne a été simplement malin ou chanceux. Moi seule ai conscience de la gravité de son imprudence.

J'attends que les enfants soient rentrés chez eux. Ils s'en vont un à un, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que mon frère. Malgré le tapis de feuilles, je n'ai pas besoin de magie pour m'approcher discrètement de lui. D'un mouvement rapide, je passe mon bras autour de son cou et j'exerce sur sa gorge une pression assez forte pour l'effrayer. Il me décoche une ruade et manque de m'assener un coup de cornes dans le menton. Pas mal. Il tente de se libérer, sans toutefois fournir beaucoup d'efforts. Il sait que c'est moi. Je ne lui fais pas peur.

Je resserre ma prise. Si je maintiens encore un peu la pression sur sa gorge, il perdra connaissance.



Il essaie de parler, puis il doit commencer à ressentir les effets du manque d'oxygène. Il oublie tout ce que je lui ai appris. Affolé, il se débat comme un beau diable, me griffe les bras et me donne des coups de pied dans les jambes. Je me sens affreusement mal. Je voulais qu'il ait assez peur pour se défendre, pas qu'il soit terrifié.

Je le relâche. Il s'écarte de moi en chancelant, essoufflé, les yeux mouillés de larmes.

– Pourquoi tu as fait ça ? me demande-t-il, le regard noir.

– Pour te rappeler que le combat n'est pas un jeu.

J'ai l'impression d'entendre Madoc parler par ma bouche. Je ne veux pas que Chêne grandisse, comme moi, dans la peur et la colère. Par contre, je veux qu'il survive. Ça, Madoc me l'a appris.

Est-ce que c'est vraiment ce que je dois lui transmettre ? Ce que j'ai retenu de mon enfance chaotique et qui a de la valeur à mes yeux n'est peut-être pas ce qui lui convient.

– Qu'est-ce que tu feras contre un adversaire qui cherche à te blesser pour de bon ?

– Je m'en fiche ! rétorque Chêne. J'en ai rien à faire, de tout ça. Je ne veux pas être roi. Jamais de la vie !

Je me contente de le fixer. J'aimerais croire qu'il ment, mais bien sûr, il en est incapable.

– On ne choisit pas toujours son destin, dis-je.

– Tu n'as qu'à régner, toi, si ça te chante ! Pas moi. Jamais.

Je serre les dents pour ne pas hurler.

– C'est impossible ! Tu n'as pas oublié qu'on m'a exilée, si ?

Il frappe le sol de son pied en forme de sabot.

– Moi aussi, on m'a exilé ! Si je suis dans le monde des humains, c'est parce que papa veut cette fichue couronne, comme toi, et que plein de gens la veulent ! Eh ben pas moi. Elle n'apporte que des ennuis !

Je renchéris :

– Le pouvoir, quel qu'il soit, est source de tourments. Les plus horribles d'entre nous sont prêts à tout pour l'obtenir. Quant aux plus aptes à gouverner, ils rejettent cette responsabilité. Ce qui ne veut pas dire qu'ils peuvent s'y soustraire pour toujours.

– Tu ne me forceras pas à être Grand Roi, tranche-t-il.

Il me repousse avant de partir en courant vers notre immeuble.

Je m'assois sur le sol froid. Je sais que j'ai échoué à convaincre mon frère. Je sais que je l'entraîne moins bien que Madoc nous a entraînées, Taryn et moi. Je sais que j'ai été stupide et présomptueuse de croire que je pouvais manipuler Cardan.

Et je sais que, dans le grand jeu des princes et des reines, j'ai été éjectée du plateau.

De retour à l'appartement, je comprends en voyant la porte fermée de Chêne que je ne serai pas la bienvenue. Vivienne, ma sœur fæ, est dans la cuisine, elle sourit en regardant son téléphone.

Lorsqu'elle remarque ma présence, elle m'attrape par les mains et me fait tourner jusqu'à ce que j'en sois étourdie.

– Heather m'aime à nouveau ! s'exclame-t-elle, surexcitée, des rires dans la voix.

Heather était sa petite amie humaine. Elle avait toléré les explications évasives de Vivi sur son passé. Elle avait même accepté que Chêne vive ici, avec elles. Mais quand elle a su que Vivi n'était pas humaine et qu'elle avait fait usage de sa magie sur elle, elle l'a plaquée. Ça me fait mal de le dire, car je souhaite le bonheur de ma sœur (et Heather la rendait heureuse), mais Vivi l'a bien mérité.

Perplexe, je m'écarte pour l'observer.

– Comment ça ?

Vivi agite son téléphone sous mon nez.

– Elle m'a envoyé un texto. Elle veut revenir ! Tout sera comme avant.

Les feuilles ne repoussent pas sur une plante morte ; les cerneaux de noix ne réintègrent pas leur coquille une fois qu'elle est brisée ; et les petites copines ensorcelées ne se réveillent pas un beau matin avec l'intention de pardonner à une ex terrifiante.

– Montre-moi, dis-je en prenant le téléphone de Vivi.

Elle me laisse faire.

Je remonte leur discussion. La plupart des messages sont de ma sœur, qui s'excuse à profusion, formule des promesses irréfléchies et devient de plus en plus suppliante. Du côté de Heather, il y a de nombreux silences et quelques messages comme : « J'ai encore besoin de temps pour réfléchir. »

Puis il y a celui-ci :

*Je veux oublier Terrafæ. Je veux oublier que Chêne et toi n'êtes pas humains. Je me sens trop mal. Si je te demandais de me faire oublier tout ça, tu le ferais ?*

Je garde longtemps les yeux rivés sur ces mots, retenant mon souffle.

Je comprends pourquoi Vivi a cru que c'était bon signe. Toutefois, je pense qu'elle a mal interprété le message. Si c'était moi qui l'avais écrit, la dernière chose que je souhaiterais, c'est que Vivi accède à ma requête. Je voudrais qu'elle m'aide à accepter que, même si Vivi et Chêne ne sont pas humains, ils m'aimeront de toute façon. Je voudrais l'entendre dire qu'il serait vain de prétendre que Terrafæ n'existe pas. Je voudrais qu'elle reconnaisse avoir commis une erreur et qu'elle jure que cela ne se reproduira jamais, quoi qu'il advienne.

Si c'était moi qui l'avais écrit, ce serait un test.

Je rends le portable à Vivi.

– Qu'est-ce que tu vas lui répondre ?

– Que je ferai tout ce qu'elle voudra, réplique ma sœur.

Une promesse extravagante adressée à une mortelle, et effrayante pour la Fæ qui serait liée par cet engagement.

Je tente :

– Peut-être qu'elle ne sait pas ce qu'elle veut.

Quoi que je dise, je suis déloyale. Vivi est ma sœur, mais Heather est humaine. Je leur dois autant à l'une qu'à l'autre.

Pour le moment, Vivi en est persuadée, tout se passera bien. Détendue, elle me gratifie d'un large sourire et prend une pomme dans la coupe à fruits, qu'elle s'amuse à jeter en l'air.

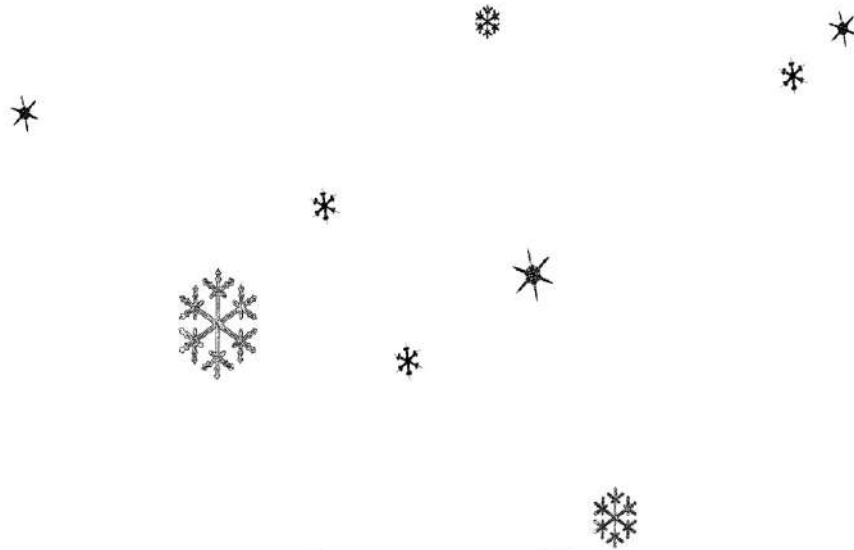
– Au fait, qu'est-ce qu'il a, Chêne ? m'interroge-t-elle. Il est rentré furieux et a claqué la porte de sa chambre. Tu crois que ce sera pire quand il sera ado ?

– Il ne veut pas être Grand Roi.

– Ah, c'est ça.

Vivi jette un coup d'œil vers la chambre de notre frère et ajoute :

– Je croyais que c'était un truc important.



## Chapitre 2

Ce soir, je suis soulagée de partir travailler.

Les Fæs qui vivent dans le monde des mortels n'ont pas les mêmes besoins que ceux de Domelfe. Quant aux Fæs solitaires qui survivent en marge de Terrafæ, les fêtes et intrigues de cour ne font pas partie de leurs préoccupations.

Il s'avère qu'elles ont quantité de menus travaux à confier à une mortelle comme moi qui connaît leurs coutumes et qui, de temps à autre, ne craint pas de se battre. J'ai rencontré Bryern une semaine après avoir été sommée de quitter Domelfe. Recouvert de fourrure noire, un chapeau melon à la main, ce Fæ à la tête et aux sabots de chèvre s'était présenté à la résidence, disant que le Cafard et lui étaient de vieux amis.

– J'ai cru comprendre que tu te trouvais dans une situation inhabituelle, m'avait-il dit en posant sur moi ses yeux étranges, dorés et caprins, aux pupilles rectangulaires. Présumée décédée, c'est bien ça ? Pas de numéro de sécurité sociale. Non scolarisée dans le monde des mortels.

– Et à la recherche d'un emploi. Non déclaré, avais-je précisé, comprenant où cette conversation nous menait.



– Tu ne pouvais pas mieux tomber, m’avait-il assuré en posant une main griffue sur son cœur. Permets-moi de me présenter : Bryern. Je suis un puck, au cas où ça t’aurait échappé.

Il ne m’avait pas demandé de lui jurer fidélité ni de formuler une promesse quelconque. Je pouvais travailler autant que je le voulais, la rétribution étant à la hauteur de ce que j’oserais accomplir.

Ce soir, je dois le retrouver près du port. Je file sur mon vélo d’occasion. Le pneu de la roue arrière a tendance à se dégonfler rapidement, mais je l’ai eu pour une bouchée de pain. C’est suffisant pour mes déplacements. Comme toujours, la tenue de Bryern est sophistiquée ; son chapeau est ceint d’une bande dans laquelle sont piquées des plumes de canard colorées, assorties à sa veste en tweed. Alors que je m’approche, il extirpe une montre de gousset qu’il observe avec un froncement de sourcils exagéré.

– Oh, je suis en retard ? je m’exclame. Désolée. J’ai pris l’habitude de me fier à la lune pour savoir l’heure.

Il me fixe, agacé.

– Ce n’est pas parce que tu as vécu à la Haute Cour que tu dois prendre de grands airs. Désormais, tu ne vaux pas mieux que les autres.

*Je suis la Grande Reine de Domelfe.* Cette réplique ridicule me vient spontanément. Je me mords la joue pour ne pas la prononcer à haute voix. Bryern a raison : désormais, je ne vaux pas mieux que les autres.

Au lieu de quoi, je demande d’un ton aussi neutre que possible :

– Bon, et c’est quoi, ce boulot ?

– Une créature du Peuple qui vit dans le Vieux Port tue et mange les habitants des alentours. Quelqu’un aimerait lui arracher la promesse qu’elle arrête et m’a demandé d’intervenir.

J’ai du mal à croire que Bryern se soucie du sort des humains – ou du moins qu’il s’en soucie assez pour me payer afin que j’agisse.

– Des habitants *mortels* ?

Il secoue la tête.

– Non, non. Nous. Le Peuple.

Semblant d’un coup se rappeler à qui il s’adresse, il affiche un air légèrement troublé. Je tâche de ne pas prendre son impair pour un compliment.

Une créature qui *tue* et *mange* le Peuple ? Tous les signaux indiquent que la mission ne sera pas facile.

– C’est pour qui ?

Bryern émet un rire nerveux.

– Quelqu'un qui souhaite que son nom ne soit pas lié à cette affaire. Mais qui est prêt à te payer pour obtenir ce qu'il veut.

L'une des raisons pour lesquelles mes services sont appréciés de Bryern, c'est que je suis capable d'approcher les gens du Peuple. Ils ne s'attendent pas à ce qu'une mortelle leur fasse les poches ou leur plante un couteau dans le flanc. Ni à ce qu'elle soit immunisée contre les sorts, connaisse leurs traditions ou y voie clair dans leurs terribles marchés.

Et puis il sait que j'ai suffisamment besoin d'argent pour accepter ce genre de travail – même si je suis consciente qu'il m'apportera son lot d'ennuis.

– Une adresse ? je m'enquiers.

Bryern me glisse une feuille de papier. Je la déplie pour y jeter un coup d'œil.

– Il vaudrait mieux que ce soit bien payé, dis-je.

– Cinq cents dollars américains, clairotte-t-il, comme si ça représentait une somme folle.

Notre loyer s'élève à mille deux cents dollars par mois, sans compter l'eau, l'électricité et la nourriture. Depuis que Heather est partie, ma part s'élève à environ huit cents dollars. Et je voudrais changer le pneu de mon vélo. Pour un boulot comme celui-ci, cinq cents dollars sont loin d'être suffisants.

Haussant les sourcils, je propose :

– Mille cinq cents. En liquide, vérifiable par le fer. La moitié d'avance. Si je ne reviens pas, tu donneras l'autre moitié en guise de présent à ma famille endeuillée.

Bryern pince les lèvres. Je sais qu'il a l'argent. C'est juste qu'il refuse de me payer suffisamment de peur que je devienne plus exigeante.

– Mille, négocie-t-il avant de plonger la main dans une poche de sa veste en tweed.

Il en sort une liasse de billets retenus par une pince en argent.

– Regarde, j'ai la moitié sur moi.

Je cède :

– OK.

C'est bien rémunéré pour un travail qui ne devrait pas me prendre plus d'une nuit, si j'ai de la chance.

Il me tend l'argent en reniflant.

– Préviens-moi quand tu auras terminé.

J'ai un morceau de fer sur mon porte-clés. Je le passe ostensiblement sur le bord des billets pour m'assurer qu'ils sont réels. Ça ne fait pas de mal de rappeler à Bryern que je suis prudente.

Sur une impulsion, j'ajoute :

– Plus cinquante dollars pour les frais divers.

Il fait la moue, puis il se décide à glisser la main dans sa veste et à me tendre quelques billets supplémentaires.

– Règle le problème, conclut-il.

Qu'il n'émette pas d'objection est mauvais signe. J'aurais peut-être dû me montrer plus curieuse avant d'accepter ce contrat. Et j'aurais dû réclamer plus.

Trop tard.

J'enfourche mon vélo. Après avoir salué Bryern d'un geste de la main, je roule vers le centre-ville. Il fut un temps où je m'imaginais en chevalier monté sur un étalon, savourant mes victoires dans des tournois remportés grâce à mes qualités et mon sens de l'honneur. Dommage que mes talents m'aient poussée à emprunter une autre voie.

On peut dire que je suis assez douée pour assassiner les gens du Peuple, mais là où j'excelle, c'est quand je leur échauffe le sang. Espérons que cela me servira lorsque je devrai convaincre un Fæ cannibale de se plier à mes exigences.

Avant de l'affronter, je décide de mener mon enquête.

Je rends d'abord visite à un farfadet nommé Pie, qui vit dans un arbre à Deering Oaks Park. D'après lui, la créature cannibale est un bonnet-rouge, ce qui n'augure rien de bon. Ayant grandi avec l'une d'elles, je connais bien leur nature. Les bonnets-rouges sont assoiffés de violence, de sang et de meurtre. Et quand elles ne sont pas rassasiées, elles s'agitent. Si elles respectent les traditions, elles trempent leur capuche dans le sang de leurs ennemis vaincus, s'octroyant ainsi (prétendument) leur vitalité.

Je demande à Pie s'il connaît le nom de la créature, mais il l'ignore. Il m'envoie vers Ladhar, un cluricaune qui s'introduit dans les bars par la porte de service, boit la mousse sur les bières des clients quand ils ont le dos tourné et arnaque les mortels en leur proposant des jeux de hasard.

– Quoi, tu n'es pas au courant ? s'étonne Ladhar en baissant la voix. C'est Grima Mog !

Je suis à deux doigts de l'accuser de mentir, même si je sais que les Fæs en sont incapables. Puis je me surprends à rêver d'étouffer Bryern avec sa liasse de billets.

– Mais qu'est-ce qu'elle fait ici ? je m'étonne.

Grima Mog n'est autre que la terrifiante générale de la cour des Crocs située dans le Nord. Cette même cour dont le Cafard et la Bombe se sont échappés. Quand j'étais petite, Madoc me lisait, en guise d'histoire du soir, les mémoires militaires de cette stratège. J'ai des sueurs froides rien qu'à l'idée de me retrouver face à elle.

Je ne peux pas me battre contre elle. Je ne crois pas pouvoir la duper non plus.

– Elle a été renvoyée, paraît-il, répond Ladhar. Peut-être qu'elle a mangé quelqu'un que dame Nore appréciait...

Il me vient à l'esprit que rien ne m'oblige à m'acquitter de cette mission. Je n'appartiens plus à la cour des Ombres de Dain. Je n'essaie plus de régner cachée derrière le trône du Grand Roi Cardan. Je n'ai pas besoin de prendre des risques aussi inconsidérés.

Non. Mais je suis curieuse.

Ajoutez à cela une fierté piétinée, et vous finissez sur le perron de l'entrepôt de Grima Mog à l'aube. Je ne suis pas venue les mains vides. Chez le boucher, j'ai acheté de la viande crue que j'ai mise au frais dans une glacière en polystyrène. J'ai aussi quelques sandwichs au miel préparés en vitesse et enveloppés de papier aluminium, ainsi qu'une bouteille d'une bière amère.

Je longe un couloir et m'arrête devant une porte qui semble donner sur un appartement. Je frappe trois coups en espérant que l'odeur de la nourriture masquera celle de ma peur.

La porte s'ouvre. Une femme en robe de chambre apparaît. Le dos courbé, elle s'appuie sur une canne en bois noir et poli.

– Qu'est-ce que tu veux, ma chérie ?

Étant capable de voir à travers son ensorcellement, je remarque la teinte verte de sa peau et ses dents trop grandes. Comme celles de Madoc, mon père adoptif. L'individu qui a tué mes parents. L'individu qui me lisait les comptes-rendus de batailles de Grima Mog. Naguère grand général de la Haute Cour, désormais ennemi du trône et pas franchement content de moi non plus.



Avec un peu de chance, le Grand Roi Cardan et lui se pourrissent la vie mutuellement.

– Je vous ai apporté des cadeaux, dis-je en montrant la glacière. Je peux entrer ? J’aimerais vous proposer un marché.

Elle fronce légèrement les sourcils.

J’enchaîne :

– Vous ne pouvez pas continuer à manger les gens sans que quelqu’un essaie de vous convaincre d’arrêter.

– C’est peut-être toi que je vais manger, ma belle, rétorque-t-elle, le visage rayonnant.

Toutefois, elle s’écarte pour me laisser entrer dans son repaire. Je suppose qu’elle ne peut pas me dévorer là, dans le couloir.

Elle habite une sorte de loft, avec des murs de brique et une belle hauteur sous plafond. Sympa. Le parquet ciré brille. De grandes fenêtres laissent entrer la lumière et offrent une assez jolie vue sur la ville. Les meubles sont anciens. Le tissu de certains fauteuils est lacéré, laissant paraître le rembourrage. Ça et là, je vois des marques sans doute occasionnées par des coups de couteau « accidentels ».

Une forte odeur de sang règne dans l’appartement. Une odeur cuivrée, métallique, en partie couverte par un parfum sucré légèrement écœurant. Je pose mes offrandes sur une table en bois massif.

– C’est pour vous, dis-je. Dans l’espoir que vous me pardonniez l’impolitesse de m’être présentée chez vous sans y avoir été invitée.

Elle renifle la viande, inspecte un sandwich au miel et décapsule la bouteille de bière. Elle en boit une longue gorgée en me détaillant.

– Quelqu’un t’a dit ce qui me ferait plaisir. Je me demande pourquoi on s’est donné cette peine, biquette. À l’évidence, tu es le sacrifice envoyé dans l’espoir de satisfaire mon appétit avec de la chair mortelle.

Elle sourit, dévoilant ses dents. Il est possible qu’à cet instant, elle ait levé son ensorcellement. Je ne saurais le dire, puisque j’étais d’emblée capable de voir au travers.

Je la regarde en clignant des yeux. Elle fait de même, attendant manifestement ma réaction.

Je ne me précipite pas sur la porte en hurlant – ce qui, je le vois bien, la contrarie. Je crois qu’elle se faisait une joie de me courir après.

– Vous êtes Grima Mog, dis-je. Cheffe des armées de la cour des Crocs. Cauchemar de vos ennemis. Et c’est vraiment comme ça que vous voulez

passer votre retraite ?

– Ma retraite ? répète-t-elle, comme si je l’insultais de la pire des manières. J’ai beau avoir été bannie, je trouverai une autre armée à mener. Avec un effectif encore plus important.

Entendre formuler ses propres pensées à voix haute dans la bouche de quelqu’un d’autre est déconcertant. Toutefois, ça me donne une idée.

– Les gens du Peuple qui vivent dans les environs aimeraient bien ne pas être dévorés pendant que vous planifiez votre prochaine opération. Évidemment, en tant qu’humaine, je préférerais que vous ne mangiez pas de mortels... De toute façon, je doute qu’ils vous fournissent ce que vous recherchez.

Elle attend que je poursuive. Rassemblant mes connaissances sur les bonnets-rouges, j’enchaîne :

– Un défi à relever. C’est ce qui vous manque le plus, non ? Un vrai combat. Je parie que vos victimes étaient plutôt ordinaires. Du gâchis, pour vos talents.

– Qui t’a envoyée ? finit-elle par demander.

Elle réévalue la situation, tâche de trouver mon angle d’attaque.

Je réponds à sa question par une autre question :

– Qu’avez-vous fait pour contrarier à ce point votre reine ? Ça a dû être grave, si on vous a bannie de la cour des Crocs.

– Qui t’a envoyée ? rugit-elle.

J’ai touché juste. Je suis imbattable, dans ce domaine.

J’essaie de ne pas sourire. Le pouvoir que m’octroie ce jeu mêlant ruse et stratégie m’a manqué, je l’avoue. Pour être honnête, risquer ma vie m’a manqué. Il n’y a pas de place pour les regrets quand on est occupé à tenter de gagner. Ou du moins de ne pas mourir.

– Je vous l’ai dit. Vos congénères qui vivent dans le quartier n’ont pas envie d’être dévorés.

– Mais pourquoi toi ? Pourquoi envoyer une gamine pour essayer de me convaincre ?

Fouillant la pièce du regard, je remarque une boîte ronde posée sur le réfrigérateur. Une boîte à chapeau à l’ancienne.

– Sans doute parce que ça ne serait pas une grosse perte si j’échouais.

Là-dessus, Grima Mog se met à rire et boit une autre gorgée de bière.

– Une fataliste. Alors, comment comptes-tu t’y prendre ?

Je m'avance vers la table et récupère la nourriture, à la recherche d'un prétexte pour me rapprocher de la boîte à chapeau.

– D'abord, en rangeant ce que je vous ai apporté.

Grima Mog affiche un air amusé.

– Je suppose qu'une vieille dame de mon âge pourrait avoir besoin d'une jeunette pour effectuer quelques tâches ménagères. Mais sois prudente, biquette. Tu risques d'avoir des surprises en découvrant le contenu de mon garde-manger.

J'ouvre la porte du réfrigérateur et me retrouve face aux dépouilles de ses victimes. Des têtes et des bras, rôtis, grillés et entreposés comme les restes d'un copieux repas de fête. Mon estomac proteste.

Un sourire perfide s'épanouit sur ses lèvres.

– J' imagine que tu voulais me provoquer en duel ? Que tu avais l'intention de te vanter de t'être vaillamment battue ? Maintenant, tu vois ce qui se passe quand on perd face à Grima Mog.

Je prends une profonde inspiration. Puis, d'un bond, je renverse la boîte à chapeau qui atterrit dans mes bras.

– Ne touche pas à ça ! hurle Grima Mog tandis que j'arrache le couvercle.

Elle est là. La capuche. Laquée de sang, couche après couche.

Grima Mog s'est rapprochée et montre ses crocs. Je sors un briquet de ma poche. Du pouce, je donne vie à la flamme. À la vue du feu, la cannibale s'immobilise.

– Je sais que vous avez passé de nombreuses années à patiner cette capuche, dis-je, priant pour que ma main ne tremble pas et que la flamme ne s'éteigne pas. Elle est probablement imprégnée du sang de votre première victime, et de celui de la dernière. Si elle disparaît, il n'existera plus aucun souvenir de vos conquêtes passées, aucun trophée, rien. À présent, je vais vous proposer un marché. Promettez qu'il n'y aura plus de meurtres envers quiconque tant que vous résiderez dans le monde des mortels.

– Et si je refuse, tu brûleras mon trésor ? termine Grima Mog. Où est l'honneur là-dedans ?

– Je pourrais vous proposer un duel, je suppose. Mais il y aurait de grandes chances que je perde. Ainsi, je gagne.

Grima Mog pointe sa canne sur moi.

– Tu es l'enfant humaine de Madoc, n'est-ce pas ? La sénéchale de notre nouveau Grand Roi. Bannie, comme moi.

Je confirme d'un hochement de tête, gênée d'avoir été reconnue.

– Je me demande ce que tu as bien pu faire, dit-elle avec un petit sourire satisfait. Ça a dû être grave.

Autant ne pas nier :

– J'ai été stupide. J'aurais dû m'en tenir au proverbe « Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras ».

Elle éclate d'un rire sonore.

– Eh bien, on fait la paire, fille de bonnet-rouge ! Mais moi, j'ai le meurtre dans le sang. Je n'ai pas l'intention de mettre un terme à mes agissements. Si je dois rester coincée dans le monde des mortels, je compte bien m'amuser.

Je rapproche la flamme de la capuche qui commence à noircir. Une odeur épouvantable emplit l'air.

– Arrête ! crie-t-elle en me jetant un regard empli de haine pure. Laisse-moi te faire une offre, biquette. Affrontons-nous dans un duel à l'épée. Si tu perds, je récupère ma capuche, intacte. Je continue à chasser comme je l'ai fait. Et tu me donnes ton petit doigt.

Éloignant la flamme de la coiffe, je demande :

– Pour le manger ?

– Si le cœur m'en dit. Ou pour le porter en broche. Qu'est-ce que ça peut te faire ? Ce qui importe, c'est qu'il sera à moi.

– Et pourquoi j'accepterais ?

– Parce que, si tu gagnes, je te promets d'arrêter. Et je te révélerai une information essentielle à propos de ton Grand Roi.

– Je ne veux rien savoir à son sujet, je réplique sèchement, trop vite et avec trop de colère.

Je ne m'attendais pas à ce qu'elle évoque Cardan.

Cette fois, son rire est grave et rocailleux.

– Petite menteuse...

Nous nous dévisageons un long moment. Le regard que Grima Mog pose sur moi est assez affable. Elle sait qu'elle me tient, que je vais accepter ses conditions. Je le sais, moi aussi, même si c'est ridicule. Elle est une légende. Je ne vois pas comment je pourrais gagner.

Mais le nom de Cardan bat à mes oreilles.

A-t-il un nouveau sénéchal ? Une nouvelle amante ? Assiste-t-il en personne aux réunions du Conseil ? Parle-t-il de moi ? Locke et lui se moquent-ils de moi ? Taryn rit-elle de leurs plaisanteries ?

– Battons-nous jusqu’à l’apparition de la première goutte de sang, je propose.

Ce sera un plaisir d’avoir quelqu’un sur qui déployer ma colère.

– Je ne vous donnerai pas mon petit doigt, j’ajoute. Si vous gagnez, vous récupérez votre capuche. Point. Et moi, je pars. Mon unique concession, c’est d’accepter de me battre contre vous.

– Jusqu’à l’apparition de la première goutte de sang ? Quel ennui !

Grima Mog se penche vers moi, le corps en alerte et poursuit :

– Combattons jusqu’à ce que l’une d’entre nous crie. Arrêtons-nous au moment où l’une de nous deux essaiera de rentrer chez elle en rampant pour mourir.

Elle soupire, comme si elle pensait à quelque chose d’agréable.

– Laisse-moi une chance de briser tous les os de ton petit corps maigrichon, renchérit-elle.

– Vous pariez sur ma fierté.

Je fourre la capuche dans l’une de mes poches et le briquet dans une autre.

– Et je parie bien ?

C’est vrai que l’apparition de la première goutte de sang, ce n’est pas très palpitant. Ça revient à se tourner autour en dansant, à la recherche d’une ouverture. Ce n’est pas se battre vraiment. Je réponds précipitamment :

– Oui.

– Tant mieux.

Du bout de sa canne, elle désigne le plafond avant d’ajouter :

– Montons sur le toit.

Je commente :

– Eh bien, tout cela me paraît très civilisé.

– J’espère pour toi que tu as apporté une arme, parce que je ne compte pas t’en prêter une.

Elle se dirige vers la porte avec un profond soupir, comme si elle était réellement la vieille femme qu’elle prétend être grâce à l’ensorcellement.

Les nerfs à vif, je la suis dans le couloir faiblement éclairé, puis dans un escalier plus sombre. J’espère que je sais ce que je fais. Désormais pleine d’énergie, Grima Mog grimpe les marches deux par deux. Une fois en haut, elle ouvre bruyamment une porte métallique. J’entends le sifflement de l’acier lorsqu’elle sort une fine épée de sa canne. Un sourire avide écarte trop ses lèvres, dévoilant ses crocs acérés.

Je dégaine le long couteau que j'ai caché dans ma botte. Son allonge n'est pas très bonne, mais je n'ai pas la capacité d'ensorceler les objets. Et venir à vélo avec Crépuscule dans mon dos aurait suscité la curiosité des passants.

Pourtant, à cet instant, je regrette beaucoup de ne pas l'avoir fait.

J'avance sur le toit goudronné. Le soleil levant teinte le ciel de rose et d'or. La brise fraîche charrie des odeurs de béton et d'ordures, mêlées au parfum des solidages qui fleurissent dans le parc voisin.

En proie à la terreur et à l'impatience, je sens mon cœur s'affoler. Quand Grima Mog m'attaque, je suis prête. Je pare son coup et j'esquive. Je recommence plusieurs fois, ce qui a le don de l'énerver.

– Tu as promis d'être une menace, gronde-t-elle.

Au moins, je me fais une idée de sa façon de se battre. Je sais qu'elle a soif de sang, soif de violence. Qu'elle a l'habitude de traquer ses proies. J'espère simplement qu'elle est trop confiante. Il est possible qu'elle commette des erreurs face à une adversaire qui sait se défendre.

C'est peu probable, mais possible.

Lorsqu'elle m'attaque de nouveau, je pivote et lui décoche un coup de pied dans le genou assez puissant pour l'envoyer à terre. Elle rugit, se redresse et se rue sur moi. Un horrible instant, je me sens paralysée à la vue de son air enragé, de ses crocs redoutables.

*Un monstre ! hurle mon esprit.*

Je serre les dents pour lutter contre mon envie d'esquiver. Dans la lumière de cette journée qui commence, nos lames chatoient, semblables aux écailles d'un poisson. Le fracas du métal contre le métal résonne comme une cloche. Mes pieds se déplacent avec agilité alors que nous avançons puis reculons sur le toit. La sueur commence à perler sur mon front et sous mes bras. Mon souffle chaud forme des nuages de vapeur dans l'air froid.

Ça fait du bien de se battre contre quelqu'un d'autre que soi.

Grima Mog m'observe, les yeux plissés, cherchant une faille. Je suis consciente des postures que Madoc m'a contrainte à corriger, des mauvaises habitudes dont le Fantôme a tenté de me débarrasser. Mon adversaire entame une série de coups brutaux dans le but de me faire tomber dans la rue. Cédant du terrain, j'essaie de me défendre contre ses assauts, contre la plus grande allonge de son épée. Jusque-là, Grima Mog se retenait, mais à présent, elle se lâche.



Encore et encore, elle me pousse vers le vide. Je lutte avec une farouche détermination. Ma peau est de plus en plus moite ; des gouttes de sueur se forment entre mes omoplates.

Soudain, je trébuche sur un tuyau qui dépasse de l'asphalte. Grima Mog en profite pour frapper. J'évite de justesse d'être embrochée. Cela me coûte mon arme, qui tombe du toit. Je l'entends atterrir avec fracas dans la rue en contrebas.

Je n'aurais jamais dû accepter cette mission. Je n'aurais jamais dû accepter ce duel. Je n'aurais jamais dû accepter la demande en mariage de Cardan ni être exilée dans le monde des mortels.

La colère me donne un regain d'énergie que je canalise pour m'écarter de Grima Mog. Je la laisse prendre son élan lorsqu'elle cherche à me frapper avec son épée. Puis, après lui avoir asséné un violent coup de coude dans le bras, je tente de m'emparer de son arme.

Ce n'est pas très honorable, mais il y a longtemps que je ne le suis plus moi-même. Grima Mog a beau être rompue au combat, elle est surprise. Un instant, elle hésite. Soudain, elle me donne un coup de tête dans le front. Je recule en vacillant. J'étais à deux doigts de la priver de son épée.

J'y étais presque.

Le sang me bat aux tempes ; j'ai la tête qui tourne.

– Tu triches, ma fille, me reproche-t-elle.

Nous sommes toutes deux pantelantes. J'ai l'impression d'avoir les poumons en feu.

– Je ne suis pas un chevalier.

Comme pour souligner mon propos, je ramasse la seule arme que je trouve : une barre métallique. Elle est lourde, dépourvue de tranchant. Au moins, elle est plus longue que mon couteau.

Grima Mog rit.

– Il serait temps que tu renonces. Mais je me réjouis que tu t'accroches.

– Je suis d'un naturel optimiste.

Elle s'élance vers moi. Elle est rapide, mais j'ai plus d'allonge désormais. Nous nous tournons autour ; elle frappe et je pare avec la barre que je tiens comme une batte de baseball. J'ai beaucoup d'attentes. La première : quitter ce toit.

Je sens mon énergie faiblir. Je n'ai pas l'habitude de porter un tel poids. De plus, la barre est difficile à manœuvrer.

*Renonce, me souffle mon cerveau en ébullition. Dis-le-lui pendant que tu tiens encore debout. Rends-lui sa capuche, oublie l'argent et rentre chez toi. Vivi peut ensorceler des feuilles et les faire passer pour des billets. Pour une fois, ça ne serait pas si grave ! Tu ne te bats pas pour un royaume. Ce combat-là, tu l'as déjà perdu.*

Grima Mog fonce sur moi comme si elle avait senti mon désespoir. Elle me force à déployer toute mon agilité avec quelques coups rapides et agressifs, espérant frapper sous ma garde.

La sueur coule sur mon front et me pique les yeux.

Madoc comparait le combat à un jeu de stratégie en accéléré, à une danse. Pour le moment, je trouve qu'il ressemble plutôt à une dispute. Une dispute durant laquelle mon opposante m'accapare trop pour que j'aie l'occasion de marquer des points.

Malgré mes muscles endoloris, je change la barre de main. De l'autre, j'extirpe la capuche de ma poche.

– Qu'est-ce que tu fais ? s'affole Grima Mog. Tu as promis de...

Je lui jette la capuche au visage. Distracte, elle l'attrape. J'en profite pour lui assener un coup sur l'épaule de toutes les forces qui me restent.

Elle s'effondre dans un hurlement de douleur. Je la frappe à nouveau. La barre métallique décrit un arc de cercle lorsque je l'abats sur son bras tendu, projetant son épée loin sur le toit.

Je lève mon arme pour frapper une troisième fois.

– Assez !

Sur l'asphalte, Grima Mog lève les yeux vers moi, stupéfaite, ses crocs pointus tachés de sang.

– Je me rends.

– Vraiment ?

La barre pend dans ma main.

– Oui, petite tricheuse, crache-t-elle en s'asseyant. Tu m'as vaincue. Allez, aide-moi à me relever.

Je lâche la barre et me rapproche d'elle, m'attendant à ce qu'elle me plante un couteau dans le flanc. Mais elle me tend simplement la main pour que je puisse la remettre debout. Après s'être coiffée de sa capuche, elle serre son bras blessé contre elle.

– La cour des Crocs s'est associée à l'ancien grand général – ton père – et à une kyrielle de traîtres. Je sais de source sûre que ton Grand Roi sera détrôné avant la prochaine pleine lune. Que dis-tu de ça ?

– C’est pour cette raison que vous êtes partie ? Parce que vous n’êtes pas une traîtresse ?

– Je suis partie à cause d’une autre biquette. Maintenant, hors de ma vue. Même si je me suis plus amusée que je le pensais, notre petit jeu touche à sa fin.

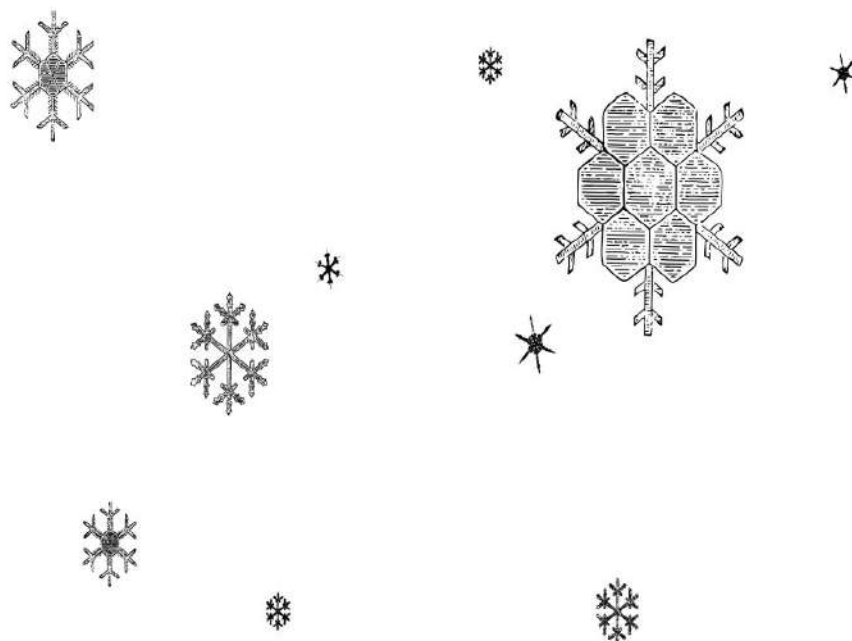
Ses propos résonnent dans mes oreilles. *Ton Grand Roi. Détrôné.*

Je lui rappelle d’une voix rauque :

– Vous me devez encore une promesse.

À ma grande surprise, Grima Mog s’exécute. Elle jure de ne plus chasser sur les terres des mortels.

– Reviens te battre contre moi, me lance-t-elle alors que je descends l’escalier. Je détiens bien des secrets. Il y a tant de choses que tu ignores, fille de Madoc. Et j’ai l’impression que toi aussi, tu as soif de violence.



## Chapitre 3

Mes muscles se tétanisent presque immédiatement et la perspective de pédaler jusqu'à la résidence m'épuise d'avance, au point que je suis tentée de m'allonger sur le trottoir. Je décide donc de rentrer en bus. Je m'attire les regards assassins de bon nombre de travailleurs impatients quand je prends le temps d'attacher mon vélo sur le porte-vélos à l'avant du bus. Mais quand ils remarquent que je saigne, ils jugent préférable de m'ignorer.

Je suis en décalage par rapport aux horaires du monde des humains. À Terrafæ, rentrer chez soi en titubant à l'aube est l'équivalent de rentrer chez soi à minuit pour les mortels. Dans le monde des humains, la vive lumière matinale est censée chasser les ombres. C'est une heure vertueuse ; celle des lève-tôt, pas celle des paresseux. Une dame âgée coiffée d'un élégant chapeau rose m'offre des mouchoirs sans faire de commentaire, ce que j'apprécie. Je me nettoie dans la mesure du possible. Le reste du trajet, percluse de douleurs, je contemple le ciel bleu par la vitre en m'apitoyant sur mon sort. Après avoir fouillé mes poches, je déniche quatre comprimés d'aspirine au goût amer, que j'avale en une seule fois.

*Ton Grand Roi sera détrôné avant la prochaine pleine lune. Que dis-tu de ça ?*

J'essaie de me convaincre que ça m'est égal. Que je devrais me réjouir si Domelfe est conquise. Cardan est assez entouré pour être averti de ce qui l'attend. Il a sous ses ordres la cour des Ombres et la moitié de l'armée ; les souverains des cours inférieures, qui lui ont prêté allégeance ; le Conseil Vivant. Et même son nouveau sénéchal – s'il s'est donné la peine d'en nommer un.

Je n'ai pas envie que quelqu'un me remplace à ses côtés ; pourtant, je me surprends à passer en revue les pires choix possible. Il n'aurait pas pu nommer Nicasia, déjà ambassadrice des Fonds marins. Ni Locke, puisqu'il est déjà maître des fêtes, en plus d'être insupportable. Ni dame Asha, car elle serait... atroce. Elle s'ennuierait à mourir à ce poste et userait de son influence à son seul profit. Cardan ne ferait pas la bêtise de choisir quelqu'un d'aussi perfide et insouciant. Ou peut-être que si. Il lui arrive de faire n'importe quoi. Peut-être que sa mère et lui tourneraient en dérision la lignée des Ronceverte et la Couronne de Sang. J'espère qu'ils le feront. J'espère que tous s'en mordront les doigts – surtout lui.

Puis, avec son armée, Madoc donnera l'assaut et prendra le pouvoir.

Le front appuyé contre la vitre froide, je m'efforce de me rappeler que ce n'est plus mon problème. À défaut de réussir à ne pas penser à Cardan, je tâche de ne penser à rien.

Je me réveille lorsqu'on me secoue par l'épaule.

– Hé, petite, dit le chauffeur, le visage marqué par l'inquiétude. Petite ?

Il fut une époque où il se serait retrouvé avec un couteau pressé sur la gorge avant d'avoir fini sa phrase, mais je réalise que je n'ai même pas mon arme sur moi. Je l'ai oubliée devant l'entrepôt de Grima Mog.

Je me frotte le visage d'une main avant de répondre d'un ton peu convaincant :

– C'est bon, je suis réveillée.

– Pendant une minute, j'ai bien cru qu'on t'avait perdue.

Il fronce les sourcils et ajoute :

– Tu as du sang partout. Tu veux que j'appelle quelqu'un ?

– Ça va aller.

Réalisant que le bus est presque vide, je demande :

– J'ai loupé mon arrêt ?

– On y est.

Il résiste à l'envie d'insister pour que je me fasse aider. Puis il secoue la tête en soupirant.

– N'oublie pas ton vélo, me rappelle-t-il.

J'étais ankylosée en quittant Grima Mog, mais là, ça n'a rien à voir. Je remonte l'allée centrale du bus en grinçant comme une femme racine qui arrache ses membres du sol pour la première fois. J'ai du mal à ôter les attaches sur mon vélo. Je remarque des traces couleur rouille sur mes doigts. Est-ce que j'ai du sang sur la figure ? Je touche ma joue. Je ne saurais dire.

Après avoir enfin récupéré mon vélo, je le pousse d'un pas traînant jusqu'à mon immeuble. Je choisis de l'abandonner dans les buissons, au risque de me le faire voler. Forte de cette décision, je m'approche péniblement du perron, lorsque je remarque qu'une jeune femme y est assise. Ses cheveux roses brillent au soleil. Elle me salue en levant un gobelet en carton.

– Heather ? dis-je en restant à distance.

Vu comme le chauffeur s'est inquiété pour moi, exhiber de trop près mes bleus et mes entailles fraîches me paraît une mauvaise idée.

– J'essaie de trouver le courage de frapper à la porte, m'avoue-t-elle.

– Ah.

Je pose mon vélo dans l'herbe. Les buissons sont trop loin.

– Tu n'as qu'à monter avec moi, je propose, et...

– Non ! m'interrompt-elle avant de se rendre compte qu'elle a presque crié.

Baissant la voix, elle reprend :

– Je ne sais pas si je vais le faire aujourd'hui.

Elle a l'air fatiguée. Le rose de ses cheveux est défraîchi, comme si elle n'avait pas pris la peine de renouveler sa teinture.

– Tu es là depuis quand ?

– Pas longtemps, répond-elle en haussant les épaules avant de détourner les yeux. Je viens ici de temps en temps. Pour voir ce que je ressens.

Avec un soupir, j'abandonne l'idée de lui dissimuler mes blessures. Je me rapproche du perron et me laisse tomber sur une marche, trop épuisée pour rester debout.

– Jude ? Oh, non ! s'exclame Heather en se levant. Oh, bon sang... Mais qu'est-ce que... Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

Je grimace. Sa voix me vrille le crâne.



– Chut ! Je croyais que tu ne voulais pas que Vivi soit au courant de ta présence. Ne t'en fais pas, ce n'est pas aussi grave que ça en a l'air. J'ai juste besoin d'une douche et de quelques bandages. D'une bonne journée de sommeil, aussi.

– OK, concède-t-elle d'un ton peu convaincu. Je vais t'aider à rentrer. Tant pis si je tombe sur ta sœur. Tu es blessée, tu ne devrais pas rester là, à discuter avec moi...

Je secoue la tête et décline sa proposition d'un geste de la main.

– Ça va aller. Laisse-moi souffler une minute.

Elle m'observe, ne sachant pas si son inquiétude doit l'emporter sur le désir de retarder son inévitable confrontation avec Vivi.

– Je ne savais pas que tu étais revenue. C'est là-bas que tu t'es blessée ? m'interroge-t-elle.

– À Terrafæ tu veux dire ?

J'aime bien Heather, mais je ne ferai pas comme si le monde dans lequel j'ai grandi n'existe pas sous prétexte qu'elle en déteste la simple idée.

– Non. C'est arrivé ici. Je loge chez Vivi. J'essaie de faire le point. Mais si tu décides de revenir, je saurai me faire discrète.

Elle baisse les yeux. Se ronge un ongle. Nie de la tête.

– L'amour, c'est idiot. Tout ce qu'on fait, c'est se briser le cœur mutuellement.

J'acquiesce.

Je repense à Cardan et à la manière dont je me suis jetée dans le piège qu'il m'a tendu, comme une idiote qui n'aurait jamais entendu la moindre ballade de sa vie. Même si je souhaite le bonheur de Vivi, je ne veux pas que Heather vive ce genre d'expérience.

Je me ravise :

– Oui. Enfin, non. L'amour, c'est peut-être idiot, mais toi, tu ne l'es pas. J'ai lu le message que tu as envoyé à Vivi. Il ne faut pas que tu en arrives à cette extrémité.

Heather boit une longue gorgée de son café.

– Je fais des cauchemars. À propos de Terrafæ. J'ai des insomnies. Quand je croise les gens dans la rue, je me demande s'ils sont ensorcelés. Il y a assez de monstres dans ce monde ; assez de gens qui veulent profiter de moi, me faire du mal ou me priver de mes droits. Je n'ai pas besoin de savoir qu'il existe un autre monde rempli de monstres...

– Alors c'est mieux de ne pas savoir ?

Elle m'oppose un silence buté. Puis, quand elle reprend la parole, son regard se perd derrière moi, en direction du parking.

– Je ne peux même pas expliquer à mes parents pourquoi on s'est disputées, Vee et moi. Ils me demandent sans cesse si elle voyait quelqu'un d'autre, ou si c'était trop lourd de vivre avec Chêne – comme si j'étais incapable de m'occuper d'un enfant, et pas de... ce qu'il est réellement.

Je tempère :

– Chêne reste un enfant.

– Je déteste avoir peur de lui. Je sais que ça le vexe. Je déteste aussi que Vee et lui aient des pouvoirs magiques ; que Vee puisse y recourir pour avoir le dessus chaque fois qu'on se disputera. Ou qu'elle m'envoûte pour que je ne pense qu'à elle. Ou bien qu'elle me transforme en crapaud. Et je déteste ce qui m'a attirée chez elle quand on s'est rencontrées.

Je fronce les sourcils.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

Heather se tourne vers moi.

– Tu sais ce qui fait qu'on tombe amoureux ? Non, personne ne le sait. Les scientifiques étudient la question. Il y a un tas de trucs étranges sur les phéromones, la symétrie faciale, les circonstances de la première rencontre... Les gens fonctionnent bizarrement. Nos corps aussi. Peut-être que je ne peux pas m'empêcher d'être attirée par Vee de la même manière que les mouches sont attirées par les plantes carnivores.

J'émetts un petit bruit pour manifester mon incrédulité. Toutefois, les propos de Balekin résonnent à mes oreilles. *J'ai entendu dire que, pour les mortels, tomber amoureux s'apparente beaucoup à la sensation de peur.* Peut-être était-il plus proche de la vérité que je voulais le croire.

Surtout quand je songe à ce que j'éprouve pour Cardan. Pourtant, il n'y a aucune raison valable qu'il m'inspire ces sentiments.

– OK, reprend Heather. Je sais que ce que je dis est ridicule. Je me sens ridicule. Mais j'ai peur, aussi. Et je suis toujours d'avis de rentrer pour qu'on soigne tes plaies.

– Oblige Vivi à te promettre de ne pas utiliser sa magie sur toi, dis-je. Je peux t'apprendre la formule exacte qui la contraindra à tenir parole. Ensuite...

Je m'interromps en voyant son regard s'assombrir. Elle se dit peut-être que croire aux promesses, c'est un truc de gamin. À moins que l'idée de lier Vivi par une promesse magique la terrifie encore plus.

Elle prend une profonde inspiration.

– Vee m’a raconté qu’elle avait grandi ici, avant le meurtre de vos parents. Désolée de remettre ça sur le tapis, mais je sais qu’elle est sacrément perturbée. Ce qui est normal ! N’importe qui le serait après ça.

Elle reprend son souffle. Elle attend de voir ma réaction.

Je sens des hématomes fleurir à côté de mes entailles dont le sang coagule lentement. *N’importe qui le serait.* Ah non, pas moi. Je ne suis pas du tout perturbée.

Je me souviens de Vivi beaucoup plus jeune. Perpétuellement en colère, elle hurlait et brisait tout ce qu’elle avait sous la main. Elle me giflait quand je laissais Madoc me serrer au creux de ses bras. Sa rage était telle qu’elle aurait pu détruire son bastion. Mais ça remonte à des lustres. On a toutes fini par accepter notre nouvelle vie. Finalement, ce n’était qu’une question de temps.

Je ne dis rien de tout ça. Heather soupire.

– Tu vois, ce que je me demande, c’est si elle est sincère avec moi ou si elle fait semblant. Si elle fait aussi semblant d’accepter sa vie telle qu’elle est. Comme si elle n’avait jamais découvert qui elle était ni d’où elle venait.

Je prends sa main dans la mienne.

– Si Vivi est restée si longtemps à Terrafæ, dis-je, c’est pour Taryn et moi. Elle n’avait aucune envie d’être là-bas. Ce qui l’a poussée à partir, c’est toi. Parce qu’elle t’aime. Donc oui, Vivi a choisi la facilité en te cachant certaines choses. Elle aurait dû te dire la vérité au sujet de Terrafæ, c’est certain. Et elle n’aurait jamais dû utiliser ses pouvoirs sur toi, même dans un moment de panique. Mais maintenant, tu es au courant. Je suppose que c’est à toi de décider si tu lui pardonnes ou pas.

Elle s’apprête à répliquer, puis se ravise.

– Et toi, à ma place, tu lui pardonnerais ? finit-elle par demander.

– Je n’en sais rien, dis-je, les yeux baissés. Je ne suis pas trop du genre à pardonner, en ce moment.

Heather se lève.

– OK. Fini la pause. Allez, debout. Tu vas rentrer prendre un bain relaxant. À ta place, j’irais voir un médecin, mais je sais d’avance que tu vas refuser.

– Tu as raison. Pour tout. Pas de médecin.

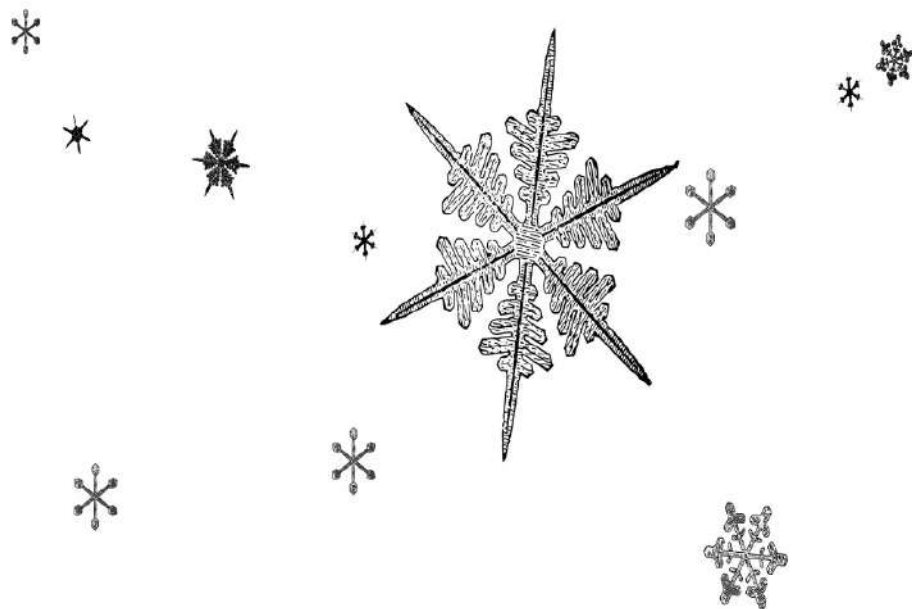
Basculant sur le côté, je tente de me relever. Quand Heather s’approche pour m’aider, je la laisse faire. Clopin-clopant, je me repose sur elle pour

gagner la porte. La fierté, ce n'est plus pour moi. Comme Bryern me l'a rappelé, je ne vaud pas mieux que les autres.

Nous traversons la cuisine ensemble. Sur la table à côté du bol de Chêne, encore à moitié plein de lait rose, et d'une boîte de céréales, il y a deux mugs de café. Je remarque le nombre de mugs avant que mon cerveau donne un sens à ce détail. Et je réalise que nous avons de la visite seulement lorsque nous entrons dans le salon.

Vivi est assise sur le canapé. En voyant Heather, elle s'illumine. Elle me fait penser à quelqu'un qui aurait volé une magnifique harpe parlante sans craindre les conséquences de son geste, mais sachant ce qu'il va lui coûter. Mon regard s'attarde sur la personne assise avec raideur à côté d'elle, dans une toilette de cour élaborée, en tulle et verre filé, comme on en trouve à Domelfe.

Taryn, ma sœur jumelle.



## Chapitre 4

Mon corps produit une décharge d'adrénaline, malgré mes bleus et mes courbatures. J'aimerais mettre mes mains autour du cou de Taryn et le serrer jusqu'à ce que sa tête se détache de son corps.

Vivi se lève d'un bond, peut-être à cause de mon regard assassin, mais plus probablement parce que Heather se tient juste à côté de moi.

– Toi, dis-je à ma jumelle. Dégage.

– Attends ! réplique Taryn en se levant à son tour. S'il te plaît.

Nous voilà toutes debout, à nous dévisager dans ce petit salon, comme si nous étions au bord de l'empoignade.

– Je ne veux rien entendre de ta bouche de menteuse.

Je suis contente d'avoir une cible sur laquelle libérer toutes les émotions que Grima Mog et Heather ont fait naître en moi. Une cible qui le mérite.

Je menace :

– Sors de là, ou c'est moi qui te mets dehors.

– Ici, c'est chez Vivi, se défend Taryn.

– Ici, c'est chez moi, nous rappelle Heather. Et Jude, tu es blessée.

– Je m’en fiche ! Si elle reste, alors c’est moi qui pars !

Là-dessus, je m’oblige à rebrousser chemin vers l’entrée, puis à descendre l’escalier.

La porte moustiquaire s’ouvre avec fracas. Taryn me rattrape. Elle se plante devant moi. Les pans de sa robe se gonflent dans la brise matinale. Si j’ignorais à quoi ressemble une vraie princesse de Terrafæ, je croirais que Taryn en est une. Un instant, il me paraît impossible qu’elle soit de ma famille, et de surcroît ma sœur jumelle.

– Qu’est-ce qui t’est arrivé ? demande-t-elle. Tu t’es battue ?

Je continue à marcher sans répondre. Je ne sais pas où je vais, ralentie, raide et endolorie comme je le suis. Chez Bryern, peut-être. Il me trouvera un logement, même si je risque de regretter le prix à payer. J’aimerais encore mieux dormir sur un lit d’appoint chez Grima Mog que rester ici.

– J’ai besoin de ton aide, m’implore Taryn.

– Non et non. Il n’en est pas question. Si c’est pour ça que tu es venue, maintenant que tu as ta réponse, tu peux t’en aller.

– Jude, écoute-moi !

Elle me barre le passage, m’obligeant à la regarder. Je lève les yeux vers elle et contourne ses jupes bouffantes.

J’insiste :

– C’est non aussi. Non, je ne t’aiderai pas. Non, je ne t’écouterai pas m’expliquer pourquoi je devrais le faire. C’est vraiment le mot magique : non. Tu pourras me débiter toutes les absurdités que tu veux, je dirai simplement non.

– Locke est mort, lâche-t-elle.

Au-dessus de nous, le ciel est bleu, lumineux, dégagé. Les oiseaux s’interpellent dans les arbres environnants. On entend au loin des bruits de chantier et de circulation. À cet instant, l’annonce du décès d’un être immortel (que je connaissais, que j’ai embrassé), alors que je suis dans un environnement humain, me semble particulièrement irréaliste.

– Mort ?

Ça me paraît impossible, même après tout ce que j’ai vécu.

– Tu en es sûre ?

La nuit précédant son mariage avec Taryn, Locke et ses amis m’ont pourchassée comme une meute de chiens lancés sur la piste d’un renard. J’ai promis de le lui faire payer. S’il est mort, comment le pourrai-je ?



Il n'organisera plus jamais de fête dans le but d'humilier Cardan. Il ne pourra plus rire avec Nicasia, ni nous mettre en concurrence, Taryn et moi. Il m'a causé tant d'ennuis que sa disparition devrait me soulager. Au contraire, je suis surprise par le chagrin que j'éprouve.

Ma sœur prend une grande inspiration, puis lâche :

– Il est mort parce que je l'ai tué.

J'écarquille les yeux, comme si ça allait m'aider à comprendre ce qu'elle vient de dire.

– Quoi ?

Elle a l'air gênée, comme si elle venait d'avouer avoir provoqué un accident anodin alors qu'elle a *assassiné son mari*. Elle me rappelle l'air stupéfait de Madoc, dominant trois enfants braillardes, juste après qu'il a tué leurs parents. Comme s'il n'avait pas prévu que ça irait aussi loin. Je me demande si c'est aussi ce que Taryn ressent.

Je savais qu'en grandissant je finirais par ressembler à Madoc plus que je l'aurais souhaité. Toutefois, je n'aurais jamais cru qu'il en serait de même pour ma jumelle.

– J'aurais besoin que tu te fasses passer pour moi, ajoute-t-elle.

Apparemment, ça ne lui fait ni chaud ni froid que ce soit précisément cette ruse qui a permis à Madoc de fuir avec la moitié de l'armée de Cardan ; cette ruse qui m'a condamnée à accepter le plan menant à mon exil. Je trouve ça d'assez mauvais goût.

– Juste quelques heures, modère-t-elle.

Je commence par demander :

– Pourquoi ?

Je me rends compte que ma question manque de clarté. Je précise :

– Je ne parle pas de l'idée de me faire passer pour toi. Ce que je veux dire, c'est pourquoi *tu l'as tué* ?

Elle détourne la tête.

– Rentrons et je te raconterai. Je te dirai tout. Je t'en supplie, Jude.

Ça me coûte de l'admettre, mais je n'ai nulle part où me réfugier. Je ne veux pas aller chez Bryern. Je veux rentrer, me reposer dans mon lit. Malgré mon épuisement, la perspective de m'infiltrer à Domelfe en prétendant être Taryn exerce sur moi un attrait troublant. L'idée de me retrouver là-bas, de revoir Cardan, fait battre mon cœur plus vite.

Heureusement que personne ne lit dans mes pensées. Elles sont stupides, je le sais, mais ce sont les miennes.

Heather et Vivi sont dans un coin de la cuisine, plongées dans une conversation que je ne voudrais pas déranger. Au moins, elles se parlent enfin. Je me rends dans la chambre de Chêne, où les rares vêtements dont je dispose sont fourrés dans le dernier tiroir de sa commode. Taryn me suit, les sourcils froncés.

– Je vais prendre une douche, dis-je à ma sœur. Et me mettre de la pommade. Tu vas me préparer une infusion de guérison magique à l'achillée millefeuille – il y en a dans la cuisine. Ensuite, je serai prête à entendre ce que tu as à me dire.

– Laisse-moi t'aider à retirer tout ça, propose Taryn avant de soupirer lorsqu'elle comprend que je vais refuser. Tu n'as pas d'écuyère.

Je rétorque :

– Ni d'armure à polir.

Toutefois je me laisse faire lorsque ma sœur soulève mes bras endoloris pour ôter mon tee-shirt. Je grimace quand elle me libère du tissu raide de sang. Pour la première fois, j'examine mes blessures rouges et à vif. Je soupçonne Grima Mog de ne pas garder son arme aussi propre que je l'aurais voulu.

Taryn ouvre le robinet de la douche, ajuste la température de l'eau et m'aide à enjamber la baignoire pour me placer sous le jet d'eau chaude. Entre sœurs, on s'est vues nues des centaines de fois. Quand son regard s'attarde sur la vilaine cicatrice à ma jambe, je me souviens qu'elle ne l'avait encore jamais vue.

– Vivi m'a raconté ce qui s'est passé la nuit qui a précédé mon mariage, commence-t-elle lentement. Tu avais du retard. À ton arrivée, tu étais pâle et silencieuse. Je craignais que tu sois bouleversée parce que tu aimais toujours Locke, mais Vivi m'a assuré que non. Elle m'a dit que tu étais blessée.

Je confirme d'un hochement de tête.

– Je me rappelle bien cette nuit-là.

– Est-ce que Locke... t'a fait du mal ?

À présent, elle ne me regarde plus. Elle fixe le carrelage, puis un portrait de Heather dessiné par Chêne. Le crayon marron qu'il a utilisé pour colorier sa peau vire au rouge puis au rose pour ses cheveux.

Je prends le gel douche que Vivi a acheté au magasin bio (censé être naturellement antibactérien) que j'étale en une couche généreuse sur le sang séché. Il sent l'eau de Javel et pique à mort.

– Tu veux savoir s’il a tenté de me tuer ?

Taryn acquiesce. Je capte son regard. Elle connaît déjà la réponse.

– Pourquoi tu ne m’as rien dit ? m’interroge-t-elle. Pourquoi tu m’as laissée l’épouser ?

– Je ne savais pas. Je ne savais pas que c’était Locke qui avait mené la chasse jusqu’à ce que je te voie avec les boucles d’oreilles que j’ai perdues cette nuit-là. Ensuite, j’ai été enlevée par les Fonds marins. Et peu après mon retour, tu m’as *trahie*. Du coup, je me suis dit que cette traque n’avait plus d’importance.

Taryn fronce les sourcils, partagée entre l’envie de se justifier et la nécessité de garder son calme pour me rallier à sa cause. L’envie de se justifier l’emporte. Après tout, nous sommes jumelles.

– Je n’ai fait qu’appliquer les consignes de papa ! se défend-elle. Je ne pensais pas que c’était si grave. Tu avais tout ce pouvoir, et tu n’en faisais rien... Mais sache que je n’ai jamais eu l’intention de te blesser.

– Je crois que j’aurais préféré que Locke et ses amis me pourchassent à nouveau dans les bois plutôt que tu me trahisses une deuxième fois.

Elle prend une inspiration et souffle enfin :

– Je suis désolée.

Puis elle quitte la pièce, me laissant seule.

J’augmente la température de l’eau et reste longtemps sous le jet.

Quand je sors de la salle de bains, Heather n’est plus là. Taryn a passé en revue le contenu du réfrigérateur. Avec les restes, elle a préparé un brunch revigorant. Deux théières trônent sur la table, une grande et une petite qui contient la tisane d’achillée millefeuille. Elle a disposé sur un plateau notre dernière fournée de biscuits au gingembre et fait des sandwiches : au choix, jambon-céleri ou céréales-beurre de cacahuètes.

Vivi met la cafetière en marche tout en observant Taryn d’un air soucieux. Je me verse un mug de tisane et le bois entièrement avant de m’en servir un deuxième. Maintenant que je suis propre, pansée et changée, j’ai les idées beaucoup plus claires. Je me sens prête à gérer la nouvelle de la mort de Locke – assassiné par ma jumelle.

Je mords dans un sandwich au jambon. Le céleri croquant a un goût un peu bizarre, mais ce n’est pas mauvais. Soudain, je réalise que je meurs de faim. J’engloutis le reste du sandwich et j’en empile deux autres sur mon assiette.

Taryn se tord les mains, les presse l'une contre l'autre puis les plaque sur sa robe.

– J'ai craqué, se confie-t-elle.

Vivi et moi restons silencieuses. J'essaie de faire moins de bruit en mâchant mon céleri.

– Locke m'avait promis de m'aimer jusqu'à sa mort, mais son amour ne m'a pas protégée de sa méchanceté. Il m'avait prévenue que le Peuple n'aimait pas comme nous. Je ne comprenais pas ce que ça voulait dire. Puis il m'a laissée seule des semaines entières dans son immense manoir. Je cultivais des roses hybrides dans le jardin, je commandais de nouveaux rideaux et recevais ses amis à l'occasion de fêtes qui duraient un mois. J'étais parfois légère, parfois chaste. Je lui ai tout donné. Mais, quoi que je fasse, il répétait qu'avec moi il n'y avait plus matière à inventer des histoires.

Je hausse les sourcils. Venant de Locke, ce reproche est particulièrement grave mais je ne m'attendais pas à ce que ce soient ses dernières paroles.

– Tu lui as prouvé qu'il avait tort, j'imagine, dis-je.

Soudain, Vivi éclate de rire avant de me jeter un regard noir, me reprochant son hilarité.

Des larmes brillent dans les cils de Taryn.

– Oui, ça doit être ça, réplique-t-elle d'une voix atone. J'ai tenté de lui expliquer qu'il fallait qu'il change, que c'était vital, mais il m'a fait comprendre que j'étais ridicule. Il parlait sans cesse, comme pour m'anesthésier. Un coupe-papier serti de pierres précieuses était posé sur le bureau. Vous vous souvenez des leçons de Madoc ? Soudain, la pointe du coupe-papier s'est retrouvée plantée dans la gorge de Locke. Là, enfin, il s'est tu. Quand je l'ai retirée, il y avait tellement de sang...

– Tu n'avais donc pas l'intention de le tuer ? demande Vivi.

Taryn ne répond pas.

Je sais ce que c'est de refouler ses sentiments assez longtemps pour qu'ils finissent par exploser violemment. Je sais aussi ce que c'est d'enfoncer un couteau dans la chair de quelqu'un.

– Ça va aller, dis-je sans trop savoir si c'est vrai.

Se tournant vers moi, ma jumelle réplique :

– Je pensais que toi et moi, on était complètement différentes. En réalité, on est pareilles.

Je doute qu'elle considère que ce soit une bonne chose.

Tâchant de me concentrer sur les aspects pratiques, je m'enquiers :

– Et son corps, où est-il ? On doit s'en débarrasser...

Taryn secoue la tête.

– Il a déjà été découvert.

– Quoi ? Comment ça ? Qu'est-ce que tu en as fait ?

Tout à l'heure, j'étais furieuse qu'elle me demande de l'aide, mais là, je suis exaspérée qu'elle ne soit pas venue plus tôt, alors que j'aurais pu régler cette affaire.

– J'ai traîné son cadavre jusqu'à la mer. Je pensais que la marée l'emporterait, mais il a fini par s'échouer sur une plage. Au moins... Hum... Il a été en partie dévoré, ce qui a rendu la cause de la mort difficile à déterminer.

Elle me regarde, anéantie, comme si elle ne comprenait toujours pas comment une telle chose avait pu lui arriver, à elle.

– Je ne suis pas mauvaise, se justifie-t-elle.

J'avale une gorgée de ma tisane et je commente :

– Je n'ai pas dit que tu l'étais.

– Il va y avoir une enquête, nous informe-t-elle. Ils vont m'ensorceler et m'interroger. Je serai incapable de mentir. Mais si tu me remplaces, tu pourras affirmer en toute honnêteté que tu ne l'as pas tué.

– Jude est exilée, lui rappelle Vivi. Bannie tant qu'elle n'aura pas obtenu le pardon de la couronne, ou je ne sais quelle connerie venant des hautes sphères. Si elle est arrêtée, elle sera mise à mort !

– Ça ne prendra que quelques heures ! insiste Taryn. Personne n'en saura rien. Jude, s'il te plaît...

– C'est trop risqué, grogne Vivi.

Je ne dis rien. Ma grande sœur en déduit que je suis tentée d'accepter.

– Tu as envie d'y aller, pas vrai ? demande-t-elle en posant sur moi un regard perçant. Tu cherches un prétexte pour y retourner. Le problème, c'est qu'une fois qu'ils t'auront ensorcelée, ils te demanderont comment tu t'appelles. Ou bien tu te trahiras en répondant à une de leurs questions. Et là, tu seras fichue !

Je nie de la tête.

– Un geis a été placé sur moi. Il me protège des ensorcellements.

Je déteste être enthousiaste à la perspective de retourner à Domelfe. Je déteste avoir envie de mordre dans une pomme d'éternité, d'obtenir une nouvelle chance de m'approcher du pouvoir. D'avoir un nouvel essai avec

Cardan. Il y a peut-être une possibilité de contourner mon exil – encore faut-il que je trouve comment faire.

Taryn fronce les sourcils.

– Un geis ? Pourquoi ?

Vivi me fusille du regard.

– Vas-y. Dis-lui ce que tu as fait. Dis-lui qui tu es et pourquoi tu ne peux pas retourner là-bas.

Taryn affiche une expression légèrement apeurée. Madoc a dû lui expliquer que j'ai obtenu de Cardan une promesse d'obéissance, sinon comment aurait-elle su qu'en se faisant passer pour moi, elle pouvait lui ordonner de libérer la moitié de son armée de son serment d'allégeance ? Depuis que je suis revenue dans le monde des mortels, j'ai eu le temps de réfléchir à ce qui s'était passé entre elle et moi. Je suis sûre qu'elle m'en a voulu de lui avoir caché mon emprise sur Cardan. Et qu'elle m'en a voulu plus encore quand j'ai prétexté n'avoir pas réussi à le convaincre de relever Locke de ses fonctions de maître des fêtes, alors que j'aurais pu lui en donner l'ordre. Mais elle avait de nombreuses autres raisons de vouloir aider Madoc. Après tout, il est aussi son père. Peut-être voulait-elle participer au grand jeu. Peut-être pensait-elle à ce qu'elle pourrait obtenir de lui s'il siégeait sur le trône.

– J'aurais dû te mettre dans la confidence, à propos de Dain et de la cour des Ombres, mais...

Vivi m'interrompt.

– Saute cet épisode. Va droit au but. Dis-lui qui tu es.

– J'ai entendu parler de la cour des Ombres, s'empresse de répliquer Taryn. C'est un nid d'espions. Tu dis que tu en faisais partie ?

Je nie, car je comprends enfin que Vivi veut que je dise à Taryn que Cardan m'a épousée et que cela fait de moi la Grande Reine de Domelfe. Sauf que j'en suis incapable. Rien que d'y penser, je sens monter une bouffée de honte d'avoir été assez naïve pour croire qu'il n'y avait pas de piège. Je doute de pouvoir m'expliquer sans passer pour une idiote et je ne suis pas prête à me montrer si vulnérable face à Taryn.

Je dois mettre un terme à cette discussion. J'en reviens donc à ce qui, j'en suis sûre, détournera l'attention de mes sœurs – pour des raisons complètement différentes.

– C'est d'accord. J'accepte de prendre ta place pendant l'interrogatoire. Je serai de retour dans un jour ou deux. Ensuite, je t'expliquerai tout.

Promis.

– Et pourquoi vous ne resteriez pas toutes les deux dans le monde des mortels ? demande Vivi. Que Terrafæ aille se faire voir. Qu'ils aillent tous se faire voir ! On prendra un appart plus grand.

J'objecte :

– Même si Taryn restait avec nous, il vaudrait mieux qu'elle se soumette à l'interrogatoire du Grand Roi. Je rapporterai des objets qu'on pourra mettre en gage pour obtenir de l'argent. Il faudra bien qu'on ait de quoi payer le loyer d'un logement plus grand.

Vivi me jette un regard exaspéré.

– On peut cesser de vivre dans un appartement et de jouer aux mortelles, tu n'as qu'à le demander. Je le faisais pour Heather. S'il n'y a que nous, on peut s'installer dans un de ces entrepôts à l'abandon, sur le port, et l'ensorceler pour que personne n'y vienne. On peut voler l'argent dont on a besoin. Ça ne tient qu'à toi, Jude.

Je sors de la poche de mon gilet les cinq cents dollars pour lesquels je me suis battue et les pose sur la table.

– Bryern passera te remettre l'autre moitié aujourd'hui. Vu qu'on joue encore à être mortelles. Et que Heather fait toujours partie de l'équation. Là, je vais faire une sieste. À mon réveil, je partirai à Terrafæ.

Perplexe, Taryn fixe les billets.

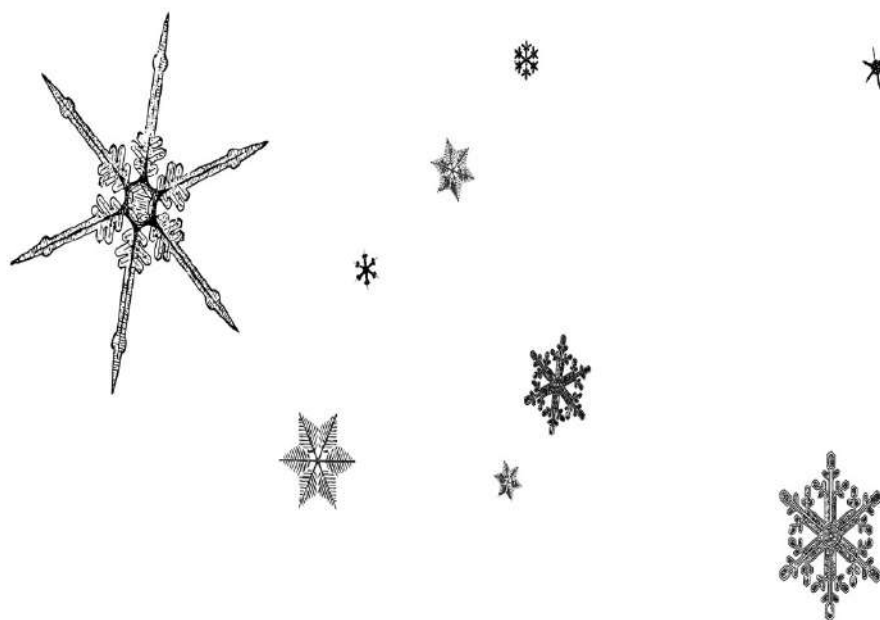
– Si tu as besoin de...

– Si tu te fais prendre, tu seras exécutée, Jude, me rappelle Vivi, interrompant Taryn.

J'ai beau accepter de rendre ce service à ma jumelle, ça ne signifie pas pour autant que je lui pardonne. Ni que la hache de guerre est enterrée entre nous. Je ne tiens pas à ce qu'elle agisse comme si c'était le cas.

– Alors je ferai en sorte de ne pas me faire prendre.





## Chapitre 5

Comme Chêne est en classe, j'en profite pour me blottir dans son lit. Endolorie comme je le suis, le sommeil me gagne rapidement, m'entraînant dans les ténèbres.

Et les rêves.

J'étudie dans le bosquet du palais, assise dans les ombres allongées de la fin d'après-midi. La lune est déjà levée, croissant affûté dans le ciel bleu dégagé. De mémoire, je dessine une carte des étoiles. L'encre rouge foncé coagule sur le papier. Je réalise que c'est du sang. L'encrier dans lequel je trempe ma plume en est plein.

À l'autre bout du bosquet, le prince Cardan est assis avec ses compagnons habituels. Valerian et Locke ont une drôle d'allure : leurs vêtements sont mangés aux mites, ils ont le teint blafard et des taches d'encre à la place des yeux. Nicasia ne semble rien remarquer. Ses lourdes boucles couleur océan cascaden dans son dos. Ses lèvres se tordent en un sourire moqueur, comme si tout était normal. La couronne de Cardan,

tachée de sang, est posée de travers sur son front. Son visage est d'une beauté toujours aussi envoûtante.

– Tu te souviens de ce que je t'ai dit avant de mourir ? me rappelle la voix railleuse de Valerian. « Je te maudis. Trois fois, je te maudis. Puisque tu m'as assassiné, que tes mains restent tachées de sang. Que la mort soit ta seule compagne. Que ta... » Comme je suis mort à ce moment-là, tu n'as jamais entendu la suite. Aimerais-tu l'entendre maintenant ? « Que ta vie soit brève et noyée par le chagrin, et quand tu mourras, que personne ne te pleure. »

Je frissonne.

– Pour le coup, tu avais vraiment gardé le meilleur pour la fin, dis-je.

Cardan s'approche, foule aux pieds ma carte des étoiles et renverse mon encrier d'un coup de sa botte à la pointe argentée. Le sang se répand sur le papier, recouvrant mon travail.

– Viens avec moi, m'ordonne-t-il d'un ton impérieux.

– Je savais qu'elle te plaisait, commente Locke. C'est pourquoi je devais l'avoir avant toi. Tu te souviens de la fête, dans mon labyrinthe ? Tu te souviens que je l'ai embrassée pendant que tu nous regardais ?

– Je me souviens que tu avais les mains sur elle, mais que c'était moi qu'elle regardait, rétorque Cardan.

Je m'écrie :

– C'est faux !

Mais je me rappelle Cardan étendu sur une couverture, en compagnie d'une jeune Fæ à la chevelure de narcisses. Elle avait posé ses lèvres sur le bord de sa botte, pendant qu'une autre fille embrassait son cou. Le regard de Cardan s'était posé sur moi quand l'une d'elles avait commencé à l'embrasser sur la bouche. Ses yeux étaient aussi brûlants que des charbons ardents ; aussi luisants que du goudron.

Je me souviens de la paume de Locke glissant dans mon dos, sur mes joues en feu ; de l'impression d'être à l'étroit dans ma peau, de sensations exacerbées.

– Viens avec moi, répète Cardan en m'éloignant de la carte imprégnée de sang et de ses amis, occupés à noter la leçon. Je suis un prince de Terrafæ. Tu dois m'obéir.

Il m'entraîne vers l'ombre tachetée d'un chêne, puis me soulève pour m'asseoir sur une branche basse. Les mains toujours sur ma taille, il se rapproche jusqu'à se placer entre mes cuisses.

– N’est-ce pas mieux ainsi ? s’enquiert-il en levant les yeux vers moi.

Je ne sais pas ce qu’il veut dire, mais j’acquiesce.

– Tu es si belle, susurre-t-il.

Il dessine des motifs sur mes bras, puis laisse glisser ses mains le long de mes flancs.

– Tellement belle.

Sa voix est douce comme celle d’un amant. Je commets l’erreur de contempler ses yeux noirs, la courbe de ses lèvres perfides.

– Hélas, ta beauté se flétrira, poursuit-il avec langueur.

Ses mains s’attardent. L’estomac noué, je sens une chaleur naître dans mon ventre.

– Ta peau soyeuse se ridera et se couvrira de taches. Elle deviendra aussi fine que du papier de soie. Tes seins pendront. Tes cheveux s’affineront et se terniront. Tes dents jauniront. Tout ce que tu es pourrira jusqu’à ce qu’il ne reste plus rien. Tu ne seras rien. Tu n’es rien.

Impuissante, je répète :

– Je ne suis rien.

– Tu viens de nulle part, et nulle part tu retourneras, chuchote-t-il contre mon cou.

Une panique soudaine m’envahit. Je dois prendre mes distances. Je m’appuie sur la branche pour me lever, mais je chute dans le vide, comme Alice lorsqu’elle tombe dans le terrier du lapin blanc.

Alors, le rêve change. Je suis allongée sur un bloc de pierre, le corps enveloppé de tissu. J’essaie de me relever, mais je suis paralysée, mon corps est aussi dur qu’une figurine sculptée dans le bois. Je ne peux pas tourner la tête ni battre des paupières. Je ne peux rien faire, à part fixer le même ciel sans nuages, le même croissant de lune en forme de faucille.

Madoc apparaît. Il m’observe avec ses yeux de chat.

– C’est dommage, déplore-t-il pour lui-même. Si seulement elle avait cessé de lutter contre moi... j’aurais exaucé tous ses souhaits.

– Elle n’a jamais été très docile, commente Oriana à ses côtés. Pas comme sa sœur.

Taryn est là aussi. Une larme délicate coule sur sa joue.

– Ils ne comptaient laisser vivre qu’une seule d’entre nous, avoue ma jumelle. Ils m’ont choisie depuis le début. Tu es la sœur qui crache des crapauds et des serpents. Moi, je suis celle qui crache des rubis et des diamants.

Ils s'éloignent et Vivi apparaît. Elle enfonce ses longs doigts dans mon épaule.

– J'aurais dû te sauver, regrette-t-elle. C'était mon rôle.

– Après tes funérailles, il y aura les miennes, souffle Chêne un instant plus tard.

La voix de Nicasia me parvient de très loin.

– On dit que les Fæs pleurent aux mariages et rient aux enterrements. En ce qui me concerne, je me suis autant amusée à ton mariage qu'à tes funérailles.

Puis Cardan s'approche, un sourire tendre sur les lèvres. Il chuchote d'un ton conspirateur :

– Quand j'étais enfant, on mettait en scène des enterrements de mortels, comme des petites pièces de théâtre. Ils étaient morts, bien sûr, ou finissaient par l'être.

Enfin, je peux m'exprimer.

– Tu mens !

– Évidemment, rétorque-t-il. Tu rêves. Je vais te montrer.

Il appuie une main chaude contre ma joue.

– Je t'aime, Jude. Je t'aime depuis longtemps. Je ne cesserai jamais de t'aimer.

Je m'écrie :

– Arrête !

Locke se tient au-dessus de moi. De l'eau coule de sa bouche.

– Assurons-nous qu'elle soit bien morte.

Une seconde plus tard, il me poignarde en plein cœur. Encore, encore, et encore.

Je me réveille en sursaut, le visage trempé de larmes, un cri dans la gorge.

Je repousse mes couvertures d'un coup de pied. Dehors, il fait nuit. J'ai dû dormir toute la journée. Après avoir allumé, je respire profondément et touche mon front pour vérifier que je n'ai pas de fièvre. J'essaie de me calmer mais plus je pense à ce cauchemar, plus mon trouble augmente.

Je me rends dans le salon. Un carton de pizza est ouvert sur la table basse. Sur certaines parts, on a déposé des fleurs de pissenlit à côté du pepperoni. Chêne tente d'expliquer à Taryn le jeu vidéo *Rocket League*.

Tous deux me jettent un regard soupçonneux.

– Taryn, je peux te parler ?

– D'accord, réplique-t-elle en me suivant dans la chambre de Chêne.

– Il faut que je sache si tu es venue ici parce qu'on te l'a ordonné. S'il s'agit d'un piège tendu par le Grand Roi pour m'inciter à enfreindre les termes de mon exil.

Taryn affiche un air surpris, mais elle a le mérite de ne pas me demander pourquoi j'ai des idées pareilles. Elle porte une main à son ventre, les doigts écartés.

– Ce n'est pas un piège, m'assure-t-elle. Mais je ne t'ai pas tout dit.

Je patiente sans trop savoir à quoi elle fait allusion.

– Ces temps-ci, j'ai pensé à maman, confie-t-elle. J'ai toujours cru qu'elle avait quitté Domelfe parce qu'elle était tombée amoureuse de notre père mortel. À présent, je n'en suis plus si sûre.

– Je ne comprends pas.

– Je suis enceinte, m'annonce-t-elle dans un souffle.

Depuis des siècles, les mortels sont précieux pour leur capacité à concevoir des enfants fæs. Notre sang est moins faible que celui du Peuple. Les Fæs de sexe féminin s'estiment chanceuses si elles parviennent à porter un seul enfant au cours de leur longue existence. Pour la plupart d'entre elles, cela ne se produira jamais. Mais pour une épouse mortelle, c'est une autre affaire. Je le savais pourtant, il ne m'est jamais venu à l'esprit que Taryn et Locke puissent procréer.

– Ah, dis-je en baissant les yeux vers la main protectrice posée sur son ventre.

– Personne ne devrait avoir l'enfance que nous avons eue, tranche-t-elle.

A-t-elle redouté d'élever un enfant dans cette propriété, avec Locke qui les aurait rendus fous tous les deux ? Ou bien a-t-elle imaginé que, si elle partait, Locke la pourchasserait comme Madoc a pourchassé notre mère ? Je ne sais pas. Je ne sais pas non plus si je dois la questionner davantage. Maintenant que je suis reposée, je remarque chez elle les signes d'épuisement qui m'avaient échappé jusque-là. Ses yeux bordés de rouge. Ses pommettes plus saillantes – preuve qu'elle oublie de s'alimenter.

Je me rends compte qu'elle est venue nous voir parce qu'elle n'avait nulle part où aller – alors qu'elle pensait sûrement que je refuserais de l'aider.

Je finis par demander :

– Il était au courant ?

– Oui.

Elle marque une pause, comme si elle se remémorait leur conversation. Voire le meurtre.

– Il était le seul, à part toi. Quand je lui ai annoncé la nouvelle... Eh bien, tu connais la suite.

J'ignore quoi répondre à cela. Toutefois, lorsqu'elle m'adresse un geste d'impuissance, je m'avance vers elle pour me blottir dans ses bras, la tête posée contre son épaule. Je sais que je lui ai caché trop de choses. Elle non plus n'a pas joué franc jeu. Nous n'avons pas été bienveillantes l'une envers l'autre. Elle m'a blessée – plus qu'elle ne l'imagine. Pourtant, en dépit de tout, elle reste ma sœur. Ma sœur veuve, meurtrière, et enceinte.

Une heure plus tard, mon sac est prêt. Taryn m'a raconté en détail le déroulement de ses journées, ses fréquentations régulières, sa gestion du domaine de Locke. Elle m'a donné une paire de gants pour dissimuler ma phalange manquante. Désormais, je suis vêtue de son élégante robe en tulle et verre filé, tandis qu'elle porte mon legging noir et mon pull. Je me suis coiffée à peu près comme elle.

– Merci, murmure-t-elle – un mot que le Peuple ne prononce jamais.

Les Fæs considèrent que les remerciements sont impolis et qu'ils dévalorisent le cérémonial compliqué des dettes et remboursements. Or, ce n'est pas ce que les mortels veulent dire quand ils se remercient. Pas du tout.

Cependant, je balaie sa gratitude d'un haussement d'épaules.

– Pas de souci.

Chêne s'approche.

– Câlin serré, déclare-t-il.

Autrement dit, ce jeune garçon de huit ans tout en jambes saute dans mes bras et me serre le cou en m'étranglant à moitié. Je cède volontiers. Le souffle un peu court, je l'étreins à mon tour avec force.

Après l'avoir reposé, j'ôte ma bague en rubis, celle que Cardan m'a volée et rendue lors de notre échange de vœux. Celle que je ne peux absolument pas porter quand je me ferai passer pour Taryn.

– Tu veux bien la garder pour moi, Chêne ? Jusqu'à ce que je revienne.

– D'accord, répond-il. Rentre vite. Tu vas me manquer.

Cette marque d'affection me surprend, surtout après notre altercation.

– Dès que je le pourrai.

Je plante un baiser sur son front, avant de rejoindre Vivi dans la cuisine. Ensemble, nous sortons puis nous nous dirigeons vers le carré de pelouse, où elle fait pousser des séneçons.

Taryn nous suit en tirant sur les manches de son pull.

– Tu es sûre de toi ? m’interroge Vivi.

Elle cueille une tige à la racine. Je regarde ma grande sœur enveloppée d’ombres, ses cheveux éclairés par le réverbère. D’habitude, ils sont châains comme les miens, mais à la lumière, on remarque qu’ils sont striés d’or, tirant presque sur le vert.

Terrafæ n’a jamais manqué à Vivi autant qu’à moi. Comment aurait-il pu en être autrement puisqu’elle porte cette contrée en elle partout où elle va ?

– Tu sais bien que oui, dis-je. Bon, tu vas me raconter ce qui s’est passé avec Heather ou quoi ?

– Tu n’as qu’à rester en vie si tu veux le savoir.

Puis elle souffle sur le séneçon et récite :

– Étaon, lève-toi et conduis ma sœur où elle l’ordonne.

Le temps que la fleur tombe au sol, elle s’est déjà transformée en un poney jaune et maigre, aux yeux d’émeraude, dont la crinière évoque une dentelle de feuillages.

L’animal frappe le sol de ses sabots, presque aussi impatient que moi de s’envoler.

La propriété de Locke est telle que dans mes souvenirs. Flanquée de hautes tourelles, la toiture moussue, elle est couverte d’un épais rideau de chèvrefeuille et de plantes grimpantes. Dans les jardins s’entrecroisent les couloirs d’un labyrinthe végétal composant un motif tarabiscoté. Le lieu semble tout droit sorti d’un conte de fées – ceux où l’amour est synonyme de simplicité, jamais source de souffrance.

*La nuit, on dirait que le monde des humains est plein d’étoiles tombées du ciel.* Ces mots me reviennent d’un coup. Ce sont ceux que Locke a prononcés lorsque nous étions chez lui tous les deux, au sommet de la plus haute tour.

Après avoir fait atterrir l’étaon-séneçon, je mets pied à terre. Je me dirige vers l’imposante double porte de l’entrée qui s’ouvre à mon approche. Deux serviteurs se tiennent juste derrière ; leur peau couleur de champignon est si pâle que leurs veines transparaissent, leur donnant



l'apparence de deux statues de marbre antiques. De petites ailes poudrées pendent entre leurs omoplates.

J'inspire à fond et me redresse de toute ma hauteur.

– Bon retour chez vous, ma dame, me salue la servante.

Les domestiques Nera et Neve sont frère et sœur, m'a expliqué Taryn. Ils avaient une dette envers le père de Locke. À la mort de celui-ci, ils sont donc restés au service du fils. Ils ont tendance à écouter aux portes, mais Taryn le leur a interdit à son arrivée.

Dans le monde des mortels, j'ai pris l'habitude de remercier les gens pour de petits services. Un réflexe que je dois réprimer.

– C'est agréable de rentrer chez soi, dis-je avant de pénétrer dans le hall.

La décoration a changé. Lors de ma dernière visite, les lieux étaient quasiment vides. Les rares meubles étaient massifs et anciens, les tissus raidis par l'âge. La longue table de la salle à manger était aussi nue que les sols. Plus maintenant.

Coussins, tapis, plateaux et carafes à demi pleines occupent chaque surface. Tous ces objets chatoient : vermillon, terre d'ombre, bleu paon, vert bouteille, or et prune de Damas. Le couvre-lit d'une banquette est taché d'une fine poudre dorée, peut-être à la suite d'une visite récente. Voyant mon reflet sur une urne d'agent poli, je me rends compte que je fronce les sourcils.

Les domestiques m'observent. Je n'ai aucune raison de regarder attentivement un endroit que je suis censée bien connaître. Je tâche donc d'afficher un visage neutre. De cacher que j'essaie de me familiariser avec les aspects de la vie de Taryn que j'ignore.

C'est elle qui a géré la décoration, j'en suis certaine. Dans le bastion de Madoc, son lit était toujours recouvert de gros oreillers satinés. Taryn adore les beaux objets. Toutefois ici, la décoration soignée n'empêche pas de voir que cette demeure est faite pour les bacchanales, la débauche. Ma sœur disait avoir donné des fêtes qui duraient un mois, mais c'est seulement maintenant que je l'imagine, vautrée sur les coussins, saoule, hilare, échangeant peut-être des baisers. Si ce n'est plus.

Ma sœur, ma jumelle, a toujours été plus alouette que passereau, plus timide que sensuelle. C'est en tout cas ce que je croyais. En réalité, tandis que je prenais le chemin du poison et des poignards, elle empruntait celui non moins périlleux du désir. Je reviens au scénario que nous avons élaboré à propos de la dernière fois où j'ai vu Locke. Je compte dire qu'il devait

retrouver une selkie avec laquelle il entretenait une liaison. Après tout, c'est plausible. De plus, le désaccord des Fonds marins avec la terre est si profond qu'on peut espérer que le Peuple sera mal disposé à leur endroit.

– Dînez-vous dans la grande salle ? s'enquiert Neve qui m'a emboîté le pas.

– Je préférerais qu'on m'apporte un plateau dans ma chambre.

Je n'ai pas envie de manger seule à la longue table, ni d'être servie dans un silence de mort.

Je monte à l'étage, certaine de savoir m'orienter. J'ai quand même quelques doutes en ouvrant une porte. Un instant, je crains m'être trompée de pièce, mais non. La chambre de Locke a changé, elle aussi. Les tentures du lit à baldaquin sont brodées de renards à l'affût entre de grands arbres. Quelques peignoirs traînent sur un divan bas au pied du lit. Un petit bureau est encombré de feuilles et de plumes.

Je me rends dans la chambre de Taryn pour y admirer ses robes : un assortiment de toilettes moins colorées que la décoration qu'elle a choisie, mais tout aussi somptueuses. Je choisis un fourreau et une lourde robe en satin à enfiler par-dessus, puis j'ôte la robe de tulle et de verre.

Le tissu frémit contre ma peau. Face au miroir, je me brosse les cheveux en observant mon reflet, à la recherche d'un détail qui pourrait me trahir. Je suis plus musclée que Taryn, mais je peux le dissimuler sous les vêtements. J'ai les cheveux plus courts, mais pas tant que ça. Et, bien sûr, il y a mon caractère.

– Mes respects, Votre Majesté, dis-je, essayant de m'imaginer face à la Haute Cour.

Que ferait Taryn ? Je m'incline en une profonde révérence.

– Il y avait bien longtemps.

En vérité, ma sœur et Cardan se sont sûrement vus récemment. Pour elle, leur dernière rencontre est récente. La panique me martèle la poitrine. Je ne vais pas seulement devoir répondre à un interrogatoire, je vais aussi devoir faire semblant d'avoir des relations cordiales avec le Grand Roi.

Je me ressaisis. Toujours face au miroir, j'essaie de montrer un visage exprimant la déférence et non la contrariété.

– Mes respects, Votre Majesté. Sale crapaud perfide !

Non, bien sûr que non, même si ça me ferait un bien fou.

Nouvelle tentative :

– Mes respects, Votre Majesté. Je n’ai pas tué mon époux, bien qu’il le méritât amplement.

Soudain, des coups frappés à la porte me font sursauter.

Nera apporte un grand plateau en bois qu’il pose sur le lit avant de s’incliner et de se retirer presque sans un bruit. Il y a disposé du pain grillé et de la compote, dont le parfum étrange et sucré me fait saliver. Je mets trop de temps à me rendre compte qu’elle a été préparée avec des fruits fæs. Et qu’on l’a servie à Taryn comme si elle avait l’habitude d’en consommer. Locke lui en donnait-il à son insu ? Ou ma sœur en mangeait-elle délibérément pour s’amuser à brouiller ses sens ? Une fois de plus, je suis perdue.

Au moins, il y a aussi du fromage, trois œufs durs de canard et une théière d’infusion d’ortie. Hormis la présence étrange de la compote de fruits fæs, c’est une collation simple.

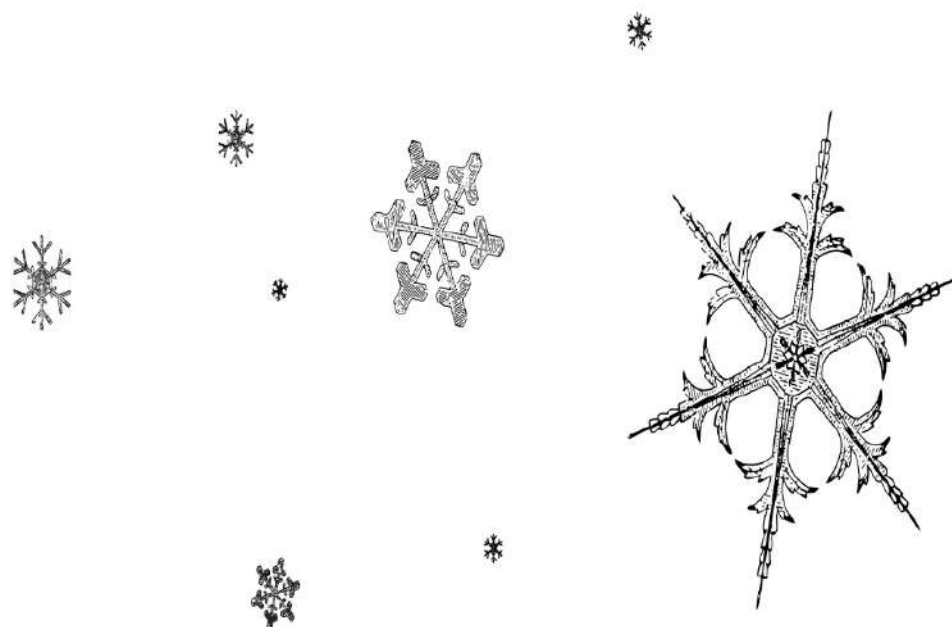
Je bois le thé puis avale les œufs et le pain grillé. Quant à la compote, je la verse dans une serviette que je cache au fond du placard. Si dans quelques semaines Taryn la retrouve moisie, ça ne sera pas bien grave comparé à l’immense service que je lui rends.

Me replongeant dans la contemplation des robes, je m’efforce d’en choisir une pour la journée qui m’attend. Rien de fantaisiste. En tant que veuve éplorée, je me dois d’être sobre. Hélas, alors que les tenues que Taryn m’avait commandées étaient presque entièrement noires, je ne trouve pas une seule toilette dans sa garde-robe qui soit dans ces tons. J’élimine la soie, le satin, les brocarts aux motifs sylvestres avec des animaux guettant à travers le feuillage, ainsi que les velours brodés de vert sauge et bleu ciel. Je finis par opter pour une robe bronze foncé que je dépose sur le divan, avec une paire de gants bleu nuit. Fouillant dans la boîte à bijoux de ma sœur, je trouve les boucles d’oreilles que je comptais lui offrir. En forme d’étoile pour l’une et de lune pour l’autre, elles ont été créées par Grimsen, le maître forgeron. Elles ont le pouvoir de magnifier la beauté de celle qui les porte.

L’envie me démange de quitter discrètement le domaine de Locke pour retourner à la cour des Ombres. Rien ne me ferait plus plaisir que de rendre visite au Cafard et à la Bombe, d’entendre les potins de la cour, de parcourir les salles souterraines familières. Mais elles n’existent plus. Elles ont été détruites par le Fantôme qui nous a trahis au profit des Fonds marins. J’ignore où la cour des Ombres a établi ses nouveaux quartiers.

Me lancer à leur recherche serait trop risqué.

Après avoir ouvert la fenêtre, je m'assois au bureau de Taryn pour boire l'infusion d'ortie, humant pleinement l'odeur piquante de l'iode et le parfum du chèvrefeuille charriés par la brise qui balaie les sapins. Puis je prends une profonde inspiration, envahie par le mal du pays alors que je suis chez moi.



## Chapitre 6

L'interrogatoire est censé se dérouler à l'apparition des premières étoiles. Je me présente à la Haute Cour vêtue de la robe bronze de Taryn, un châle drapé sur les épaules, les mains gantées et les cheveux relevés en un chignon lâche. Je suis si stressée que mon cœur bat à tout rompre. J'espère que personne ne remarquera mes aisselles moites.

En tant que sénéchale du Grand Roi, j'ai eu le privilège d'être traitée avec un certain respect. Je m'y suis très vite habituée, même après avoir vécu huit ans à Domelfe sans qu'on m'en manifeste aucun.

En tant que Taryn, je suscite la méfiance quand je fends la foule qui ne s'écarte plus sur mon passage. Taryn est la fille d'un traître ; la sœur d'une réprouvée ; la meurtrière présumée de son époux. Les regards sont avides, comme si les courtisans s'apprêtaient à se repaître de sa culpabilité et du châtiment qui lui sera infligé. Bien que présumée coupable, Taryn ne les effraie toujours pas. À leurs yeux, c'est un être faible, une mortelle.

Tant mieux, je suppose. Plus elle paraîtra inoffensive, plus son innocence sera crédible.

En me dirigeant vers le dais, je détourne le regard. La présence du Grand Roi Cardan semble imprégner l'air que je respire. Un instant, j'ai la folle idée de faire demi-tour pour quitter cet endroit avant qu'il me voie.

La tête me tourne.

Je ne sais pas si je pourrai le regarder sans que mon visage trahisse mes émotions.

J'inspire, j'expire. Il ne saura pas que c'est moi. Il n'a pas reconnu Taryn lorsqu'elle s'est présentée vêtue comme moi. Il ne devrait donc pas me reconnaître.

*Mais si tu échoues, me dis-je, Taryn et toi aurez de graves ennuis.*

Soudain, les arguments de Vivi qui s'opposait à mon départ me reviennent en tête. Elle avait raison. Tout cela est ridicule. Je suis censée rester en exil tant que je n'ai pas obtenu le pardon de la couronne sous peine de perdre la vie.

Et si Cardan avait commis une erreur en formulant sa sentence ? Et si je m'accordais moi-même ce pardon ? Je me rappelle aussitôt la réaction hilare des gardes lorsque j'ai proclamé que j'étais la reine de Terrafæ. Cardan n'a pas eu besoin de le nier. Il lui a suffi de se taire. Si je me pardonnais moi-même, là encore, il lui suffirait de garder le silence.

Non, s'il me reconnaît, je devrai m'échapper en priant pour que mon entraînement au sein de la cour des Ombres ait été plus efficace que celui de ses gardes. Mais alors la culpabilité de Taryn ne fera plus aucun doute. Et si je ne parviens pas à m'enfuir...

Distraitement, je me demande quel genre d'exécution Cardan me réserverait. Peut-être m'attacherait-il à un rocher et laisserait-il la mer faire le reste. Ça plairait à Nicasia. Toutefois, s'il n'est pas d'humeur, il y a aussi la décapitation, la pendaison, l'exsanguination, l'écartèlement, le crapaud géant auquel on pourrait me jeter en pâture...

– Taryn Duarte, m'interpelle un chevalier d'une voix froide, interrompant mes sombres pensées.

Son armure d'argent ciselé indique qu'il appartient à la garde personnelle du Grand Roi.

– Épouse de Locke, poursuit-il. Tu dois te mettre à la place des solliciteurs.

J'obéis, désorientée à l'idée de me placer là où tant d'autres se sont tenus lorsque j'étais sénéchale. Prenant sur moi, je m'incline en une profonde

révérence ; celle d'un sujet qui accepte d'être pleinement soumis à la volonté de son souverain. Lorsque je le salue, je veille à fixer le sol.

– Taryn ? demande Cardan.

La familiarité que je perçois dans sa voix est un véritable choc.

N'ayant plus d'excuses, je lève les yeux et croise son regard.

C'est horrible. Il est encore plus beau que dans mes souvenirs. Les Fæs sont tous beaux – à moins qu'ils soient hideux. C'est leur nature même. Notre esprit mortel ne peut le concevoir ; dans nos mémoires, leur pouvoir est émoussé.

Une bague brille à chacun de ses doigts. Il porte un plastron d'or poli, gravé et incrusté de bijoux, sur une chemise blanche à jabot. La pointe de ses cuissardes, qui lui montent au-dessus des genoux, est recourbée. La queue qu'il a en bas du dos est visible, enroulée sur le côté de sa jambe. Il a dû décider qu'il n'avait plus besoin de la cacher. Bien sûr, son front est ceint de la Couronne de Sang.

Il m'observe de ses yeux noirs cernés d'or, un sourire satisfait planant au coin de sa bouche. Ses cheveux ébène légèrement indisciplinés retombent sur son visage comme si on l'avait tiré d'un lit qui n'était pas le sien.

Je ne peux m'empêcher de m'émerveiller en pensant que j'ai eu naguère une ascendance sur le Grand Roi de Terrafæ. Que dans mon arrogance, je me suis crue capable de la conserver.

Je me remémore la sensation de ses lèvres effleurant les miennes. Je me remémore comment il m'a dupée. Je le salue :

– Votre Majesté.

Il faut bien que je réponde. De plus, tout ce que je me suis entraînée à dire commençait par ces mots.

– Nous prenons acte de ton chagrin, déclare-t-il d'un ton pompeux qui m'agace. Nous n'aurions pas perturbé ton deuil si nous n'avions pas des questions à te poser sur les circonstances de la mort de ton époux.

– Croyez-vous que sa tristesse soit sincère ? s'enquiert Nicasia.

Elle se tient à côté d'une femme que j'identifie enfin : dame Asha, la mère de Cardan. Elle est vêtue d'une robe argentée ; de petits manchons ornés de pierreries recouvrent la pointe de ses cornes. Ses pommettes et ses lèvres sont également rehaussées d'argent. Quant à Nicasia, elle porte les couleurs de la mer. Sa toilette est du même vert que le varech, riche et profond. Une couronne ingénieuse, faite de mâchoires et d'arêtes de poissons, est posée sur ses cheveux tressés couleur turquoise.



Au moins, ni Nicasia ni dame Asha ne sont placées sous le dais, aux côtés du Grand Roi. J'en déduis que le poste de sénéchal est toujours vacant.

J'ai envie de répondre sèchement à Nicasia. Comme ma sœur n'en ferait rien, je m'abstiens. En silence, je me maudis de savoir ce que Taryn ne ferait pas sans être certaine de savoir ce qu'elle ferait.

Nicasia se rapproche. Son visage porte les marques du chagrin, ce qui m'étonne. Locke était son ami – et son amant, il fut un temps. Quoi qu'il en soit, je doute que leurs relations aient été bonnes, mais Nicasia ne souhaitait probablement pas sa mort pour autant.

– Est-ce toi qui as tué Locke ? m'interroge-t-elle. Ou as-tu demandé à ta sœur de s'en charger à ta place ?

Je réplique d'une voix dangereusement posée, mais qui n'a pas la douceur escomptée :

– Jude a été exilée. Je n'ai jamais fait de mal à Locke.

– Ah non ? s'enquiert Cardan sur son trône, penché vers moi.

Derrière lui, des plantes grimpantes frémissent. Sa queue tressaille.

– Je l'aim...

Je ne parviens pas à finir ma phrase, mais on attend de moi que je parle. Je m'oblige à la répéter en l'accompagnant d'un petit sanglot forcé :

– Je l'aimais.

– Parfois, il m'arrive de croire que oui, tu l'aimais, commente Cardan d'un air absent. Mais tu pourrais très bien mentir. Je vais t'ensorceler. Ainsi, tu seras contrainte de nous dire la vérité.

Il agite les doigts. Sa magie chatoie dans l'air.

Je ne sens rien. Je suppose que le geis de Dain est extrêmement puissant puisque même le Grand Roi en personne ne peut m'envoûter.

– À présent, reprend Cardan, dis-moi uniquement la vérité. Comment t'appelles-tu ?

– Taryn Duarte, dis-je avec une révérence, soulagée de la facilité avec laquelle je mens. Fille de Madoc, épouse de Locke, sujette du Grand Roi de Domelfe.

Ses lèvres se tordent.

– Quelles ravissantes et courtoises manières...

– J'ai reçu une bonne instruction.

Il devrait le savoir : nous avons eu les mêmes professeurs.

– As-tu assassiné Locke ? me questionne-t-il.

Autour de moi, les murmures des conversations ralentissent. Il n'y a ni chansons ni rires. Les tintements des coupes sont rares. Le Peuple écoute avec attention, se demandant si je suis sur le point d'avouer.

Avec un regard appuyé à Nicasia, je réponds :

– Non. Je n'ai pas non plus organisé sa mort. Peut-être devrions-nous chercher du côté de la mer, puisque c'est là qu'on a trouvé son corps.

Nicasia concentre son attention sur Cardan.

– On sait que Jude a assassiné Balekin. Elle l'a avoué. Je la soupçonne depuis longtemps d'avoir également tué Valerian. Si Taryn n'est pas coupable, alors Jude doit l'être. Orlagh, ma mère, ayant signé une trêve avec toi, quel intérêt aurait-elle à supprimer ton maître des fêtes ? Elle sait que c'était ton ami... et le mien.

Sa voix se brise sur ces derniers mots, même si Nicasia tente de se reprendre. À l'évidence, son chagrin est réel.

J'essaie de faire monter des larmes. Pleurer maintenant me serait bien utile, mais devant Cardan, je n'y arrive pas.

Fronçant ses sourcils noirs, il me toise du haut de son trône.

– Eh bien, qu'en penses-tu ? Ta sœur est-elle coupable ? Et ne me dis pas ce que je sais déjà. Oui, j'ai exilé Jude. Cela a pu la dissuader – ou pas.

Je regrette de ne pas pouvoir lui envoyer mon poing dans la figure pour lui prouver que cet exil n'a eu sur moi aucun effet dissuasif.

Je mens :

– Elle n'a pas de raison de haïr Locke. Je ne pense pas qu'elle lui en voulait.

– Vraiment ? insiste Cardan.

– Ce n'est peut-être qu'une rumeur de cour, mais une anecdote circule sur Locke, vous et votre sœur, intervient dame Asha. Jude l'aimait, mais c'est vous qu'il a choisie. Certaines sœurs ne supportent pas de voir l'autre heureuse.

Cardan jette un coup d'œil à sa mère. Je me demande quel point commun dame Asha s'est trouvé avec Nicasia, si ce n'est qu'elles sont aussi terribles l'une que l'autre. Je me demande aussi ce que Nicasia pense d'elle. Orlagh a beau être la cruelle et terrifiante reine des Fonds marins – pour rien au monde je ne souhaiterais me retrouver en sa présence – je crois pourtant qu'elle adore sa fille. Nicasia ne s'attendait sans doute pas à ce que la mère de Cardan affiche publiquement le peu d'intérêt qu'elle a pour son fils.

J'affirme :

– Jude n’a jamais aimé Locke.

Mon visage me brûle, mais la honte que j’éprouve est un excellent prétexte derrière lequel me cacher. J’ajoute :

– Elle en aimait un autre. C’est cet autre qu’elle voudrait voir mort.

Ravie, je constate que cette déclaration ne laisse pas Cardan indifférent.

– Ça suffit, ordonne-t-il avant que j’aie plus loin. J’ai entendu ce que je voulais sur le sujet...

– Non ! l’interrompt Nicasia, provoquant un certain émoi dans l’assistance.

Il est incroyablement présomptueux de la part d’une ambassadrice, et même si c’est une princesse, de couper la parole au Grand Roi. Bien qu’elle semble aussitôt s’en rendre compte, elle suggère :

– Et si Taryn portait un talisman qui la rendait insensible aux ensorcellements ?

Cardan lui décoche un regard cinglant. Il n’aime pas que son autorité soit remise en cause. Pourtant, lentement, sa colère reflue. Il m’adresse un de ses sourires les plus redoutables.

– Il va falloir la fouiller, je suppose.

Nicasia sourit à son tour. J’ai l’impression de me retrouver en cours, sur les terres du palais, quand les enfants de la noblesse s’alliaient pour conspirer contre moi.

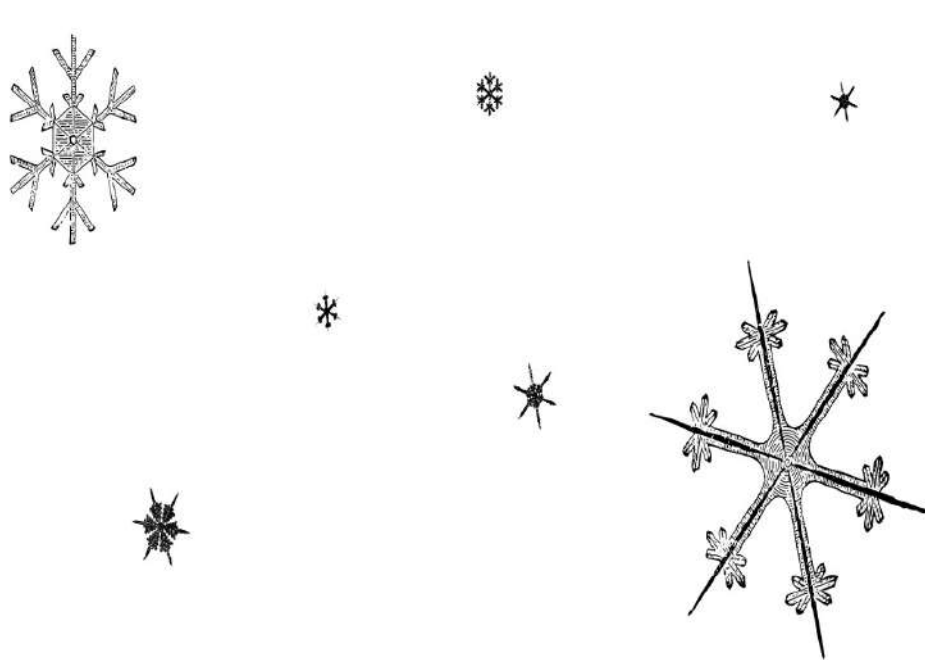
Je me souviens de l’une de mes dernières humiliations, lorsqu’on m’a couronnée reine de la Liesse et dévêtue devant la foule des noceurs. Si on m’ôte ma robe maintenant, ils verront les bandages sur mes bras et les entailles fraîches sur ma peau. Je serai incapable de les justifier. Ils devineront que je ne suis pas Taryn.

Je ne peux pas le permettre. Rassemblant toute ma dignité disponible, je tâche de m’inspirer d’Oriana, ma belle-mère, et de son autorité rayonnante.

– Mon époux a été assassiné, dis-je. Que vous me croyiez ou non, je pleure sa mort. Je refuse de me donner en spectacle pour amuser la cour alors que son corps est à peine froid.

Hélas, ma réaction ne fait qu’élargir le sourire du Grand Roi.

– Comme tu voudras. Dans ce cas, j’imagine que je vais devoir t’examiner seul dans mes appartements.



## Chapitre 7

Furieuse, je longe les couloirs du palais, quelques pas derrière Cardan, escortée de sa garde personnelle qui empêche toute tentative d'évasion.

Aucune des options qui s'offrent à moi n'est la bonne.

Il va m'emmener dans ses immenses appartements, et ensuite ? Ordonnera-t-il à un garde de m'immobiliser pour me débarrasser de tout ce qui pourrait me protéger des ensorcellements (bijoux, vêtements), jusqu'à ce que je sois nue comme un ver ? Dans ce cas, il remarquera forcément mes cicatrices. Des cicatrices qu'il connaît. S'il retire mes gants, le doute ne sera plus permis. Ma phalange manquante me trahira.

Si on me déshabille, il saura que c'est moi.

Je n'ai pas le choix, je vais devoir tenter de fuir. Il y a le passage secret dans ses appartements. De là, je pourrai sortir par l'un des panneaux de cristal.

Je jette un coup d'œil aux gardes. Il faudrait que Cardan les congédie. Ainsi, je pourrais lui fausser compagnie. Mais comment faire ?

Je repense au sourire de Cardan, sous le dais, lorsqu'il a annoncé qu'il allait me fouiller. Peut-être a-t-il envie de voir Taryn nue. Après tout, il me désirait, moi, et nous sommes de vraies jumelles. Si je propose de me dévêtir, il acceptera peut-être de renvoyer sa garde. Il a bien dit qu'il m'examinerait seul.

Ce qui fait naître une idée plus audacieuse encore. Et si je le distrayais suffisamment pour qu'il ne me reconnaisse pas ? Et si, après avoir soufflé les bougies, je me présentais à lui nue, dans la pénombre ?

Ces pensées m'accaparent pleinement, si bien que je remarque à peine la servante aux pieds en forme de sabots qui approche portant sur un plateau une carafe de vin vert céleri et un assortiment de coupes en verre soufflé. Lorsque nous nous croisons, le plateau me heurte le flanc. La servante laisse échapper un cri ; je sens qu'elle me pousse. Nous tombons toutes les deux, le verre volant en éclats autour de nous.

Les gardes s'arrêtent. Cardan se retourne. À la fois surprise et perplexe, je regarde la servante. Ma robe est trempée de vin. Le Peuple se montre rarement maladroit, et cette bousculade n'a pas l'air accidentelle. Soudain, la fille effleure de ses doigts l'une de mes mains gantées. Contre l'intérieur de mon poignet, je sens la pression du cuir et de l'acier. Elle glisse dans ma manche un couteau dans son étui, pendant qu'elle ramasse le plateau. Elle approche son visage du mien, balayant des éclats de verre dans mes cheveux.

– Votre père va venir vous chercher, chuchote-t-elle. Attendez le signal. Puis poignardez le garde le plus proche de la porte et fuyez.

Tout en faisant semblant de l'aider à ramasser les débris, je souffle à mon tour :

– Quel signal ?

– Oh, non, ma dame, pardon ! s'exclame-t-elle à voix haute, avec un petit signe de tête. Ne vous abaissez pas à m'aider.

L'un des membres de la garde personnelle du Grand Roi m'empoigne par le bras.

– Viens, ordonne-t-il en me relevant.

J'appuie mes mains contre mon cœur pour empêcher le couteau de sortir de ma manche.

Plus déconcertée que jamais, je reprends le chemin des appartements de Cardan.

Madoc va venir sauver Taryn. Cela me rappelle que je ne suis plus dans ses bonnes grâces, contrairement à ma sœur qui l'a aidé à se défaire de ses engagements vis-à-vis de Cardan. Et qui lui a octroyé la moitié d'une armée. Je me demande quelle récompense il lui a promise. J'imagine qu'il appréciera qu'elle ne soit plus encombrée de Locke.

Quel est le plan de Madoc ? Qui s'attend-il à affronter ? Et que fera-t-il lorsqu'il me trouvera moi, alors qu'il est venu chercher Taryn ?

Deux domestiques ouvrent la lourde double porte donnant sur les appartements du Grand Roi. Sitôt entré, Cardan se jette sur un canapé bas. Je reste gauchement debout au milieu d'un tapis. Aucun des gardes ne pénètre à l'intérieur. J'ai à peine franchi le seuil que les battants se referment derrière moi avec un caractère définitif plutôt sinistre. Mes inquiétudes au sujet des gardes étaient inutiles : j'avais oublié qu'ils ne s'attardent jamais.

Au moins, j'ai un couteau.

Le salon est comme dans mes souvenirs. C'est ici que se tenaient les réunions du Conseil. Il y règne une odeur de fumée, de verveine et de trèfle. Cardan se prélassait sur le canapé, ses pieds bottés reposant sur une table de pierre sculptée en forme de griffon dont la serre levée est prête à frapper. Il m'adresse un petit sourire complice qui me paraît en complète contradiction avec la façon dont il s'est adressé à moi depuis son trône.

– Alors, dit-il en tapotant l'assise du canapé à côté de lui, n'as-tu pas reçu mes lettres ?

– Quoi ?

Je suis tellement surprise que ce petit mot résonne comme un coassement.

– Tu n'as jamais répondu à aucune d'entre elles, enchaîne-t-il. Je commençais à me demander si ton ambition s'était évaporée dans le monde des mortels.

Ça doit être un test. Ou un piège.

– Votre Majesté, dis-je avec raideur. Je pensais que vous m'aviez fait venir ici pour vérifier par vous-même que je ne portais ni talisman ni amulette.

Il hausse un sourcil. Son sourire s'élargit.

– Je le ferai, si ça te fait plaisir. Veux-tu que je t'ordonne de te déshabiller ? Ça ne me dérange pas.

Désespérée, je finis par demander :

– À quoi donc jouez-vous ?

Il me regarde comme si c'était moi qui me comportais bizarrement.

– Allons, Jude, ne me dis pas que tu me crois incapable de te reconnaître... J'ai su que c'était toi dès l'instant où tu es apparue dans le terte.

Chancelante, je murmure :

– C'est impossible.

S'il m'avait reconnue, je ne serais pas ici. Il m'aurait fait emprisonner à la Tour de l'Oubli. On me préparerait pour mon exécution.

Mais ça lui plaît peut-être que j'aie enfreint les termes de mon exil. Et s'il se réjouissait que, ce faisant, je sois à sa merci ?

Il se lève, me fixant intensément.

– Approche.

Je fais un pas vers lui.

Son visage se ferme.

– Mes conseillers m'ont rapporté que tu avais rencontré une ambassadrice de la cour des Crocs. Ils en ont conclu que tu étais désormais associée à Madoc. Je refusais d'y croire, mais vu la façon dont tu me regardes, je devrais peut-être réviser mon jugement. Dis-moi que c'est faux.

Un instant, je ne saisis pas à qui il fait allusion, puis je comprends. Grima Mog.

– Ce n'est pas moi la traîtresse ici, dis-je.

Soudain, je prends conscience de la présence du couteau dans ma manche.

– Es-tu fâchée à cause de... ? demande Cardan.

Il s'interrompt pour étudier mon visage plus attentivement.

– Non... Tu as peur. Mais pourquoi aurais-tu peur de moi ?

Envahie par une émotion que je peine à identifier, je me mets à trembler.

Je mens :

– Je n'ai pas peur. Je te hais. Tu m'as exilée ! Toutes tes paroles, toutes tes promesses n'étaient que ruse. Et moi, j'ai eu la bêtise de te faire confiance.

Le couteau glissé hors de son étui se cale au creux de ma main.

– Évidemment que c'était une ruse... commence Cardan.

Puis, voyant l'arme, il s'abstient de terminer sa phrase.

Tout à coup, la pièce se met à trembler. Une déflagration proche et puissante nous fait tituber. Des livres tombent, s'éparpillent au sol. Des



boules de cristal glissent de leur support et roulent sur le parquet. Cardan et moi échangeons un regard surpris. Puis il me considère d'un œil à la fois méfiant et accusateur.

C'est à ce moment-là que je suis censée le poignarder et m'enfuir.

Un instant plus tard, pas d'erreur possible : on entend le fracas du métal qui s'entrechoque. Tout près.

– Reste là, dis-je en empoignant mon arme avant de jeter l'étui à terre.

– Jude, ne... ! lance-t-il tandis que je me faufile dans le couloir.

L'une de ses gardes gît, morte, une arme d'hast fichée dans la cage thoracique. D'autres gardes se battent contre des soldats de Madoc, triés sur le volet, aguerris et redoutables. Je les connais ; ils livrent des combats sans merci. Le Grand Roi court un terrible danger.

Je repense au passage secret par lequel je voulais m'enfuir. Je pourrais le lui faire emprunter... en échange de son pardon. Soit Cardan met un terme à mon exil et a la vie sauve, soit il n'a plus qu'à espérer que sa garde réussira à vaincre les soldats de Madoc. Je suis sur le point de me retourner pour lui proposer ce marché lorsqu'une femme soldat m'attrape.

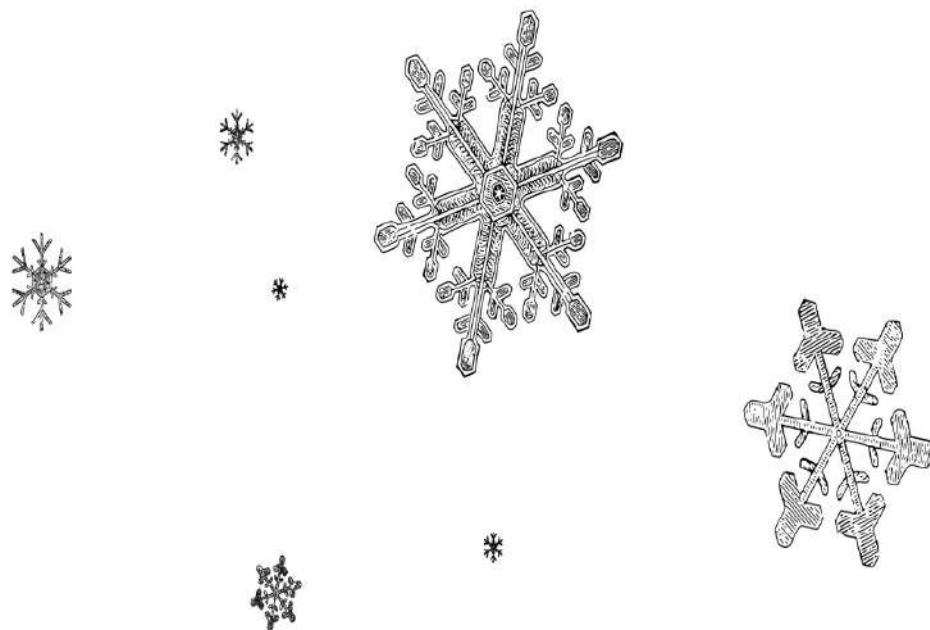
– J'ai Taryn ! annonce-t-elle d'une voix rauque.

Je la reconnais : Silja. En partie huldre, elle est absolument terrifiante. Je l'ai vue découper une perdrix vivante avec un plaisir évident.

Je cherche à planter mon couteau dans sa main, mais son épais gant de cuir empêche la lame de pénétrer. Un bras recouvert d'acier me ceint soudain la taille.

– Ma fille, dit Madoc de sa voix rocailleuse. Ma fille, n'aie crainte...

Il brandit un chiffon dégageant une écœurante odeur sucrée qu'il me plaque sur le nez et la bouche. Je sens mon corps se détendre. Puis, très vite, je ne sens plus rien.



## Chapitre 8

Je me réveille dans un bois que je ne reconnais pas. Je ne sens plus l'odeur d'iode d'habitude omniprésente. Je n'entends plus le déferlement des vagues. Tout n'est que fougères, humus, crépitement des flammes et bourdonnement de voix lointaines. Je me redresse. J'étais allongée sur de lourdes couvertures. Bien qu'élégantes, elles sont habituellement destinées aux chevaux.

Je porte toujours la robe de Taryn, ainsi que ses gants.

– C'est normal que tu sois étourdie, me rassure une voix bienveillante.

Assise près de moi, Oriana ne ressemble pas à la courtisane diaphane que j'ai toujours connue. Elle est vêtue d'une robe en laine feutrée portée sur plusieurs couches de jupes. Sa chevelure disparaît sous une capuche verte.

– Ça passera, ajoute-t-elle.

Je porte une main à mes cheveux désormais détachés.

– Où sommes-nous ? Que s'est-il passé ?

– Dès le début, ton père n'aimait pas l'idée que tu restes seule sur les îles. Sans la protection de Locke, ce n'était qu'une question de temps avant que

le Grand Roi trouve un prétexte pour te prendre en otage.

Je me frotte le visage. Près du feu, une créature fæ filiforme, proche de l'insecte, remue le contenu d'une marmite.

– Tu veux de la soupe, mortelle ?

Je décline d'un signe de tête.

– Tu veux être dans la soupe ? me demande-t-elle, pleine d'espoir.

Oriana la chasse d'un geste de la main. Prenant une bouilloire près du feu, elle en verse le contenu dans un gobelet en bois. Une odeur d'écorce et de champignon se répand.

J'en bois une petite gorgée. D'un seul coup, je me sens mieux.

Me remémorant mon enlèvement, je demande :

– On a capturé le Grand Roi ? Il est toujours vivant ?

– Madoc n'a pas pu l'approcher, répond ma belle-mère, comme si elle était déçue que Cardan ait survécu.

Je déteste le soulagement qui m'envahit.

– Mais...

Je m'apprêtais à lui demander comment s'est terminée la bataille. Je me ressaisis de justesse en me mordant la langue. Au fil des années, il nous est parfois arrivé, à Taryn et moi, de nous faire passer l'une pour l'autre. En général, personne ne le remarquait tant que la substitution ne durait pas trop longtemps ou que nous nous efforcions de vraiment jouer le jeu. Si je ne commets pas d'erreur, j'ai de bonnes chances de tenir mon rôle jusqu'à ce que je puisse m'échapper.

Et ensuite ?

Cardan était si naturel, si détendu quand nous étions seuls dans ses appartements que c'en était désarmant, comme si m'avoir condamnée à mort était une plaisanterie entre nous. Et il a parlé de lettres – des lettres que je n'ai jamais reçues. Je me demande bien ce qu'il y racontait. Voulait-il me pardonner ? Me proposait-il un marché ?

Je n'arrive pas à imaginer une lettre écrite de sa main. Serait-elle courte et formelle ? Bourrée de ragots ? Tachée de vin ? N'est-ce pas une ruse de plus ?

*Évidemment que c'est une ruse.*

Quelles qu'aient été ses intentions, il doit croire que j'œuvre pour le compte de Madoc, désormais. Je ne devrais pas m'en préoccuper, pourtant cela me contrarie.

– La priorité de ton père était de te faire sortir de là, me rappelle Oriana.

– Pas seulement, non ? Il n’a pas attaqué le palais rien que pour moi.

Mes pensées sont agitées, elles vont et viennent comme si elles se pourchassaient. Le doute m’assaille.

– Je ne remets pas en question les plans de Madoc, déclare Oriana d’un ton neutre. Tu devrais en faire autant.

J’avais oublié ce que c’était d’être commandée par Oriana, qui craint toujours que ma curiosité attire le scandale sur notre famille. Je trouve plus exaspérant que jamais d’être traitée ainsi alors que son époux a volé au Grand Roi la moitié de son armée et complote pour le détrôner.

Les propos de Grima Mog me reviennent en mémoire. *La cour des Crocs s’est associée à l’ancien grand général – ton père – et à une kyrielle de traîtres. Je sais de source sûre que ton Grand Roi sera détrôné avant la prochaine pleine lune.*

L’affaire me paraît beaucoup plus urgente, à présent.

Cela dit, comme je suis censée être Taryn, je ne réagis pas. Oriana finit par afficher un air conciliant.

– L’important, c’est que tu récupères. Je me doute bien que ce n’est pas facile pour toi d’être traînée ici, en plus d’avoir perdu Locke.

Je confirme :

– Oui, ça fait beaucoup. Je crois que j’aimerais me reposer un peu, si personne n’y voit d’inconvénient.

Oriana repousse une mèche de cheveux sur mon front ; un geste d’affection qu’elle n’aurait certainement pas eu si elle savait que je suis Jude. Taryn est pleine d’admiration pour notre belle-mère. Elles ont une complicité qui n’existe pas entre Oriana et moi – pour de nombreuses raisons, notamment parce que j’ai contribué à cacher Chêne dans le monde des mortels, loin de la couronne. Depuis, Oriana éprouve à mon égard un mélange de reconnaissance et de rancune. Toutefois, je peux qu’elle voit en Taryn une personne qu’elle comprend. Une personne qui lui ressemble – même si j’ai revu mon jugement sur ma jumelle depuis le meurtre de Locke.

Je ferme les yeux. Je comptais réfléchir à mon évasion ; au lieu de quoi, je m’endors.

Je me réveille dans un carrosse en mouvement. Madoc et Oriana sont assis sur la banquette opposée. Les rideaux sont tirés, mais je comprends grâce au bruit des soldats et des montures au-dehors que nous avons levé le camp. J’entends aussi les grognements des gobelins qui s’interpellent.

Je regarde le bonnet-rouge qui m'a élevée ; celui qui est à la fois mon père et le meurtrier de mon père. Je remarque sa moustache, signe qu'il ne s'est pas rasé depuis quelques jours. J'observe son visage familier, non humain. Il a l'air exténué.

– Enfin réveillée ? me demande-t-il avec un sourire carnassier.

Il me rappelle Grima Mog, ce qui n'a rien de réconfortant.

Je me redresse en tâchant de lui retourner son sourire. Est-ce un ingrédient de la soupe qui m'a endormie, ou bien reste-t-il dans mon organisme des traces de la mort-douce que Madoc m'a fait inhaler ? En tout cas, je ne me souviens pas qu'on m'ait portée dans un carrosse.

– Combien de temps ai-je dormi ?

Madoc a un geste négligent.

– L'interrogatoire que t'a fait subir le Grand Roi, prétexte monté de toutes pièces, remonte à trois jours.

Mes idées sont encore confuses et je crains de me trahir par des réponses maladroites. Au moins, ma tendance à perdre facilement connaissance a dû contribuer à me faire passer pour ma sœur. Avant d'être prisonnière des Fonds marins, je m'étais entraînée à m'immuniser contre les poisons. Après cette longue pause, j'y suis aussi exposée que Taryn.

Si je parviens à conserver mon sang-froid, il y a de grandes chances que Madoc et Oriana ne me reconnaissent pas. Sur quel sujet Taryn aurait-elle rebondi ? L'interrogatoire, sûrement. Je prends une profonde inspiration et réplique :

– J'ai juré que ce n'était pas moi. Même lorsque j'étais ensorcelée, j'ai continué à le clamer.

À voir l'expression de Madoc, je pense pouvoir affirmer qu'il ne m'a pas reconnue. Par contre, j'ai l'impression qu'il me regarde comme s'il me trouvait bête.

– Je doute que le jeune roi ait eu l'intention de te laisser quitter le palais de Domelfe vivante. Il s'est violemment battu pour te garder.

– Cardan ?

Voilà qui ne lui ressemble pas.

– La moitié de mes chevaliers n'ont pas survécu, m'informe Madoc d'un ton sinistre. Nous sommes entrés facilement dans le tertre, mais celui-ci s'est refermé sur nous. Les portes ont craqué et rétréci. Notre chemin était obstrué par des racines, des feuilles et des plantes grimpantes qui se

resserraient comme des étaux autour de nos cous, pour nous broyer et nous étrangler.

Je le fixe longuement.

– Et c’est le Grand Roi qui a provoqué tout cela ?

Je n’arrive pas à croire que Cardan en ait été capable, alors que je l’ai laissé dans ses appartements avec le sentiment que c’était lui qui avait besoin d’être protégé.

– Ses gardes n’étaient ni mal entraînés, ni mal choisis, et il connaît ses pouvoirs, précise Madoc. Je me félicite de l’avoir testé avant de m’en prendre à lui pour de bon.

Je demande avec prudence :

– Dans ce cas, tu es sûr qu’il est sage de t’en prendre à lui pour de bon ?

Ce n’est peut-être pas tout à fait ce qu’aurait dit Taryn, mais ce n’est pas non plus exactement ce que j’aurais répondu.

– La sagesse est l’apanage des faibles, rétorque-t-il. Contrairement à ce qu’ils croient, cela ne les aidera pas le moment venu. Après tout, sage comme tu es, tu as épousé Locke. Peut-être même es-tu si sage que tu as fait en sorte de devenir veuve.

Oriana pose une main sur son genou en guise d’avertissement.

Madoc part d’un grand éclat de rire.

– Quoi ? Je n’ai jamais caché que je n’appréciais guère ce garçon ! On peut difficilement attendre que je pleure sa disparition.

Rirait-il autant s’il savait que Taryn l’a réellement tué ? Inutile de me voiler la face : il rirait probablement encore plus fort. Jusqu’à s’en rendre malade.

Soudain le carrosse s’immobilise. Madoc en descend d’un bond et appelle ses soldats. Une fois dehors, j’observe les alentours, déconcertée par le paysage inconnu, puis par l’armée déployée devant moi.

Des feux de joie parsèment le sol recouvert de neige, au milieu d’un labyrinthe de tentes. Certaines sont en peaux ; d’autres, plus sophistiquées, sont faites de toile peinte, de laine et de soie assemblées. Le plus étonnant, c’est la taille du campement qui grouille de soldats armés, prêts à s’en prendre au Grand Roi. Au-delà, légèrement à l’ouest, se dresse une montagne dont le sommet est couronné d’une forêt dense de sapins. Au pied de la montagne se trouve un minuscule avant-poste composé d’une tente et d’une poignée de soldats.

Le monde des mortels me paraît bien loin.

Oriana descend du carrosse derrière moi. Tandis qu'elle drape une cape sur mes épaules, je lui demande :

– Où sommes-nous ?

– À l'extrême nord, répond-elle, près de la cour des Crocs. La région est surtout peuplée de trolls et d'huldres.

La cour des Crocs est la cour unseelie où le Cafard et la Bombe ont été retenus prisonniers, la cour qui a exilé Grima Mog. Le dernier endroit au monde où je voudrais être.

– Viens, dit Oriana. On va t'installer.

Je la suis à travers le campement. Nous croisons un groupe de trolls occupés à écorcher un élan. Des elfes et des gobelins entonnent des chants guerriers. Un tailleur répare des armures en peaux devant un feu. Au loin, j'entends le fracas du métal, des éclats de voix, des cris d'animaux. L'air est saturé de fumée, le sol boueux, car la neige a fondu sous les piétinements incessants. Désorientée, je me concentre sur Oriana pour ne pas la perdre dans la foule. Enfin, nous arrivons près d'une grande tente d'apparence simple et pratique, devant laquelle sont posés deux robustes fauteuils en bois recouverts de peaux de mouton.

Mon regard est attiré par un petit pavillon à proximité. Les pattes griffues et dorées qui en surélèvent le plancher donnent l'impression qu'il pourrait partir en courant si son propriétaire en donnait l'ordre. Je vois Grimsen en sortir. Grimsen le forgeron, le créateur de la Couronne de Sang et de bien d'autres objets de Terrafæ. Malgré sa célébrité, il recherche toujours les honneurs. Il est vêtu d'une tenue si raffinée qu'on pourrait le prendre pour un prince. Lorsqu'il remarque ma présence, il me lorgne d'un air sournois. Je détourne le regard.

L'intérieur de la tente de Madoc et d'Oriana me rappelle la maison, ce qui me met mal à l'aise. Dans le coin cuisine de fortune, des guirlandes d'herbes pendent au-dessus de saucisses sèches, de beurre et de fromage.

– Tu peux prendre un bain, me propose Oriana en désignant une baignoire en cuivre à moitié remplie de neige. Nous faisons rougir une barre métallique dans le feu et la plongeons ensuite dans la neige. Ça la réchauffe assez vite.

Je décline son offre d'un signe de la tête. Mes mains doivent rester cachées. Au moins, avec ce froid, personne ne sera surpris si je garde mes gants.



– J’aimerais juste me débarbouiller. Et enfiler des vêtements plus chauds, si possible.

– Bien sûr, approuve Oriana.

Elle s’affaire à rassembler une épaisse robe bleue, des collants et des bottes, puis sort donner des ordres. Quelques minutes plus tard, une servante se présente avec une cuvette pleine d’eau fumante et un chiffon qu’elle pose sur une table. L’eau est parfumée au genévrier.

– Je te laisse faire ta toilette, déclare Oriana une fois revenue, en s’enveloppant dans une cape. Ce soir, nous dînons avec la cour des Crocs.

– Je ne voudrais pas déranger, dis-je, gênée par cette marque de gentillesse qui, je le sais, ne m’est pas destinée.

Elle sourit et me caresse la joue avant de partir.

– Tu es une bonne fille.

Le compliment me fait rougir d’embarras. Je suis tout sauf une bonne fille.

Cependant, je suis soulagée de me retrouver seule. Je fais le tour de la tente sans trouver ni cartes ni plans de bataille. Je mange un peu de fromage. Je lave mon visage, mes aisselles ainsi que tous les endroits que je parviens à atteindre. Enfin, je me rince la bouche avec quelques gouttes d’huile de menthe poivrée et racle ma langue.

Après avoir enfilé les vêtements chauds qu’Oriana m’a apportés, je partage mes cheveux en deux nattes. Je remplace mes gants de velours par des gants de laine, sans oublier d’ajouter le rembourrage pour masquer l’absence de phalange au bout de mon doigt.

Je suis à peine prête qu’Oriana revient, accompagnée de soldats chargés de fourrures et de couvertures. Elle les étale sur un lit, derrière un paravent.

– Je pense que ça ira pour l’instant, dit-elle attendant mon approbation.

Réprimant mon envie de la remercier, je me contente de répondre :

– Je n’aurais pas rêvé mieux.

Lorsque les soldats prennent congé, je leur emboîte le pas. Dehors, je m’oriente grâce au soleil couchant. Dans cette mer de tentes, je distingue différentes factions. Il y a les soldats de Madoc, qui affichent son emblème, le croissant de lune incliné, comme une coupe. Ceux qui appartiennent à la cour des Crocs, dont les tentes sont marquées d’un symbole évoquant une chaîne de montagnes menaçantes. Je remarque aussi deux ou trois autres cours plus modestes. *Une kyrielle de traîtres*, a dit Grima Mog.

Je ne peux pas m'empêcher de réfléchir comme l'espionne que j'étais naguère, ni de me dire que c'est l'occasion rêvée de savoir ce que complotait Madoc. Je me trouve dans son campement, sous sa tente, les conditions idéales pour découvrir ce qu'il projette.

C'est de la folie pure. Combien de temps me reste-t-il avant qu'Oriana ou Madoc réalisent que je suis Jude et pas Taryn ? Je me souviens de l'engagement que mon père a pris vis-à-vis de moi : *Et, quand je te battrai, je m'assurerai que ma victoire soit aussi totale que sur n'importe quel adversaire m'ayant prouvé qu'il était mon égal.* C'était un compliment ambigu, mais aussi une menace directe. Je sais exactement le sort qu'il réserve à ses ennemis : il les tue avant de tremper sa capuche dans leur sang.

De plus, je suis exilée. On m'a poussée vers la sortie.

Cependant, si j'avais les plans de Madoc, je pourrais les échanger contre la fin de mon bannissement. Si je lui donnais les moyens de sauver Domelfe, Cardan accepterait sûrement, à moins bien sûr qu'il me soupçonne de mentir.

Vivi dirait qu'au lieu de me soucier des rois et des guerres, je ferais mieux de chercher à rentrer chez moi. Après ma victoire contre Grima Mog, je pourrais exiger de Bryern qu'il me confie de meilleures missions. Vivi a raison : si on cessait de faire semblant de vivre comme les humains, on aurait les moyens de s'installer dans un logement bien plus grand. Vu les événements qui ont suivi l'interrogatoire, Taryn ne pourra probablement plus revenir à Terrafæ.

Du moins jusqu'à ce que Madoc s'empare du pouvoir.

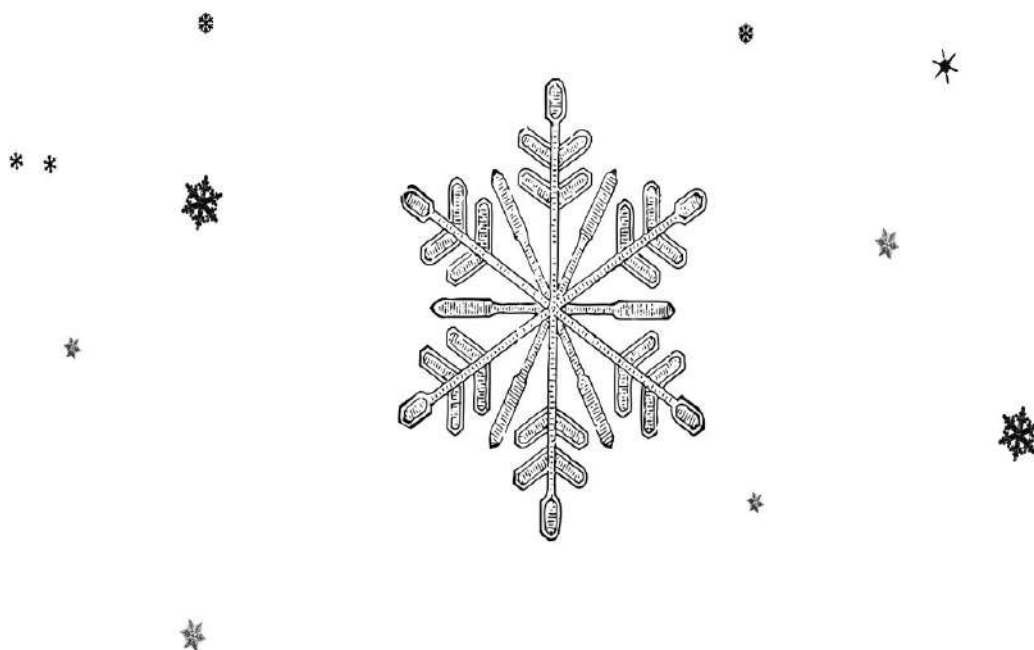
Je ne devrais peut-être pas intervenir.

Mais cela soulève un problème que je ne peux pas occulter. Même si c'est ridicule, je sens la colère monter et consumer mon cœur.

Je suis la reine de Domelfe.

J'ai beau être exilée, je n'en suis pas moins reine.

Autrement dit, le trône dont Madoc compte s'emparer n'est pas seulement celui de Cardan. C'est aussi le mien.



## Chapitre 9

Nous dînons sous la tente de la cour des Crocs. Elle est au moins trois fois plus grande que celle de Madoc et décorée avec le faste d'un palais. Le sol est recouvert de tapis et de fourrures. Des lampes pendent du plafond. Sur les tables brûlent de grosses bougies, à côté de carafes remplies d'un liquide clair et de coupes pleines de baies givrées que je n'avais encore jamais vues. Une harpiste joue dans un coin ; ses notes pincées se mêlent aux bourdonnements des conversations.

Au centre de la tente se dressent trois trônes : deux grands et un petit. Ils ressemblent à des sculptures de glace dans lesquelles seraient prises des fleurs et des feuilles. Les deux grands sont libres, mais le petit est occupé par une fillette à la peau bleue, vêtue de soie grise, la tête couronnée de stalactites, la gorge et la bouche ceintes d'une bride en or. Je lui donne à peine un ou deux ans de plus que Chêne. Elle observe ses doigts, qu'elle ne cesse d'agiter. Visiblement, elle se ronge les ongles. Je note qu'ils sont incrustés d'une mince couche de sang.

S'il s'agit de la princesse, alors il est facile d'identifier le roi et la reine. Ils portent chacun une couronne de stalactites encore plus élaborée. Le gris de leur peau rappelle celui de la pierre ou des cadavres. Ils ont les yeux brillants et jaune pâle, comme du vin. Leurs vêtements sont du même bleu que la peau de leur fille. Un trio bien assorti.

– Voici dame Nore, le seigneur Jarel et leur fille, la reine Suren, m'informe discrètement Oriana.

C'est donc la petite qui règne ?

Dame Nore remarque mon regard insistant.

– Une mortelle, crache-t-elle en me fixant avec un mépris qui m'est familier. Pour quelle raison ?

Madoc me coule un regard désolé.

– Permettez-moi de vous présenter Taryn, ma fille adoptive. Je vous ai certainement déjà parlé d'elle.

– Possible, réplique le seigneur Jarel en se joignant à nous.

Ses yeux perçants me rappellent ceux d'une chouette qui observerait une petite souris.

Je le salue de ma plus belle révérence.

– Je me réjouis d'être parmi vous ce soir, dis-je.

Il pose son regard froid sur Madoc.

– Amusant. Elle parle comme si elle se prenait pour l'une des nôtres.

J'avais oublié le sentiment d'impuissance qui m'a accompagnée toutes ces années, alors que ma seule protection était celle de Madoc. Une protection que je perdrais très vite s'il se rendait compte que la fille à ses côtés n'est pas celle qu'il croit. Je lève vers le seigneur Jarel des yeux pleins d'une peur qu'il m'est inutile de feindre. Je déteste qu'à l'évidence, il en tire du plaisir.

Je repense aux confessions de la Bombe sur le traitement que le Cafard et elle ont subi à la cour des Crocs : *La cour nous a couverts de malédictions et de geis. Elle nous a changés. Elle nous a forcés à la servir.*

J'essaie de me convaincre que je ne suis plus la jeune fille que j'étais naguère. Je suis peut-être cernée de toutes parts, mais je ne suis pas impuissante. Je fais le serment qu'un jour, ce sera au seigneur Jarel d'avoir peur.

Pour le moment, je m'assois sur un pouf dans un angle de la tente pour observer les convives. Lorsque j'étais sénéchale, le Conseil Vivant m'avait informée que certaines cours, afin de ne pas prêter allégeance au royaume,

cachaient leurs enfants dans le monde des mortels en tant que changelins, puis les élevaient au rang de souverains à leur retour à Terrafæ. Si c'est le cas ici, le seigneur Jarel et dame Nore sont sans doute extrêmement contrariés d'avoir renoncé à leurs titres. En tout cas, cela les a suffisamment exaspérés pour qu'ils brident leur fille.

Il est intéressant de voir avec quelle ostentation ils exhibent leurs couronnes, leurs trônes et leur tente luxueuse bien qu'ils soutiennent Madoc dans sa tentative de devenir Grand Roi – ce qui le placerait dans une position supérieure à la leur. Personnellement, je ne suis pas dupe. Ils sont peut-être de son bord aujourd'hui, mais je parie qu'ils projettent de l'éliminer plus tard.

Soudain, Grimsen fait son entrée, vêtu d'une cape écarlate maintenue par une imposante broche en métal et verre soufflé. Elle a la forme d'un cœur qui palpite. Dame Nore et le seigneur Jarel concentrent leur attention sur lui, leur visage crispé se fendant d'un sourire glacial.

L'arrivée du forgeron ne semble pas non plus réjouir Madoc.

Après quelques échanges de civilités, nos hôtes nous invitent à passer à table. Dame Nore mène la reine par sa bride, une bride qui repose étrangement contre sa peau, comme si elle y était partiellement incrustée. Le chatolement du cuir me fait penser à un enchantement.

Cette horrible entrave est-elle l'œuvre de Grimsen ?

Voir la fillette ainsi liée à une couronne me rappelle mon frère. Je jette un coup d'œil à Oriana. La scène lui évoque-t-elle aussi Chêne ? Quoi qu'il en soit, l'expression de son visage est aussi calme et distante que la surface gelée d'un lac.

À table, je suis placée à côté d'Oriana, en face de Grimsen. Il remarque les boucles d'oreilles en forme de lune et d'étoile que je porte et les montre du doigt.

– Je n'étais pas sûr que ta sœur parviendrait à s'en séparer, commente-t-il.

Je me penche vers lui, touchant mes lobes de mes doigts gantés.

– Votre travail est exquis, dis-je, connaissant son goût pour la flatterie.

Il me gratifie d'un regard admiratif qui à mon sens exprime surtout la fierté qu'il éprouve pour son talent. Même s'il me trouve jolie, ce compliment va d'abord à son œuvre.

Continuer à le faire parler pourrait me permettre d'obtenir des informations. Il y a peu de chances que j'en obtienne de la bouche des

autres convives. J'essaie d'imaginer ce que dirait Taryn, puis je renonce et dis ce que Grimsen voudrait entendre. Je lui confie tout bas :

– C'est à peine si je supporte de les retirer, même pour dormir.

Il se rengorge.

– Ce ne sont que des babioles.

– Je sais que vous avez fabriqué des objets bien plus impressionnants. Vous devez me prendre pour une idiote, pourtant, ces boucles font mon bonheur.

Ma belle-mère me regarde bizarrement. Ai-je commis une erreur ? Ai-je éveillé ses soupçons ? Mon cœur s'affole.

– Tu devrais venir me voir dans ma forge, me glisse Grimsen. Ainsi, je te montrerai ce qu'est une magie véritablement puissante.

Je parviens à répondre :

– Avec plaisir.

À la peur d'être démasquée s'ajoute la frustration de voir notre conversation repoussée. Je n'ai aucune envie de lui rendre visite dans sa forge. Ce que je veux, c'est quitter ce campement. Ce n'est plus qu'une question de temps avant que ma véritable identité soit découverte. Si je compte obtenir des informations, je n'ai pas une minute à perdre.

Ma frustration augmente quand notre conversation est interrompue par l'apparition des serviteurs apportant le dîner : un énorme rôti de viande d'ours aux mûres arctiques. L'un des soldats questionne Grimsen à propos de sa broche. À mes côtés, Oriana et un courtisan de la cour des Crocs évoquent un poème que je ne connais pas. Livrée à moi-même, je me concentre sur les voix de Madoc et de dame Nore, qui débattent des cours pouvant être ralliées à leur cause.

– Avez-vous pris contact avec la cour des Termites ? s'enquiert dame Nore.

Mon père acquiesce et répond.

– Le seigneur Roiben est furieux contre les Fonds marins. Que le Grand Roi l'ait privé de vengeance lui a forcément déplu.

Mes doigts se crispent sur le manche de mon couteau. J'ai passé un marché avec Roiben. J'ai tué Balekin pour honorer ma part du contrat. C'est le prétexte que Cardan a pris pour m'exiler. Malgré cela, il n'est pas exclu que le seigneur Roiben rejoigne Madoc ? Voilà une pilule au goût bien amer.

Quoi que souhaite Roiben, il a juré fidélité à la Couronne de Sang. Même si certaines cours, comme celle des Crocs, ont comploté pour échapper aux serments d'allégeance prêtés par leurs ancêtres, la plupart d'entre elles lui doivent toujours fidélité. Y compris la cour de Roiben. Alors comment Madoc compte-t-il s'y prendre pour rompre ces liens ? Les cours inférieures ont l'obligation de se soumettre au seul dirigeant qui porte la Couronne de Sang : le Grand Roi Cardan.

Comme Taryn ne tiendrait jamais ce genre de discours, je reste silencieuse alors que les conversations vont bon train autour de moi.

Plus tard, de retour sous notre tente, je remplis d'hydromel les gobelets des généraux de Madoc. Je ne suis pas quelqu'un qui marque particulièrement les esprits ; juste la fille humaine de Madoc, que la plupart des militaires ont déjà croisée sans lui accorder beaucoup d'attention. Oriana ne me regarde plus d'un drôle d'air. Si elle a jugé étrange mon attitude envers Grimsen, je ne crois pas lui avoir donné d'autres raisons de douter de moi.

Ce soir, je suis tentée de redosser mon ancien rôle d'enfant dévouée et obéissante. Ce serait très facile, comme si je m'enveloppais d'une épaisse couverture.

Je me couche pleine d'une amertume que je n'avais pas éprouvée depuis longtemps. Une amertume due à mon impuissance à agir, alors même que je suis au cœur des événements.

Je me réveille sur le lit de camp, sous le poids des fourrures et des couvertures. Je bois un thé au goût prononcé devant le feu ; je fais les cent pas pour détendre mes membres. À mon grand soulagement, Madoc est déjà parti.

*Aujourd'hui, me dis-je. C'est aujourd'hui que je dois trouver comment m'échapper.*

La veille, quand nous avons traversé le campement, j'ai repéré des chevaux. Je pourrais probablement en voler un, mais je ne suis pas une excellente cavalière. De plus, sans carte, je risquerais de me perdre très vite. Elles sont conservées sous la tente des généraux, je suppose. Et si j'inventais un prétexte pour rendre visite à mon père ?

Pleine d'espoir, je demande à Oriana :

– Tu crois que Madoc voudrait du thé ?

– Si c’est le cas, il peut envoyer un serviteur en préparer, répond-elle gentiment. Mais il y a de nombreuses tâches utiles pour occuper ton temps. Nous, les dames de la cour, nous nous rassemblons pour coudre des bannières, si le cœur t’en dit.

Une démonstration de mes talents pour les travaux d’aiguille serait la façon la plus rapide de dévoiler mon identité. Les qualifier de médiocres, c’est encore me flatter.

J’esquive :

– Pour le moment, je ne me sens pas prête à répondre aux questions sur Locke.

Oriana hoche la tête avec compassion. Les ragots font passer le temps dans ce genre de réunion. Il n’est pas faux de supposer que la mort d’un époux provoquerait moult discussions.

– Prends un panier et va faire de la cueillette dans les bois, propose-t-elle. Veille à ne pas t’approcher du campement. Si tu croises des sentinelles, montre-leur l’emblème de Madoc.

Je tente de maîtriser mon enthousiasme.

– Oui, c’est une idée.

Tandis que j’enfile la cape prêtée par Oriana, elle pose une main sur mon bras.

– Je t’ai entendue parler avec Grimsen, hier soir, me souffle-t-elle. Méfie-toi de lui.

Je me souviens de ses nombreuses mises en garde au fil des ans, avant chaque fête. Elle nous faisait promettre, à Taryn et moi, de ne pas danser, de ne pas manger, de *ne rien faire* qui puisse mettre mon père dans une situation embarrassante. Il faut dire qu’elle a ses raisons. Avant d’être l’épouse de Madoc, elle était l’amante du Grand Roi Eldred et a vu d’autres concubines – dont une amie très chère – mourir empoisonnées. Malgré tout, ses précautions m’agacent.

– Compte sur moi, dis-je. Je serai prudente.

Ma belle-mère plonge son regard dans le mien.

– Grimsen est avide. Si tu es trop gentille, il peut décider qu’il te veut, toi. Il pourrait te désirer pour ton charme comme on convoite un bijou prisé ou rien que pour voir si Madoc accepterait de te céder.

– Je comprends, dis-je en lui adressant un sourire de connivence.

Enfin, elle me libère.



Une fois dehors avec mon panier, je prends la direction des bois. Arrivée à l'orée, je m'arrête, soudain envahie par le soulagement : je peux enfin cesser de jouer un rôle. Je dispose d'un peu de temps pour me détendre. Après avoir pris plusieurs inspirations apaisantes, je réfléchis aux options qui s'offrent à moi. J'en reviens encore et toujours à Grimsen. Malgré les conseils de prudence d'Oriana, c'est auprès de lui que j'ai le plus de chances de trouver un moyen de quitter cet endroit. Parmi ses babioles ensorcelées, il y aura peut-être des ailes métalliques avec lesquelles je pourrais voler jusque chez moi, ou un traîneau magique tiré par des lions d'obsidienne. Je ne crains rien, Grimsen connaît trop mal Taryn pour se douter que je ne suis pas elle.

Et si jamais il me réclame une faveur contre mon gré, je sais qu'il a la mauvaise habitude de laisser traîner des objets tranchants.

Après avoir traversé les bois, je grimpe sur une butte d'où j'ai vue sur le campement. Je repère en retrait une forge de fortune. Une épaisse fumée s'élève de ses trois cheminées. Un peu plus loin, je remarque une imposante tente ronde autour de laquelle on s'affaire. C'est peut-être là que se trouvent Madoc et les cartes.

Mais ce n'est pas tout. Près du petit avant-poste au pied de la montagne, à l'écart des autres tentes, je note qu'il y a aussi une grotte, dont l'entrée est surveillée par deux gardes.

Bizarre. Et pratique : elle est isolée. C'est peut-être son intérêt, justement. Elle est assez éloignée pour étouffer les cris les plus sonores.

Je redescends vers la forge en frissonnant.

Alors que je contourne le campement par l'extérieur, je m'attire les regards de quelques gobelins, grigs et autres créatures du Peuple aux crocs pointus et aux ailes poudrées. J'entends un petit sifflement sur mon passage. L'un des ogres passe sa langue sur ses lèvres, ce qui n'a rien à voir avec une tentative de drague. Heureusement, personne ne m'arrête.

La porte de la forge de Grimsen est entrouverte. À l'intérieur, je l'aperçois, torse nu, sa silhouette maigre et velue penchée sur la lame qu'il martèle. La chaleur est insoutenable ; il règne dans l'air étouffant une terrible odeur de créosote. Grimsen est entouré d'un éventail d'armes et d'objets dont l'utilisation ne se limite pas à leur apparence : petits bateaux métalliques, broches, talons d'argent pour bottes, clé qu'on dirait sculptée dans du cristal.

Je repense à la proposition qu'il voulait que je transmette à Cardan, avant qu'il décide qu'il y avait plus de gloire à gagner en trahissant : *Je lui forgerai une armure de glace qui fera voler en éclats toute lame qui la frappera, et qui rendra son cœur trop froid pour qu'il éprouve de la pitié. Dis-lui que je lui forgerai trois épées qui, utilisées au cours d'une même bataille, combattront avec la puissance de trente soldats.*

Je déteste imaginer un tel arsenal entre les mains de Madoc.

Lorsque je me sens prête, je frappe à l'encadrement de la porte.

Le petit forgeron me remarque et pose son marteau.

– La fille aux boucles d'oreilles, déclare-t-il.

– Vous m'avez invitée à vous rendre visite, je lui rappelle. J'espère que je ne viens pas trop tôt. J'étais curieuse de voir vos créations. Je peux vous demander ce que vous fabriquez ou c'est un secret ?

Ma question semble lui plaire. Avec un sourire, il désigne l'énorme barre métallique sur laquelle il travaille.

– Je fabrique une épée capable de fendre le firmament des îles. Que dis-tu de ça, jeune mortelle ?

Certes, Grimsen a forgé certaines des meilleures armes jamais créées. Mais je pense à Cardan faisant bouillir la mer, provoquant la naissance d'une tempête, le flétrissement des arbres. Cardan, à qui des dizaines de souverains des cours inférieures ont prêté allégeance et qui commande leurs armées. Une seule épée peut-elle suffire à le combattre, même si c'est la meilleure que Grimsen ait jamais forgée ?

– Madoc doit être conscient de sa chance de vous avoir de son côté, dis-je d'un ton neutre. Et de la promesse de se voir remettre une telle arme.

– Humph, grommelle le forgeron en me fixant de ses petits yeux noirs. Il le devrait, mais l'est-il pour autant ? Il faudrait que tu le lui demandes, moi il ne m'a jamais exprimé sa gratitude. S'il arrive que l'on compose des chansons sur moi, est-ce que ça l'intéresse de les entendre ? Non. Il n'a pas de temps à y consacrer, paraît-il. Pas sûr qu'il aurait cette attitude si les chansons parlaient de lui.

Apparemment, pour l'inciter à parler, attiser sa rancœur se révèle plus efficace que le flatter.

Je renchéris :

– S'il devient le prochain Grand Roi, bien des chansons parleront de lui.

Un nuage assombrit le visage de Grimsen. Sur sa bouche apparaît une légère expression de dégoût.

J'insiste :

– Vous qui êtes maître forgeron depuis le règne de Mab, votre histoire doit pourtant être plus intéressante que la sienne... Elle doit offrir meilleure matière aux ballades.

Je crains d'en faire un peu trop, mais il s'illumine.

– Ah, Mab, soupire-t-il, plongé dans ses souvenirs. Lorsqu'elle m'a demandé de forger la Couronne de Sang, ce fut un immense honneur. Et j'ai maudit la couronne pour qu'elle soit protégée à jamais.

Je lui adresse un sourire encourageant. Je connais la suite.

– L'assassinat de celui qui la porte provoque la mort de la personne qui en est responsable, dis-je.

Il ricane.

– Je veux que mon œuvre perdure, comme la reine Mab voulait que sa lignée perdure. Cela dit, je me préoccupe du sort de toutes mes créations, y compris les plus modestes.

De ses doigts noirs de suie, il touche mes boucles d'oreilles puis effleure un de mes lobes. Sa peau est chaude et rêche. Je m'écarte avec ce que j'espère être un rire pudique et non un grognement menaçant.

– Prends ces boucles, par exemple, poursuit-il. Ôtes-en les gemmes et ta beauté fanera – pas seulement le léger charme supplémentaire qu'elles te confèrent, mais toute ta beauté, jusqu'à ce que tu sois si misérable que, rien qu'à ta vue, même le Peuple se mettra à hurler.

Je réprime l'envie de les arracher immédiatement.

– Vous les avez maudites, elles aussi ?

Il affiche un sourire sournois.

– Tout le monde ne respecte pas l'œuvre d'un artisan autant que toi, Taryn, fille de Madoc. Tout le monde ne mérite pas mes cadeaux.

Je réfléchis à ces propos. Parmi les nombreuses créations sorties de sa forge, combien d'entre elles portent une malédiction ?

– Est-ce pour cette raison qu'on vous a exilé ?

– La Grande Reine n'aimait pas que je prenne autant de libertés artistiques. Je n'étais donc plus dans ses bonnes grâces lorsque j'ai suivi le roi des Aulnes en exil.

Je prends ça pour un oui.

– Elle aimait être la plus maligne, ajoute-t-il.

J'acquiesce, comme s'il n'y avait rien d'inquiétant dans cette histoire. Pendant que les rouages de mon cerveau tournent à plein régime, j'essaie de

me rappeler tout ce que Grimsen a fabriqué.

– N’avez-vous pas offert une boucle d’oreille à Cardan, la première fois que vous vous êtes présenté à Domelfe ?

– Tu as bonne mémoire.

Heureusement que sa mémoire est moins bonne que la mienne, car Taryn n’a pas participé à la fête de la Lune de Sang.

– Elle lui permet d’entendre ceux qui parlent hors de sa portée, confie-t-il. Un système merveilleux pour écouter discrètement.

J’attends la suite.

Il se met à rire.

– Ce n’est pas ce que tu veux savoir, hein ? Oui, elle est maudite. D’un mot, je peux la transformer en une araignée de rubis qui le mordra jusqu’à ce que mort s’ensuive.

– Ce mot, vous l’avez déjà prononcé ?

Je me souviens avoir vu dans le bureau de Cardan un globe dans lequel une araignée rouge et scintillante s’agitait sans relâche. Une vague d’horreur glacée me submerge quand je pense à la tragédie évitée, puis une colère aveuglante m’envahit.

Grimsen hausse les épaules.

– Cardan est toujours vivant, que je sache.

Une réponse fæ typique. On croirait que ça veut dire non, alors qu’en réalité le forgeron a essayé de le tuer, mais que sa tentative a échoué.

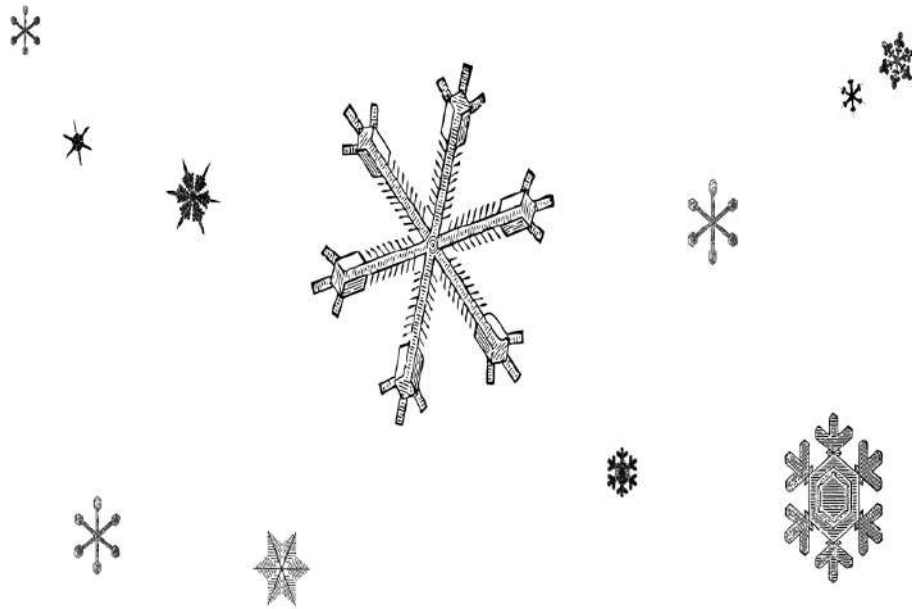
Je devrais lui demander s’il y a un moyen de s’échapper de ce campement, mais je n’ai plus qu’une envie, le poignarder avec une de ses armes.

Les dents serrées, avec un sourire forcé que je ressens davantage comme une grimace, je demande :

– Je pourrai revenir ?

Je n’aime pas sa façon de me fixer, comme si j’étais une pierre précieuse qu’il se verrait bien sertir dans du métal.

– J’en serais ravi, répond-il en désignant d’un large geste ses créations disséminées dans sa forge. Comme tu le vois, j’aime les jolies choses.



## Chapitre 10

Après ma visite chez Grimsen, je regagne les bois d'un pas pesant pour m'adonner avec une hargne compensatrice à la cueillette promise. Je ramasse des baies de sorbier, de l'oxalide corniculée, de l'ortie, un peu de mort-douce, ainsi que d'énormes cèpes. Je donne un coup de pied dans un caillou, l'enfonçant davantage dans les bois. Puis je recommence encore et encore jusqu'à éprouver un léger mieux.

Je ne suis pas plus avancée, qu'il s'agisse de m'évader ou de percer à jour les projets de mon père. La seule chose qui est en bonne voie, c'est le risque que je sois démasquée.

En proie à ces sinistres pensées, je regagne le campement et je tombe sur Madoc. Posté près d'un feu devant la tente, il nettoie et aiguisé la collection de dagues qu'il garde sur lui. Mon réflexe serait de lui proposer mon aide, mais je m'en abstiens. Taryn ne ferait pas ça.

– Installe-toi, propose-t-il en tapotant la place libre sur la bûche où il est assis. Toi qui n'as pas l'habitude de la vie militaire, t'y voilà propulsée.

A-t-il des soupçons à mon sujet ? Je m'assois et pose mon panier près du feu. Je me rassure en me disant que Madoc ne serait pas aussi affable s'il savait à qui il parle. Consciente toutefois que le temps presse, je tente ma chance en lui posant la question qui me taraude.

– Tu penses vraiment pouvoir le vaincre ?

Il rit comme s'il était face à une petite fille. *Si tu pouvais tendre le bras suffisamment loin, arriverais-tu à cueillir la lune dans le ciel ?*

– Je ne jouerais pas à ce jeu-là si la victoire était impossible, affirme-t-il.

Je me sens étrangement enhardie par son rire. Il me prend bien pour Taryn. Il est persuadé que je ne connais rien à la guerre.

– Mais comment ?

– Je t'épargnerai la partie stratégie, répond-il. Je compte le provoquer en duel. Quand j'aurai gagné, je fendrai le melon qui lui sert de tête.

Sidérée, je répète :

– Un duel ? Mais pourquoi se battrait-il contre toi ?

Cardan est le Grand Roi. Une armée, rien de moins, peut s'interposer entre Madoc et lui.

Mon père sourit.

– Par amour. Et par devoir.

– Par amour pour qui ?

Taryn serait sûrement aussi perplexe que moi.

– Aucun banquet n'est trop fastueux pour un homme affamé, déclare Madoc.

Je le regarde avec étonnement. Au bout d'un moment, il a pitié de moi.

– Je sais que tu n'aimes pas les leçons de tactique, mais je crois que celle-ci est intéressante, même pour toi. Pour atteindre ce qu'on désire le plus, presque toutes les occasions sont bonnes. Selon une prophétie qui plane au-dessus de lui, Cardan ferait un mauvais roi. Il croit toutefois que grâce à son charme il peut s'affranchir de sa destinée. Voyons-le à l'œuvre. Je vais lui laisser une chance de prouver qu'il est un bon souverain.

– Et ensuite ?

Il se remet à rire.

– Ensuite, le Peuple t'appellera « princesse Taryn ».

Toute ma vie, j'ai entendu parler de la grande conquête de Terrafæ. Comme on peut s'y attendre chez un peuple immortel au sein duquel les naissances sont rares, les batailles, comme les lignes de succession, sont hautement codifiées. Le Peuple préfère éviter la guerre totale ; autrement

dit, il est courant de régler un problème par un tournoi dont les conditions ont été acceptées par les deux parties. Malgré tout, Cardan n'a jamais aimé le combat à l'épée et il n'excelle pas dans ce domaine. Pourquoi accepterait-il de se battre en duel ?

Toutefois, si je pose cette question à Madoc, il risque de me percer à jour. Mais je ne peux pas me contenter de rester assise là, à le regarder bouche bée.

Je feins l'innocence :

– Je ne sais pas comment Jude s'y est prise, mais elle a réussi à le manipuler. Pourquoi pas toi ?

Il secoue la tête.

– Regarde ce que ta sœur est devenue. Quel que soit le pouvoir qu'elle a eu sur lui, Cardan le lui a repris. Non, je n'ai pas l'intention de continuer ne serait-ce qu'à faire semblant de le servir. L'heure est venue pour moi de régner.

Il cesse d'affûter sa dague pour m'observer, un éclat menaçant dans le regard.

– J'ai laissé à Jude quantité d'occasions de prendre le parti de notre famille. Maintes fois, elle aurait pu me dire à quel jeu elle jouait. Si elle l'avait fait, la situation serait très différente.

Je frissonne. A-t-il deviné que c'est moi qui suis assise à ses côtés ?

– Jude est triste, dis-je d'un ton que j'espère neutre. Du moins d'après Vivi.

– Et tu ne veux pas que je la punisse davantage quand je serai Grand Roi, c'est ça ? Je suis impressionné par ce qu'elle a accompli. De mes trois filles, c'est peut-être celle qui me ressemble le plus. Comme tous les enfants, elle s'est rebellée et a saisi plus que ce qu'elle pouvait étreindre. Mais toi...

– Moi ?

Mon regard se pose sur les flammes. C'est troublant de l'entendre parler de moi, mais la perspective d'entendre des propos destinés à Taryn l'est encore plus. J'ai l'impression de trahir ma sœur. Toutefois, je ne vois pas comment l'en empêcher sans me dévoiler.

Il pose une main ferme sur mon épaule. Le geste serait rassurant s'il ne la serrait pas un peu trop fort ; si ses griffes n'étaient pas aussi pointues. Voilà, le moment est venu où il va me saisir à la gorge, me dire qu'il m'a reconnue. Mon cœur bat plus vite.

– Tu as dû avoir l’impression que, malgré son ingratitude, je la favorisais, me confie-t-il. C’est juste que je la comprenais mieux. Pourtant, toi et moi avons un point commun : nous avons fait un mauvais mariage.

Je lui coule un regard en biais, à la fois soulagée et incrédule. Affirme-t-il vraiment que son mariage avec notre mère était comparable à celui de Taryn et Locke ?

Il s’écarte de moi pour ajouter du bois dans le feu.

– Les deux unions se sont terminées de manière tragique, ajoute-t-il.

J’inspire brièvement.

– Tu ne crois tout de même pas...

Je ne sais pas quel mensonge lui servir. Je ne sais même pas si Taryn mentirait.

– Ah non ? demande Madoc. Si ce n’est pas toi qui as tué Locke, alors qui ?

Je mets trop de temps à trouver une réponse plausible.

Soudain, il éclate de rire et pointe son doigt griffu sur moi, ravi.

– C’était bien toi ! Franchement, Taryn, je t’ai toujours crue humble et docile, mais je vois que je me trompais.

– Ça te fait plaisir que je l’aie tué ?

Il semble plus fier de Taryn parce qu’elle a assassiné Locke que pour toutes ses compétences réunies : sa capacité à mettre les gens à l’aise, à choisir les bonnes tenues, à prononcer les mensonges nécessaires pour se faire aimer des autres.

Toujours souriant, il hausse les épaules.

– Mort ou vivant, je ne l’ai jamais apprécié. Je ne me souciais que de toi. Si sa disparition t’attriste, j’en suis désolé. Si tu aimerais qu’il ressuscite pour le tuer une deuxième fois, je comprendrais. Mais peut-être n’as-tu fait que rendre la justice et es-tu troublée que la justice puisse être cruelle.

– À ton avis, que m’a-t-il fait pour mériter de mourir ?

Madoc attise le feu. Des étincelles jaillissent et s’envolent.

– Je suppose qu’il t’a brisé le cœur. Œil pour œil, cœur pour cœur.

Je me souviens de la sensation du couteau pressé sur la gorge de Cardan. De ma panique quand je pensais au pouvoir qu’il exerçait sur moi. Puis de ce que j’ai ressenti quand j’ai réalisé que je pouvais me libérer facilement de sa domination.

– C’est pour cette raison que tu as tué maman ?

Il soupire.



– La guerre a affûté mes réflexes, répond-il. Parfois, ces réflexes sont toujours présents, même en temps de paix.

Ces paroles me laissent songeuse. Je me demande quelles ressources sont nécessaires pour s'endurcir au combat et tuer, encore et encore. Je me demande si une part de lui est froide à l'intérieur ; et si cette froideur, comme un fragment de glace qui aurait transpercé son cœur, pourra jamais être réchauffée. Est-ce que moi aussi, j'ai le cœur transpercé ?

Un instant, nous restons assis en silence, à écouter les flammes crépiter. Puis Madoc reprend la parole.

– Quand j'ai tué ta mère – ta mère et ton père –, je vous ai transformées, tes sœurs et toi. La mort de vos parents a été un creuset, un feu dans lequel vous avez été forgées. Plonge une épée chauffée dans l'huile, et le moindre défaut deviendra fissure. Mais trempées dans le sang comme vous l'avez été, aucune de vous ne s'est brisée. Vous avez été endurcies. Peut-être que ce qui t'a poussée à tuer Locke est plus ma faute que la tienne. Si c'est difficile pour toi de supporter ce que tu as fait, laisse-moi porter ce poids pour toi.

Je pense à la réflexion de Taryn : *Personne ne devrait avoir l'enfance que nous avons eue.*

Je ne pourrai jamais pardonner à Madoc, pourtant j'ai envie de le rassurer. Que dirait ma sœur ? Je l'ignore. Quoi qu'il en soit, ce serait injuste de le réconforter à sa place.

– Je ferais mieux d'aller porter ça à Oriana, dis-je en montrant le panier contenant ma cueillette.

Lorsque je me lève, il me retient par la main.

– Ne crois pas que j'oublierai ta loyauté.

Il lève sur moi un regard pensif avant de poursuivre :

– Tu as placé les intérêts de la famille avant les tiens. Quand tout ça sera terminé, il te suffira de me dire quelle récompense tu souhaites. Je veillerai à ce que tu l'obtiennes.

J'ai un pincement au cœur : je ne suis plus la fille à qui il fait ce genre de promesse. Je ne suis plus celle qui est la bienvenue chez lui, celle qu'il chérit, celle à laquelle il est attaché.

Que demanderait Taryn pour elle et l'enfant qu'elle porte ? La sécurité, je parie – celle que Madoc pense nous avoir déjà offerte mais qu'il ne pourra jamais vraiment nous apporter. Peu importe à quoi il s'engage : il est trop impitoyable pour veiller longtemps à la sécurité de qui que ce soit.

Pour moi, la sécurité n'est même pas une option. Mon père ne m'a pas encore reconnue, mais mon masque ne tardera pas à tomber. Même si j'ignore encore comment je parviendrai à traverser cette étendue de glace, ma décision est prise : je dois fuir cette nuit.



## Chapitre 11

Je reste avec Oriana qui supervise les préparatifs du dîner. J'assiste au broyage de la soupe d'ortie, bouillie avec des pommes de terre jusqu'à ôter le piquant des feuilles, ainsi qu'à la découpe des chevreuils, dont les dépouilles fument encore dans le froid. Leur graisse sert à donner du goût aux légumes verts. Les invités arrivent, leurs bol et gobelet accrochés à la ceinture comme des ornements et les présentent aux domestiques qui les remplissent d'une portion de nourriture et de vin coupé d'eau.

Madoc mange, rit et discute avec ses généraux. Les membres de la cour des Crocs n'ayant pas daigné se joindre à nous, ils ont envoyé un serviteur préparer leur repas au-dessus d'un autre feu. Grimsen est assis à l'écart des généraux, à une table de chevaliers. Captivés, ils l'écoutent raconter des épisodes de sa vie d'exilé auprès du roi des Aulnes. Impossible de ne pas remarquer que ceux qui l'entourent portent encore plus de bijoux que d'habitude.

Nous dînons dehors à l'autre bout du campement, près de la montagne. Je distingue deux gardes au loin qui surveillent la grotte. Ils ne quittent pas leur poste pour manger avec nous. À côté d'eux, deux rennes fouillent la neige de leur museau, à la recherche de racines enfouies.

Alors que j'avale ma soupe d'ortie, une idée germe dans mon esprit et quand Oriana m'annonce que l'heure est venue de retourner sous notre tente, j'ai échafaudé un plan. Je vais voler une des montures des soldats postés près de la grotte. Ce sera plus discret que d'en dérober une dans le campement principal. Si j'échoue, mes adversaires auront plus de mal à me rattraper. Je n'ai toujours pas de carte, mais je me dirigerai vers le sud en suivant les étoiles. Avec un peu de chance, je finirai par tomber sur un village de mortels.

De retour sous notre tente, Oriana et moi nous réchauffons d'une tasse de thé. J'enserme la mienne de mes doigts gourds. L'impatience me gagne ; je ne veux pas éveiller ses soupçons, mais il est temps que je me mette en route. Il faut que j'emporte de quoi manger et un peu de matériel.

– Tu dois être gelée, commente-t-elle en m'observant.

Avec ses cheveux blancs et sa peau d'une pâleur spectrale, on la croirait elle-même faite de neige.

– Une faiblesse de mortelle, dis-je. Une raison de plus de regretter les îles de Domelfe.

– Nous les retrouverons bientôt, m'assure-t-elle.

Comme elle ne peut pas mentir, elle doit penser ce qu'elle dit. Elle doit croire que Madoc l'emportera, qu'il deviendra Grand Roi.

Enfin, elle se retire pour se coucher. Après m'être aspergé le visage, je fourre des allumettes dans une poche et un couteau dans une autre. Une fois dans mon lit, j'attends qu'Oriana soit endormie, comptant les secondes jusqu'à ce qu'une demi-heure se soit écoulée. Alors, je m'extirpe prestement des couvertures. J'enfile une paire de bottes. Je mets du fromage, un quignon de pain et trois pommes ridées dans un sac. Je récupère la mort-douce que j'ai cueillie et l'emballe dans un peu de papier. Puis, à pas de loup, je me dirige vers la sortie, prenant ma cape au passage. Dehors, il n'y a qu'un seul chevalier qui passe le temps en sculptant une flûte, devant le feu. Je le salue d'un signe de tête.

– Ma dame ? demande-t-il en se levant.

Je lui décoche mon regard le plus méprisant. Après tout, je ne suis pas une prisonnière. Je suis la fille du grand général.

– Oui ?

– Où dois-je dire que vous êtes allée, au cas où votre père le demanderait ?

La formulation est empreinte de déférence. Toutefois, il ne fait aucun doute qu'une réponse inadaptée risque de déclencher des questions moins respectueuses.

– Dis-lui que je suis occupée à utiliser les bois comme pot de chambre.

Comme je l'espérais, le chevalier a un petit mouvement de recul. Je drape la cape sur mes épaules puis je m'éloigne, consciente que plus je m'attarderai, plus mon absence paraîtra suspecte.

La grotte n'est pas très éloignée, mais dans la nuit je trébuche souvent. Le vent froid se renforce à chacun de mes pas. De la musique et des airs de fête s'élèvent du campement ; des chants de gobelins sur le deuil, la nostalgie et la violence. Des ballades sur des reines, des chevaliers et des fous.

Trois gardes sont postés autour de l'entrée de la grotte – un de plus que prévu. L'ouverture longue et large m'évoque un sourire. Au-delà, l'obscurité vacille, comme si une lumière brillait dans ses profondeurs. Deux rennes au manteau clair sommeillent non loin, blottis dans la neige comme des chats. Un troisième frotte ses bois contre un arbre.

Mon choix se porte sur celui-là. Je peux m'enfoncer davantage entre les arbres et attirer l'animal avec une de mes pommes. Au moment où je prends la direction de la forêt, j'entends un cri venant de la grotte. L'air dense, glacé, porte le son jusqu'à moi et m'incite à me retourner.

Madoc a un prisonnier.

J'essaie de me convaincre que ce n'est pas mon problème, mais une autre plainte retentit. Quelqu'un est à l'intérieur, quelqu'un qui souffre. Je dois m'assurer que ce n'est personne que je connaisse. Les muscles déjà ankylosés par le froid, j'avance lentement, je contourne la grotte et j'escalade les rochers qui la surplombent.

J'ai l'intention de me laisser tomber devant l'entrée, puisque les gardes lui tournent le dos. L'avantage : ils n'assisteront pas à ma chute. L'inconvénient : ils risquent de m'entendre, à moins que je me réceptionne discrètement. Sans quoi, le bruit combiné au mouvement ne manquera pas d'attirer leur attention.

Les dents serrées, je me rappelle les leçons du Fantôme : progresser tranquillement, avancer d'un pas sûr, se cantonner aux ombres. Bien sûr, le souvenir de sa trahison me revient aussi, mais ses enseignements n'en sont pas moins utiles. Lentement, je me laisse pendre à un morceau de roche irrégulier. Malgré mes gants, mes doigts sont engourdis par le froid.

Ainsi suspendue dans le vide, je réalise que mes calculs sont faux. J'ai beau m'étirer au maximum, mes pieds ne touchent pas le sol. Il me sera impossible d'atterrir en silence. Il va falloir agir très vite. Après avoir retenu mon souffle, je lâche prise. Entendant l'inévitable crissement de la neige sous mes semelles, l'un des gardes fait volte-face. Je me faufile dans l'ombre.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demande l'un de ses collègues.

Le garde fixe l'intérieur de la grotte. Je ne saurais dire s'il m'a repérée.

Je reste pétrifiée, n'osant pas respirer. J'espère qu'il ne m'a pas vue. Ni sentie. Heureusement, grâce à ce froid de loup, je ne transpire pas.

Mon couteau est à portée de main. Je m'encourage en me remémorant mon combat contre Grima Mog. Je n'hésiterai pas à me battre contre eux si nécessaire.

Enfin, le garde secoue la tête et retourne écouter les chants des gobelins. Par sécurité, je décide de patienter, ce qui me laisse le temps de m'accoutumer à l'obscurité. Il règne dans l'air une odeur minérale. Au bout de la galerie inclinée, des ombres dansent, et la promesse de la lumière m'attire.

J'avance entre les stalagmites et les stalactites, comme entre les crocs tordus d'un géant. Enfin je débouche dans une nouvelle cavité, où la lueur des torches m'oblige à cligner des yeux.

– Jude ? demande une voix douce.

Une voix que je reconnais. Celle du Fantôme.

Amaigri, couvert d'hématomes, il est assis par terre, les poignets enchaînés à des plaques fixées au sol. Des torches brûlent en cercle autour de lui. Il lève vers moi ses yeux noisette.

J'avais froid, mais là, je suis glacée.

*C'est le prince Dain que je servais. Pas toi.* Voilà ce qu'il m'a avoué avant qu'on m'entraîne vers les Fonds marins, où je suis restée prisonnière des semaines, terrifiée, affamée, seule. Pourtant, malgré cette épreuve, malgré sa trahison, et même s'il a détruit la cour des Ombres, il prononce mon prénom avec l'émerveillement d'un condamné qui vient d'être gracié.

Je songe à me faire passer pour Taryn, mais il ne croira pas que ma jumelle a réussi à se faufiler jusqu'à lui sans être vue des gardes. Après tout, c'est lui qui m'a appris à me déplacer aussi furtivement.

– Je voulais voir ce que Madoc cachait ici, dis-je en dégainant mon arme. Si tu envisages de donner l'alerte, sache que la seule raison qui me retient

de te planter ce couteau dans la gorge, c'est la crainte que tu fasses du bruit en mourant.

Le Fantôme me gratifie d'un petit sourire ironique.

– C'est ce qui se passerait, tu sais. Je ferais un raffut d'enfer. Rien que pour te contrarier.

– Voilà donc comment on te remercie pour tes services, dis-je en l'observant ostensiblement. J'espère que la trahison était une récompense en soi.

– Tu peux jubiler, rétorque-t-il calmement. Je le mérite. Je suis conscient de ce que j'ai fait, Jude. J'ai été stupide.

– Alors pourquoi l'avoir fait ?

Formuler cette simple question me donne l'impression de montrer ma faiblesse, ce qui ne me plaît pas. Mais j'avais confiance en lui, et je voudrais savoir jusqu'où va ma crédulité. M'a-t-il détestée dès le début, alors que je le considérais comme un ami ? Cardan et lui se moquaient-ils ensemble de ma naïveté ?

– Tu te souviens quand je t'ai avoué que j'avais tué la mère de Chêne ? s'enquiert-il.

J'acquiesce. Liriope a été empoisonnée avec de l'amanite rougissante pour cacher qu'elle était enceinte du prince Dain, alors qu'elle était l'amante du Grand Roi. Si Oriana ne lui avait pas ouvert le ventre pour en sortir Chêne, il n'aurait pas survécu non plus. C'est une histoire affreuse, que je préférerais oublier.

– Et tu te souviens de la manière dont tu m'as regardé, quand tu l'as appris ?

C'était un ou deux jours après le couronnement. J'avais fait du prince Cardan mon prisonnier. J'étais toujours sous le choc. J'essayais de comprendre ce que Madoc complotait. J'avais été horrifiée par la confession du Fantôme, mais à ce moment-là c'était une émotion que j'éprouvais très souvent. Tout de même, l'ingestion d'amanite rougissante entraîne une mort cauchemardesque, et mon frère avait failli être assassiné, lui aussi.

– J'étais surprise.

Il secoue la tête.

– Même le Cafard était atterré quand il l'a appris.

Incrédule, je l'interroge :

– C'est pour cette raison que tu nous as trahis ? Tu t'es senti jugé ?

– Non. Écoute-moi encore un peu, répond-il en soupirant. J’ai tué Liriope parce que le prince Dain m’a emmené à Terrafæ, a subvenu à mes besoins et a donné un sens à ma vie. Je l’ai fait par loyauté envers lui. Mais ce crime m’a bouleversé. Désespéré, je suis allé voir celui que je pensais être le seul enfant survivant de Liriope.

– Locke, dis-je, hébétée.

Après le couronnement, Locke a-t-il compris que Chêne était son demi-frère ? Je me demande ce que cette révélation lui a inspiré, et s’il en a parlé à Taryn.

– Anéanti par la culpabilité, reprend le Fantôme, je lui ai offert ma protection. Et mon nom.

– Ton...

Il m’interrompt.

– Mon vrai nom, précise-t-il.

Chez les gens du Peuple, le vrai nom est un secret que l’on garde jalousement. Un Fæ peut être contrôlé par son vrai nom, plus que par n’importe quel serment. J’ai du mal à croire que le Fantôme se soit dévoilé à ce point.

Je ne tourne pas autour du pot :

– Que t’a-t-il forcé à faire ?

– Pendant des années, rien. Puis de petites choses. Espionner certaines personnes. Mettre au jour des secrets. Jusqu’à ce qu’il m’ordonne de t’emmener à la Tour de l’Oubli pour te livrer aux Fonds marins, je pense qu’il cherchait à semer le trouble, pas à mettre quelqu’un en danger.

Si Nicasia a demandé une faveur au Fantôme, c’est qu’elle aussi connaissait son vrai nom. Pas étonnant que, la veille de son mariage, Locke se soit senti assez sûr de lui pour me pourchasser avec ses amis. Il savait que, le lendemain, j’aurais disparu.

Cependant, je comprends ce que veut dire le Fantôme. Moi aussi, je croyais que Locke cherchait juste à semer le trouble, même s’il n’était pas exclu que je puisse en mourir.

Je m’ébroue.

– Tout ça n’explique pas comment tu as atterri ici.

Le Fantôme poursuit, même s’il semble avoir du mal à garder son sang-froid.

– Après ce qui s’est passé à la tour, j’ai voulu mettre suffisamment de distance entre Locke et moi pour qu’il ne m’ordonne plus jamais ce genre



de chose. Des chevaliers m'ont arrêté alors que je quittais Insmire. C'est là que j'ai découvert ce que Locke avait fait. Il a donné mon nom à ton père. C'était sa dot pour la main de ta sœur jumelle, et la promesse d'un siège aux côtés de Balekin lorsque ce dernier prendrait le pouvoir.

Stupéfaite, je demande :

– Madoc connaît ton vrai nom ?

– C'est ennuyeux, hein ?

Il part d'un rire caverneux et ajoute :

– Ton apparition ici est la première bonne chose qui me soit arrivée depuis longtemps. Oui, je considère cela comme une bonne chose, même si toi et moi savons ce qui doit advenir ensuite.

Je me souviens de la prudence dont je faisais preuve lorsque je donnais des ordres à Cardan ; des ordres qui signifiaient qu'il ne pouvait ni m'éviter ni m'échapper. Madoc a dû avoir recours aux mêmes pratiques pour que le Fantôme s' imagine ne plus avoir d'autre choix que sa fin.

– Je vais te sortir de là, dis-je. Ensuite...

Le Fantôme ne me laisse pas terminer :

– Je peux te dire où frapper pour que ce soit aussi indolore que possible. Je peux te montrer comment t'y prendre pour qu'on croie que je me suis infligé le coup moi-même.

Comme s'il n'était pas sérieux, je lui rappelle :

– Tu as dit que tu ferais du bruit en mourant rien que pour me contrarier.

– Je l'aurais fait, réplique-t-il avec un léger sourire. Avant de mourir, il fallait que je me confesse – devant toi ou quelqu'un d'autre. C'est fait. Laisse-moi t'enseigner une dernière chose.

– Attends, dis-je en levant une main.

J'ai besoin de faire le point en silence.

Pourtant, il continue :

– Ce n'est pas une vie d'être en permanence soumis à la volonté et aux caprices d'un tiers. Je sais que tu as demandé un geis au prince Dain et que, pour le recevoir, tu étais prête à tuer. Tu es insensible aux ensorcellements désormais. Te rappelles-tu le temps où tu étais vulnérable ? Te rappelles-tu ton sentiment d'impuissance ?

Bien sûr que oui. Malgré moi, je repense à la servante mortelle employée chez Balekin, avec ses poches lestées de cailloux. Sophie, perdue dans les Fonds marins. Un frisson me secoue avant que je parvienne à chasser ces images.

– Bon, j’en ai assez entendu.

Prenant mon sac de nourriture, je m’assois par terre pour couper des morceaux de fromage, de pommes et de pain.

– Plusieurs options s’offrent encore à nous, dis-je. Tu as l’air à moitié mort de faim. Moi, j’ai besoin que tu restes en vie. Tu pourrais changer un sénéçon en étalon et nous emmener loin d’ici. Je pense que tu me dois bien ça.

Il attrape des bouts de pomme et de fromage et les fourre dans sa bouche. Pendant qu’il mange, j’examine les chaînes qui le retiennent. Saurai-je l’en délivrer ? Je remarque dans l’une des plaques un trou qui semble fait pour une clé.

– Tu es en train de comploter, dit le Fantôme en remarquant mon air absorbé. Grimsen a fait en sorte que mes entraves résistent à toutes les lames, même les plus magiques.

– Je suis toujours en train de comploter, je rétorque. Que sais-tu des projets de Madoc ?

– Pas grand-chose. Des chevaliers m’apportent à manger et de quoi me changer. Je ne peux me laver que sous étroite surveillance. Une fois, Grimsen est venu m’observer, mais il n’a pas prononcé un mot, même lorsque j’ai hurlé.

Ça ne ressemble pas au Fantôme d’aboyer sur les gens. Ni de pousser le hurlement de désespoir que j’ai entendu lorsque je suis arrivée.

– Madoc est venu à plusieurs reprises m’interroger à propos de la cour des Ombres, du palais, de Cardan, dame Asha et Dain – et même de toi. Je sais qu’il cherche le moyen de vous manipuler, tous.

Il prend une autre tranche de pomme et fixe soudain mes provisions avec insistance.

– Pourquoi avais-tu emporté tout ça ? Pourquoi avoir apporté un pique-nique pour explorer une grotte ?

J’avoue :

– J’avais prévu de m’enfuir. Cette nuit. Avant qu’ils découvrent que je ne suis pas la sœur que je prétends être.

Il me dévisage avec une expression horrifiée.

– Dans ce cas, va-t’en, Jude. Fuis. Tu ne peux pas rester ici pour moi.

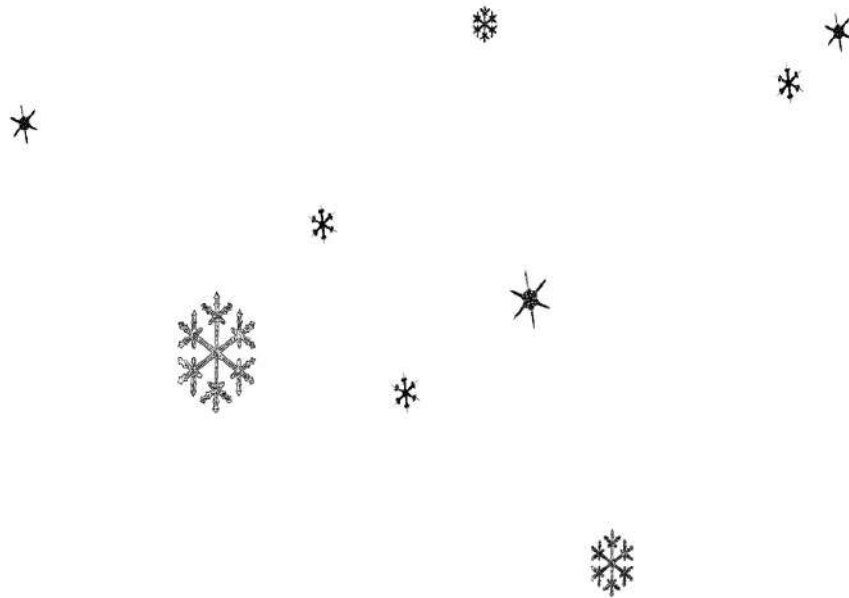
J’insiste :

– Je ne fais pas ça pour toi mais pour que tu m’aides à m’enfuir. Je peux tenir un jour de plus. Dis-moi comment te libérer de ces chaînes.

Il lui suffit de me regarder pour être convaincu que je parle sérieusement.

– C'est Grimsen qui a la clé, répond-il en baissant les yeux. Mais il vaudrait mieux pour toi que tu fasses usage de ce couteau sur moi.

Le pire, c'est qu'il a sûrement raison.



## Chapitre 12

Quand j'arrive à la tente, le chevalier posté à l'entrée a disparu. Consciente de ma chance, je me glisse sous le rabat pour regagner discrètement mon lit avant que Madoc rentre de sa réunion avec ses généraux.

Je ne m'attendais pas, en revanche, à trouver les bougies allumées et Oriana assise à la table, parfaitement réveillée. Je me fige.

Elle se lève et décroise les bras.

– Où étais-tu ?

– Euh... dis-je, essayant de deviner ce qu'elle sait et ce qu'elle serait prête à croire. Un chevalier m'a demandé de le retrouver dehors cette nuit, et...

Oriana m'interrompt d'un geste.

– Je t'ai couverte. J'ai renvoyé le garde avant qu'il colporte des rumeurs. Ne m'insulte pas en continuant à me mentir. Tu n'es pas Taryn.

L'horreur d'avoir été démasquée m'enveloppe comme une couverture glacée. Je voudrais m'enfuir mais je pense au Fantôme. Si je pars

maintenant, je ne le sauverai pas. Et j'aurai très peu de chances de me sauver moi-même.

Espérant parvenir à convaincre Oriana de prendre mon parti au moins cette fois, je la supplie :

– Ne dis rien à Madoc. S'il te plaît ! Je ne voulais pas venir ici. C'est lui qui m'a fait perdre conscience et m'a traînée dans ce campement. Si je prétendais être Taryn, c'est parce que je me faisais passer pour elle à Domelfe.

– Comment puis-je être sûre que tu dis la vérité ? se méfie-t-elle, me fixant de ses yeux roses. Que tu n'es pas venue l'assassiner ?

J'insiste :

– Je n'avais aucun moyen de savoir que Madoc viendrait chercher Taryn ! Si je suis encore ici, c'est parce que je ne sais pas comment partir. J'ai voulu m'enfuir cette nuit, mais je n'ai pas pu. Aide-moi à m'en aller. Aide-moi, et ce sera la dernière fois que tu me verras.

À en juger par l'expression de son visage, cette perspective semble grandement la réjouir.

– Si tu t'en vas, il devinera que je suis complice, finit-elle par objecter.

J'échafaude rapidement un plan.

– Écris à Vivi. Elle viendra me chercher. Je laisserai un mot expliquant que je suis allée leur rendre visite, à elle et à Chêne. Madoc n'a pas besoin de savoir que Taryn n'est jamais venue ici.

Ma belle-mère se détourne pour remplir de minuscules verres d'un liquide à base d'herbes, d'un vert profond.

– Chêne... Il n'est plus le même depuis qu'il vit dans le monde des mortels, et je n'aime pas ça.

L'entendre changer de sujet si brutalement me donne envie de hurler de frustration, mais je m'oblige à rester calme. J'imagine mon petit frère remuant ses céréales multicolores.

– Moi non plus, ça ne me plaît pas.

Elle me tend un verre délicat.

– Si Madoc parvient à s'autoproclamer Grand Roi, alors Chêne pourra rentrer. Il ne sera plus un obstacle entre ton père et la couronne. Il sera en sécurité.

Je demande :

– Tu te souviens quand tu m'as mise en garde contre les risques engendrés par le fait de côtoyer un roi ?

J'attends qu'elle ait bu une gorgée de liqueur avant de l'imiter. Un goût amer de thym, de romarin et d'ortie explose sur ma langue, m'arrachant une grimace. Toutefois, ce n'est pas mauvais.

Oriana me lance un regard agacé.

– On ne peut pas dire que tu t'en sois souvenue, vu ton comportement.

– C'est vrai. Et j'en ai payé le prix.

– Je tairai ton secret, Jude. J'enverrai un message à Vivi. Mais je ne veux pas œuvrer contre Madoc, et je te le déconseille. Promets-le-moi, j'insiste.

Mais c'est contre moi en tant que reine de Domelfe qu'œuvre Madoc. J'éprouverais une réelle satisfaction si Oriana le savait, alors qu'elle a une si piètre opinion de moi. C'est mesquin de ma part de penser ça. Surtout quand je réalise que, si Madoc l'apprenait, mes problèmes seraient autrement plus graves que ceux que j'ai connus jusqu'à présent. Il se servirait de moi. J'étais effrayée lorsque nous nous sommes retrouvés assis tous les deux devant la tente. J'aurais dû être terrifiée.

Regardant Oriana dans les yeux, je mens avec plus d'aplomb que jamais :

– Je te le promets.

– Bien. Pourquoi es-tu revenue clandestinement à Domelfe en te faisant passer pour Taryn ?

– Elle me l'a demandé.

Là-dessus, j'attends qu'Oriana comprenne.

– Pourquoi aurait-elle... commence-t-elle avant de s'interrompre.

Lorsqu'elle reprend, elle semble s'adresser davantage à elle-même qu'à moi :

– Pour l'interrogatoire. Ah.

Je bois une autre gorgée de liqueur.

– Je m'inquiétais pour ta sœur, seule à la cour, me confie Oriana en fronçant ses sourcils pâles. Sa réputation ruinée – sans parler du retour de dame Asha, qui cherchait l'occasion d'influencer les courtisans, maintenant que son fils est sur le trône.

Je répète :

– Dame Asha ?

Cela me surprend qu'Oriana la considère comme une menace pour Taryn.

Elle rassemble de quoi écrire, s'assied et rédige une lettre à Vivi. Au bout de quelques lignes, elle lève les yeux.

– Je ne me doutais pas qu'elle reviendrait à la cour un jour.

C'est ce qui arrive quand les gens finissent dans la Tour de l'Oubli. On les oublie.

– Elle était courtisane à l'époque où tu en étais une, n'est-ce pas ?

Je peux difficilement dire plus clairement qu'Oriana était elle aussi une des amantes du Grand Roi. Même si elle ne lui a jamais donné d'enfant, elle a eu vent de nombreuses rumeurs. Je me demande ce qui l'a incitée à faire cette remarque.

– Ta mère et dame Asha étaient amies autrefois, tu sais. Eva avait un goût prononcé pour la cruauté. Je ne dis pas ça pour te blesser, Jude. C'est un trait qui n'est digne ni de mépris ni de fierté.

*Je connaissais ta mère. Et nombre de ses petits secrets.* Ce sont les premiers mots que dame Asha m'a adressés.

– Je n'avais pas compris que toi aussi, tu connaissais ma mère, dis-je.

– De loin. Je ne m'estime pas spécialement bien placée pour parler d'elle, répliqua Oriana.

– Je ne te demande pas de le faire.

Pourtant, j'aimerais bien.

De l'encre goutte de la pointe de sa plume. Oriana la pose pour sceller la lettre à Vivienne.

– Dame Asha était une beauté qui avait hâte d'obtenir les faveurs du Grand Roi. Leurs batifolages ont été de courte durée. Je suis sûre qu'Eldred pensait que coucher avec elle serait sans conséquence. Il n'a pas caché qu'il regrettait d'avoir eu un enfant d'elle... mais cela avait peut-être un rapport avec la prophétie.

Je répète :

– La prophétie ?

Madoc a en effet vaguement évoqué une prophétie, lorsque nous étions seuls tout à l'heure.

Oriana hausse imperceptiblement les épaules.

– Le plus jeune prince est né sous une mauvaise étoile. Mais il était tout de même prince. Après sa naissance, la place de dame Asha à la cour était assurée. Elle était une force perturbatrice. Elle avait un insatiable désir d'être admirée. Elle voulait vivre des expériences, obtenir des victoires, quitte à générer des conflits... et faire naître des rancœurs. Elle n'a sans doute fait preuve d'aucune bonté à l'égard d'une mortelle aussi isolée que ta sœur devait l'être.

Je me demande si dame Asha a aussi été méchante avec ma belle-mère.

– J’ai cru comprendre qu’elle était mal occupée du prince Cardan, dis-je.

Je repense à la boule de cristal trouvée dans les appartements d’Eldred ; au souvenir qui y était enfermé.

– Certes, elle couvrait son fils de velours et de fourrures, mais elle les lui laissait jusqu’à ce qu’ils soient réduits en haillons. Elle lui donnait les morceaux de choix et les meilleurs gâteaux, mais elle l’oubliait suffisamment longtemps pour qu’il soit contraint de chaparder de la nourriture. Je ne crois pas qu’elle l’aimait – d’ailleurs, je ne crois pas qu’elle ait jamais aimé personne. Cardan était caressé, adoré, enivré, puis laissé de côté. Malgré tout, s’il était mauvais en sa présence, il était pire en son absence. Ils sont du même bois.

Je frissonne en imaginant la solitude de cette vie-là, la colère. Ce désir d’être aimé.

*Aucun banquet n’est trop fastueux pour un homme affamé.*

– Si tu te demandes pourquoi le prince Cardan t’a déçue, poursuit Oriana, de l’avis général, il n’a été que déception dès sa naissance.

Quand la nuit tombe, Oriana libère une chouette au plumage blanc, une lettre attachée aux serres. Alors que l’oiseau s’envole dans le ciel froid, je me prends à espérer.

Une fois couchée, je conspire comme je n’ai plus conspiré depuis que j’ai été bannie. Demain, je volerai la clé chez Grimsen, et lorsque je partirai, j’emmènerai le Fantôme. Connaissant partiellement les projets de Madoc, ses alliés et l’emplacement de son armée, je contraindrai Cardan à annuler mon exil et à renoncer à interroger Taryn. Hors de question de me laisser apitoyer par des lettres que je n’ai jamais reçues, le regard qu’il a posé sur moi quand nous étions seuls dans ses appartements ou les théories de mon père à propos de ses faiblesses.

Hélas, dès l’instant où je suis levée, Oriana ne me lâche pas d’une semelle. Elle me fait assez confiance pour taire mon secret, mais pas au point de me permettre de déambuler seule dans le campement.

Elle me donne du linge à étendre devant le feu, des haricots à trier, des couvertures à plier. Je m’efforce de ne pas aller trop vite en besogne. Je veux lui faire croire que je suis contrariée à cause de la quantité de travail qu’elle m’attribue alors qu’il y en avait si peu lorsque j’étais Taryn. Je ne veux pas qu’Oriana sache combien ma frustration enfle au fil des heures. Je



suis si impatiente de subtiliser la clé de Grimsen que mes doigts me démangent.

Enfin, alors que le soir tombe, j'ai droit à une pause.

– Porte ceci à ton père, sous la tente des généraux, m'ordonne ma belle-mère en posant un plateau avec une théière d'infusion d'ortie, des biscuits emballés et un pot de confiture. Il a demandé que ce soit toi qui viennes.

J'attrape ma cape en espérant ne pas montrer trop d'empressement. Soudain, je prends le temps de réfléchir à ce qu'Oriana vient de dire. Un soldat m'attend dehors, ce qui augmente mon stress. Oriana m'a assuré qu'elle ne dirait rien à Madoc à mon sujet, mais elle aurait pu me trahir autrement. De plus, Madoc a pu deviner seul mon identité.

La tente des généraux, spacieuse, est encombrée de toutes les cartes que je n'ai pas trouvées sous sa tente personnelle. Elle grouille aussi de militaires assis sur des tabourets en peau de chèvre. Certains sont en armure, d'autres pas. À mon arrivée, quelques-uns me jettent un coup d'œil puis se détournent, comme si je n'étais qu'une servante.

Je pose le plateau pour remplir une tasse, m'obligeant à ne pas observer avec trop d'intérêt la carte déroulée devant eux. Impossible de ne pas remarquer qu'ils font avancer de petits bateaux en bois sur la mer, en direction de Domelfe.

– Pardon, dis-je en posant la tisane d'ortie devant Madoc.

Il me gratifie d'un sourire indulgent.

– Taryn. Bien. Je me disais que tu devrais avoir ta propre tente. Tu es veuve ; tu n'es plus une enfant.

Surprise, je bafouille :

– Ce... C'est très gentil.

Je le pense vraiment. Malgré moi, je compare cette offre à un coup dans une partie d'échecs, un coup en apparence inoffensif qui est pourtant celui qui mènera à la victoire.

Madoc boit son infusion à petites gorgées. Il émane de lui la satisfaction de celui qui a des affaires bien plus importantes à régler, mais qui se réjouit d'avoir l'occasion de jouer au bon père de famille.

– Je t'avais promis que ta loyauté serait récompensée.

C'est plus fort que moi : tout ce qu'il dit me semble à double tranchant.

– Toi, viens là, lance-t-il à l'un de ses chevaliers.

Un gobelin en armure dorée s'incline élégamment.

– Trouve une tente à ma fille et de quoi la meubler avec tout ce dont elle aura besoin.

Puis il se tourne vers moi :

– Voici Alver. Ne sois pas trop dure avec lui.

Les remerciements ne faisant pas partie des coutumes du Peuple, je me contente d’embrasser mon père sur la joue.

– Tu es trop bon pour moi.

Il ricane et esquisse un sourire dévoilant une canine pointue. Je m’autorise à jeter un dernier coup d’œil à la carte et aux bateaux miniatures flottant sur la mer de papier avant de suivre Alver hors de la tente.

Une heure plus tard, je fais installer une grande tente non loin de celle de Madoc. Oriana me voit revenir avec méfiance. Elle m’autorise toutefois à y faire transporter quelques affaires. Elle m’apporte même du fromage et du pain, qu’elle dépose sur la table peinte qu’elle m’a trouvée.

– Je ne vois pas pourquoi tu te donnes tant de mal pour la décoration, déclare-t-elle quand Alver est enfin parti. Demain, tu ne seras plus là.

– Demain ?

– J’ai reçu une réponse de ta sœur. Elle viendra te chercher juste avant l’aube. Tu es censée la retrouver à l’extérieur du campement. Il y a un affleurement rocheux où Vivi pourra t’attendre en sécurité. Lorsque tu rédigeras le message destiné à ton père, je compte sur toi pour être convaincante.

– Je ferai de mon mieux.

Elle pince les lèvres. Je devrais peut-être me montrer reconnaissante, mais elle m’agace. Si elle n’avait pas gâché ma journée en tâches inutiles, ma soirée se serait organisée beaucoup plus simplement.

Il va falloir que je m’occupe des gardes du Fantôme et cette fois, il sera impossible de me faufiler sans être vue.

– Oriana, tu veux bien me donner un peu de papier ?

Comme j’obtiens son accord, je me permets de prendre aussi une outre.

Seule sous ma nouvelle tente, j’écrase la mort-douce avant d’y ajouter quelques gouttes de vin. La plante doit infuser au moins une heure pour que les gardes dorment un jour et une nuit. Cependant, je suis consciente qu’il me reste peu de temps pour me préparer. Gagnée par le stress, je renverse le vin.

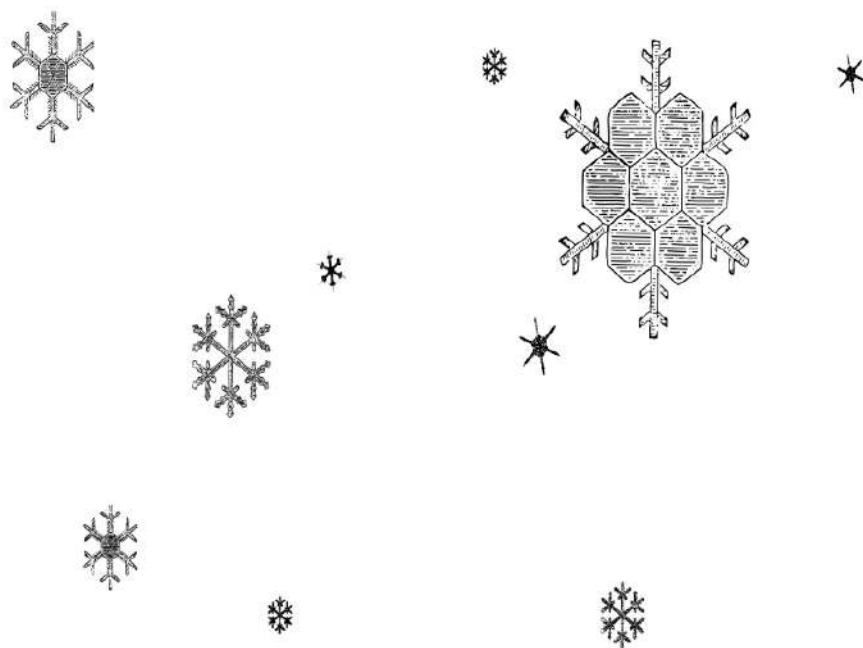
– Taryn ?

Madoc repousse le rabat de ma tente, me faisant sursauter. Il balaie les lieux du regard, admiratif devant sa générosité. Puis ses yeux s'arrêtent sur moi et il fronce les sourcils.

- Est-ce que tout va bien ?
- Je ne m'attendais pas à te voir, dis-je.
- Viens dîner avec nous, me propose-t-il.

Un instant, j'essaie de trouver une excuse qui m'obligerait à rester ici pour ensuite me faufiler discrètement dans la forge de Grimsen. Mais je ne peux pas me permettre d'éveiller ses soupçons – pas maintenant, alors que je suis si près du but. Je décide de me lever bien avant l'aube, et de partir à ce moment-là.

Je vais donc partager un dernier repas avec Madoc. Je me pince les joues pour les colorer et coiffe mes cheveux en arrière avant de les tresser. Si ce soir-là, je suis particulièrement gentille et respectueuse, si je ris particulièrement fort, c'est parce que je sais que c'est la dernière fois. À l'avenir, jamais plus il ne se comportera ainsi avec moi. Mais, pour cette dernière soirée, il est celui de mes pères dont je garde le plus de souvenirs ; celui dans l'ombre duquel je suis devenue ce que je suis – pour le meilleur et pour le pire.



## Chapitre 13

Une main plaquée sur ma bouche me réveille. J'assène un coup de coude à l'endroit où doit se trouver mon assaillant. J'ai la satisfaction d'entendre qu'il a le souffle coupé : j'ai dû atteindre une zone sensible. Un rire étouffé résonne sur ma gauche. Ils sont donc deux. Et l'un d'entre eux ne s'inquiète pas spécialement de ma réaction, ce qui ne me rassure pas. Je glisse ma main sous mon oreiller pour saisir mon couteau.

– Jude, m'appelle le Cafard sans cesser de rire. On est venus te sauver ! Silence, ou tu feras échouer notre plan.

– Tu as de la chance de ne pas avoir reçu un coup de couteau !

Je parle d'une voix plus rude que je le voudrais, la colère prenant le dessus sur la terreur.

– Je lui avais dit de se méfier, se défend le Cafard.

J'entends un bruit sec. De la lumière jaillit d'une petite lanterne, éclairant un visage de goblin aux traits irréguliers. Le Cafard. Il sourit.

– Et tu crois qu'il m'aurait écouté ? Je lui en aurais volontiers donné l'ordre s'il n'y avait pas eu ce menu détail : il est le Grand Roi.

– C’est Cardan qui t’envoie ?

– Pas exactement, répond le Cafard en déplaçant la lanterne pour que je voie son compagnon – celui que je viens de frapper.

Le Grand Roi de Domelfe est là, vêtu de laine marron ordinaire, drapé d’une cape si foncée qu’elle semble absorber la lumière, une lame en forme de feuille glissée dans un fourreau à sa hanche. Il ne porte ni couronne, ni bagues, ni peinture dorée pour rehausser ses pommettes. Il a tout de l’espion de la cour des Ombres, jusqu’au sourire sournois qui étire un coin de sa jolie bouche.

À la fois stupéfaite et incrédule, je m’emporte :

– Tu ne devrais pas être ici !

– C’est aussi ce que je lui ai dit, renchérit le Cafard. Je t’assure, je préférerais quand c’était toi qui commandais. Les Grands Rois ne devraient pas se balader comme de vulgaires voyous.

– Et comme un voyou distingué, ça irait ? demande Cardan en riant.

Je repousse mes couvertures pour me lever. Son rire s’éteint peu à peu. Le Cafard détourne les yeux. Je suis brusquement consciente que la chemise de nuit qu’Oriana m’a prêtée est bien trop transparente.

La colère embrase mes joues, si bien que je sens à peine le froid.

– Comment m’avez-vous retrouvée ?

Je traverse la tente à pas feutrés. À tâtons, je cherche ma robe que j’enfile gauchement par-dessus ma chemise de nuit. Puis je glisse mon couteau dans un étui.

Le Cafard jette un coup d’œil à Cardan.

– Vivienne, ta sœur. Elle est venue voir le Grand Roi avec un message de votre belle-mère. Elle craignait que ce soit un piège. Moi aussi, je craignais que ce soit un piège, mais pour lui. Voire pour moi.

Cela explique pourquoi ils se sont donné tant de mal pour me surprendre au moment où j’étais la plus vulnérable. Mais pourquoi sont-ils venus ? Et, vu les remarques peu flatteuses de ma grande sœur au sujet de Cardan, pourquoi lui aurait-elle fait confiance ?

– Vivi est venue te voir ?

– Nous avons eu auparavant une discussion après que Madoc t’a enlevée au palais, commence Cardan. Et sur qui suis-je tombé dans sa modeste demeure ? Taryn. Nous avons beaucoup de choses à nous dire.

J’essaie d’imaginer le Grand Roi dans le monde des mortels, devant notre résidence, frappant à notre porte. Quel accoutrement ridicule portait-il ?

S'est-il assis dans le canapé défoncé pour boire un café, sans manifester son mépris pour tout ce qu'il avait sous les yeux ?

A-t-il pardonné à Taryn, alors qu'il me refuse son pardon ?

Je pense aux paroles de Madoc, persuadé que Cardan a besoin d'être aimé. Sur le coup, cela m'a paru insensé, ça l'est encore plus maintenant. Cardan sait charmer son monde, y compris mes sœurs. Il émane de lui une sorte de champ gravitationnel : il attire tout le monde.

Cependant, je ne me laisse plus berner aussi facilement. S'il est là, c'est par intérêt. Abandonner sa reine aux mains de ses ennemis peut le mettre en danger. Autrement dit, je possède un moyen de pression. Il me suffit de découvrir comment l'exercer.

– Je ne peux pas partir avec vous maintenant, dis-je en enfilant une paire de collants épais avant d'enfoncer mon pied dans une lourde botte. J'ai à faire. Tu es aussi censé m'accorder quelque chose.

– Et si tu acceptais qu'on te sauve, pour une fois ? suggère Cardan.

Même dans une tenue ordinaire, même sans couronne, on ne peut que remarquer qu'il a pleinement épousé ses fonctions royales. Et lorsqu'un roi propose de vous offrir un cadeau, il ne vous est pas permis de le refuser.

Je rétorque :

– Et si tu m'accordais simplement ce que je demande ?

– C'est-à-dire ? veut savoir le Cafard. Jouons cartes sur table, Jude. Tes sœurs et leur amie attendent avec les chevaux. Il ne faut pas lambiner.

Mes sœurs ? Les deux ? Et leur amie... Heather ?

– Vous les avez laissées venir ici ?

– Elles ont insisté, et puisque c'étaient elles qui savaient où tu étais, on n'a pas eu le choix.

À l'évidence, le Cafard est inquiet. Il a pris le risque de faire équipe avec des personnes qui ne sont pas formées et d'engager le Grand Roi comme homme de main. Tout ça pour voir sa cible (une traîtresse potentielle) tirer les ficelles de son plan.

C'est son problème, pas le mien. Je m'avance pour prendre sa lanterne et chercher mon outre.

– J'ai préparé un léger somnifère. J'allais endormir des gardes, voler une clé et libérer un prisonnier. On était censés s'échapper, lui et moi.

– Un prisonnier ? répète le Cafard d'un ton prudent.

– J'ai vu les cartes sous la tente des généraux, dis-je. Je sais avec quelle formation Madoc a l'intention de voguer vers Domelfe. Je sais de combien

de navires il dispose. Je connais les soldats de son campement et je sais quelles cours le soutiennent. Je sais ce que Grimsen fabrique dans sa forge. Si Cardan me promet un passage sécurisé pour Domelfe, ainsi que la levée de mon exil lorsque nous y serons, je vous communiquerai ces informations. De plus, le prisonnier vous sera livré en main propre avant qu'on l'utilise contre vous.

– À condition que tu dises la vérité, réplique le Cafard. Et que tu ne sois pas en train de nous attirer dans les filets de Madoc.

– J'œuvre pour mon propre compte, dis-je. Tu es bien placé pour comprendre ça.

Le Cafard observe le Grand Roi. Celui-ci me fixe bizarrement, comme s'il se retenait d'intervenir.

Il finit par s'éclaircir la voix.

– Puisque tu es mortelle, Jude, je ne peux pas exiger de toi que tu respectes tes promesses. Sache toutefois que je respecterai la mienne : ton passage sécurisé est garanti. Rentre avec moi à Domelfe, et je te donnerai les moyens de mettre un terme à ton exil.

Je répète :

– Les moyens d'y mettre un terme ?

S'il pense que je vais accepter, il a oublié l'essentiel de ce qu'il devrait savoir à mon sujet.

– Rentre à Domelfe, insiste-t-il, dis-moi ce que tu juges acceptable de me dire, et ton exil sera levé. Je te le promets.

Un sentiment de triomphe me submerge, vite remplacé par la méfiance. Il m'a déjà dupée. Je me tiens face à lui, je me rappelle ce que je croyais être une vraie proposition de mariage et je me sens diminuée et extrêmement mortelle. Je ne peux pas me permettre d'être dupée une seconde fois.

Je hoche la tête.

– Le prisonnier de Madoc, c'est le Fantôme. Grimsen a la clé dont nous avons besoin...

Le Cafard m'interrompt :

– C'est lui que tu veux libérer ? On va l'éventrer comme un aiglefin, oui ! Ce sera plus rapide, et bien plus satisfaisant.

– Madoc connaît son vrai nom, je précise. Locke le lui a révélé. Quel que soit le châtiment que mérite le Fantôme, vous le lui infligerez lorsqu'il sera revenu à la cour des Ombres. Mais ça ne sera pas la mort.

– Locke ? demande Cardan avant de soupirer. Entendu. Que faut-il faire ?

– Je prévoyais de m’introduire dans la forge de Grimsen et de voler la clé pour libérer le Fantôme.

– Je viens avec toi, propose le Cafard.

Puis il se tourne vers Cardan :

– Vous, sire, il n’en est pas question. Attendez-nous avec Vivienne et les autres.

– Je viens, tranche Cardan. Tu n’as pas le droit de me l’interdire.

Le Cafard secoue la tête.

– Mais je peux faire comme Jude, vous demander une promesse. Si on nous repère, si on nous attaque, jurez-moi que vous rentrerez immédiatement à Domelfe. Vous devez faire tout ce qui est en votre pouvoir pour vous mettre à l’abri, quoi qu’il arrive.

Cardan me jette un coup d’œil, comme s’il attendait mon avis. Devant mon silence et celui du Cafard, il se renfroge.

– Même si je porte la cape que la mère Moelle m’a confectionnée, celle qui résiste aux lames les plus affûtées, je promets de m’enfuir, la queue entre les jambes. Puisque j’ai vraiment une queue en bas du dos, ça fera rire tout le monde. Cela te convient-il ?

Le Cafard acquiesce en grommelant.

Nous quittons furtivement la tente. L’outre pleine de mort-douce clapote doucement à ma hanche tandis que nous nous glissons entre les ombres. Malgré l’heure tardive, quelques soldats déambulent encore parmi les tentes tandis que d’autres sont rassemblés pour boire, jouer aux dés ou résoudre des énigmes. Une poignée d’entre eux chantent, accompagnés par le luth d’un gobelin en habits de cuir.

Le Cafard se déplace avec une agilité parfaite, sautant d’une ombre à l’autre. Cardan le suit, plus silencieux que je l’aurais cru. Je suis agacée de constater qu’à présent il me dépasse dans l’art de se faire discret. Certes, il s’agit d’une qualité naturelle chez le Peuple, mais je soupçonne Cardan de s’être entraîné plus que moi. Je me suis trop dispersée dans mes apprentissages – cela dit, pour me rendre justice, j’aimerais bien savoir combien de temps il a passé à étudier tout ce qu’il aurait dû savoir pour diriger Domelfe. Mais non, c’est à moi qu’a incombé ce travail.

Sur ces pensées rancunières, nous approchons de la forge. Le silence règne ; les braises ont refroidi. Aucune fumée ne s’échappe des cheminées métalliques.



– Et cette clé, tu l’as vue ? me demande le Cafard en se dirigeant vers une fenêtre.

Il en essuie la crasse pour regarder à l’intérieur.

– Elle est en cristal, accrochée à un mur, dis-je.

J’ajoute :

– Au fait, Grimsen a commencé à forger une nouvelle épée pour Madoc.

– Je préférerais la détruire avant de la retrouver pointée sur ma gorge, commente Cardan.

– Si vous voyez une grosse épée, dis-je, ce sera celle-là.

Le Cafard me regarde en fronçant les sourcils. Je peux difficilement leur fournir une meilleure description : la dernière fois que j’ai vu l’arme en question, c’était à peine plus qu’une barre de métal.

Je précise :

– Une très grosse épée.

Cardan ricane. Je les avertis :

– Il va nous falloir redoubler de vigilance. Il y aura forcément des pièges.

Je repense à l’araignée de rubis, aux boucles d’oreilles de Grimsen qui ont la propriété de faire don de la beauté ou de la voler.

– On va entrer et sortir le plus vite possible, me rassure le Cafard. Cela dit, je me sentirais beaucoup mieux si vous m’attendiez là.

Devant notre mutisme, le gobelin s’accroupit et entreprend de crocheter la serrure. Après qu’il a légèrement huilé les gonds, le battant s’ouvre sans un bruit.

J’entre à sa suite. Le clair de lune se reflète sur la neige, éclairant suffisamment l’atelier pour ma médiocre vision nocturne. Un bric-à-brac de créations – certaines parées de bijoux, certaines tranchantes – sont empilées les unes sur les autres. Des épées sont entreposées sur un porte-chapeaux. La poignée de l’une d’elles ressemble à un serpent lové sur lui-même. Toutefois, celle destinée à Madoc sort clairement du lot. Nous la trouvons sur une table, encore sous forme d’ébauche, ni aiguisée ni polie. Des morceaux de racine blancs comme de l’os sont posés juste à côté, attendant d’être sculptés puis sertis dans la poignée.

Avec précaution, je récupère la clé de cristal sur le mur. Près de moi, Cardan contemple l’assortiment d’objets hétéroclites tandis que le Cafard traverse l’atelier en direction de l’épée.

Il est à mi-chemin lorsqu’un bruit résonne, semblable au carillon d’une horloge. Sur le mur, en hauteur, deux petites portes dissimulées s’ouvrent,

dévoilant un trou rond. Des fléchettes en jaillissent, me laissant à peine le temps de pousser un cri pour avertir les autres.

Cardan se poste aussitôt devant moi en brandissant sa cape. Les aiguilles métalliques rebondissent contre le tissu et tombent au sol. Un instant, nous nous regardons avec des yeux ronds. Je suis stupéfaite qu'il m'ait protégée. Il semble l'être autant que moi.

Puis, du trou d'où ont été projetées les fléchettes, sort un oiseau métallique. Il ouvre et ferme son bec.

– Au voleur ! piaille-t-il. Au voleur ! Au voleur !

À l'extérieur, j'entends des cris.

Je remarque alors le Cafard, à l'autre bout de la pièce. Sa peau a pâli. Il s'apprête à parler, une expression douloureuse sur le visage, lorsqu'il tombe à genoux. Les fléchettes ont dû l'atteindre. Je me précipite vers lui.

– Par quoi a-t-il été frappé ? lance Cardan.

– Par des fléchettes empoisonnées, dis-je. De la mort-douce.

Sans doute récoltée là où j'ai cueilli la mienne, dans les bois.

Je reprends :

– La Bombe pourra l'aider. Elle trouvera un antidote.

Je l'espère, du moins. Pourvu qu'il soit encore temps.

Avec une aisance surprenante, Cardan soulève le Cafard dans ses bras.

– Dis-moi que ce n'était pas prévu, me supplie-t-il. Dis-le-moi.

Je m'exclame :

– Non ! Bien sûr que non. Je le jure.

– Alors viens. J'ai la poche pleine de séneçon. On peut voler jusqu'au palais.

Je refuse de la tête.

– Jude, m'avertit-il.

On n'a pas le temps de se disputer.

– Vivi et Taryn m'attendent ! je m'exclame. Elles ignorent ce qui s'est passé. Si je ne les rejoins pas, elles seront arrêtées.

Je vois bien qu'il hésite à me croire. Il se contente de changer la position du Cafard pour dénouer sa cape d'une main.

– Mets ça, et ne perds pas de temps, ordonne-t-il, avec une expression farouche.

Puis il plonge dans la nuit, le Cafard dans ses bras.

Attachant la cape sur mes épaules, je prends la direction des bois, sans vraiment courir ni me cacher, mais sans pour autant m'attarder. Je jette un

dernier coup d'œil en arrière : de nombreux soldats entourent la forge. Quelques-uns entrent sous la tente de Madoc.

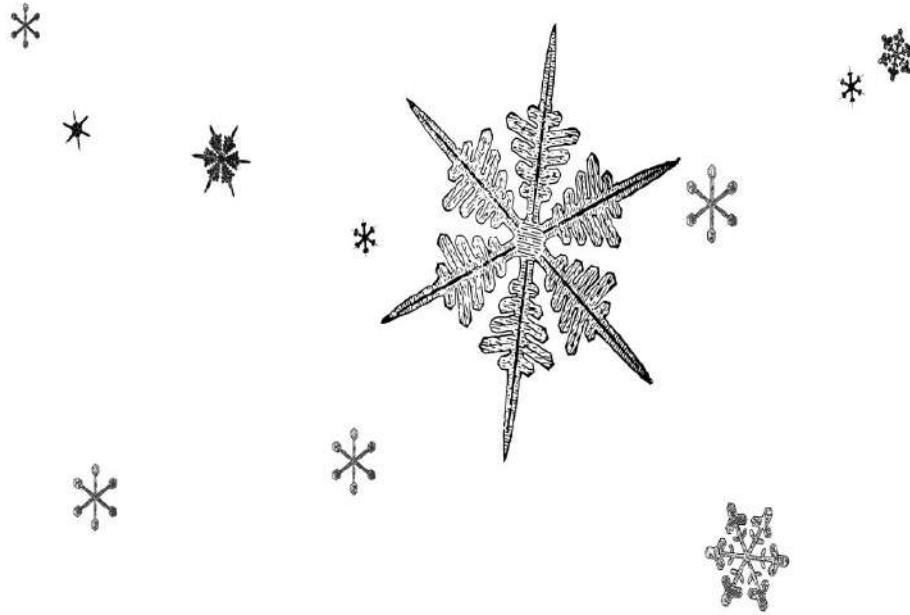
J'ai dit que j'allais retrouver Vivi, mais j'ai menti. Je me dirige vers la grotte. J'ai encore le temps. L'incident de la forge est un excellent moyen de détourner l'attention. S'ils recherchent un intrus là-bas, ils ne me chercheront pas ici.

Mon optimisme est conforté lorsque j'approche du but : les gardes ont abandonné leur poste. Je laisse échapper un soupir de soulagement, puis j'entre précipitamment.

Mais le Fantôme n'est plus là. À sa place, il y a Madoc, en armure intégrale.

– Tu arrives trop tard, hélas, déclare-t-il. Bien trop tard.

Sur ces mots, il dégaine son épée.



## Chapitre 14

La peur me coupe le souffle. Non seulement mon arme n'est pas aussi longue que son épée, mais en plus une victoire sur celui qui m'a enseigné presque tout ce que je sais est inconcevable. Or, le doute n'est pas permis : rien qu'à son air, je comprends qu'il est venu se battre.

Je resserre les pans de la cape autour de moi. L'avoir me soulage intensément. Sans elle, je n'aurais pas la moindre chance.

Je lance :

– Quand as-tu su que c'était moi et pas Taryn ?

– Trop tard, répond Madoc sur le ton de la conversation.

Il fait un pas vers moi puis ajoute :

– En fait, c'est un détail qui m'a alerté : ton expression lorsque tu as vu la carte des îles de Domelfe. Ça, plus quelques petites choses curieuses que tu as dites et faites.

Je me réjouis qu'il ait mis tout ce temps à me reconnaître. J'ignore ce qu'il a prévu, mais j'en conclus qu'il a pris des décisions hâtives.

– Où est le Fantôme ?

– Garrett, rectifie-t-il.

Il se moque de moi en me dévoilant partiellement le vrai nom du Fantôme ; celui que l'espion ne m'a jamais confié, alors que j'aurais pu l'utiliser pour m'opposer aux ordres qu'il a reçus de Madoc.

– Même si tu t'en sors vivante, reprend-il, tu ne l'arrêteras pas à temps.

– Après qui l'as-tu envoyé ?

Ma voix tremble légèrement. J'imagine Cardan s'échapper du campement pour finir abattu dans son palais. Il a failli l'être un jour par un carreau d'arbalète, alors qu'il était dans son lit.

Le sourire carnassier de Madoc exprime sa satisfaction, comme s'il me donnait une leçon.

– Tu es toujours loyale envers ce pantin. Pourquoi, Jude ? Ne vaudrait-il pas mieux qu'il reçoive une flèche en plein cœur dans la salle du trône ? Tu ne peux pas croire qu'il fasse un meilleur Grand Roi que moi.

Je le regarde dans les yeux. Ma bouche forme les mots avant que je puisse les retenir.

– Je me dis qu'il est peut-être temps que Domelfe soit dirigée par une reine.

À ces mots, Madoc éclate d'un rire surpris.

– Tu penses que Cardan se contenterait de te conférer ses pouvoirs ? À toi ? Enfant mortelle, tu es plus avisée que ça ! Il t'a exilée. Il t'a bafouée. Il te considérera toujours comme inférieure à lui.

J'ai déjà eu les mêmes pensées. Pourtant, ses propos me font aussi mal que s'il m'avait frappée.

– Ce garçon est ton point faible, poursuit Madoc. Mais ne t'en fais pas. Son règne sera de courte durée.

J'éprouve une certaine satisfaction à me dire que Cardan était là, sous son nez, et qu'il a réussi à s'en tirer. Pour le reste, c'est catastrophique. Le Fantôme a disparu. Le Cafard a été empoisonné. J'ai commis des erreurs. En ce moment même, Vivi, Taryn et peut-être Heather m'attendent dans le froid, leur inquiétude croissant à mesure que l'aube point à l'horizon.

– Rends-toi, mon enfant, déclare Madoc, qui semble désolé pour moi. Il est temps que tu reçoives ton châtement.

Je recule d'un pas. Par réflexe, je porte une main à mon couteau – même si me battre contre mon père alors qu'il est en armure, équipé d'une longue épée, me paraît une bien mauvaise idée.

Il m'observe, incrédule.

– Vas-tu me défier jusqu’au bout ? Lorsque j’aurai mis la main sur toi, je te passerai les fers.

– Je n’ai jamais voulu être ton ennemie, dis-je. Mais je ne veux pas non plus me soumettre à ton pouvoir.

Là-dessus, je m’enfuis dans la neige, faisant ce que je m’étais juré de ne jamais faire.

– N’essaie pas de m’échapper ! hurle-t-il, en écho à la dernière phrase, affreuse, qu’il a adressée à ma mère.

Le souvenir de sa mort me pousse à allonger ma foulée. Des nuages de vapeur s’échappent de ma bouche. Je l’entends s’élancer à ma poursuite ; j’entends son souffle ponctué de grognements.

Mes chances de le semer dans les bois s’amenuisent. J’ai beau zigzaguer, il tient bon. Mon cœur martèle ma poitrine. Je dois à tout prix éviter de le mener jusqu’à mes sœurs.

Finalement, ce n’est pas aujourd’hui que je cesserai de commettre des erreurs.

Une respiration, deux respirations. Je dégaine mon couteau. Trois respirations. Je me retourne.

Madoc ne s’y attend pas, il me percute presque, emporté par son élan. Je passe sous sa garde et plante mon arme dans son flanc exposé, entre deux plates de son armure. Le métal le protège partiellement, mais je le vois grimacer.

Il arme son bras. D’un revers de la main, il me projette dans la neige.

– Tu as toujours été douée, dit-il, les yeux baissés sur moi. Pas suffisamment, hélas.

Il a raison. Au combat à l’épée, j’ai beaucoup appris de lui, et du Fantôme, mais contrairement à eux qui sont immortels, je n’ai pas consacré une éternité à m’entraîner. De plus, l’année dernière, j’ai été accaparée par mes fonctions de sénéchale. Si j’ai résisté aussi longtemps pendant mon dernier duel avec Madoc, c’est parce que je l’avais empoisonné. Si j’ai réussi à vaincre Grima Mog, c’est parce qu’elle attendait une médiocre performance de ma part. Madoc, lui, sait ce que je vaudrais.

Et puis, contre Grima Mog, j’avais un couteau bien plus long.

Après m’être relevée d’une roulade, je demande :

– Je suppose que tu ne comptes pas rendre ce moment plus fair-play ? Et si tu te battais avec une main dans le dos, pour équilibrer le combat ?

Il sourit et me tourne autour.

Puis il frappe, ne me laissant que la possibilité de parer. Je sens l'effort que cela exige dans tout mon corps. À l'évidence, il veut m'épuiser en m'obligeant à parer et esquiver, encore et encore, sans jamais me permettre d'attaquer. En me maintenant concentrée sur ma défense, il m'use.

Le désespoir me gagne peu à peu. Je pourrais faire volte-face, m'enfuir à nouveau, mais ce serait revenir à mon point de départ : courir sans savoir où me réfugier. Tandis que je contre ses coups avec ma dague pitoyable, je réalise qu'il me reste très peu d'options, et qu'elles ne cesseront de diminuer.

Je ne tarde pas à faiblir. Le tranchant de son épée s'abat sur la cape qui me protège l'épaule. Le tissu de la mère Moelle reste intact.

Surpris, Madoc marque un temps d'arrêt. J'en profite pour le frapper à la main. Je l'ai pris en traître. Mais je réussis à le faire saigner, et il rugit.

Il empoigne la cape, l'enroule dans son poing et me tire brusquement vers lui. Le nœud m'étrangle avant de lâcher. Son épée s'enfonce profondément dans mon flanc, atteignant mes organes.

Brièvement, je lève mes yeux écarquillés vers lui.

Il a l'air aussi choqué que moi.

J'aurais dû être plus avisée, pourtant une partie de moi savait qu'il me porterait un coup fatal.

Madoc, devenu mon père adoptif le jour où il a assassiné mon vrai père. Madoc, qui m'a enseigné à manier l'épée pour atteindre un adversaire, et pas seulement sa lame. Madoc, qui me faisait asseoir sur ses genoux pour me lire des histoires, me disant qu'il m'aimait.

Mes jambes se dérobent sous moi. Je tombe à genoux. Sa lame ressort, rouge et poisseuse. Ma cuisse est trempée. Je me vide de mon sang.

Je sais ce qui va se passer maintenant. Il va m'achever. Me décapiter. Me transpercer le cœur. En réalité, ce serait un acte de miséricorde. Après tout, qui veut mourir lentement quand il peut mourir vite ?

Moi.

Je ne veux pas mourir vite. Je ne veux pas mourir du tout.

Il brandit son arme, hésite. Mon instinct de survie revient en force, me poussant à me redresser. Je vois un peu trouble, mais l'adrénaline me galvanise.

– Jude, souffle Madoc.

Pour la première fois, je perçois la peur dans sa voix. Une peur que je ne comprends pas.

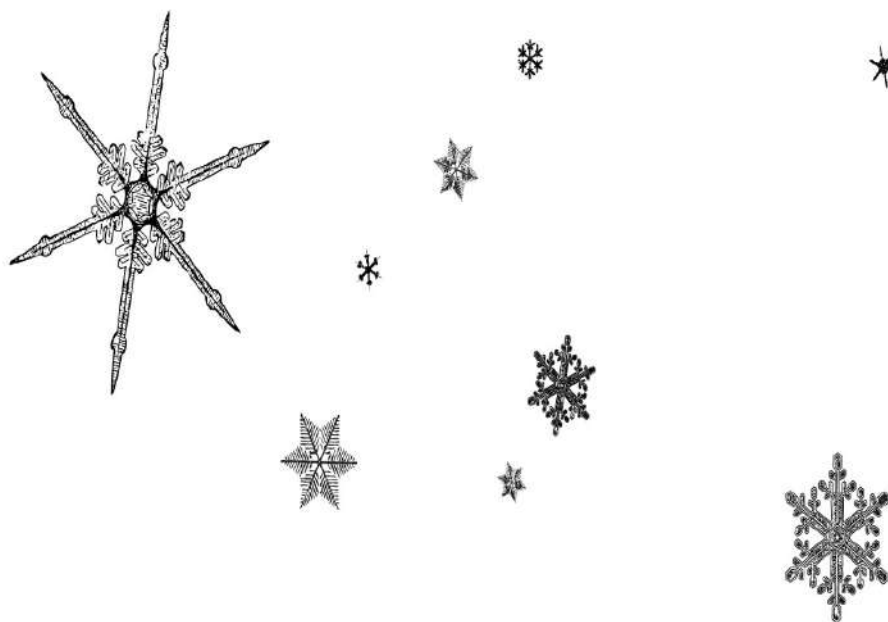
Soudain, trois flèches noires passent à côté de moi, striant l'étendue de neige. Deux d'entre elles filent au-dessus de Madoc dans un sifflement. La troisième l'atteint à l'épaule de son bras d'épée. Il hurle de douleur, change son arme de main et cherche du regard son assaillant. Brièvement, il m'oublie.

Un autre trait surgit des ténèbres. Le projectile le frappe en pleine poitrine et traverse son armure. Il ne s'enfonce pas assez pour le tuer, mais ça doit être extrêmement douloureux.

Vivi émerge de derrière un arbre, suivie de Taryn, Crépuscule à la hanche. Une troisième personne les accompagne, qui n'a rien à voir avec Heather.

Grima Mog, épée au clair, à califourchon sur un étalon-séneçon.





## Chapitre 15

Je m'oblige à marcher. Un pas après l'autre, chacun me déchirant atrocement le flanc.

– Papa ! lance Vivi. Reste où tu es ! Si tu t'approches d'elle, je tire, il me reste des flèches. Sache que j'ai passé la moitié de ma vie à attendre de te mettre dans la tombe.

– Toi ? ricane-t-il, méprisant. Hormis par hasard, tu n'as aucun moyen de m'ôter la vie.

Il pose une main sur la flèche plantée dans son torse et la brise.

– À ta place, je m'inquiéteraï, menace-t-il. Mon armée se trouve tout près, de l'autre côté de la colline.

– Eh bien vas-y ! rétorque Vivi, hystérique. Va donc chercher ta maudite armée !

Madoc regarde dans ma direction. Je dois faire peur à voir, avec ma main ensanglantée pressée sur mon flanc. De nouveau, il hésite.

– Elle ne survivra pas. Laisse-moi...

En guise de réponse, trois autres flèches volent vers lui. Aucune n'atteint sa cible, preuve que l'habileté au tir de Vivi laisse à désirer. J'espère seulement que Madoc pense qu'elle l'a manqué volontairement.

Prise de vertige, je retombe sur un genou.

– Jude !

La voix de ma sœur se rapproche. Pas celle de Vivi. Celle de Taryn. Crépuscule dans une main, elle tend l'autre vers moi.

– Jude, relève-toi. Reste avec moi.

Elle doit me croire sur le point de m'évanouir.

– Je suis là, dis-je, attrapant sa main, la laissant me soutenir. Je suis là.

– Ah, Madoc, déclare Grima Mog d'une voix aigre. Ta fille m'a défiée il y a tout juste une semaine. Maintenant, je sais qui elle avait vraiment envie de tuer.

– Grima Mog, réplique mon père en inclinant légèrement la tête en signe de respect. J'ignore comment tu es arrivée ici, mais tout cela n'a rien à voir avec toi.

– Ah non ? objecte-t-elle en humant l'air.

Elle doit sentir l'odeur de mon sang. J'aurais dû mettre Vivi en garde à son sujet quand j'en avais l'occasion. Je ne comprends pas ce qu'elle fait ici, pourtant je me réjouis de sa présence.

– Je suis actuellement sans emploi, enchaîne-t-elle. Il semblerait que la Haute Cour ait besoin d'un général.

Madoc affiche fugacement un air perplexe. Il ignore qu'en réalité elle est venue avec Cardan en personne. Soudain, il saisit sa chance.

– Jude, Taryn et Vivienne ne sont plus dans les bonnes grâces de la Haute Cour, déclare-t-il. En revanche, j'ai du travail à te proposer, Grima Mog. Je te couvrirai de récompenses si tu m'aides à conquérir le trône. Contente-toi de me livrer mes filles.

Ces derniers mots prononcés dans un grondement sont valables pour nous trois. Nous, ses traîtresses de filles.

Grima Mog regarde derrière Madoc, en direction de son armée. Elle semble pensive, sans doute plongée dans le souvenir de ses propres batailles.

Jetant un petit coup d'œil à Madoc, je crache :

– Tu as donc renoncé à l'offre de la cour des Crocs ?

Les traits du visage de Grima Mog se durcissent.

Madoc me lance un regard d'abord agacé, puis peut-être chagriné.

– Si tu préfères la vengeance aux récompenses, dit-il à Grima Mog, je t’offrirai les deux. Il te suffit de m’aider.

J’étais sûre qu’il ne portait pas Nore et Jarel dans son cœur.

Grima Mog secoue la tête.

– Tes filles m’ont rétribuée en or pour les protéger et me battre pour elles. Et c’est bien ce que j’ai l’intention de faire, Madoc. Je me suis longtemps demandé qui de nous deux l’emporterait dans un combat. Et si on en faisait l’expérience ?

Il hésite, observe l’épée de Grima Mog, le grand arc noir de Vivi, Taryn et Crépuscule. Enfin, il se concentre sur moi.

– Laisse-moi te ramener au campement, Jude. Tu vas mourir.

Je refuse d’un geste de la tête.

– Je reste là.

– Alors adieu, ma fille. Tu aurais fait une parfaite bonnet-rouge.

Là-dessus, il se retire sur l’étendue de neige, sans jamais nous tourner le dos. Je le regarde s’éloigner, trop soulagée pour lui en vouloir de me faire souffrir atrocement. Autour de moi, le manteau neigeux paraît doux, comme un matelas de plumes rebondi. Je me vois m’y étendre et fermer les yeux.

– Il faut qu’on te ramène à notre campement, me supplie Vivi. Ce n’est pas loin.

Mon flanc est en feu. Je dois bouger.

Essayant de ne pas sombrer, je souffle :

– Recousez-moi. Ici.

– Elle saigne, constate Taryn. Abondamment.

Je suis frappée par une évidence : Madoc a raison. Si je n’agis pas maintenant, je mourrai dans la neige, devant mes sœurs. Je mourrai ici, et personne ne saura jamais qu’un jour, une reine mortelle a régné sur Terrafæ.

– Remplissez ma blessure de terre et de feuilles puis suturez-la, dis-je.

J’ai l’impression que ma voix vient de très loin. J’ignore si mes propos sont intelligibles. Je me souviens de la Bombe affirmant que le Grand Roi était lié à la terre et que Cardan avait puisé en elle pour se guérir. Je me souviens que la Bombe lui avait fait avaler une bouchée d’argile.

Peut-être que moi aussi, je peux me guérir seule.

– Ça va s’infecter, proteste Taryn. Jude...

Je l’interromps :

– Je ne sais pas si ça marchera. Je n’ai pas de pouvoirs magiques.

J'ai conscience de mal m'expliquer. C'est comme si tout partait à la dérive.

– Même si je suis la véritable reine, la terre ne voudra peut-être pas s'associer à moi.

– La véritable reine ? répète Taryn.

– Elle a épousé Cardan, lâche Vivi, énervée. Voilà de quoi elle parle.

– Quoi ? s'exclame Taryn, stupéfaite. Non !

Grima Mog prend la parole de sa voix râpeuse :

– Allez, vous l'avez entendue. Même si elle est l'enfant la plus stupide jamais née pour avoir réussi à se fourrer dans un tel pétrin.

– Je ne comprends pas, souffle Taryn.

– Nous n'avons pas à poser de questions, tranche Grima Mog. Si la Grande Reine de Domelfe donne un ordre, on obéit.

Je saisis la main de ma jumelle.

– Tu es bonne couturière, je marmonne. Suture-moi. S'il te plaît.

Elle acquiesce, le regard un peu affolé.

Je ne peux qu'espérer tandis que Grima Mog ôte sa cape de ses épaules pour l'étaler dans la neige. Je m'y allonge, essayant de ne pas grimacer lorsqu'elles déchirent ma robe pour exposer mon flanc.

J'entends un hoquet de stupeur.

Je lève les yeux vers le ciel. L'aube se lève. Je me demande si le Fantôme est arrivé au palais de Domelfe. Je me souviens du goût des doigts de Cardan pressés contre ma bouche, alors que la douleur ravivée irradie mon flanc. Je réprime un cri, puis un autre, quand l'aiguille plonge profondément dans la plaie. Des nuages défilent au-dessus de moi.

– Jude ?

À sa voix, je comprends que Taryn contient ses larmes.

– Ça va aller, Jude. Je crois que ça fonctionne.

Dans ce cas, pourquoi est-elle aussi émue ?

– Pas...

Je m'oblige à sourire.

– ... d'inquiétude.

– Oh, Jude ! s'écrie ma sœur.

Je sens une main posée sur mon front, si chaude que je dois être glacée.

– De toute ma vie, je n'ai jamais rien vu de tel, murmure Grima Mog.

– Hé, intervient Vivi d'une voix chevrotante. La blessure est refermée. Comment tu te sens ? Parce qu'il s'est passé un drôle de truc...

C'est comme si je me piquais avec des orties. Toutefois, la douleur intense que je ressentais auparavant a disparu. Je peux bouger. Après avoir roulé du bon côté, je parviens à me mettre à genoux. Sous moi, la laine est imbibée de sang – en si grande quantité que je n'arrive pas à croire que ce soit le mien.

Autour de la cape, je remarque de minuscules fleurs blanches qui percent la neige. La plupart sont encore en boutons ; quelques-unes s'épanouissent sous mes yeux. Je les contemple fixement.

Et tout à coup je comprends. Même si j'ai du mal à l'admettre.

Les propos de Baphen au sujet du Grand Roi me reviennent en mémoire : *Quand son sang est versé, des choses poussent.*

Grima Mog pose un genou à terre.

– Ma reine, déclare-t-elle. J'attends vos ordres.

Je n'arrive pas à croire qu'elle s'adresse à moi. Ni que la terre m'ait acceptée.

J'avais fini par me convaincre que je faisais juste semblant d'être la Grande Reine.

Un instant plus tard, l'urgence de la situation me revient brusquement. Je me relève. Si je ne me mets pas en mouvement tout de suite, je n'y serai jamais à temps.

– Je dois me rendre au palais. Vous pouvez veiller sur mes sœurs ?

Vivi me scrute d'un œil sévère.

– Tu tiens à peine debout !

– Je prendrai un étalon-séneçon, dis-je en désignant la créature d'un signe de tête. Vous n'aurez qu'à me suivre avec les chevaux.

– Où est Cardan ? Qu'est-il arrivé au gobelin qui l'accompagnait ? veut savoir Vivi, d'une voix tendue. Ils étaient censés s'occuper de toi !

– Le gobelin se fait appeler le Cafard, lui rappelle Taryn.

Reculant de quelques pas, je réponds :

– Il a été empoisonné.

Ma robe est lacérée sur le côté ; le vent souffle et charrie de la neige contre ma peau nue. Je m'oblige à avancer vers le poney, à caresser sa crinière de dentelle.

– Cardan a dû le ramener au palais au plus vite pour lui administrer un antidote. Il ne sait pas que Madoc et le Fantôme sont à ses trousses.

– Le Fantôme, répète Taryn.

– Tous ces gens qui s’imaginent qu’assassiner un roi fera d’eux de meilleurs souverains, c’est ridicule, peste Vivi. Vous imaginez un peu si, dans le monde des mortels, un avocat devait en tuer un autre pour réussir l’examen du barreau ?

Je ne vois pas de quoi elle parle. Grima Mog me jette un coup d’œil compatissant, puis sort de sa veste une petite flasque fermée par un bouchon.

– Tenez, buvez, me conseille-t-elle. Ça vous aidera à tenir.

Je ne prends pas la peine de lui demander ce que c’est. Je me contente d’en avaler une généreuse gorgée. Le liquide me brûle la gorge et me fait tousser. Sentant la chaleur se répandre dans mon ventre, je me hisse sur le dos de la monture.

– Jude, m’appelle Taryn en posant une main sur ma jambe. Fais attention à ne pas tirer sur les points.

J’acquiesce en silence. Elle détache le fourreau accroché à sa taille et me le tend.

– Prends Crépuscule, ajoute-t-elle.

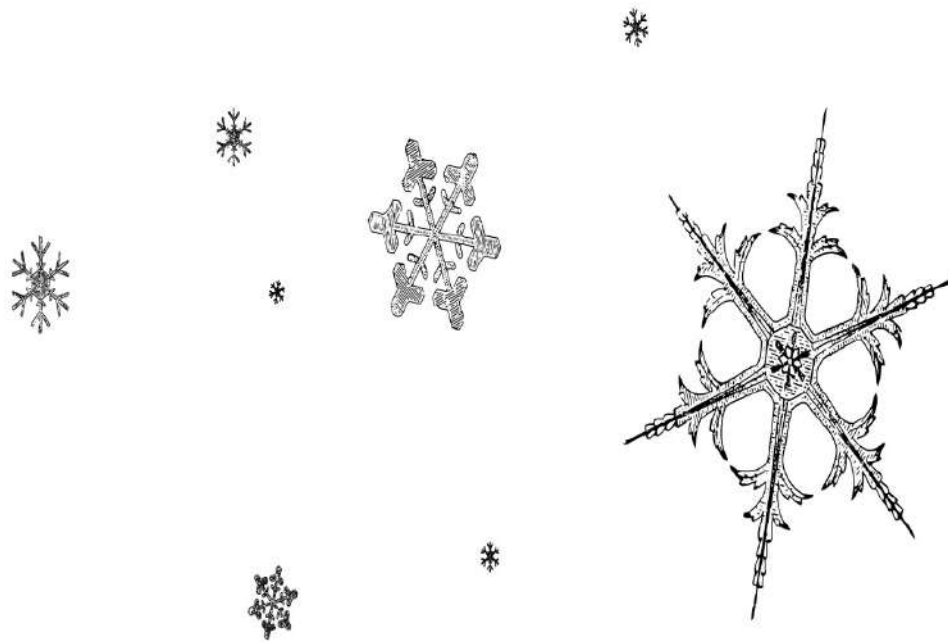
Une épée à la main, je me sens déjà mieux.

– On se retrouve là-bas, indique Vivi. Évite les chutes, si possible.

– Merci, dis-je en tendant les mains.

Vivi en prend une, Taryn serre l’autre. J’exerce à mon tour une légère pression sur leurs doigts.

Tandis que le poney s’envole, galopant dans l’air glacé, je vois les montagnes en contrebas, ainsi que l’armée de Madoc. Je regarde mes sœurs, qui se hâtent dans la neige. Mes sœurs qui, en dépit de tout, sont venues pour moi.



## Chapitre 16

Le ciel se réchauffe alors que je vole vers Domelfe. Agrippée à la crinière de l'étalon-séneçon, j'aspire de grandes bouffées d'air au goût d'embruns en regardant les vagues enfler et déferler sous moi. Même si la terre m'a sauvé la vie, je ne me sens pas encore tout à fait entière. Au moindre mouvement, mon flanc me brûle. J'ai l'impression d'être une poupée de chiffon dont les coutures menacent de craquer en laissant sortir le rembourrage.

Plus j'approche de ma destination, plus je panique.

*Ne vaudrait-il pas mieux qu'il reçoive une flèche en plein cœur, dans la salle du trône ?*

Le Fantôme a l'habitude de planifier ses assassinats à la manière des mygales fousseuses. Il repère l'endroit d'où il frappera, puis attend que sa proie se présente. Après m'avoir emmenée sur les poutres du grand hall à la cour de Domelfe pour mon premier meurtre, il m'a montré comment procéder. Malgré cet assassinat mené à bien, on n'a procédé à aucun

changement dans l'immense salle. Je le sais, car j'ai pris le pouvoir peu de temps après et décidé qu'elle resterait comme avant.

Ma première idée est de me présenter aux portes et d'exiger qu'on me conduise auprès du Grand Roi. Cardan a promis de lever mon exil. Qu'il tienne ou non parole, je pourrai au moins le prévenir que le Fantôme le menace. Mais je crains qu'un chevalier trop zélé ait le réflexe de m'ôter la vie d'abord et de porter mon message ensuite – s'il le porte.

Ma deuxième idée, c'est de m'introduire dans le palais *via* l'ancienne chambre de dame Asha pour emprunter le passage secret menant aux appartements du Grand Roi. Mais si Cardan ne s'y trouve pas, je serai coincée, car les gardes chargés de surveiller sa porte me remarqueront. Rebrousser chemin me ferait perdre un temps précieux. Or le temps presse.

La cour des Ombres a été détruite par une bombe et je ne connais pas son nouvel emplacement. Arriver par là est donc exclu.

Ce qui ne me laisse qu'une option : passer par l'entrée principale du tertre. En temps normal, personne ne prêterait attention à une mortelle, mais je suis trop connue pour que cette ruse fonctionne, à moins d'être bien grimée. Hélas, je n'ai pas accès facilement à des vêtements. Mes appartements, situés au cœur du palais, sont impossibles à atteindre. Me rendre chez Taryn, dans la propriété qui appartenait à Locke, toujours habitée par ses domestiques, présente trop de risques. En revanche, le bastion de Madoc est déserté. Je pourrais piocher dans nos anciennes tenues, toujours suspendues dans des placards oubliés...

Ça pourrait marcher.

Je survole la cime des arbres, contente d'arriver en fin de matinée alors que la plupart des gens du Peuple dorment encore. J'atterris près des écuries et mets pied à terre. Après avoir épuisé sa magie, le poney s'effondre pour redevenir tige de séneçon. Courbaturée, je me dirige lentement vers la maison. Mes peurs et mes espoirs se télescopent sous forme de phrases que je me répète en boucle :

*Faites que le Cafard s'en sorte.*

*Faites que Cardan soit sain et sauf.*

*Faites que le Fantôme rate sa cible.*

*Faites que j'arrive à entrer facilement.*

*Faites que je l'en empêche.*

Je ne prends pas le temps de me demander pourquoi je suis stressée à ce point à la perspective de sauver quelqu'un pour qui je me suis juré de ne



plus rien éprouver. Je préfère ne pas y penser.

Une fois à l'intérieur, je remarque que presque tous les meubles ont disparu. Le revêtement de ceux qui restent est déchiré, comme si des sprites ou des écureuils y avaient bâti leur nid. Mes pas résonnent quand je monte l'escalier naguère familier. Il me semble à présent inconnu. Je ne prends pas la peine d'aller dans mon ancienne chambre. Je me rends directement dans celle de Vivi, où je découvre des placards encore pleins. Je me doutais qu'elle avait laissé beaucoup d'affaires lorsqu'elle est partie vivre dans le monde des humains.

Je dégotte une paire de collants gris foncé, un pantalon et une veste ajustée. Ça suffira. Pendant que je me change, la tête me tourne. Je dois m'accrocher à l'encadrement de la porte pour retrouver mon équilibre. Après m'être déshabillée, je fais ce que j'ai évité de faire jusque-là : jeter un coup d'œil à ma blessure. Des taches de sang séché parsèment l'entaille rouge provoquée par l'épée de Madoc. Les lèvres sont proprement suturées. C'est du beau travail, soigné, et je remercie Taryn en pensée. Cependant, cette inspection rapide fait naître en moi un sentiment de malaise. Aux endroits les plus rouges, on dirait que le fil est prêt à lâcher.

Je laisse dans un coin ma robe lacérée et trempée de sang, ainsi que mes bottes. Les doigts tremblants, je coiffe mes cheveux en arrière et les attache en un chignon serré. Je le cache sous un foulard noir que j'enroule deux fois autour de ma tête. Lorsque je grimperai pour rejoindre les poutres, rien ne doit attirer l'attention.

Dans la partie principale de la maison, je trouve un luth désaccordé suspendu dans le petit salon d'Oriana, et des pots de maquillage sur une coiffeuse. Je noircis mes paupières avec du charbon, me dessine des yeux de chat et rehausse mes sourcils. Puis je prends un masque de gargouille que je fixe sur mon visage.

Dans la salle d'armes, je récupère une petite arbalète pliable. À regret, j'abandonne Crépuscule en la dissimulant du mieux que je peux parmi les autres épées. Sur un morceau de papier trouvé sur le bureau de Madoc, je griffonne à la plume un message d'avertissement :

*Préparez-vous à une tentative d'assassinat, probablement dans le grand hall. Mettez le Grand Roi à l'abri.*

Si j'arrive à faire parvenir ce mot à Baphen ou à un membre de la garde personnelle de Cardan, j'ai peut-être une chance de débusquer le Fantôme avant qu'il frappe.

Le luth à la main, je me mets en route pour le palais. Ce n'est pas loin, mais le temps que j'y arrive, une sueur froide perle à mon front. D'un côté, la terre m'a guérie, ce qui me procure l'illusion d'être invulnérable. De l'autre, j'ai failli mourir et je souffre encore beaucoup. Quelle que soit la potion que Grima Mog m'a offerte, ses effets sont en train de se dissiper.

Je repère une petite troupe de musiciens à laquelle je m'associe pour franchir les portes.

– Quel bel instrument ! me complimente l'un d'eux, un garçon aux cheveux du même vert tendre que les jeunes pousses.

Il m'observe d'un drôle d'air, comme si nous nous connaissions.

Sur une impulsion, je réplique :

– Je te l'offrirai si tu acceptes de me rendre un service.

– Lequel ? demande-t-il, méfiant.

Je lui prends la main et presse le mot dans sa paume.

– Tu veux bien porter ça à l'un des membres du Conseil Vivant, de préférence à Baphen ? Je te promets que tu n'auras pas d'ennuis.

Il hésite.

C'est à cet instant mal choisi qu'un des chevaliers m'arrête.

– Toi, la fille mortelle au masque, m'interpelle-t-il. Tu dégages une odeur de sang.

Je me retourne. Mue par le désespoir et la frustration, je réponds la première chose qui me passe par la tête :

– Normal. Je suis mortelle. Et je suis une fille. Nous saignons tous les mois. Ça revient comme les cycles de la lune.

L'air dégoûté, le chevalier me fait signe d'avancer.

Le musicien semble légèrement horrifié, lui aussi.

– Tiens, dis-je. N'oublie pas le message.

Sans attendre sa réaction, je fourre le luth entre ses bras. Puis je plonge dans la foule. Elle m'engloutit rapidement, de sorte que je peux retirer mon masque. Depuis un recoin sombre, je commence mon ascension vers les poutres du plafond.

Cette escalade est éprouvante. Les gestes lents, je me cantonne aux ombres tout en essayant de déceler les cachettes du Fantôme. En même temps, je redoute que Cardan entre dans la salle, devenant une cible. Je suis

régulièrement contrainte de marquer une pause pour observer ma position. J'ai parfois le tournis. À mi-chemin, je suis persuadée qu'un de mes points de suture a lâché. Je porte une main à mon flanc : mes doigts sont rouges. Cachée dans un entrelacs de racines, je dénoue le foulard qui me ceint la tête pour l'enrouler autour de ma taille et le serrer aussi fort que je peux le supporter.

Enfin, j'atteins une courbe du plafond où convergent plusieurs racines.

Là, j'arme mon arbalète, je positionne mes carreaux et scrute l'autre extrémité du tertre. Le Fantôme est peut-être déjà là, tapi tout près. Comme il me l'a dit quand il m'a appris à guetter une proie, le plus pénible, c'est l'inaction. Rester sur le qui-vive, ne pas sombrer dans l'ennui au point de ne plus prêter attention aux infimes mouvements des ombres. Ou, dans mon cas, ne pas me laisser distraire par la douleur.

Je dois abattre le Fantôme dès que je l'aurai repéré. Je ne peux pas me permettre d'hésiter. Il me dirait lui-même que j'ai déjà laissé passer l'occasion de le tuer. Je n'ai pas intérêt à la manquer une seconde fois.

Je pense à Madoc, qui m'a élevée dans une maison où les meurtres étaient légion. Madoc, tellement habitué à la guerre qu'il a assassiné sa propre femme, et qu'il n'aurait pas hésité à me tuer, moi aussi.

*Plonge une épée chauffée dans l'huile, et le moindre défaut deviendra fissure. Mais trempées dans le sang comme vous l'avez été, aucune de vous ne s'est brisée. Ça vous a seulement endurcies.*

Si je continue comme ça, vais-je devenir comme Madoc ? Ou vais-je me briser ?

En contrebas, quelques courtisans dansent en cercle. Ils se rapprochent, se croisent, puis se séparent de nouveau. D'expérience, je sais que les pas peuvent paraître désordonnés mais vus d'en haut, c'est une merveille de géométrie. J'observe les tables de banquet qui croulent sous les plateaux de fruits, les fromages parsemés de fleurs, les carafes pleines de vin de trèfle. Mon estomac gargouille ; la fin de la matinée a laissé place au début de l'après-midi. Les gens du Peuple sont nombreux à se rendre à la cour.

Dame Asha arrive au bras de Baphen, l'astrologue royal. Je les regarde contourner le dais, non loin du trône désert. Sept cercles de danse plus tard, Nicasia apparaît avec quelques compagnons des Fonds marins. Puis Cardan fait son entrée, entouré de sa garde, la Couronne de Sang chatoyant sur ses boucles noires comme de l'encre.

En le voyant, je ressens une dissonance vertigineuse.

Ce n'est plus celui qui, il y a peu, portait un espion empoisonné dans la neige ; qui pénétrait un campement ennemi ; qui me remettait sa cape magique. Je revois plutôt celui qui m'a poussée dans la rivière avant de s'esclaffer quand l'eau s'est refermée au-dessus de ma tête. Celui qui m'a dupée.

*Ce garçon est ton point faible.*

J'observe les convives porter des toasts que je n'entends pas et remplir des assiettes sur lesquelles s'entassent prunes fourrées, colombes embrochées et friandises emballées dans des feuilles. La tête me tourne. Quand je palpe le foulard autour de mon ventre, je réalise qu'il est imbibé de sang. Je change de position.

Mon attente est longue. J'essaie d'endiguer le saignement. Même si je commence à voir trouble, je m'efforce de rester concentrée.

En contrebas, je vois Randalin tendre une feuille à Cardan. C'est mon message. Le jeune musicien a dû finir par le transmettre. Je resserre ma prise sur mon arbalète. Enfin, ils vont escorter Cardan pour le mettre hors de danger.

Sauf qu'au lieu de prendre connaissance du mot, le Grand Roi esquisse un geste de refus, comme s'il l'avait déjà lu. Dans ce cas, que fait-il ici ?

Cet idiot aurait-il décidé de jouer les appâts ?

À cet instant, j'aperçois un léger mouvement près d'un entrelacs de racines. Une seconde, je me dis que ce ne sont que des ombres qui bougent. Puis je repère la Bombe. Les yeux plissés, elle me fixe, me montrant sa propre arbalète. Prête à tirer.

Il est trop tard quand je comprends ce qui se passe.

La cour a été avertie qu'une tentative d'assassinat aurait lieu. La Bombe s'est donc lancée à la recherche d'un assassin. Elle a trouvé quelqu'un tapi dans l'ombre, une arme à la main. Quelqu'un qui a toutes les raisons de vouloir la mort du roi : moi.

*Ne vaudrait-il pas mieux qu'il reçoive une flèche en plein cœur, dans la salle du trône ?*

Madoc m'a tendu un piège. Il n'a jamais envoyé le Fantôme à Domelfe. Il me l'a simplement fait croire pour que je me lance à sa poursuite sur les poutres. Ainsi, c'est moi qu'on va accuser. Madoc n'a pas eu besoin de m'assener le coup fatal. Il a veillé à ce que je me dirige droit vers ma condamnation.

La Bombe tire. J'esquive. Son carreau me rate, mais mon pied dérape dans mon propre sang. Je perds l'équilibre et je bascule dans le vide.

Un instant, j'ai l'impression de voler.

J'atterris lourdement sur une table de banquet, faisant valser des grenades à terre. Les fruits roulent dans des flaques d'hydromel renversé et des éclats de cristal brisé. Je jurerais que mes points ont presque tous lâché. Mon corps entier n'est que souffrance. Je n'arrive plus à respirer.

Je soulève mes paupières : des gens sont rassemblés autour de moi. Des conseillers. Des gardes. Je ne me rappelle pas avoir fermé les yeux. J'ignore combien de temps je suis restée sans connaissance.

– Jude Duarte, déclare quelqu'un. Qui a rompu son exil pour assassiner le Grand Roi.

– Votre Majesté, enchaîne Randalin. Donnez l'ordre.

Cardan traverse la salle et se dirige vers moi, comme un monstre si magnifique que c'en est ridicule. Les gardes s'écartent pour le laisser s'approcher. Si j'esquisse le moindre geste, je ne doute pas qu'ils me pourfendront.

Ma voix n'est qu'un murmure :

– J'ai perdu ta cape.

Il m'observe.

– Menteuse, réplique-t-il, les yeux brûlants de rage. Espèce de sale menteuse mortelle.

Je referme les yeux pour me protéger de la violence de ses mots. Pourquoi croirait-il que je suis venue le sauver ?

S'il m'envoie à la Tour de l'Oubli, me rendra-t-il visite ?

– Enchaînez-la, ordonne Randalin.

Jamais je n'ai aussi ardemment souhaité avoir le moyen de prouver que je dis la vérité. Hélas, je n'en ai aucun. Tous les serments que je pourrais prononcer n'ont aucun poids.

Un garde m'empoigne par le bras. Puis la voix de Cardan tranche :

– Ne la touchez pas !

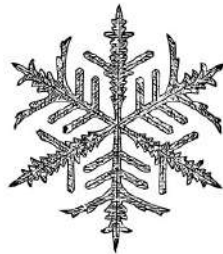
Un silence terrible s'ensuit. J'attends que Cardan prononce sa sentence. Son pouvoir est absolu. Je n'ai même pas la force de me défendre.

– Que voulez-vous dire ? s'étonne Randalin, perplexe. C'est...

– C'est mon épouse, l'interrompt Cardan d'une voix sonore qui porte à travers la salle. La légitime Grande Reine de Domelfe revenue d'exil, comme vous le constatez vous-mêmes.

Un rugissement de stupeur résonne dans la foule ; pourtant, c'est moi la plus choquée. Je tente d'ouvrir les yeux, de m'asseoir, mais les ténèbres m'enveloppent avant de m'engloutir.

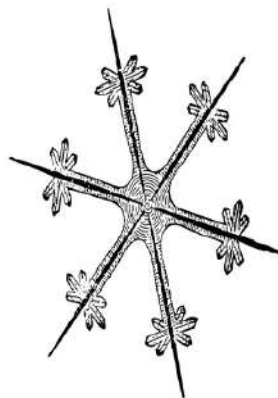
## Livre second



*Contre les fées du feu, avec les esprits de la marée,  
elle partit en guerre ;  
Une violente bataille fit rage, ressentie jusque dans l'océan, l'air et la  
terre ;  
Bien haut, souple comme le roseau,  
elle brandit son fauchon étincelant,  
Forgé pour elle par son amant-nain, aussi implacable,  
dur et brillant.  
Combattant aux côtés du roi-Elle,  
elle tua le seigneur de la terre-de-feu ;  
Tous les hôtes du feu furent mis en déroute,  
et la couronnèrent reine des conquérants ;  
Elle s'empressa de retourner chez les fées,  
suivie par un cortège triomphant.*

Philip James Bailey,  
« Un conte de fées »





## Chapitre 17

Allongée sur l'immense couche du Grand Roi, je saigne sur son royal couvre-lit. Tout mon corps me fait mal. Une vive douleur me brûle le flanc. J'ai une migraine épouvantable.

Cardan est dressé au-dessus de moi. Jetée sur un fauteuil à proximité, sa veste de velours est imprégnée d'une substance noire que je ne reconnais pas. Ses manches blanches retroussées, il nettoie avec un linge le sang qui macule mes mains.

J'essaie de parler, mais ma bouche semble pleine de miel. Je sombre à nouveau dans des ténèbres sirupeuses.

J'ignore combien de temps j'ai dormi. Longtemps sans doute. À mon réveil, j'ai terriblement soif. Désorientée, je m'extirpe du lit d'un pas chancelant. À la lueur des bougies disséminées dans la pièce, je m'aperçois que je suis toujours dans la chambre de Cardan, seule.

Je trouve un pichet d'eau que je porte à mes lèvres sans me donner la peine de prendre un verre. Je bois, bois, et bois encore, jusqu'à ce que ma

soit soit enfin étanchée. Je retourne ensuite m'effondrer sur le lit, évitant de m'appesantir sur ce qui s'est passé. La fièvre doit me faire délirer.

Je ne parviens pas à rester couchée plus longtemps. Sans me préoccuper de ma douleur, je me dirige vers la salle de toilette. La baignoire est pleine. Au contact de mes doigts, l'eau se met à scintiller. Un pot de chambre est également à ma disposition – une attention qui m'emplit d'une immense gratitude.

Précautionneusement, je me déshabille pour entrer dans le bain. Je frotte mes ongles afin d'en ôter la crasse et le sang séché, puis je lave mon visage et essore mes cheveux. Lorsque j'émerge, je me sens beaucoup mieux.

De retour dans la chambre, je me dirige vers le placard de Cardan. Après avoir passé en revue un nombre incalculable de tenues absurdes, je me rends à l'évidence : même si leur taille me convient, je ne pourrai pas les porter. Après avoir enfilé une chemise aux manches bouffantes volumineuses, je sélectionne sa cape la moins ridicule (en laine noire, bordée de fourrure de chevreuil et brodée d'un liseré de feuilles) et m'enveloppe dedans. Puis je sors dans le couloir, comptant rejoindre mes anciens appartements.

Les chevaliers en faction devant la porte de Cardan remarquent mes chevilles et mes pieds nus, ainsi que la cape que je serre autour de moi. Je ne sais pas ce qu'ils s'imaginent, mais hors de question que je me sente gênée. Forte de mon nouveau statut officiel de reine de Domelfe, je leur décoche un regard si noir qu'ils détournent la tête.

Lorsque j'entre dans les appartements que j'occupais en tant que sénéchale, Tombenloc semble surprise. Assise sur le canapé, elle joue aux cartes avec Chêne.

– Chêne ? je m'étonne.

– Salut, réplique Chêne, hésitant.

– Qu'est-ce que tu fais là ?

Il tressaille. Regrettant la dureté de ma voix, j'ajoute aussitôt :

– Excuse-moi.

Je contourne le canapé et me penche vers mon frère pour le serrer dans mes bras.

– Ça me fait plaisir de te voir. Je suis surprise, c'est tout.

J'omets de préciser que je suis également inquiète. Venir à la cour de Domelfe est dangereux pour n'importe qui, mais plus encore pour Chêne.

Malgré tout, je laisse ma tête reposer contre son cou, me délectant de son odeur qui me rappelle le terreau et les aiguilles de pin. Mon petit frère m'étreint avec une telle force que c'en est douloureux. Une de ses cornes m'érafle la mâchoire.

– Vivi aussi est là, m'informe-t-il en me relâchant. Et Taryn. Et même Heather.

– Ah bon ?

Nous échangeons un regard entendu. J'espérais que ma grande sœur et Heather se remettraient ensemble. Il n'empêche, je suis stupéfaite d'apprendre que cette dernière est revenue à Domelfe. Je ne pensais pas qu'elle accepterait de poser ne serait-ce qu'un orteil à Terrafæ avant longtemps.

– Où sont-elles ?

– Elles dînent avec le Grand Roi, répond Tombenloc. Ce jeune garçon n'avait pas envie d'y aller, alors on lui a monté un plateau.

Il y a dans ses propos une note de désapprobation que je connais bien. Pour elle, refuser l'honneur de dîner en royale compagnie prouve que Chêne est un enfant gâté.

Pour moi, cela prouve qu'il a bien retenu mes leçons.

Le plateau de nourriture, avec ses assiettes d'argent encore à demi remplies de mets délectables, m'attire irrésistiblement. Mon estomac gronde. Je ne saurais dire à quand remonte mon dernier vrai repas. Sans y être invitée, j'engloutis des aiguillettes de canard froides, du fromage et des figues. Je bois aussi un thé trop fort directement au bec de la théière.

Ma faim est si grande que le doute m'assaille.

– Combien de temps est-ce que j'ai dormi ?

– En fait, ils t'ont droguée, répond Chêne en haussant les épaules. Et c'est la première fois que tu restes debout aussi longtemps.

C'est troublant, à la fois parce que je n'en garde aucun souvenir, et parce que, tout ce temps, j'ai dû monopoliser le lit de Cardan. Je refuse d'y penser davantage, comme je préfère ne pas m'attarder sur le fait que j'ai quitté les appartements royaux vêtue simplement d'une de ses capes et d'une de ses chemises. Je récupère un de mes anciens costumes de sénéchale : un long fourreau noir au col et aux manchettes bordés d'argent. Il est peut-être trop simple pour une reine, mais Cardan est assez extravagant pour nous deux.

Une fois habillée, je retourne voir Tombenloc et lui demande :

– Tu veux bien me coiffer ?

Elle se lève d'un bond.

– Volontiers. Vous ne pouvez pas vous promener dans le palais avec l'allure que vous aviez en entrant.

Elle me conduit dans ma chambre, me pousse vers la coiffeuse et, quand je suis installée, elle tresse mes boucles châtaines en halo autour de ma tête. Puis elle peint mes lèvres et mes paupières d'une nuance rose pâle.

– Je voulais que votre coiffure rappelle une couronne, explique-t-elle. J'imagine qu'un jour ou l'autre, vous aurez tout de même droit à un vrai couronnement.

Cette perspective me grise tant elle me paraît irréaliste. Je ne comprends pas à quoi joue Cardan, et ça m'angoisse.

Je me rappelle l'époque où Tombenloc m'encourageait à me marier. J'avais alors la certitude que je m'y refusais, et cela rend encore plus étrange sa présence aujourd'hui tandis qu'elle me coiffe comme elle le faisait alors.

– Quoi qu'il en soit, tu m'as donné une apparence royale, dis-je.

Ses petits yeux noirs comme des scarabées rencontrent les miens dans le miroir. Elle sourit.

J'entends une voix douce.

– Jude ?

Taryn.

Vêtue d'une robe d'or filé, elle est magnifique avec ses joues roses et ses yeux brillants.

– Salut, dis-je.

– Tu es réveillée ! s'exclame-t-elle en se précipitant vers moi. Vivi, elle est réveillée !

Ma sœur aînée apparaît à son tour, vêtue d'un costume de velours vert bouteille.

– Tu as failli mourir, tu sais ? me lance-t-elle, furieuse. Une fois de plus !

Heather la suit, dans une robe bleu clair bordée du même rose que celui de ses cheveux frisés. Elle m'adresse un sourire compatissant que j'apprécie. C'est bon de voir quelqu'un qui ne me connaît pas assez pour être fâchée contre moi.

– Oui, dis-je. Je sais.

– Tu n'arrêtes pas de courir au-devant du danger, me sermonne Vivi. Tu dois arrêter de te comporter comme si la politique de la cour était un sport extrême ! Laisse tomber les shoots d'adrénaline.

– Je n’y suis pour rien si Madoc m’a enlevée.

Ignorant mon intervention, elle continue sur sa lancée :

– Oui, et l’instant d’après, le Grand Roi débarque chez nous, prêt à retourner toute la résidence pour te retrouver ! Et quand enfin Oriana nous demande de venir te chercher, on ne sait plus à qui faire confiance. Résultat, on a dû embaucher une bonnet-rouge cannibale pour nous escorter, au cas où. Heureusement qu’on...

– Te voir allongée dans la neige... l’interrompt Taryn. Tu étais si pâle, Jude ! Quand la végétation s’est mise à pousser et à s’épanouir autour de toi, je ne savais plus quoi penser. Tu te rends compte, des plantes ont transpercé la glace ! Ensuite, tu as repris des couleurs et tu t’es levée. Je n’en revenais pas.

– Oui, dis-je dans un souffle. Moi aussi, ça m’a pas mal étonnée.

– Tu aurais donc des pouvoirs magiques ? m’interroge Heather.

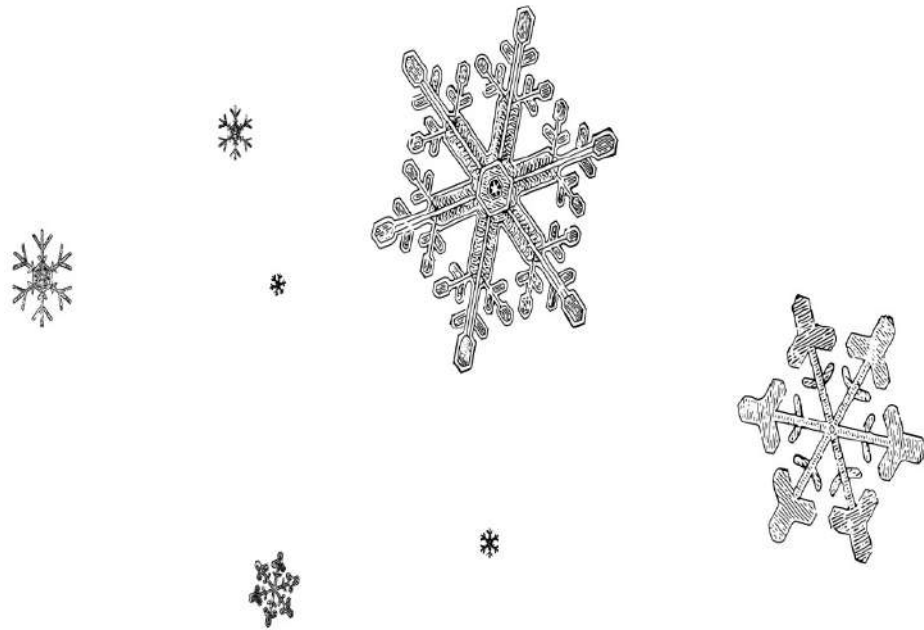
Une question bien légitime. Les mortels ne sont pas censés en avoir.

– Et je n’arrive toujours pas à croire que tu as épousé le prince Cardan ! s’exclame Taryn.

Pour une obscure raison, je ressens le besoin de me justifier. Je voudrais nier que le désir ait pu entrer en jeu. Je voudrais proclamer que, si j’ai accepté, c’était par ambition. Qui ne voudrait pas être la reine de Terrafæ ? Qui aurait refusé le marché que j’ai passé ?

– C’est juste que... tu le détestais, poursuit Taryn. Quand j’ai découvert que tu le manipulais, j’ai pensé que tu le détestais peut-être encore. Enfin... même si tu l’as épousé, il n’est pas exclu que tu le détestes toujours, et que lui aussi te déteste. J’avoue que c’est difficile à suivre.

Elle est interrompue par des coups frappés à la porte. Chêne s’empresse d’ouvrir. Comme s’il avait été invoqué par notre discussion, le Grand Roi apparaît, entouré de sa garde.



## Chapitre 18

Cardan porte un haut col rigide serti de jais. La pointe de ses oreilles est recouverte d'un manchon d'or pareil à la lame d'une dague, assorti aux paillettes dorées qui rehaussent ses pommettes. Son expression est distante.

– Allons marcher, suggère-t-il, ne me laissant guère la possibilité de refuser.

Malgré moi, mon cœur bat à toute allure. Je déteste qu'il m'ait vue si vulnérable, qu'il m'ait laissée répandre mon sang sur ses draps en fil de soie d'araignée.

– Tu es encore trop faible, proteste Vivi en saisissant ma main.

Cardan hausse les sourcils.

– Le Conseil Vivant est impatient de s'entretenir avec elle.

– Je n'en doute pas, dis-je avant de regarder mes sœurs, Heather et Chêne. Que Vivi se rassure, le seul risque que l'on prend en participant à une réunion du Conseil, c'est de mourir d'ennui.

Je me libère de la prise de Vivi, et les gardes se placent derrière nous. Cardan m'offre son bras, m'obligeant à marcher à ses côtés et non à sa

suite, comme lorsque j'étais sénéchale. Nous traversons une enfilade de salles. Lorsque nous croisons des courtisans, ils nous saluent en s'inclinant. C'est extrêmement perturbant.

Je demande d'une voix assez basse pour qu'ils ne m'entendent pas :

– Comment va le Cafard ?

– La Bombe n'a pas encore trouvé comment le réveiller, répond Cardan. Mais il y a de l'espoir qu'elle y parvienne.

Il n'est pas mort, me dis-je, c'est déjà bien. Mais s'il est parti pour dormir cent ans, lorsqu'il rouvrira les yeux, je serai dans la tombe.

– Ton père m'a fait parvenir un message très hostile, m'informe Cardan en me coulant un regard en biais. Un message dans lequel il m'accuse d'être responsable de la mort de sa fille.

– Ah.

– Il a envoyé des soldats porter la promesse d'un nouveau régime aux cours inférieures. Il les exhorte à se rendre à Domelfe pour l'entendre défier la couronne.

Il m'expose tout cela d'un ton neutre.

– Le Conseil Vivant attend que tu lui dises tout ce que tu sais à propos des projets d'invasion de Madoc et de l'épée que lui forge Grimsen, poursuit-il. Ils ont jugé ma description du campement tristement insuffisante.

– Qu'ils patientent encore un peu, dis-je. Il faut que je te parle.

Il a l'air à la fois surpris et hésitant. J'ajoute :

– Ça ne sera pas long.

La dernière chose dont j'ai envie, c'est d'avoir cette conversation, mais plus je la différerai, plus elle prendra de place dans mon esprit. Cardan a mis fin à mon exil même si, contraint et forcé, il m'avait promis de s'y engager, toutefois il n'avait aucune raison de me proclamer reine publiquement.

– Je ne sais pas ce que tu mijotes, dis-je, ni par quel biais tu comptes avoir le dessus sur moi, mais autant me l'annoncer avant qu'on se retrouve face au Conseil Vivant au complet. Vas-y, menace-moi. Fais de ton mieux dans ce que tu fais de pire.

– Effectivement, affirme-t-il alors que nous nous engageons dans un couloir menant à l'extérieur. Il faut qu'on parle.

Nous ne tardons pas à arriver dans la roseraie royale. Les gardes s'arrêtent à l'entrée pour nous laisser seuls. Nous nous avançons sur le

sentier pavé de dalles d'un quartz chatoyant. Tout est paisible. La brise charrie des parfums floraux, une senteur sauvage qui n'existe qu'à Terrafæ et qui est autant l'odeur de mon foyer que celle d'une menace.

– Je suppose que tu n'essayais pas réellement de m'abattre, déclare Cardan, puisque le message était rédigé de ta main.

– Madoc a envoyé le Fantôme...

Je m'interromps avant de reformuler :

– Je pensais qu'une tentative d'assassinat avait été décidée sur ta personne.

Cardan contemple un rosier dont les fleurs ont des pétales si noirs et brillants qu'on dirait du cuir verni.

– C'était terrifiant, confesse-t-il, de te voir chuter sur la table de banquet. Je veux dire : je suis habitué à ce que tu sois terrifiante, mais pas à avoir peur pour toi. À la suite de cet incident, j'étais furieux. Je doute avoir déjà éprouvé pareille colère.

– Les mortels sont fragiles.

– Pas toi, objecte-t-il d'un ton où semble pointer le regret. Toi, tu ne te brises jamais.

Cette affirmation est ridicule, étant donné que j'ai l'impression d'être constellée de blessures reliées entre elles par de la ficelle et de l'obstination. Malgré tout, ce qu'il dit ne me déplaît pas. D'ailleurs, tout ce qu'il me dit a tendance à trop me plaire.

*Ce garçon est ton point faible.*

– À mon arrivée, quand je me faisais passer pour Taryn, tu as affirmé m'avoir envoyé des lettres. Tu as eu l'air surpris en apprenant que je n'en avais reçu aucune. Que disaient-elles ?

Cardan se tourne vers moi, les mains croisées dans le dos.

– C'étaient essentiellement des supplications. Pour que tu reviennes. Quelques promesses indiscretes.

Il arbore son sourire moqueur, celui qui traduit sa nervosité.

Je ferme les yeux, sentant monter en moi une telle frustration que je pourrais hurler.

– Arrête de jouer. Tu m'as exilée.

– Certes, réplique-t-il. À ce propos, je n'ai eu de cesse de penser à ce que tu m'as dit, avant que Madoc t'enlève. Quand tu parlais de ruse, j' imagine que tu te réfèrais au fait que je t'ai épousée, que j'ai fait de toi une reine et que je t'ai renvoyée dans le monde des mortels ?



D'un geste de protection, je croise les bras sur ma poitrine.

– Oui, évidemment ! D'ailleurs tu as reconnu toi-même que c'était une ruse, non ?

– Pourtant, duper les gens, c'est ta spécialité, enchaîne Cardan. Nicasia, Madoc, Balekin, Orlagh... moi. Je croyais que tu m'admirerais un peu pour avoir réussi à te duper, toi. Je me doutais que tu serais fâchée, bien sûr, mais pas à ce point.

Je le dévisage, bouche bée.

– Comment ça ?

– Laisse-moi te rappeler que, jusqu'au matin suivant le jour de notre mariage, j'ignorais que tu avais tué mon frère, l'ambassadeur des Fonds marins. Quand je l'ai appris, je me suis décidé très vite. D'accord, j'étais peut-être légèrement contrarié. Je croyais que ton exil apaiserait la reine Orlagh jusqu'à ce que le traité ratifiant les engagements entre nos deux peuples soit signé. Le temps que tu déchiffres cette énigme, les négociations auraient abouti. Réfléchis : « Jude Duarte sera exilée dans le monde des mortels, tant qu'elle n'aura pas obtenu le pardon de la couronne. »

Il marque une pause puis répète :

– « Tant qu'elle n'aura pas obtenu le pardon de la couronne. » Autrement dit, celui du roi de Terrafæ. Ou celui de la reine. Tu étais donc libre de revenir quand tu le souhaitais.

Oh.

Oh.

Il n'a pas choisi ces mots au hasard. Ce n'était pas une formulation malheureuse, mais délibérée. Une énigme, rien que pour moi.

Au lieu de me sentir bête comme je le devrais peut-être, je suis envahie par une intense fureur. Je sors de la roseraie d'un pas rapide. Il s'élance à ma poursuite, m'attrape par le bras.

Je fais volte-face et le gifle. Le coup sec étale l'or sur sa pommette et fait rougir sa peau. Haletants, nous nous observons longuement. Ses yeux brillent d'une émotion qui n'a rien à voir avec la colère.

Je me sens dépassée. Comme si je coulais.

– Je ne voulais pas te blesser, affirme-t-il en saisissant ma main, sans doute pour m'empêcher de le frapper à nouveau.

Nos doigts s'entremêlent.

– Non, ce n'est pas tout à fait exact, se corrige-t-il. Je ne pensais pas que je pourrais te blesser. Je ne pensais pas que tu pourrais avoir peur de moi.

– Et alors, ça t’a plu ?

En guise de réponse, il détourne les yeux. Ça lui coûte peut-être de le reconnaître ; il n’empêche que la pulsion était là.

– Eh bien oui, j’ai été blessée, et oui, tu me fais peur, je l’admets.

Sitôt cet aveu prononcé, je le regrette. Est-ce à cause de la fatigue ou bien parce que j’ai frôlé la mort ? La vérité se bouscule pour sortir de ma bouche, accablante :

– Tu m’as toujours fait peur. Tu m’as donné toutes les raisons de craindre ta cruauté et ton humeur capricieuse. Même lorsque tu étais ligoté à une chaise dans la cour des Ombres, j’avais peur de toi. Même lorsque je pointais un couteau sur ta gorge. Et j’ai peur de toi maintenant.

Il a l’air encore plus étonné que lorsque je l’ai giflé.

Lui avouer la crainte qu’il m’a toujours inspirée m’allège d’un poids immense, sauf que ce poids est censé être mon armure et que, sans elle, j’ai peur d’être entièrement mise à nu. Malgré tout, je poursuis sans pouvoir m’arrêter :

– Je sais que tu me méprises. Alors quand tu as dit que tu me désirais, c’était le monde à l’envers. Par contre, que tu m’exiles semblait une décision logique venant de toi, dis-je en plantant mon regard dans le sien. Je me suis détestée de ne pas l’avoir vue venir. Et je me déteste de ne pas voir ce que tu me réserves maintenant.

Il ferme les yeux. Quand il les rouvre, il relâche ma main, se détournant pour me cacher son visage.

– Je comprends ton raisonnement. Je suppose que ce n’est pas facile d’avoir confiance en moi. Cependant, laisse-moi te dire une chose : moi, j’ai confiance en toi.

Il prend une profonde inspiration avant d’ajouter :

– Rappelle-toi : je n’avais aucune envie d’être Grand Roi. Tu ne m’as pas consulté avant de lâcher cette couronne sur ma tête. Tu te souviens peut-être aussi que Balekin ne voulait pas que je conserve ce titre, et que le Conseil Vivant ne m’a jamais particulièrement apprécié.

– Oui, je m’en souviens.

Balekin voulait la couronne. Quant au Conseil Vivant, il aurait souhaité que Cardan assiste aux réunions, ce qui lui arrivait rarement.

– À ma naissance, Baphen a délivré une prophétie. Il est resté inutilement vague, mais le message était clair : si je régnais, je serais un très mauvais roi.

Après une pause, il reprend :

– L’anéantissement de la couronne, la destruction du trône... Beaucoup de grands mots.

Je me souviens qu’Oriana et Madoc ont tour à tour évoqué le destin malheureux de Cardan. Cette prédiction, au-delà de la malchance, me rappelle la bataille à venir. Ainsi que mon cauchemar avec la carte des étoiles et l’encrier plein de sang.

De nouveau face à moi, Cardan me regarde de la même manière que dans mes rêves.

– Quand tu m’as obligé à œuvrer pour la cour des Ombres, je n’avais jamais considéré que ma capacité à effrayer les gens, à les charmer, était un talent, encore moins un talent précieux. Mais toi, si. Tu m’as montré comment en faire usage pour en tirer profit. Ça ne m’a jamais posé problème de jouer au méchant, et j’aurais pu devenir encore pire. En tant que Grand Roi, je pourrais être aussi monstrueux que Dain. Alors si jamais la prophétie se réalisait, il faudra que quelqu’un m’arrête. Je crois que toi, tu le pourrais.

– Que je t’arrête ? D’accord. Si tu deviens un vrai crétin et que tu représentes une menace pour Domelfe, je te couperai la tête sans hésiter.

– Tant mieux.

Il prend un air songeur.

– C’est une des deux raisons pour lesquelles je refusais de croire que tu t’étais alliée à Madoc. La deuxième, c’est que je te veux ici, à mes côtés, et que tu sois ma reine.

Il n’y a pas vraiment d’amour dans cet étrange discours ; il ne semble pas non plus contenir de ruse. Même s’il n’est pas très plaisant que Cardan m’admire avant tout pour mon caractère impitoyable, je devrais sans doute être réconfortée par le fait qu’il m’admire tout court. Il désire que je sois à ses côtés, et peut-être aussi me désire-t-il d’une autre manière. En attendre plus de sa part reviendrait à faire preuve d’avidité.

Il me gratifie d’un demi-sourire.

– Cela dit, maintenant que tu es Grande Reine et que tu es à nouveau aux commandes, je vais m’abstenir d’accomplir quoi que ce soit. Si j’anéantis la couronne et que je détruis le trône, ce sera par pure négligence.

Sa remarque me fait rire.

– C’est donc ça, ton excuse pour rester les bras croisés ? Tu dois te vautrer dans la décadence à plein temps, sans quoi une vague prophétie

risquerait de se concrétiser ?

– Exactement.

Il pose sa main sur mon bras. Son sourire s'évanouit.

– Veux-tu que j'informe les membres du Conseil que tu les verras une autre fois ? Te trouver des prétextes, ce serait nouveau pour moi.

– Inutile. Je suis prête.

Cette conversation m'a étourdie. Je ne peux pas m'empêcher de fixer les paillettes d'or que ma gifle a étalées sur sa pommette, comme je ne cesse de penser au regard qu'il a posé sur moi lorsqu'il a saisi ma main. C'est ma seule excuse pour n'avoir pas remarqué qu'il m'a ramenée dans ses appartements – qui sont aussi les miens, je suppose, puisque nous sommes mariés.

Je m'étonne :

– Le Conseil doit se tenir ici ?

– Je pense que les conseillers avaient prévu de te tendre une embuscade, m'explique-t-il avec une moue. Comme tu le sais, ils aiment fourrer leur nez partout et détestent être tenus à l'écart de ce qui est important – royale convalescence incluse.

J'imagine combien il aurait été horrible de me réveiller en présence du Conseil Vivant au complet, alors que je suis à peine remise de ma blessure, nue et crasseuse. Je puise dans cette colère, espérant que cela me conférera une aura royale.

Quand nous entrons, Fala le grand bouffon somnole par terre, près de la flambée. Les autres membres du Conseil (Randalin avec ses cornes de bélier ; Baphen, caressant sa barbe bleue ; le sinistre Mikkel de la cour des Unseelie ; Nihuar au physique d'insecte, représentante des Seelie) sont assis en cercle, à l'évidence contrariés par l'attente.

– Reine sénéchale, lance Fala en se levant d'un bond avant d'exécuter une extravagante révérence.

Randalin me jette un regard courroucé. Les autres s'apprêtent à se lever. Je me sens extrêmement mal à l'aise.

– Non, s'il vous plaît, dis-je. Restez assis.

Les conseillers et moi entretenons des relations tendues. En tant que sénéchale, je leur refusais souvent des audiences avec le Grand Roi. Je pense qu'ils me soupçonnaient d'avoir obtenu ce poste principalement grâce à mon aptitude à mentir pour lui.

Quelles que soient mes compétences, je doute qu'ils me croient qualifiée pour mon nouveau rôle.

Avant qu'ils confirment leurs réticences, je me lance dans la description du campement de Madoc. Bientôt, je dessine les cartes marines et dresse la liste des factions qui combattront à ses côtés. Cardan intervient lorsque certaines informations lui reviennent en mémoire.

Domelfe a l'avantage du nombre et Cardan peut puiser dans les pouvoirs de la terre, que j'en sois capable ou non. Bien entendu, il y a aussi le problème de l'épée façonnée par Grimsen.

– Un duel ? s'étonne Mikkell. Madoc doit confondre le Grand Roi avec une personne assoiffée de sang. Vous, peut-être ?

Venant de lui, ce n'est pas exactement une insulte.

– Il est vrai que Jude a fait alliance avec Grima Mog, constate Randalin.

Ce dernier ne m'a jamais portée dans son cœur. Je doute que les récents événements aient amélioré l'opinion qu'il a de moi.

– Profiter d'être exilée pour recruter de célèbres bouchers, on n'en attendait pas moins de vous, ajoute-t-il.

– Est-ce vous qui avez tué Balekin ? me demande Nihuar, incapable de réprimer plus longtemps sa curiosité.

– Oui, dis-je. Après qu'il a empoisonné le Grand Roi.

– Empoisonné ? répète-t-elle, ébahie, les yeux rivés sur Cardan.

Se prélassant dans un fauteuil, ce dernier hausse les épaules, l'air de s'ennuyer plus que jamais.

– Est-il indispensable de vous signaler le moindre incident ? ironise-t-il.

Randalin mord aussitôt à l'hameçon, bouffi d'agacement.

– Votre Majesté, nous avons été amenés à croire que l'exil de votre épouse était justifié. Et que, si vous souhaitiez vous marier, vous consulteriez...

– L'un de vous deux au moins aurait pu nous avertir... l'interrompt Baphen.

Voilà le véritable objet de cette entrevue. Ils aimeraient savoir s'il y avait un quelconque moyen d'annuler mon accession au trône.

Cardan lève une main.

– Non, non, ça suffit. Tout cela est trop fastidieux à expliquer. Je déclare cette réunion terminée.

D'un léger geste des doigts, il incite les membres du Conseil à se retirer.

– Laissez-nous. Vous me fatiguez, tous.

J'ai encore bien du chemin à parcourir avant d'atteindre un tel niveau d'arrogance décomplexée.

Mais elle est suivie d'effet. Les conseillers ont beau grommeler, ils se lèvent pour sortir. Avant de s'éclipser, Fala m'envoie un baiser.

Cardan et moi sommes seuls depuis quelques secondes quand soudain des coups secs sont frappés à la porte secrète des appartements du Grand Roi. Avant que nous ayons le temps de nous lever, la Bombe pousse le panneau et entre, un plateau chargé d'un service à thé dans les mains. Ses cheveux blancs sont ramenés en un chignon haut. Si elle est épuisée ou triste, son visage n'en montre rien.

– Longue vie à Jude ! proclame-t-elle avec un clin d'œil avant de poser le plateau, faisant tinter la porcelaine. Et ce n'est pas grâce à moi.

Je souris.

– Heureusement que tu es nulle au tir.

Elle brandit un paquet d'herbes.

– Cataplasme. Pour ôter toute fièvre au sang et accélérer la guérison du patient. Hélas, cela n'émoussera pas ta langue acérée.

Elle extirpe quelques bandages de son manteau puis se tourne vers Cardan :

– Vous ne devriez pas rester là.

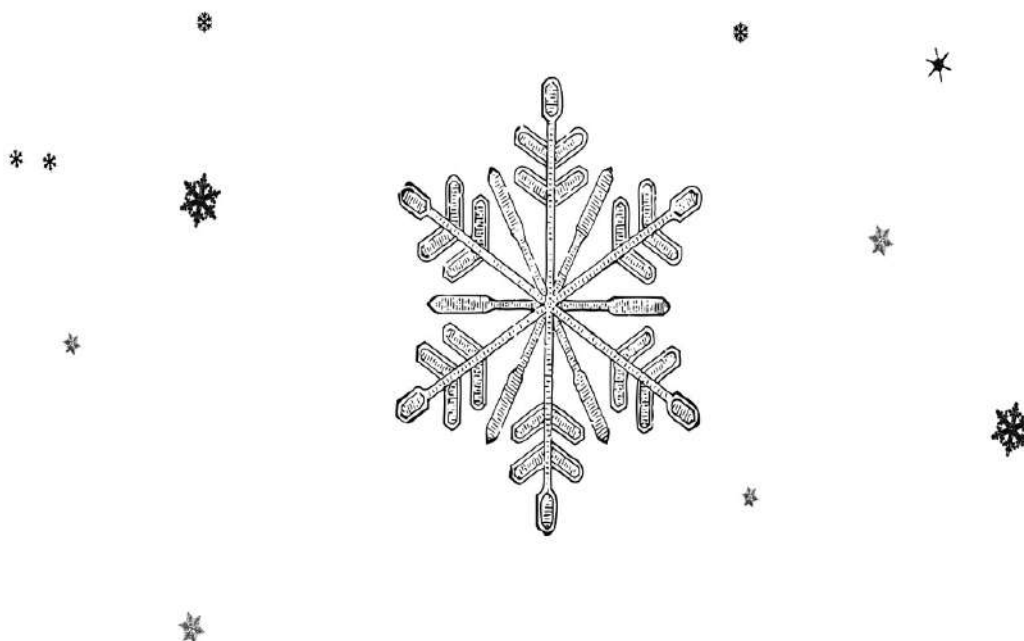
– Je suis ici chez moi, fait-il remarquer, offensé. Et Jude est mon épouse.

– C'est ce que vous racontez à tout le monde, rétorque la Bombe. Mais je vais retirer ses points. Ça m'étonnerait que vous ayez envie d'y assister.

– Oh, ça reste à prouver, dis-je. Il a peut-être envie de m'entendre crier.

– J'apprécierais, en effet, affirme Cardan en se levant. Peut-être que cela arrivera un jour.

En partant, il porte une main à mes cheveux. Un effleurement sitôt esquissé, sitôt disparu.



## Chapitre 19

Le retrait des points est une opération longue et douloureuse. Ma sœur a accompli un beau travail de suture, si bien que j'ai l'impression qu'elle m'a brodé le flanc. La Bombe se retrouve avec une ribambelle de minuscules points dont les fils doivent être coupés puis retirés un à un avant qu'elle y applique un baume.

Je m'écrie pour la énième fois :

– Aïe ! On est vraiment obligées de les enlever ?

La Bombe pousse un long soupir.

– Il y a des jours que ça aurait dû être fait.

Je me mords la langue pour réprimer un autre cri de douleur. Quand je suis de nouveau capable de parler, je lui demande :

– Cardan a dit que tu avais encore de l'espoir, pour le Cafard ?

Penchée sur moi, alors que je respire son odeur de cordite et d'herbes amères, la Bombe prend un air ironique.

– Quand il s'agit de lui, j'ai toujours de l'espoir.

On frappe discrètement à la porte. La Bombe me regarde, dans l'expectative.

– Entrez, dis-je en baissant ma robe pour dissimuler mon flanc couturé.

Une messagère aux petites ailes de papillon de nuit, visiblement stressée, entre dans la pièce, m'accordant un répit temporaire. Elle s'incline en une profonde révérence. Elle semble sur le point de s'évanouir. Peut-être est-ce dû au petit tas de fils ensanglantés.

Je songe à me justifier, ce qui en plus d'être considéré comme indigne d'une reine aurait pour conséquence de nous plonger l'une et l'autre dans l'embarras. Je préfère donc lui adresser ce que j'espère être un sourire encourageant.

– Oui ?

– Votre Majesté, commence-t-elle. Dame Asha souhaiterait vous voir. Elle m'envoie vous dire de la rejoindre dans la chambre où elle se languit.

La Bombe ricane.

« Se languit », articule-t-elle en silence.

Je réplique avec autant de noblesse que possible :

– Dis-lui que j'irai la voir dès que je serai en état de me lever.

À l'évidence, ce n'est pas la réponse que sa maîtresse attendait, mais la messagère n'est pas en position d'objecter. Après avoir hésité un instant, elle semble s'en rendre compte. Penaude, elle me salue de nouveau et se retire.

– Tu es la Grande Reine de Domelfe, Jude ! Agis comme telle, me sermonne la Bombe en m'observant d'un air sérieux. Tu ne devrais autoriser personne à te donner des ordres. Pas même moi.

Je proteste :

– Quoi, je lui ai dit non !

Elle s'attaque à un autre point de suture sans faire preuve de douceur.

– Dame Asha n'a pas à être placée en priorité dans ton emploi du temps juste parce qu'elle l'a demandé. Elle ne devrait pas exiger de la reine que ce soit elle qui vienne la voir. D'autant plus que tu es affaiblie ! Elle, elle paresse au lit pour se remettre du traumatisme que lui a causé ta chute.

– Aïe ! je m'exclame sans trop savoir si c'est en réaction à ma chair qui tiraille, à ses remontrances méritées ou à sa critique cinglante de dame Asha.



Une fois que la Bombe en a terminé avec moi, j'ignore ses excellents conseils et je me dirige vers la chambre de dame Asha.

Je suis d'accord avec l'espionne, mais j'ai quelque chose à dire à la mère de Cardan, et le moment me paraît tout à fait opportun.

Alors que je traverse le couloir, Val Moren, le sénéchal mortel du précédent Grand Roi, me barre le passage en tendant sa canne devant moi. Un éclat malicieux illumine son regard.

– Quel effet cela fait-il d'avoir été élevée à une hauteur aussi vertigineuse ? m'interroge-t-il. Craignez-vous une nouvelle chute ?

Je le foudroie du regard.

– Tu aimerais bien le savoir, je parie.

– Je vous sens hostile, ma reine, réplique-t-il avec un grognement. Ne devriez-vous pas vous montrer gentille avec votre sujet le plus inférieur ?

– Gentille ?

Avant, j'avais peur de lui, de ses terribles mises en garde et de ses yeux fous, mais c'est du passé.

– Toutes ces années, tu aurais pu nous aider, ma jumelle et moi, je rétorque. Tu aurais pu nous enseigner comment survivre ici en tant que mortelles. Pourtant, tu nous as laissées nous débrouiller, alors que nous sommes semblables, toi et moi.

Il me scrute, les yeux plissés.

– Semblables ? répète-t-il. Croyez-vous qu'une graine qui germe dans un sol de gobelin donnera la même plante que si elle avait poussé dans le monde des mortels ? Non, petite graine. J'ignore ce que vous êtes, mais vous et moi ne sommes pas semblables. Pour ma part, je suis venu ici alors que ma croissance était achevée.

Sur ces mots, il poursuit sa route. D'un œil noir, je le regarde s'éloigner.

Je trouve dame Asha allongée dans un lit à baldaquin, la tête posée sur des oreillers. Avec ses cornes, elle doit avoir du mal à trouver une position confortable, mais j'imagine qu'à force, on s'y habitue.

Deux courtisans sont assis derrière elle. L'un, en robe, est de sexe féminin ; l'autre, de sexe masculin, en pantalon et vêtu d'un manteau qui laisse paraître ses ailes délicates, est occupé à lire un recueil de sonnets cancaniers. La servante qui m'a délivré le message de dame Asha allume des bougies. Une odeur de sauge, de trèfle et de lavande embaume l'air.

À mon arrivée, les courtisans restent assis bien plus longtemps qu'ils le devraient, et lorsqu'ils daignent enfin se lever pour me saluer, ils le font

avec une nonchalance délibérée. Toujours couchée, dame Asha m'observe avec un petit sourire, comme si un secret honteux nous liait, elle et moi.

Je songe à ma mère. Cela ne m'était pas arrivé depuis longtemps. Je revois sa façon de rejeter la tête en arrière quand elle riait. Je me rappelle qu'elle nous autorisait à veiller tard en été et qu'on s'amusait à se pourchasser, mes sœurs et moi, dans le jardin au clair de lune, les mains poisseuses de glace à l'eau, l'air imprégné de l'odeur nauséabonde qui émanait de la forge de papa. Je me souviens que le lendemain je me réveillais tard, et que je regardais des dessins animés dans le salon, la peau constellée de piqûres de moustiques. Je me rappelle ses bras autour de moi lorsqu'elle me portait pour regagner la maison quand, après un long trajet, je m'étais assoupie dans la voiture.

Qui serais-je sans ces souvenirs ?

– Ne prenez pas la peine de vous lever, dis-je à dame Asha.

Elle a l'air surprise puis offensée que je sous-entende qu'elle me doit certains égards dus à mon rang. L'œil brillant du courtisan me pousse à croire qu'il va s'empresse de se retirer pour raconter à toute la cour sans exception la scène dont il vient d'être témoin. Je doute fort que l'anecdote soit flatteuse pour moi.

– Nous nous reverrons plus tard, lance dame Asha à ses amis d'un ton froid.

Ils acceptent d'être congédiés sans sourciller. Après s'être de nouveau inclinés (un salut qui cette fois nous est destiné à toutes les deux), ils s'éloignent, attendant à peine que la porte soit refermée pour chuchoter entre eux.

– Votre visite est sans doute une marque de bonté, déclare la mère de Cardan, puisque vous venez à peine de revenir parmi nous. Et d'accéder au trône.

Je m'oblige à ne pas sourire. Cette incapacité à mentir des gens du Peuple engendre des tournures de phrase intéressantes.

– Approchez, poursuit-elle. Asseyez-vous un moment avec moi.

Je sais que la Bombe dirait que je laisse encore dame Asha me dicter ma conduite, mais il me paraît mesquin de protester contre ce petit abus d'autorité.

– Lorsque je vous ai fait sortir de la Tour de l'Oubli pour vous conduire à mon repaire d'espions, dis-je au cas où elle aurait besoin qu'on lui rappelle qu'elle devrait veiller à ne pas me fâcher, vous prétendiez vouloir être tenue

à l'écart de votre fils, le Grand Roi. Pourtant, vous semblez vous être réconciliés. Cela doit vous faire plaisir.

Elle fait la moue.

– Cardan n'a pas été un enfant facile à aimer, et ça a empiré avec le temps. Il hurlait pour que je le porte. Une fois dans mes bras, il me mordait et distribuait des coups de pied pour que je le libère. Lorsqu'il trouvait un nouveau jeu, il en était obsédé puis il en brûlait chaque pièce. Dès lors que vous ne représenterez plus un défi pour lui, il vous méprisera.

– C'est par pure bonté d'âme que vous me mettez en garde ?

Elle sourit.

– Je vous mets en garde parce que ça n'a pas d'importance. Vous êtes déjà condamnée, reine de Domelfe. Vous l'aimez. Vous l'aimiez déjà lorsque vous m'avez interrogée à son sujet plutôt qu'au sujet de votre mère. Vous l'aimerez toujours, jeune mortelle, longtemps après que ses sentiments pour vous se seront évaporés comme la rosée matinale.

Malgré moi, je repense au silence de Cardan lorsque je lui ai demandé s'il aimait que j'aie peur. Une part de lui se délecte toujours de la cruauté. Même s'il a changé, rien ne l'empêche de changer à nouveau.

Je déteste que les émotions l'emportent sur ma raison. Ça me rend faible. Paradoxalement, ma crainte d'être prise pour une idiote m'a justement rendue idiote. J'aurais dû décrypter l'énigme de Cardan bien plus tôt. Même si je n'avais pas compris que c'en était une, il y avait une faille à exploiter. Mais j'étais si honteuse de m'être laissée duper que je ne cherchais plus le moyen de déjouer sa ruse.

Ce n'est peut-être pas la pire chose que de vouloir être aimée quand on ne l'est pas. Même quand c'est douloureux. Être humain n'est peut-être pas toujours synonyme de faiblesse.

Et si le problème, c'était la honte ?

Toutefois, ce n'est pas comme si mes peurs expliquaient à elles seules mon si long exil.

– C'est pour cette raison que vous avez intercepté les lettres qu'il m'a envoyées ? Pour me protéger ? Ou était-ce parce que vous redoutiez que son intérêt pour moi perdure ? Car, ma dame, je représenterai toujours un défi.

J'avoue que je bluffe en affirmant qu'elle a intercepté les lettres de Cardan.

Cependant, rares sont ceux qui ont le pouvoir d'empêcher qu'un message du Grand Roi soit remis à son destinataire. Il est impossible qu'un

ambassadeur d'un royaume étranger ou un membre du Conseil Vivant s'en soit chargé. De plus, je doute que dame Asha m'apprécie.

Elle me regarde avec douceur.

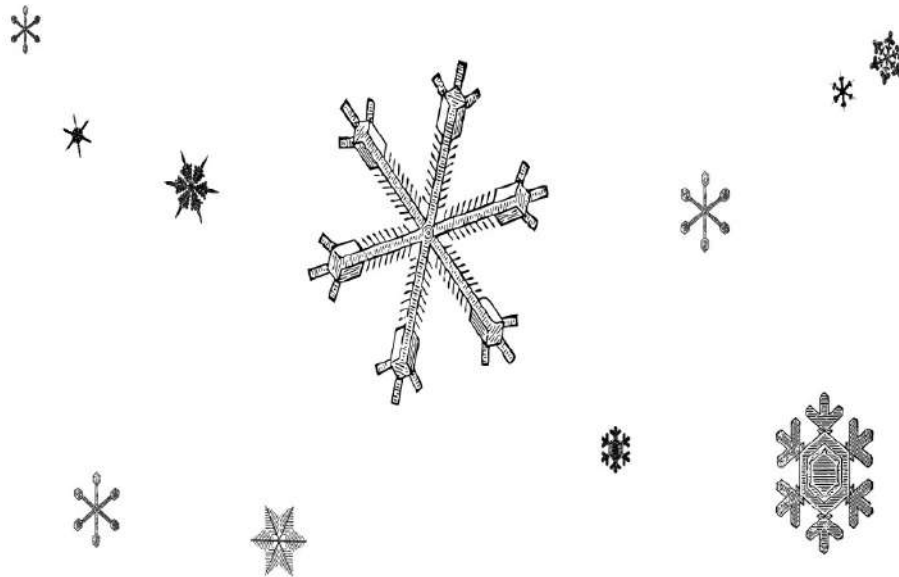
– Bien des choses se perdent. Ou sont détruites.

Étant donné son incapacité à mentir, c'est presque un aveu de sa part.

– Je vois, dis-je en me levant. Dans ce cas, je vais suivre vos conseils en prenant soin de respecter l'esprit dans lequel vous me les avez prodigués.

Arrivée à la porte, je me retourne et ajoute une remarque qui, je l'espère, lui déplaira profondément :

– La prochaine fois, j'attends de vous que vous me saluiez d'une révérence.



## Chapitre 20

Je suis à mi-chemin des appartements royaux lorsqu'une pixie chevalier s'empresse de me rejoindre. Sa peau bleu céruleen se reflète sur son armure polie.

– Votre Majesté, venez vite, dit-elle en posant une main sur son cœur.

– Fand ?

Lorsque je suivais les cours au palais, elle et moi aspirions à devenir chevalières. On dirait bien que l'une de nous deux a réalisé son rêve.

Elle semble surprise que je me souvienne d'elle. Notre dernière rencontre n'est pourtant pas si lointaine. Elle aussi doit penser que mon ascension dans les hautes sphères a été si rapide que l'altitude pourrait avoir altéré ma mémoire.

Je rectifie :

– Ou plutôt *Sir* Fand.

Elle esquisse un sourire que je lui rends. Nous n'étions pas amies, mais nous nous entendions bien – ce qui, pour moi, était une rareté à la Haute Cour.

– Pourquoi cette urgence ?

Elle reprend un air sérieux.

– Un bataillon des Fonds marins vous attend dans la salle du trône.

– Ah, dis-je.

Je la laisse m'escorter à travers les couloirs. Quelques créatures du Peuple s'inclinent sur mon passage, d'autres s'en abstiennent ostensiblement. Ne sachant guère comment réagir, je décide de toutes les ignorer.

– Vous devriez avoir votre garde personnelle, suggère Sir Fand qui marche trois pas derrière moi.

Apparemment, chacun a son mot à dire sur ma façon de procéder. Au moins, dans le cas présent, mon silence est suffisamment éloquent pour inciter Fand à se taire.

À notre arrivée, je trouve le tertre presque désert. Randalin tord ses mains noueuses en observant les soldats des Fonds marins : des selkies et des créatures du Peuple dont le teint pâle me rappelle les êtres qu'ils nomment « les noyés ». Nicasia est à leur tête, dans une armure d'écailles irisées, les cheveux ornés de dents de requin. Les yeux rouges et gonflés, comme si elle avait pleuré, elle tient les mains de Cardan serrées dans les siennes. En le voyant penché vers elle, je me souviens qu'ils étaient amants autrefois.

Lorsqu'elle remarque ma présence, elle fait volte-face, folle de rage.

– Tout ça, c'est la faute de ton père !

La surprise me fait reculer d'un pas.

– Quoi ?

– La reine Orlagh, intervient Cardan, exagérément calme. Apparemment, elle a reçu un carreau d'elfe qui s'est enfoncé profondément dans sa chair, sans toutefois atteindre son cœur. Lorsqu'on tente de le retirer, il résiste aux extractions, qu'elles soient magiques ou non. Il bouge comme s'il était vivant. Il contient peut-être du fer.

Je m'immobilise, l'esprit en ébullition. Le Fantôme. Voilà où Madoc l'a envoyé, dans la mer et non à Domelfe. Non pour assassiner la reine, ce qui aurait provoqué la colère du Peuple marin et consolidé les accords que ce dernier a passés avec Cardan, mais pour la blesser et avoir un droit de vie ou de mort sur elle. Pourquoi les sujets d'Orlagh prendraient-ils le risque de s'attaquer à Madoc dans ces conditions ?

– Je suis vraiment désolée, dis-je.

Une réplique aussi humaine qu'inutile, mais c'est ce qui me vient quand même.

Nicasia grimace.

– Tu peux l'être.

Elle lâche enfin les mains de Cardan, visiblement à regret. Il fut un temps où elle l'aurait épousé. Je doute fort que mon retour suffise à la faire renoncer à ce projet.

– Je dois me rendre au chevet de ma mère, poursuit-elle. Le chaos règne à la cour des Fonds marins.

Il n'y a pas si longtemps, Nicasia et Orlagh m'ont retenue prisonnière, enfermée dans une cage, et ont tenté d'anéantir ma volonté. Parfois, dans mes cauchemars, je suis toujours là-bas ; je continue à flotter dans le froid et l'obscurité.

– Nous sommes tes alliés, Nicasia, lui rappelle Cardan. Si tu as besoin de nous...

– Je compte sur toi pour venger ma mère, à défaut d'autre chose, rétorque-t-elle.

Là-dessus, après m'avoir jeté un dernier regard hostile, elle quitte la salle. Ses soldats lui emboîtent le pas.

Encore sous le choc de la manœuvre ambitieuse de Madoc, je ne réagis pas. Organiser l'assassinat d'Orlagh est une entreprise difficile : elle est l'un des souverains les plus anciens de Terrafæ, plus anciens encore qu'Eldred. L'avoir blessée sans la tuer me paraît plus difficile encore.

– Maintenant qu'Orlagh est en position de faiblesse, il n'est pas impossible que son trône soit menacé, annonce Randalin avec regret, comme s'il doutait que Nicasia se montre à la hauteur des responsabilités qui vont lui incomber. La mer est un monde violent.

Je lui demande :

– A-t-on arrêté l'auteur de la tentative d'assassinat ?

Randalin m'observe en fronçant les sourcils, comme souvent lorsque je lui pose une question dont il ignore la réponse et qu'il ne veut pas le reconnaître.

– Je ne crois pas, non. Si c'était le cas, nous en aurions été informés.

Autrement dit, il n'est pas impossible que le Fantôme vienne à Domelfe. Et Cardan est toujours en danger. De plus, nos alliés sont moins nombreux qu'avant. C'est le problème lorsqu'on opte pour le mode défensif : on ne

sait jamais où l'ennemi va frapper. Il faut donc mettre en œuvre plus de ressources pour parer à toute éventualité.

– Les généraux voudront revoir leur stratégie, enchaîne Randalin en lançant un regard appuyé à Cardan. Nous devrions peut-être les convoquer.

– Oui, réplique Cardan. Je suppose.

Nous nous rendons dans la salle des stratèges où nous sommes accueillis par un repas froid composé d'œufs de canard, de pain aux raisins et de tranches de rôti de sanglier aussi fines que du papier. La cuisinière en chef, une large femme aux membres longs et fins, nous attend avec les généraux. Les discussions, qui concernent tout d'abord la planification de la guerre, prennent rapidement un tour festif : quelles distractions offrir lors de la venue prochaine des seigneurs et dames des cours inférieures ?

Le nouveau grand général se révèle être un ogre du nom de Yorn. Il a été nommé pendant mon exil. Je n'ai rien entendu de négatif sur lui ; cependant, sa conduite atteste une anxiété certaine. Il arrive à grandes enjambées avec trois de ses généraux et moult questions sur les cartes et les informations que j'ai fournies au Conseil Vivant. Hésitant, il tente d'élaborer une nouvelle stratégie navale.

Une fois de plus, j'essaie de deviner quelle sera la prochaine attaque de Madoc. C'est comme si j'avais sous les yeux les pièces d'un puzzle presque complet sans parvenir à les assembler. Une seule certitude : Madoc condamne les issues, élague les variables et réduit notre capacité à le prendre par surprise afin que ses projets aient toutes les chances d'aboutir.

Il ne me reste plus qu'à espérer que nous arriverons malgré tout à le surprendre à notre tour.

– Nous devons passer à l'offensive dès l'instant où ses navires apparaîtront à l'horizon pour le priver de la possibilité de négocier, propose Yorn. Ce sera plus difficile sans le concours des Fonds marins, mais pas impossible. Nous avons toujours l'avantage du nombre.

Comme l'exige la coutume du Peuple en matière d'hospitalité, si Madoc le demande, il peut être accueilli à Domelfe avec une petite délégation afin de discuter de la manière d'échapper à la guerre. Tant qu'il ne brandit pas d'arme, il peut manger, boire et parlementer avec nous le temps qui lui convient. S'il part sans qu'aucune solution ne soit trouvée, le conflit reprendra exactement là où il s'était interrompu.

– Il nous enverra un oiseau, déclare Baphen. Ses navires pourraient arriver enveloppés dans le brouillard ou les ombres. Nous ignorons de quels



pouvoirs magiques il dispose.

– Il veut un duel, dis-je. Dès qu’il aura dégainé son arme, il rompra les termes de la négociation. On ne peut pas l’autoriser à débarquer accompagné d’une armée importante pour discuter de la paix.

– Il vaudrait mieux déployer une flotte autour des îles, suggère Yorn en déplaçant à nouveau des pièces sur une magnifique carte d’Insweal, Insmire, Insmoor et Insear. Nous pouvons empêcher les soldats de Madoc de débarquer. Et abattre tout oiseau volant dans notre direction. Il nous est possible d’augmenter nos effectifs en y joignant nos alliés des cours inférieures.

– Et si Madoc obtient l’aide des Fonds marins ? je questionne.

Les conseillers me regardent, ébahis.

– Nous avons signé un traité, objecte Randalin. Peut-être n’êtes-vous pas au courant puisque vous...

N’ayant aucune envie de revenir sur mon exil, je l’interromps :

– Oui, votre traité est valable actuellement. Mais Orlagh pourrait transmettre la couronne à sa fille. Une fois reine, Nicasia serait libre de s’allier à Madoc. Rappelez-vous que la cour des Crocs, après avoir placé un changelin sur son trône, a pris la liberté de se soulever contre Domelfe. De plus, Nicasia pourrait très bien s’allier à Madoc s’il acceptait de soigner Orlagh.

Yorn, qui étudie les cartes d’un air préoccupé, se tourne vers Cardan :

– Croyez-vous que ce soit probable ?

Le Grand Roi répond d’un geste nonchalant.

– Jude aime toujours envisager le pire, que ce soit chez ses ennemis ou ses alliés. Mais de temps à autre, elle se trompe sur notre compte.

Je rétorque à voix basse :

– Je ne me rappelle pas que ce soit déjà arrivé.

Il arque un sourcil.

À cet instant, Fand entre dans la pièce, visiblement gênée.

– Je vous demande pardon, mais je... J’ai un message pour la reine, balbutie-t-elle, nerveuse. De la part de sa sœur.

– Comme vous le voyez, la reine... commence Randalin.

– Quelle sœur ?

Je traverse la salle pour la rejoindre.

– Taryn, répond Fand qui semble plus calme maintenant qu’elle s’adresse à moi seule.

Elle reprend d'une voix plus basse :

– Elle demande que vous la retrouviez dans l'ancienne demeure du Grand Roi.

– Quand ? dis-je, mon cœur battant deux fois plus vite.

Taryn est prudente, soucieuse du respect de la propriété d'autrui. Elle n'aime ni les messages codés, ni les lieux de rencontre sinistres. Si elle réclame ma présence au Manoir Creux, c'est qu'il y a un problème grave.

– Dès que vous pourrez vous libérer, m'informe Fand.

– J'arrive tout de suite, dis-je avant de me tourner vers les conseillers, les généraux et le Grand Roi. J'ai un souci d'ordre familial. Veuillez m'excuser.

– Je t'accompagne, propose Cardan en se levant.

J'ouvre la bouche afin d'énumérer les raisons pour lesquelles il ne peut pas venir. Mais lorsque je plonge mon regard dans ses yeux cernés d'or et qu'il me contemple en battant des paupières d'un air innocent, je comprends que rien ne l'empêchera de me suivre.

– Bien, ajoute-t-il en passant à côté de moi. La question est réglée.

Yorn a l'air légèrement soulagé de nous voir partir. Sans surprise, Randalin semble agacé. Baphen est occupé à manger un œuf de canard tandis que les généraux sont en pleine conversation au sujet du nombre de cours inférieures qui pourront fournir une flotte, et sur la manière de les faire apparaître sur leurs cartes.

Une fois dans le couloir, je suis contrainte d'allonger le pas pour ne pas me laisser distancer par Cardan.

– Tu ne sais même pas où nous allons !

Il repousse les boucles noires de son visage.

– Fand, où allons-nous ? s'enquiert-il.

La pixie affiche une expression misérable puis répond :

– Au Manoir Creux.

– Ah, dit Cardan. Dans ce cas, ma présence est bel et bien utile. Tu auras besoin de moi pour amadouer la porte.

Le Manoir Creux était la propriété de Balekin, le premier des frères aînés de Cardan. Considéré comme le plus influent des Passereaux (le cercle de la Haute Cour le plus versé dans les festins, la débauche et les excès), Balekin était connu pour ses fêtes décadentes. Il dupait les mortels qu'il soumettait à sa volonté, les ensorcelant pour qu'ils ne conservent que les souvenirs qu'il avait choisis. Il était affreux avant même de mener un coup d'État sanglant contre sa famille afin de s'emparer du trône.

C'est aussi lui qui a recueilli et élevé Cardan.

Lorsque ce dernier envoie Fand chercher le carrosse royal, je m'apprête à protester que nous pouvons faire le trajet à cheval, mais j'ignore si je suis suffisamment remise pour me le permettre. Quelques minutes plus tard, je grimpe dans le carrosse magnifiquement équipé avec ses banquettes brodées de motifs de scarabées et de plantes grimpantes. Cardan s'installe en face de moi. Quand les chevaux partent au galop, il se laisse aller contre les coussins.

Alors que nous quittons les jardins du palais, je me rends compte qu'il est plus tard que je le pensais. L'aube perce à l'horizon. Ma longue période de sommeil a déformé ma notion du temps.

Je m'interroge au sujet du message de Taryn. Pour quelle raison veut-elle que j'aille chez Balekin ? Y aurait-il un rapport avec la mort de Locke ?

Cela pourrait-il être une trahison de plus ?

Enfin, le carrosse s'immobilise. J'en sors au moment où un garde se précipite, une main tendue vers moi. Il a l'air sidéré de me trouver déjà descendue, mais je n'ai pas eu le réflexe d'attendre. Il n'est pas dans mes habitudes d'être traitée comme une reine, et je crains de ne jamais m'y faire.

Cardan émerge à son tour, le regard fixé sur le Manoir Creux. La queue qu'il a en bas du dos fouette l'air derrière lui, révélant la palette d'émotions que son visage n'affiche pas.

Recouverte d'une épaisse couche de plantes grimpantes, flanquée d'une tour tordue, des racines pâles et velues pendant aux balcons, cette bâtisse était naguère son foyer. C'est ici que j'ai vu Cardan se faire fouetter par un serviteur humain sur ordre de Balekin. Je suis certaine qu'il est arrivé bien pire en ces lieux, même si Cardan n'en a jamais parlé.

Du pouce, je frotte mon doigt que la morsure d'un garde de Madoc a amputé d'une phalange. Je réalise soudain que si je racontais à Cardan comment je l'ai perdue, il comprendrait peut-être plus que quiconque l'étrange mélange de peur et de honte que j'éprouve encore lorsque j'y repense. Malgré nos nombreuses disputes, il arrive que nous ne nous comprenions que trop bien.

– Pourquoi sommes-nous là ? demande-t-il.

– C'est ici que Taryn m'a donné rendez-vous, dis-je. Je ne savais pas qu'elle connaissait cet endroit.

– Elle ne le connaît pas, réplique Cardan.

La porte en bois lustré est toujours ornée du même visage sculpté, énorme et sinistre, et flanquée de lanternes. Toutefois, les sprites qu'elles contenaient ne volent plus en cercles désespérés. À la place, il en émane une lueur magique.

– Mon roi, déclare la porte avec tendresse en ouvrant les yeux.

Cardan lui sourit.

– Ma porte, réplique-t-il, un léger sursaut de surprise dans la voix.

– Salut à toi et bienvenue, dit la porte avant de s'ouvrir en grand.

– Y a-t-il une jeune fille comme celle-ci à l'intérieur ? s'enquiert Cardan en me désignant.

– Oui, répond la porte. Elle lui ressemble beaucoup. Elle est au sous-sol, avec l'autre.

Alors que nous entrons dans le vestibule qui résonne, je répète :

– Au sous-sol ?

– Là où sont les cachots, explique Cardan. La plupart des gens du Peuple pensent qu'ils sont purement décoratifs. Il n'en est rien, hélas.

– Pourquoi Taryn y serait-elle descendue ?

Il ne le sait pas plus que moi. Précédés de la garde royale, nous nous enfignons dans le souterrain où règne une forte odeur de terre. La salle dans laquelle nous pénétrons ne contient que quelques chaises et des chaînes. Des flammes s'élèvent d'imposants braseros, suffisamment fortes pour me chauffer les joues.

Assise près d'une oubliette, Taryn porte une simple cape passée sur une tunique. Sans apprêt ni coiffure élaborée, elle a l'air plus jeune. Ça m'effraie de penser que j'ai sans doute l'air aussi jeune qu'elle.

Dès qu'elle voit Cardan, elle se lève d'un bond. Par réflexe, elle pose une main protectrice sur son ventre, puis elle s'incline en une profonde révérence.

– Le Fantôme te cherchait, m'informe-t-elle en se tournant vers moi. Quand il m'a trouvée dans tes appartements, il a dit que je devais le neutraliser, car Madoc lui avait donné d'autres ordres. Il m'a demandé de l'enfermer ici et j'ai obéi. A priori, ce n'est pas le genre d'endroit qu'on penserait à fouiller.

Je m'avance pour scruter l'oubliette. Trois à quatre mètres plus bas, le Fantôme m'observe de ses yeux hagards, l'air souffrant, ses poignets et ses chevilles entravés par des fers.

J'ai envie de lui demander s'il va bien, mais il me paraît évident que non.

Cardan fixe ma sœur comme s'il cherchait une explication.

– Tu le connais, n'est-ce pas ? demande-t-il.

Elle acquiesce avant de croiser les bras sur sa poitrine.

– Il rendait parfois visite à Locke. Mais il n'est en rien responsable de sa mort, si vous vous posez la question.

– Je ne me la posais pas, réplique Cardan. Absolument pas.

Non, car à la mort de Locke, le Fantôme était déjà le prisonnier de Madoc. Cependant, je n'aime pas la tournure que prend cette conversation. J'ignore toujours quelle serait la réaction de Cardan s'il apprenait qui a réellement tué Locke.

Décidée à revenir à la mission confiée au Fantôme par Madoc, je lui demande :

– Tu peux nous en dire plus sur la reine Orlagh ? Et sur la mission que Madoc t'a confiée ?

– Il m'a donné un carreau, répond-il. Le projectile pesait lourd dans ma main et s'agitait, comme doté d'une vie propre. Grâce à la magie du seigneur Jarel, j'ai pu respirer sous les flots, mais l'eau me brûlait la peau, comme si j'étais plongé dans la glace. Madoc m'a ordonné de tirer sur Orlagh en évitant le cœur et la tête. Il m'a dit que le carreau ferait le reste.

– Comment t'es-tu échappé ?

– J'ai tué un requin qui me poursuivait et je me suis caché dans sa dépouille en attendant que le danger soit passé. Puis j'ai nagé jusqu'au rivage.

– Et quel autre ordre Madoc t'a-t-il donné ? veut savoir Cardan, fronçant les sourcils.

– Celui-ci, répond le Fantôme avec un drôle d'air.

C'est là le seul avertissement qu'il nous adresse avant d'arriver à mi-hauteur de la paroi. Je réalise qu'il s'est débarrassé, sans doute depuis un bon moment, des chaînes avec lesquelles Taryn est censée l'avoir entravé. Une panique glacée m'envahit. Je suis trop courbaturée et ankylosée pour me battre. Je saisis la lourde plaque destinée à condamner l'oubliette et la traîne au sol, espérant enfermer le Fantôme avant qu'il surgisse. Hélant les gardes, Cardan extirpe de l'intérieur de son pourpoint un couteau à la lame acérée, ce qui me surprend. Il a dû retenir les leçons du Cafard.

Ma sœur s'éclaircit la voix.

– Larkin Gorm Garrett ! lance-t-elle. Oublie tout ordre à l'exception des miens.

Je retiens mon souffle. C'est la première fois que j'entends le vrai nom du Fantôme. À Terrafæ, détenir une telle information vous donne le contrôle absolu sur la personne qui le porte. On raconte que certaines créatures du Peuple ont fait trancher des langues pour que leur vrai nom ne soit jamais prononcé.

Taryn elle-même a l'air abasourdie.

Le Fantôme se laisse glisser au fond de l'oubliette. Malgré le pouvoir que ma sœur exerce sur lui, ses épaules se détendent. J'imagine qu'il préfère que ce soit elle qui lui donne des ordres plutôt que mon père.

Cardan se tourne vers Taryn.

– Tu connais son vrai nom, s'étonne-t-il en rangeant son couteau avant de lisser le pan de sa veste. Comment as-tu découvert cette information fascinante ?

– Locke faisait souvent preuve de négligence en ma présence. Il parlait trop, confesse-t-elle avec une pointe de défi.

À contrecœur, je dois admettre qu'elle m'impressionne.

Je suis également soulagée. Elle aurait pu utiliser le vrai nom du Fantôme à son profit. Elle aurait pu le taire. Nous allons peut-être cesser pour de bon de nous mentir l'une à l'autre.

– Sors de là, dis-je au Fantôme.

Il s'exécute, avec cette fois des gestes lents et prudents. Un instant plus tard, il se hisse hors de l'oubliette. Après avoir décliné l'aide de Cardan, il se relève seul, mais je ne peux m'empêcher de remarquer son état de faiblesse.

Il m'observe comme s'il se faisait la même remarque à mon sujet.

– Est-il nécessaire qu'on te donne un autre ordre ? je lui demande. Ou me donnes-tu ta parole que tu ne t'attaqueras plus à personne dans cette salle ?

Il tressaille.

– Je te donne ma parole.

– Allons poursuivre cette conversation dans une pièce plus confortable du Manoir Creux, propose Cardan.

Le Fantôme vacille. Le Grand Roi l'attrape par le bras et l'aide à gravir l'escalier. Dans le salon, l'un des gardes apporte des couvertures. J'allume un feu. Taryn ne semble pas m'approuver, sans oser le dire.

– Donc je crois comprendre que tu as reçu l'ordre de... quoi, au juste ? M'assassiner si l'occasion se présentait ? s'enquiert Cardan en faisant les cent pas.

Le Fantôme opine et resserre les couvertures sur lui. Ses yeux noisette sont ternes, ses cheveux blond foncé emmêlés.

– J’espérais que nos chemins ne se croiseraient pas, souffle-t-il, et je redoutais ce qui se passerait dans le cas contraire.

– Eh bien, c’est une chance pour nous deux que Taryn ait été au palais quand tu es venu accomplir ta mission, commente Cardan.

– Je ne voulais pas retourner chez mon époux tant que je ne m’étais pas assurée que Jude était hors de danger, se justifie ma jumelle.

– Il y a eu un malentendu entre Jude et moi, explique Cardan d’un ton prudent. Mais nous ne sommes pas ennemis. D’ailleurs, je ne suis pas ton ennemi non plus, Taryn.

– Pour vous, tout est un jeu, dénonce-t-elle. Et Locke était comme vous.

– Contrairement à Locke, je n’ai jamais considéré l’amour comme un jeu, se défend Cardan. Tu peux m’accuser de bien des choses, mais pas de ça.

Parce que je ne suis pas sûre de vouloir entendre la suite, je l’interromps :

– Garrett, aurais-tu des informations à nous transmettre ? Quels que soient les plans de Madoc, nous devons savoir.

Il secoue la tête.

– La dernière fois que je l’ai vu, il était furieux. Contre toi. Contre lui-même. Contre moi, lorsqu’il a compris que tu avais découvert où il m’avait enfermé. Il m’a donné ses ordres et m’a envoyé en mission, mais je ne crois pas qu’il avait l’intention d’agir si tôt.

– Je vois. Il a été contraint d’avancer la mise en œuvre de son plan.

Lorsque j’ai quitté le campement, l’épée était loin d’être achevée. Madoc a dû se sentir frustré de devoir frapper avant d’être prêt.

Il ne sait probablement pas que je suis reine, ni que je suis toujours vivante. Cette ignorance pourrait nous être utile.

– Si les membres du Conseil apprennent que nous détenons l’auteur de la tentative d’assassinat sur Orlagh, ils feront pression afin que je te livre aux Fonds marins pour que ceux-ci prennent notre parti, déclare Cardan. Ce n’est qu’une question de temps avant que Nicasia apprenne que tu es entre nos mains. Nous allons te ramener au palais et confier ta surveillance à la Bombe. Elle décidera quoi faire de toi.

– Très bien, approuve le Fantôme avec un mélange de résignation et de soulagement.

Cardan rappelle son carrosse. Taryn bâille en grimant à l’intérieur pour s’asseoir à côté du Fantôme.

Le front posé sur la vitre, j'écoute d'une oreille distraite Cardan convaincre ma sœur de lui en dire davantage sur le monde des mortels. Il a l'air ravi de l'écouter évoquer les machines à granité aux couleurs vives, qui produisent un étrange résultat sucré. Elle est en pleine description des bonbons à la gélatine en forme de ver quand nous arrivons au palais.

– Je vais escorter le Fantôme jusqu'à son lieu de résidence, m'annonce Cardan. Jude, tu devrais te reposer.

J'ai du mal à croire que je me suis réveillée d'un sommeil artificiel il y a quelques heures à peine.

– Je te raccompagne chez toi, me propose Taryn avec un regard entendu en prenant le chemin de la chambre royale.

Deux membres de la garde royale nous suivent discrètement à distance.

– Tu lui fais confiance ? me souffle-t-elle une fois Cardan hors de portée de voix.

J'admets :

– Parfois.

Elle me regarde avec compassion.

– Il était gentil, dans le carrosse. Je n'aurais pas cru que ce soit possible.

Son commentaire me fait rire. Devant la porte des appartements royaux, elle pose sa main sur mon bras.

– Il essayait de t'impressionner, tu sais. En s'adressant à moi.

– Je croyais qu'il voulait juste en savoir plus sur les bonbons bizarres, je réplique, perplexe.

– Il veut que tu l'apprécies. Cela dit, ce n'est pas parce qu'il le désire que tu dois t'y sentir obligée.

Sur ces mots, elle me laisse entrer seule dans les immenses appartements royaux.

J'ôte ma robe, que je suspends à un paravent. J'emprunte à Cardan une autre de ses ridicules chemises à jabot et l'enfile avant de grimper dans le grand lit. Mon cœur bat plus fort lorsque je tire sur moi le couvre-lit orné d'un cerf brodé.

Notre mariage est une alliance. Un marché. Qu'il se limite à cela. Je tâche de me rappeler que le désir que Cardan éprouve pour moi a toujours été teinté de dégoût, et que je me porte mieux sans.

Je m'endors en attendant que la porte s'ouvre, que le parquet grince sous ses pas.



À mon réveil, je suis toujours seule. Aucune lampe n'est allumée. Aucun oreiller n'a été déplacé. Je me redresse dans le lit.

Peut-être a-t-il passé le reste de la matinée et l'après-midi à la cour des Ombres, à jouer aux fléchettes avec le Fantôme et à veiller sur le Cafard. Toutefois, je l'imagine plutôt dans le grand hall, à regarder de haut les derniers instants de la fête de cette nuit en avalant des litres de vin, évitant ainsi de venir s'allonger à mes côtés.



## Chapitre 21

De violents coups frappés à la porte m'obligent à saisir un des peignoirs de Cardan pour le passer maladroitement sur la chemise dans laquelle j'ai dormi.

Avant que je puisse répondre, le battant s'ouvre et Randalin surgit.

– Ma dame, lance-t-il d'un ton cassant et accusateur. Nous avons beaucoup à nous dire.

Je resserre les pans du peignoir sur moi. Il savait que Cardan n'était pas là, sinon il ne serait pas entré de cette façon. Cependant, je ne lui ferai pas le plaisir de lui demander où se trouve le Grand Roi.

Malgré moi, les propos de la Bombe me reviennent : *Tu es la Grande Reine de Domelfe. Agis comme telle.*

Difficile toutefois de ne pas être embarrassée par ma tenue légère, mes cheveux en bataille et mon haleine douteuse. Je vois mal comment rayonner d'autorité à cet instant précis.

Je parviens tout de même à rétorquer, d'une voix aussi froide que possible :

– De quoi donc pourrions-nous discuter ?

La Bombe me conseillerait sûrement de le mettre dehors et de lui claquer la porte au nez.

Le farfadet se redresse et bombe le torse, bouffi d'orgueil. Il me fixe sévèrement de ses yeux caprins derrière ses lunettes cerclées de fer. Ses cornes de bélier cirées brillent. Il s'avance vers le canapé bas sur lequel il s'installe.

Je me dirige vers la porte. Quand je l'ouvre, je tombe nez à nez avec deux chevaliers qui me sont inconnus. Évidemment, les autres gardes royaux doivent être avec Cardan. Ceux qui restent en faction devant sa porte sont probablement les gardes qu'il apprécie le moins et les moins bien formés, vu qu'ils n'ont même pas été capables d'en barrer l'accès à un membre du Conseil Vivant profondément offensé. Je remarque à l'autre bout du couloir la présence de Fand. Lorsqu'elle me voit, elle est aussitôt en alerte.

Je lui demande :

– Tu as un autre message pour moi ?

Fand secoue la tête. Je me tourne vers les gardes royaux :

– Qui a laissé le conseiller entrer ici sans ma permission ?

Je lis l'inquiétude dans leur regard. L'un d'eux commence à bafouiller.

– Je leur ai dit de ne pas le laisser faire, intervient Fand. Il vous faut quelqu'un pour vous protéger et garder votre porte. Permettez-moi d'être votre chevalier. Vous me connaissez. Vous savez que j'en ai les capacités. J'attendais ici dans l'espoir que...

Je me souviens de l'époque où, comme Fand, je rêvais de devenir membre de la garde personnelle de l'une des princesses. Je comprends aussi pourquoi elle n'aurait sans doute pas été retenue. Elle est jeune et franche, comme l'atteste son comportement.

– Entendu, dis-je. J'accepte avec plaisir. Fand, tu seras la cheffe de ma garde personnelle.

N'ayant jamais bénéficié de ce genre de protection, je suis un peu perdue quant aux ordres que je dois lui donner.

– Par le chêne et la cendre, l'épine et le sorbier, je promets de vous servir avec loyauté jusqu'à la mort, récite Fand – ce qui me paraît irréfléchi. À présent, souhaitez-vous que j'escorte le conseiller hors de vos appartements ?

– Ce ne sera pas nécessaire.

Imaginer la scène me procure pourtant une réelle satisfaction. D'ailleurs, je ne suis pas sûre de réprimer totalement un sourire.

– Va jusqu'à mes anciens appartements, s'il te plaît, et vois si Tombenloc peut m'apporter quelques-unes de mes toilettes. En attendant, je vais m'entretenir avec Randalin.

Fand regarde le conseiller d'un air hostile.

– Tout de suite, Votre Majesté, obtempère-t-elle en portant son poing à son cœur.

Espérant pouvoir bientôt me changer, je vais m'asseoir sur un accoudoir face au conseiller et je pose sur lui un regard pensif. Il m'a prise en embuscade pour me déstabiliser. Je ne l'oublierai pas.

– Très bien, dis-je. Parlez.

– Les souverains des cours inférieures commencent à arriver. Ils prétendent venir assister au défi que lancera votre père et apporter leur aide au Grand Roi, mais cela ne suffit pas à justifier leur présence. En réalité, ils viennent flairer la faiblesse.

Je fronce les sourcils et réplique :

– Ils ont prêté serment à la couronne. Qu'ils le veuillent ou non, leur loyauté va à Cardan.

– Néanmoins, les Fonds marins étant dans l'incapacité d'envoyer leur armée, nous dépendons plus que jamais des cours inférieures et nous ne souhaitons pas qu'elles nous accordent leur loyauté de mauvaise grâce. Quand Madoc se présentera à Domelfe, et c'est une question de jours, il cherchera à profiter du moindre doute. Et ce doute, c'est vous qui l'instaurerez.

Ah. À présent, je comprends de quoi il s'agit.

– Il n'y a jamais eu de reine mortelle à Domelfe, poursuit Randalin. Il ne doit pas y en avoir. Surtout pas maintenant.

– Vous pensez vraiment que je vais abandonner un pouvoir aussi considérable juste pour vous faire plaisir ?

– Vous faisiez une bonne sénéchale, déclare Randalin à ma grande surprise. Vous avez à cœur les intérêts de Domelfe. C'est pourquoi je vous implore de renoncer à votre titre.

À cet instant, la porte s'ouvre.

– Nous ne vous avons rien demandé, inutile de nous déranger ! rugit le conseiller en se retournant.

À défaut de se déchaîner sur moi, il se rabat sur le domestique qui vient d'entrer. Soudain blême, il se lève d'un bond.

Le Grand Roi se tient dans l'encadrement de la porte. Il hausse les sourcils ; un sourire malicieux étire le coin de ses lèvres.

– Nombreux sont ceux qui le pensent, déclare-t-il, mais rares sont ceux qui osent me le dire en face.

Grima Mog le suit. La bonnet-rouge porte une soupière d'où s'échappe une légère vapeur. Quand l'odeur me parvient, mon estomac se met à gronder.

– Votre Majesté ! bredouille Randalin. Je suis confus. Mon commentaire imprudent ne vous était en aucun cas destiné. Je vous ai pris pour...

Il s'interrompt puis avoue :

– J'ai été stupide. Si vous désirez me punir...

– Dites-moi donc de quoi vous parliez, le coupe Cardan. Je ne doute pas que vous préféreriez les réponses raisonnables de Jude à mes inepties, mais ça m'amuse tout de même d'être tenu au courant des affaires du royaume.

– Je l'incitais à réfléchir à la guerre que son père va déclencher. Tout le monde doit faire des sacrifices.

Randalin jette un coup d'œil à Grima Mog, qui pose la soupière sur une table proche avant de se concentrer à nouveau sur Cardan.

Je pourrais avertir le conseiller qu'il devrait plutôt s'inquiéter de la manière dont le Grand Roi le regarde.

Cardan se tourne vers moi. Dans ses yeux, la colère couve toujours.

– Jude, acceptes-tu que je m'entretienne un instant seul avec le conseiller ? J'aimerais attirer son attention sur quelques points. Grima Mog t'a apporté de la soupe.

– Je n'ai pas besoin d'aide pour dire à Randalin qu'il est ici chez moi, que c'est mon pays, que je n'irai nulle part et que je ne renoncerai à rien.

– Certes, réplique Cardan en posant une main ferme sur la nuque du conseiller, mais j'ai encore deux ou trois choses à régler avec lui.

Randalin laisse le Grand Roi le bousculer en direction d'un des petits salons royaux. Cardan parle trop bas pour que je comprenne ce qu'il lui dit, mais son ton à la fois soyeux et menaçant ne laisse planer aucun doute.

– Venez manger, m'ordonne Grima Mog en me servant un bol de soupe. Ça va vous remonter.

Des champignons flottent à la surface. Quand j'y plonge ma cuillère, quelques tubercules nagent dans le liquide, avec une substance ressemblant

à de la viande.

– Il y a quoi là-dedans, exactement ?

La bonnet-rouge ricane.

– Savez-vous que vous avez oublié votre couteau dans mon allée ? J’ai pris la liberté de le rapporter chez votre sœur Vivienne. Je me suis dit que ce serait un geste sympathique, entre voisines.

Elle m’adresse un sourire sournois.

– Mais vous n’étiez pas chez elle. Il n’y avait que votre charmante jumelle, qui a d’exquises manières : elle m’a invitée à boire du thé et à manger du gâteau. Nous avons eu une conversation très instructive. Vous auriez dû m’en dire davantage. Nous aurions pu trouver un arrangement plus tôt.

– Possible, dis-je. À propos de la soupe...

– J’ai un palais subtil et des goûts variés. Ne faites pas la fine bouche, me sermonne-t-elle. Mangez. Vous devez reprendre des forces.

J’avale une petite gorgée en m’efforçant de ne pas trop penser à ce que je mange. C’est un bouillon clair, bien assaisonné, apparemment inoffensif. C’est bon, chaud et je ne me suis pas sentie aussi bien depuis que je me suis réveillée à Domelfe. Je me surprends à pêcher les morceaux solides dans le fond du bol sans les regarder. Autant rester dans l’ignorance.

Tandis que je termine mon bol, la porte s’ouvre à nouveau. Tombenloc entre, chargée d’une montagne de robes. Fand et deux autres chevaliers la suivent, aussi chargés qu’elle. Derrière eux apparaît Heather, en tongs, un monceau de bijoux dans les mains.

– Taryn m’a dit que, si je venais, j’aurais un aperçu des appartements royaux.

S’approchant de moi, elle ajoute à voix basse :

– Je suis contente de te voir sur pied. Vee préférerait qu’on parte avant que ton père arrive. Maintenant que tu es réveillée, on ne va plus tarder.

– Partir est une bonne idée, dis-je. Je suis étonnée de te voir encore ici.

– Ta sœur m’a proposé un marché, m’explique-t-elle avec une pointe de regret. Je l’ai accepté.

Avant qu’elle puisse m’en dire davantage, Randalin sort du petit salon et se précipite vers la porte, manquant de percuter Heather dans sa hâte. Il la fixe en clignant des yeux, stupéfait, ne s’attendant probablement pas à se retrouver en présence d’une autre mortelle. Puis il s’en va, prenant soin d’éviter de se tourner vers moi.

– Sacrées cornes, murmure Heather en le regardant s'éloigner. Pour un si petit individu.

Cardan s'appuie contre le chambranle de la porte, l'air extrêmement satisfait de lui-même.

– Un bal est donné ce soir pour accueillir les invités de certaines de mes cours. Heather, j'espère que Vivienne et toi viendrez. Lors de ta dernière visite, nous nous sommes révélés de piètres hôtes. Mais il y a bien des plaisirs que nous pourrions te montrer.

– Et la guerre en est un, intervient Grima Mog. Qui a-t-il de plus grisant qu'une bonne guerre ?

Après le départ de Heather et de Grima Mog, Tombenloc me prépare pour la soirée qui m'attend. Elle enroule mes cheveux et maquille mes joues. Ce soir, je porte une robe fourreau dorée recouverte d'une splendide étoffe dont le tissage évoque une cotte de mailles en or. Des épaulettes de cuir retiennent de longues bandes de tissu chatoyant. L'ensemble laisse paraître plus de décolleté que ce dont j'ai l'habitude.

Installé sur un fauteuil rembourré tressé de racines, Cardan étire ses jambes. Il est vêtu d'une tenue bleu nuit ornée de métal et de scarabées brodés sertis de bijoux sur les épaules. Il porte la couronne d'or de Domelfe surmontée de feuilles de chêne brillantes. La tête penchée sur le côté, il pose sur moi un regard scrutateur.

– Ce soir, tu vas devoir t'adresser aux autres souverains, déclare-t-il.

– Je sais, dis-je en jetant un coup d'œil à Tombenloc.

Elle semble absolument ravie d'entendre le Grand Roi me donner des conseils que je n'ai pas demandés.

– Car un seul de nous deux est capable de leur mentir, enchaîne Cardan.

Je suis surprise.

– Il faut qu'ils croient notre victoire assurée, ajoute-t-il.

– Parce qu'elle ne l'est pas ?

Il sourit.

– À toi de me le dire.

Consciencieuse, je mens :

– Madoc n'a pas la moindre chance.

Je me souviens de m'être rendue aux campements des cours inférieures, après le coup d'État de Balekin et Madoc, pour tenter de persuader les seigneurs, dames et souverains de Terrafæ de rallier mon camp. Cardan

m'avait indiqué vers qui me tourner et m'avait renseignée sur chacun d'eux afin que je dispose de tous les arguments pour les convaincre. Si quelqu'un peut m'aider à faire de cette soirée un succès, c'est bien lui.

Il a le don de mettre à l'aise ceux qui l'entourent, même lorsqu'ils devraient se montrer prudents.

Malheureusement, pour ma part, je suis douée pour échauffer les sangs. En contrepartie, je sais bien mentir.

Je demande :

– La cour des Termites est-elle arrivée ?

La perspective de devoir affronter le seigneur Roiben me stresse d'avance.

– Oui, je le crains, répond Cardan.

Il se lève pour m'offrir son bras.

– Viens, allons charmer et déconcerter nos sujets.

Tombenloc arrange encore quelques mèches sur mon front, lisse une de mes tresses puis, cédant enfin, m'autorise à me lever.

Cardan et moi faisons ensemble notre entrée dans le grand hall, escortés solennellement par Fand et des gardes.

Lorsqu'on nous annonce, le silence enveloppe le tertre. J'ai l'impression que les mots viennent de très loin :

– Le Grand Roi et la Grande Reine de Domelfe.

Gobelins, grigs, lutins, sprites, trolls et harpies – toutes les créatures qui composent le Peuple de Domelfe, qu'elles soient magnifiques ou repoussantes – regardent dans notre direction. Leurs yeux noirs brillent. Leurs ailes, leurs queues et leurs moustaches frémissent. La stupeur qui les frappe face à un tel spectacle (une mortelle liée à leur roi ; une mortelle qui leur est présentée comme leur dirigeante) crépite dans l'air.

Ils se précipitent enfin vers nous pour nous saluer.

On m'embrasse la main. On me couvre de compliments, qu'ils soient creux ou extravagants. J'essaie de me souvenir de chacun des seigneurs, dames et souverains. Je tâche de les rassurer, certifiant que la défaite de Madoc est inévitable, que nous sommes heureux de les accueillir et tout aussi ravis qu'ils nous aient déjà envoyé une partie de leur cour, prête au combat. Je leur confie que selon moi l'affrontement sera de courte durée. J'ometts de mentionner que les Fonds marins ne sont plus nos alliés, que les soldats de Madoc seront équipés d'armes de guerre forgées par Grimsen. Je



n'évoque pas davantage l'épée gigantesque avec laquelle Madoc compte défier Cardan.

Je ne fais que mentir, mentir et mentir encore.

– Votre père me paraît un ennemi extrêmement prévenant pour nous rassembler ainsi, déclare le seigneur Roiben, ses yeux pareils à deux éclats de glace.

Pour rembourser la dette que j'avais envers lui, j'ai assassiné Balekin. Cela ne signifie pas pour autant qu'il soit content de moi. Ni qu'il ait foi dans les absurdités que je lui ai débitées.

– Même mes amis n'ont pas toujours l'amabilité de réunir mes alliés pour moi en vue d'une bataille, ajoute-t-il.

– C'est certainement une démonstration de force, dis-je. Son objectif est de nous déstabiliser.

Roiben réfléchit, puis me contredit :

– Son objectif est de vous détruire, vous.

Kaye, sa compagne pixie, pose une main sur sa hanche et tend le cou pour apercevoir les convives présents dans la salle.

– Nicasia est là ? s'enquiert-elle.

– Hélas, non, dis-je, persuadée que rien de bon ne résulterait d'une conversation entre elles deux.

Les Fonds marins sont responsables d'une attaque contre la cour des Termites durant laquelle Kaye a été grièvement blessée.

– Elle a dû rentrer chez elle, j'ajoute.

– Dommage, je lui aurais bien dit deux mots, marmonne Kaye en serrant le poing.

À l'autre bout de la salle, Heather et Vivi font leur apparition. La tenue ivoire de Heather rehausse son teint d'un superbe brun profond. Ses cheveux frisés sont retenus en arrière par des peignes. À ses côtés, Vivi est en vermillon – une nuance très semblable à la couleur de sang séché que Madoc adore porter.

Un grig s'approche, nous proposant de minuscules chapeaux de glands de chêne remplis de lait de chardon fermenté. Kaye en boit un cul sec avant de grimacer. Pour ma part, je m'abstiens.

– Veuillez m'excuser, dis-je.

Je traverse la salle pour rejoindre ma sœur. Je passe devant la reine Annet de la cour des Papillons de nuit, devant le roi des Aulnes et son compagnon, ainsi que des dizaines d'autres.

– N'est-ce pas amusant de danser ? me lance Fala le bouffon en s'inclinant sur mon passage. Dansons sur les cendres de la tradition !

Comme d'habitude, je ne sais pas quoi lui répondre. J'ignore si c'est une critique à mon égard ou s'il s'exprime avec sincérité. Je m'empresse de m'éloigner.

En me voyant arriver, Heather secoue la tête.

– Waouh ! Ça, c'est une robe !

– Oh, super ! s'exclame Vivi. J'avais envie d'aller chercher un truc à boire. Un truc qui ne risque rien. Jude, tu peux rester là le temps que je revienne, ou tes obligations diplomatiques te contraignent-elles à nous laisser ?

– Je peux attendre, dis-je, heureuse d'avoir une occasion de parler seule à seule à Heather.

Sitôt ma sœur partie, je me tourne vers son amie et l'interroge :

– Qu'est-ce que tu as accepté exactement ?

– Pourquoi est-ce que tu as l'air inquiète ? Tu ne crois tout de même pas que ta sœur m'aurait dupée ?

Je nuance :

– Pas volontairement, non.

La mauvaise réputation des marchés proposés par les Fæs est méritée. Bien sûr, en théorie, ces marchés semblent honnêtes. Par exemple, on vous promet que vous nagerez dans le bonheur le restant de vos jours, puis vous passez une nuit formidable et vous mourez le lendemain matin. Ou alors, on vous promet que vous allez perdre du poids, puis quelqu'un arrive et vous tranche une jambe. Je ne pense pas que Vivi serait capable de faire un coup pareil à Heather, mais ayant en tête la manière dont j'ai été exilée, je préférerais en savoir davantage.

– Quand Vivi est partie te chercher dans le camp de Madoc, dit Heather, elle m'a demandé de rester avec Chêne à Domelfe. Elle m'a aussi fait une proposition : tant que nous serons à Terrafæ, nous serons en couple. Quand nous rentrerons, elle me fera tout oublier : le royaume et elle, par la même occasion.

Je retiens mon souffle. Est-ce vraiment ce qu'elle souhaite ? Ou bien a-t-elle accepté l'offre de Vivi parce que tout vaut mieux plutôt que de continuer comme avant ?

– Donc quand vous allez rentrer...

– Ce sera fini entre nous. Il y a des choses auxquelles personne ne devrait jamais goûter, murmure-t-elle, l’air soudain désespéré. J’imagine que la magie en fait partie.

– Heather, rien ne t’oblige à...

– J’aime Vee, m’interrompt-elle. Je pense que j’ai commis une erreur. Lors de ma dernière visite ici, cet endroit était comme un très beau film d’horreur. Je voulais juste me le sortir de la tête. Mais elle, je ne veux pas l’oublier.

– Pourquoi tu ne le lui dis pas ? Annule.

– Non, réplique Heather. Je lui ai demandé si elle tenterait de me faire changer d’avis. J’avais sûrement des doutes sur ma capacité à aller au bout de cette rupture. En fait, j’attendais qu’elle me rassure en me disant que, justement, elle voulait que je change d’avis. Mais elle a répondu avec le plus grand sérieux qu’elle respecterait son engagement quoi que je dise et que ça pouvait être inclus dans le marché.

– Elle est trop bête.

– Non, c’est moi qui suis trop bête, objecte Heather. Si je n’avais pas eu aussi peur...

Elle n’achève pas sa phrase : Vivi nous rejoint avec trois coupes en équilibre entre ses mains.

– Qu’est-ce qui se passe ? nous demande-t-elle, en m’en tendant une. Vous avez l’air bizarres, toutes les deux.

Ni Heather ni moi ne réagissons.

– Alors ? insiste Vivi.

– Jude aimerait qu’on reste quelques jours de plus, finit par répondre Heather, ce qui me surprend. Elle a besoin de notre aide.

Vivi me considère d’un œil accusateur.

J’ouvre la bouche pour protester, mais je ne peux nier mon implication sans mettre Heather en cause. Quand Vivi a eu recours à la magie pour lui faire oublier ce qui lui était arrivé au mariage de Taryn, j’étais furieuse contre elle. Malgré moi, j’étais consciente de notre différence : elle faisait partie du Peuple, et pas moi. Mais à cet instant, je suis particulièrement consciente de tout ce qui fait de Heather une humaine.

– Juste quelques jours, je confirme, certaine d’être à la fois une bonne et une mauvaise sœur.

À l’autre bout de la salle, Cardan porte un toast.

– Soyez les bienvenus sur l’île d’Insmire, proclame-t-il. Seelie et Unseelie, Peuple sauvage et Peuple farouche, je me réjouis de vous voir marcher sous ma bannière ; je me réjouis de votre loyauté, de votre honneur.

Son regard se pose sur moi.

– À tous, j’offre de l’hydromel et l’hospitalité de ma table. En revanche, aux traîtres et à ceux qui rompent leurs serments, j’offre plutôt l’hospitalité de la reine. L’hospitalité de ses couteaux.

Un bruit enfle dans la foule, sifflements de joie et hurlements mêlés. De nombreux regards se tournent vers moi. Dame Asha m’observe avec hostilité.

Tous les Fæs savent que c’est moi qui ai tué Balekin. Ils savent que j’ai été exilée pour ce crime. Ils savent que je suis la fille adoptive de Madoc. Ils ne mettent pas en doute la parole de Cardan.

Grâce à lui, je suis bien plus que la reine mortelle. Maintenant, je suis la reine meurtrière. Je ne sais pas comment je dois le prendre, mais lorsque je vois le vif intérêt qui brille dans leurs yeux, je ne peux nier que ce soit efficace.

À mon tour, je brandis ma coupe et je bois.

À la fin de la fête, les courtisans s’inclinent sur mon passage. Tous, sans exception. J’ai beau être épuisée, je quitte la salle la tête haute et les épaules droites. Je ne compte pas montrer à quel point je suis fatiguée.

Ce n’est qu’une fois de retour dans les appartements royaux que je m’autorise à me relâcher et que je m’adosse à la porte de la chambre.

– Ma reine, tu as été très impressionnante ce soir, me félicite Cardan en s’approchant de moi.

– Après ton petit discours, c’était du gâteau.

Malgré ma lassitude, je suis vivement consciente de sa présence, de la chaleur qu’il dégage. À la vue de son sourire lent, conspirateur, je sens mon ventre se contracter, envahi d’un désir stupide.

– Je ne pouvais dire que la vérité, se défend-il. Sinon, ma langue n’aurait jamais pu former ces mots.

Je me surprends à fixer ses lèvres douces, ses iris noirs, ses pommettes saillantes.

– Tu n’es pas venu te coucher, la nuit dernière, dis-je dans un souffle.

Soudain, je réalise que, pendant ma convalescence, il a passé toutes ses nuits ailleurs. Peut-être n’était-il pas seul. Ma dernière visite à la cour

remontant à un certain temps, j'ignore qui a ses faveurs.

Cependant, s'il y a quelqu'un d'autre, cette personne semble loin d'occuper ses pensées.

– Je suis là maintenant, réplique-t-il, en faisant semblant de ne pas m'avoir comprise.

J'ai le droit de désirer quelque chose qui me fera souffrir, me dis-je. Je m'avance vers lui, de sorte que nous sommes assez proches pour nous toucher.

Il prend ma main dans la sienne, entrelace nos doigts, se penche vers moi.

J'ai tout le temps de refuser son baiser, pourtant je n'en fais rien. Je veux qu'il m'embrasse. Toute trace de fatigue s'évapore lorsqu'il presse ses lèvres contre les miennes. Encore et encore, chaque baiser se fondant dans le suivant.

– Ce soir, tu ressemblais à un chevalier dans une histoire, murmure-t-il contre mon cou. Une histoire obscène, même.

Je lui décoche un coup de pied dans le tibia. Il m'embrasse à nouveau, plus sauvagement.

Nous titubons contre le mur. J'attire son corps contre le mien. Mes doigts remontent sous sa chemise, dessinent sa colonne vertébrale jusqu'aux ailes formées par ses omoplates.

La queue qu'il a en bas du dos fouette l'air d'avant en arrière. Son extrémité couverte de fourrure caresse mon mollet.

Il frissonne, se plaque davantage contre moi. Ses baisers se font plus profonds. Du bout des doigts, il repousse mes cheveux humides de sueur. Mon corps se consume de désir, tendu vers lui. À chacun de ses baisers, mes pensées se brouillent davantage et ma peau rougit un peu plus. Ses lèvres sont posées sur mon cou, sa langue sur ma peau. Ses mains descendent sur mes hanches. Il me soulève.

Je suis en ébullition, hors de contrôle.

Cette sensation prend le pas sur le reste. Je me pétrifie.

Il me repose immédiatement, me libère, puis recule comme s'il venait de se brûler.

– Nous ne sommes pas obligés de... commence-t-il.

C'est encore pire.

Je ne veux pas qu'il sache à quel point je me sens vulnérable.

– Non, laisse-moi juste une seconde, dis-je avant de me mordre la lèvre.

Ses yeux sont d'un noir profond ; ses pupilles dilatées. Il est si beau, d'une beauté si parfaite, si horrible, si inhumaine, que c'est à peine si je peux respirer.

– Je reviens tout de suite.

Je me retire dans le boudoir. Je sens encore les pulsations de mon cœur dans tout mon corps.

Quand j'étais petite, le sexe représentait un mystère, une pratique bizarre à laquelle on s'adonnait une fois mariés, pour faire des enfants. Un jour, avec une amie d'école, on a mis des poupées dans un chapeau puis on l'a secoué pour montrer qu'elles étaient « en pleine action ».

Évidemment, je suis plus renseignée depuis que je suis à Terrafæ. Le Peuple n'hésite pas à se présenter nu aux fêtes, à s'accoupler pour s'amuser. Même si, aujourd'hui, je sais ce que signifie avoir des relations sexuelles et comment on s'y prend, je ne me doutais pas que ça me griserait autant. Quand les mains de Cardan sont posées sur moi, cela me procure un tel plaisir que je me sens trahie. Et il le sait. Il est rompu à l'art de l'amour. Il peut obtenir n'importe quelle réaction de ma part. Je déteste ça, tout autant que je le désire.

Mais pourquoi serais-je la seule à être troublée ?

J'ôte ma robe et retire mes chaussures d'un coup de pied. Je détache mes cheveux, que je laisse tomber librement sur mes épaules. Dans le miroir, j'aperçois mes courbes : les muscles de mes bras et de ma poitrine, affûtés par le maniement de l'épée ; la lourdeur de mes seins pâles ; le renflement de mes hanches. Nue, il m'est impossible de dissimuler ma nature mortelle.

Nue, je retourne dans la chambre.

Cardan est debout près du lit. Lorsqu'il se retourne, il a l'air si surpris que je me retiens de rire. Je l'ai rarement vu si peu sûr de lui, même lorsqu'il était ivre ou blessé – et il en faut beaucoup pour le déstabiliser. Dans ses yeux naît une chaleur sauvage, proche de la peur. Je sens le pouvoir m'inonder, aussi entêtant que du vin.

Ce nouveau jeu ne me déplaît pas.

– Approche, dit-il d'une voix rauque.

Je m'exécute, docile.

J'ai peut-être peu d'expérience en amour, mais je suis experte en provocation. Je me laisse tomber à genoux devant lui.

– C'est comme ça que tu me voyais quand tu habitais au Manoir Creux, quand tu pensais à moi et que tu détestais ça ? C'est comme ça que tu

m'imaginai, lorsque je finissais par céder ?

Il a l'air mortifié. Toutefois, il ne peut pas cacher ses joues enflammées, ses yeux brillants.

– Oui, répond-il, comme si on lui avait arraché le mot de la bouche, la voix éraillée de désir.

Dans un souffle, je demande :

– Et ensuite, je faisais quoi ?

Je plaque une main sur sa cuisse.

Son regard s'embrase. J'y décèle toutefois une certaine méfiance. Je réalise alors que, si je lui pose ces questions, c'est peut-être parce que je suis en colère. Parce que je veux l'humilier. Malgré tout, il répond :

– Je t'imaginai me disant de te faire tout ce qui me plairait.

– Ah oui, vraiment ?

Le rire surpris qui m'échappe l'incite à me regarder dans les yeux.

– Tu me suppliais, aussi. Un peu comme si tu rampais devant moi, précise-t-il en m'adressant un sourire gêné. Mes fantasmes regorgeaient d'une ambition démesurée.

Ainsi agenouillée, il ne faudrait pas grand-chose pour que je m'allonge sur la pierre froide. Je lève les mains vers lui, comme pour l'implorer.

– Tu peux faire de moi ce qui te plaira, dis-je. Oh, je t'en supplie. Tout ce que je veux, c'est toi.

Il prend une inspiration et se baisse, de sorte que nous nous retrouvons tous les deux au sol. Il se place au-dessus de moi, m'emprisonnant avec son corps. Puis il plaque sa bouche sur l'intérieur de mon poignet, où mon pouls bat en rythme avec mon cœur.

– Moque-toi si ça t'amuse, susurre-t-il. Peu importe ce que j'imaginai alors ; maintenant, c'est moi qui serais prêt à te supplier en rampant pour obtenir un mot gentil de toi.

Ses yeux sont noirs de désir.

– Tu m'as terrassé, souffle-t-il.

Il me paraît impossible de l'entendre prononcer ces mots et qu'ils soient vrais. Lorsqu'il se penche vers moi et m'embrasse de nouveau, cette pensée se mue en sensations. Il s'arc-boute contre moi avec un frisson. J'entreprends de déboutonner son pourpoint. Une fois qu'il l'a ôté, il se débarrasse de sa chemise.

– Je ne me moque pas, je susurre contre sa peau.

Il me regarde, troublé.

– Nous portons nos armures depuis une éternité, toi et moi. Je ne suis pas certain que l'un de nous sache comment la retirer.

– Une autre énigme ? Si je la résous cette fois, tu m'embrasseras encore ?

– Si c'est ce que tu veux.

Il s'exprime d'une voix tremblante. Puis il s'allonge à mes côtés.

– Je t'ai fait part de ce que je voulais, dis-je pour le défier. Fais de moi ce qui te plaira...

– Non, m'interrompt-il. Dis-moi ce que tu veux, toi.

Je me place au-dessus de lui pour le chevaucher. Les yeux baissés, j'étudie son torse, ses boucles noires, voluptueuses et humides sur son front, ses lèvres légèrement entrouvertes.

– Ce que je veux... dis-je.

Je n'ose pas le formuler tout haut. Alors je me contente de l'embrasser. Je le couvre de baisers jusqu'à ce qu'il comprenne.

Il ôte son pantalon en m'observant, comme s'il attendait que je change d'avis. La queue en bas de son dos effleure ma cheville et s'enroule autour de mon mollet. Puis, maladroitement, je me place dans ce que je crois être la bonne position. J'émets un hoquet quand il se glisse en moi. Il me tient fermement pendant qu'une vive douleur me transperce. Je mords sa paume. Tout s'accélère, tout est brûlant ; comme si je contrôlais tout et ne maîtrisais rien à la fois.

Alors que nous sommes blottis dans les bras l'un de l'autre, il m'embrasse tendrement, à vif.

Je souffle contre lui :

– Tu m'as manqué.

Cet aveu m'étourdit. Je me sens plus à nu que lorsqu'il voyait chaque centimètre carré de ma peau.

– Quand j'étais dans le monde des mortels, je te considérais comme mon ennemi, mais tu me manquais quand même, dis-je.

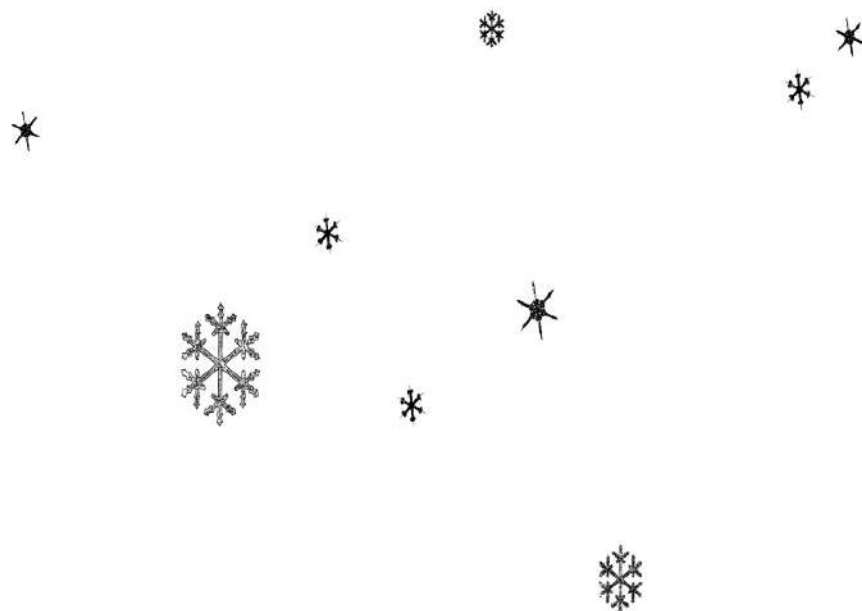
– Ma chère ennemie jurée, comme je suis heureux que tu sois revenue.

Il m'attire contre lui. Ma tête repose sur son torse. Nous sommes toujours étendus sur le sol, alors qu'un lit parfaitement confortable nous attend, tout près.

Je songe à cette nouvelle énigme. Comment les êtres comme nous s'y prennent-ils pour ôter leur armure ?

Une protection après l'autre.





## Chapitre 22

Nous passons l'essentiel des deux jours suivants dans la salle des stratèges. J'ai demandé à Grima Mog de se joindre aux généraux de Cardan et à ceux des cours inférieures pour mettre au point un plan de bataille. La Bombe est là aussi, le visage dissimulé sous une voilette sombre, le corps enveloppé d'une cape à capuche du noir le plus profond. Les membres du Conseil Vivant ne cessent de nous interrompre pour nous faire part de leurs inquiétudes. Cardan et moi sommes penchés au-dessus de la table où est étalée une carte des forces en présence, tandis que les créatures du Peuple esquissent tour à tour divers plans d'attaque et de défense. Trois messagers sont envoyés à Nicasia, mais les Fonds marins ne délivrent aucune réponse.

– Madoc veut offrir un spectacle aux seigneurs, dames et souverains des cours inférieures, affirme Grima Mog. Laissez-moi l'affronter. Ce serait un honneur de vous défendre.

– Défiez-le au jeu de puces, et c'est moi qui vous défendrai ! lance Fala.  
Cardan secoue la tête.

– Non. Laissons Madoc faire valoir ses droits à la négociation. Quand il viendra, nos chevaliers et nos archers seront en place dans le tertre. Nous écouterons ses réclamations, et nous lui répondrons. Cependant, nous ne jouerons pas. Si Madoc souhaite se dresser contre Domelfe, qu’il le fasse. Alors nous frapperons avec toutes les forces que nous possédons.

Il baisse les yeux, puis il se tourne vers moi.

– S’il prévoit de te provoquer en duel, il fera en sorte que tu ne puisses l’éviter, dis-je.

– Vous n’avez qu’à exiger qu’il dépose ses armes à nos portes, suggère la Bombe. Lorsqu’il refusera, je l’abattrai depuis les ombres.

– Et moi, je passerai pour un couard, commente Cardan, puisque je ne l’aurai même pas écouté.

J’ai le cœur lourd en entendant ces mots. C’est précisément sa fierté que Madoc cherche à toucher.

– Vous serez en vie, alors que votre ennemi sera mort, tempère la Bombe. De plus, nous aurons répondu au déshonneur par le déshonneur.

– J’espère que vous n’envisagez pas d’accepter un duel, s’affole Randalin. Une idée aussi absurde ne serait jamais venue à l’esprit de votre père !

– Bien sûr que non, tranche Cardan. Je ne sais pas me battre à l’épée. De plus, je n’aime pas donner satisfaction à mes ennemis. Madoc est venu pour se battre en duel. C’est une raison suffisante pour l’en priver.

– Après les négociations, intervient Yorn en observant ses plans, nous nous retrouverons sur le champ de bataille. Alors, nous lui montrerons ce qu’il en coûte de trahir Domelfe. Notre chemin vers la victoire est tout tracé.

Je ne peux m’empêcher d’avoir un mauvais pressentiment. Captant mon regard, Fala se met à jongler avec une figurine de chevalier et deux petits objets pris sur la table : une épée et une couronne.

Soudain, un messenger ailé se précipite dans la salle.

– On les a repérés, annonce-t-il. La flotte de Madoc est en vue.

Un oiseau de mer apparaît un instant plus tard, une demande de négociation ficelée à la patte.

Le nouveau grand général se dirige vers la porte et appelle ses soldats.

– Nous avons peut-être trois heures devant nous. Je vais positionner mes troupes.

– Je m’occupe de rassembler les miennes, réplique la Bombe en se tournant vers Cardan et moi. À votre signal, les archers attaqueront.

Cardan glisse ses doigts entre les miens.

– C’est difficile de s’opposer à quelqu’un qu’on aime, souffle-t-il.

Je me demande s’il pense à Balekin.

Madoc est mon ennemi, pourtant une part de moi est tentée de le dissuader d’agir. Je m’imagine face à mon père, avec Vivi, Taryn et même Chêne. Oriana souhaiterait la paix et inciterait son époux à emprunter cette voie. Nous pourrions peut-être le convaincre de mettre un terme à la guerre avant qu’elle commence. Trouver un arrangement. Après tout, je suis la Grande Reine. Et si je lui attribuais une terre sur laquelle régner ?

Hélas, c’est impossible. Si je le récompensais d’avoir trahi la couronne, je ne ferais qu’encourager de plus grandes trahisons encore. Et puis cette offre ne suffirait pas à apaiser Madoc. Il est issu d’une lignée de guerriers. Sa mère lui a donné naissance en pleine bataille, et c’est l’épée à la main qu’il projette de quitter ce monde.

Cependant, je doute qu’il ait l’intention de mourir aujourd’hui.

Je pense qu’il a plutôt l’intention de gagner.

Le soleil est presque couché quand je suis prête à apparaître devant la cour. Je porte une robe vert et or. Un diadème composé de brindilles dorées brille à mon front. Mes cheveux tressés ont été rassemblés pour former deux cornes rappelant celles d’un bœuf, et mes lèvres ont la couleur des baies en hiver. De tout ce que je porte, seul le poids de Crépuscule, glissée dans un superbe fourreau neuf, m’est familier.

À mes côtés, Cardan passe en revue notre stratégie avec la Bombe. Il porte une tenue d’un vert moussu si foncé que la teinte se rapproche du noir de ses boucles.

Je me tourne vers Chêne, flanqué de Taryn, Vivi et Heather. Ils seront présents, cachés là où Taryn et moi avons l’habitude d’observer les fêtes sans être vus.

– Tu n’es pas obligé de rester, dis-je à mon frère.

– J’ai envie de voir ma mère, réplique-t-il d’un ton ferme. Et je veux voir ce qui va se passer.

S’il est destiné à devenir Grand Roi, il a le droit de savoir. J’aurais toutefois préféré qu’il l’apprenne autrement. Quoi qu’il arrive aujourd’hui, je doute qu’il y ait moyen d’éviter que ce soit cauchemardesque pour lui.

– Tiens, ta bague, poursuit-il. Je l’ai gardée précieusement, comme tu me l’avais demandé.

Il extirpe le bijou de sa poche pour le déposer dans ma paume.

Le passant à mon doigt, je souffle :

– J’apprécie.

– On partira avant que les choses tournent mal, promet Taryn.

Mais ma sœur était absente au couronnement du prince Dain. Elle ignore que la situation peut très vite dérapier.

Vivi jette un coup d’œil à Heather et précise :

– Et on retournera directement dans le monde des mortels. On aurait dû repartir plus tôt.

Je décèle cependant de la nostalgie sur son visage. Alors qu’elle a toujours été pressée de quitter Terrafæ, cette fois, je n’ai eu aucun mal à la convaincre de s’attarder.

– Effectivement, dis-je.

Heather évite de nous regarder, Vivi et moi.

Lorsqu’elles s’éloignent, la Bombe me rejoint et prend mes mains dans les siennes.

– Quoi qu’il arrive, me rassure-t-elle, n’oublie pas que je veillerai sur toi depuis les ombres.

– Je ne l’oublierai pas, dis-je en songeant au Cafard, toujours plongé dans le sommeil à cause de mon père.

Je songe aussi au Fantôme, qui a été son prisonnier. Au jour où j’ai failli me vider de mon sang sur la neige. Les raisons de me venger ne manquent pas.

Puis la Bombe s’éloigne à son tour. Cardan et moi nous retrouvons seuls.

– Madoc est persuadé que tu accepteras de te battre en duel par amour, dis-je.

– Par amour de qui ? s’enquiert-il, interloqué.

*Aucun banquet n’est trop fastueux pour un homme affamé.*

– C’est toi, que j’aime, confesse-t-il. J’ai passé une grande partie de ma vie à préserver mon cœur. J’ai si bien réussi que je pouvais faire comme si je n’en avais pas. Aujourd’hui, ce n’est plus qu’un organe scabreux, abîmé et rongé par les vers. Mais il t’appartient.

Il se dirige vers la porte des appartements royaux, comme pour mettre un terme à cette conversation.

– J’imagine que tu t’en doutais, ajoute-t-il. Je tenais quand même à le préciser, au cas où.

Il ouvre le battant, ne me laissant pas le temps de répondre. Il est trop tard, nous ne sommes plus seuls. Fand et les gardes sont en position dans le couloir. À côté d’eux, les membres du Conseil Vivant attendent avec impatience.

Je n’arrive pas à croire que Cardan se soit contenté de me planter là après une telle déclaration. Je vais l’étrangler.

– Le traître et sa suite sont entrés dans le tertre, annonce Randalin. Ils vous attendent.

– Combien sont-ils ? veut savoir Cardan.

– Douze, répond le conseiller. Madoc, Oriana, Grimsen, quelques membres de la cour des Crocs, et les meilleurs généraux de Madoc, triés sur le volet.

Un petit comité malgré tout impressionnant, mêlant guerriers et courtisans. Madoc compte visiblement faire preuve de diplomatie tout en nous déclarant la guerre.

Alors que nous nous dirigeons vers le grand hall, je jette un coup d’œil à Cardan. Sans doute inquiet à cause du conflit à venir, il me gratifie d’un sourire préoccupé.

*Toi aussi, tu l’aimes, me dis-je. Tu l’aimais déjà avant d’être prisonnière des Fonds marins. Tu l’aimais le jour où tu as accepté de l’épouser.*

Quand tout cela sera terminé, je trouverai le courage de le lui avouer.

Nous sommes conduits sur l’estrade, comme des acteurs sur la scène où ils s’apprêtent à jouer.

J’observe les souverains des cours seelie et unseelie ; le Peuple sauvage qui a prêté serment d’allégeance ; les courtisans, artistes et serviteurs. Mon regard s’attarde sur Chêne, à moitié caché sur la roche en hauteur. Ma jumelle m’adresse un sourire rassurant. Le seigneur Roiben se tient un peu à l’écart, l’air hostile. À l’autre bout de la salle, la foule se fend pour permettre à Madoc et à sa suite d’avancer.

Nerveuse, je replie mes doigts glacés.

Alors que mon père traverse le tertre à grandes enjambées, son armure luit, fraîchement astiquée. Hormis ce détail, elle n’a rien de remarquable. C’est une armure choisie pour sa robustesse plus que pour sa nouveauté ou la volonté d’impressionner. À ses épaules pend une cape de laine brodée de son sceau, une lune argentée, rehaussée de rouge. Il porte par-dessus une

épée gigantesque, placée de manière à pouvoir la dégainer d'un geste fluide. Sur sa tête, la capuche familière est raide d'un sang noir et sec.

À la vue de cette capuche, j'ai la certitude qu'il n'est pas venu uniquement pour négocier.

Derrière lui se tiennent dame Nore et le seigneur Jarel de la cour des Crocs, accompagnés de la petite reine Suren, tenue en laisse, et ses généraux les plus fidèles : Calidore, Brimstone et Vavindra. Madoc est flanqué d'Oriana et de Grimsen. Le forgeron porte une veste sophistiquée faite de pépites d'or articulées. Toujours aussi pâle, Oriana est vêtue d'une robe d'un bleu profond bordé de fourrure blanche. Sa seule parure est une coiffe d'argent qui brille comme de la glace dans ses cheveux.

– Seigneur Madoc, déclare Cardan. Traître à la couronne, assassin de mon frère, quel est le motif de votre visite ? Êtes-vous venu vous mettre à la merci du trône ? Peut-être espérez-vous que la reine se montrera clément.

Madoc éclate d'un rire sonore. Son regard se pose sur moi.

– Ma fille, chaque fois que je me dis que tu ne pourras pas t'élever plus haut, tu me prouves que j'ai tort, admet-il. J'ai été idiot de me demander si tu étais encore en vie.

– Je suis bien vivante, dis-je. Et ce n'est pas grâce à toi.

J'éprouve une certaine satisfaction à voir une perplexité totale s'afficher sur le visage d'Oriana, bientôt remplacée par la stupéfaction lorsqu'elle comprend que ma présence aux côtés du Grand Roi n'a rien d'une plaisanterie.

– Voici ta dernière chance de te rendre. Plie le genou, père.

Il se remet à rire.

– Jamais je ne me suis rendu. Pendant toutes ces années de guerre, je n'ai jamais cédé à qui que ce soit. Et je ne te céderai pas.

– Dans ce cas, on se souviendra de toi comme d'un traître. Lorsqu'on composera des chansons sur toi, elles omettront tes actes de bravoure au profit de ton infamie.

– Ah, Jude, tu crois vraiment que je me soucie de chansons ?

– Vous êtes venu négocier, et vous refusez de vous rendre, intervient Cardan. Alors nous vous écoutons. Vous ne vous êtes pas présenté accompagné de tout ce beau monde pour rester les bras croisés.

Madoc pose sa main sur la poignée de son épée.

– Je suis venu vous défier pour m'emparer de votre couronne.

Cardan rit et lui rappelle :

– Vous ne pouvez pas porter la Couronne de Sang, forgée pour Mab, fondatrice de la lignée des Ronceverte.

– Forgée pour Mab par Grimsen, précise Madoc. Ici présent, à mes côtés. Il fera en sorte qu'elle soit mienne lorsque je l'aurai gagnée. Alors, voulez-vous entendre le défi que je vous propose ?

*Non*, ai-je envie de répondre. *Tais-toi*. Mais je peux difficilement mettre un terme aux négociations sans une raison valable.

– Vous avez parcouru tout ce chemin et rassemblé de nombreuses personnes du Peuple pour être nos témoins, dit Cardan. Comment pourrais-je refuser ?

Madoc dégaine l'épée qu'il a dans le dos. La lueur des bougies se reflète sur la lame.

– À la mort de la reine Mab, rappelle-t-il, ce palais a été érigé sur son tumulus. Malgré la disparition de sa dépouille, ses pouvoirs ont continué à vivre dans la roche et la terre. Mon épée a été refroidie dans cette terre, et les bijoux de Mab ont été sertis dans la poignée. D'après Grimsen, cette arme peut fendre le firmament des îles.

Cardan jette un coup d'œil dans les ombres où sont postés les archers.

– Vous étiez mon invité, jusqu'à ce que vous dégainiez cette luxueuse épée. Reposez-la et vous serez à nouveau le bienvenu.

– La reposer ? répète Madoc. Entendu.

Soudain, il abat violemment l'arme au sol. Un grondement sonore ébranle le palais ; une secousse traverse la terre sous nos pieds. Le Peuple se met à hurler. Grimsen glousse, ravi.

Le sol se fissure au point d'impact. La faille s'élargit en se rapprochant du dais. Un instant avant qu'elle atteigne le trône, je réalise ce qui est sur le point de se produire et plaque une main sur ma bouche. Puis le trône ancestral de Domelfe se craquelle en son centre ; ses branches fleuries et son assise volent en éclats. De la sève coule, comme du sang s'échappant d'une blessure.

– Je suis venu ici afin de vous remettre cette épée ! tonne Madoc pour couvrir les cris.

Horrifié, Cardan contemple le trône anéanti.

– Pourquoi ? demande-t-il.

– Si vous perdez le défi que je vous propose, vous vous battrez contre moi avec cette arme. Nous nous opposerons alors dans un duel digne de ce

nom, mais votre épée sera de loin la meilleure. Si vous l'emportez, elle vous reviendra de droit – comme ma capitulation.

Cardan semble intrigué malgré lui. Je sens l'effroi me nouer le ventre.

– Grand Roi Cardan, fils d'Eldred, arrière-petit-fils de Mab, déclare Madoc. Vous qui êtes né sous une mauvaise étoile ; vous à qui votre mère ne laissait que les miettes de la table royale comme si vous n'étiez qu'un de ses chiens ; vous qui êtes versé dans le luxe et la facilité, que votre père méprisait, vous qui êtes manipulé par votre épouse... Êtes-vous en position d'inspirer une quelconque loyauté à vos sujets ?

– Cardan...

Je n'en dis pas plus. Madoc m'a tendu un piège. Si je me prononce et que Cardan tient compte de mon avis, il donnera raison à mon père.

– Je ne suis contrôlé par personne, affirme Cardan. Votre trahison a commencé lorsque vous avez comploté pour assassiner mon père. Retournez dans vos montagnes désolées. Le Peuple ici présent m'a juré fidélité, et vos insultes n'ont rien de distrayant.

Madoc sourit.

– Certes, mais vos fidèles sujets vous aiment-ils ? Mon armée, elle, est loyale, Grand Roi Cardan, parce que j'ai conquis sa loyauté. Avez-vous conquis une seule de vos possessions ? J'ai combattu aux côtés de ceux qui ont accepté de me suivre. J'ai versé mon sang avec eux. J'ai consacré ma vie à Domelfe. Si j'étais Grand Roi, j'offrirais à tous ceux qui m'ont suivi la possibilité d'exercer leur domination sur le monde. Si j'avais sur la tête la Couronne de Sang et non cette capuche, j'arracherais des victoires dont personne n'a jamais osé rêver. Laissons le Peuple choisir entre vous et moi. Laissons l' élu, quel qu'il soit, régner sur Domelfe. Laissons-le jouir de la couronne. Si Domelfe vous aime, je capitulerai. Mais qui pourrait accepter d'être votre sujet si vous ne lui offrez pas la liberté de choisir ? Voilà la forme que notre affrontement devrait prendre. En faisant appel au cœur et à l'esprit de la cour. Si vous êtes trop lâche pour vous battre en duel à l'épée contre moi, que ceci soit notre duel.

Cardan contemple le trône. Son visage frémit, puis s'éclaire.

– Un roi ne se résume pas à sa couronne.

Sa voix paraît lointaine, comme s'il s'adressait avant tout à lui-même.

Madoc serre les mâchoires. Son corps se tend, prêt au combat.

– Ce n'est pas tout, poursuit mon père. Il ne faudrait pas oublier la reine Orlagh.



– Orlagh, sur laquelle ton assassin a tiré, je précise.

Un murmure parcourt la foule.

– Elle est votre alliée, se justifie Madoc, sans nier. Et sa fille est l'amie du palais.

Cardan lui jette un regard hostile.

– Si vous refusez de mettre la Couronne de Sang en jeu, menace Madoc, le carreau s'enfoncera dans son cœur, et elle mourra. Vous serez responsable, Grand Roi de Domelfe. Vous l'aurez assassinée par crainte d'être renié par vos sujets.

*Refuse sa proposition*, voudrais-je hurler. Mais, si je le fais, Cardan se sentira contraint d'accepter cette compétition ridicule pour prouver que je n'ai aucun pouvoir sur lui. J'enrage. Je comprends enfin pourquoi Madoc pense pouvoir pousser Cardan à accepter son offre. Or il est trop tard.

*Cardan n'a pas été un enfant facile à aimer, et ça a empiré avec le temps*, m'a confié dame Asha. Méfiant à cause de la prophétie, Eldred n'aimait pas son fils. N'ayant pas les faveurs de son père, de qui émanaient tous les pouvoirs, Cardan n'obtenait pas non plus celles de ses frères et sœurs.

Ainsi rejeté par sa famille, comment n'éprouverait-il pas un sentiment de légitimité en étant sur le trône ? Comme si, enfin, on l'adoubait ?

*Aucun banquet n'est trop fastueux pour un homme affamé.*

Comment ne pas vouloir la preuve que ce sentiment est bien réel ?

Domelfe choisirait-il Cardan comme souverain ? Je scrute la foule. La reine Annet, pour qui l'expérience et la brutalité de Madoc pourraient bien l'emporter. Le seigneur Roiben, prompt à faire usage de la violence. Le roi des Aulnes, Severin de Solclair, exilé par Eldred, et qui ne souhaitera peut-être pas suivre le fils de ce dernier.

Cardan ôte sa couronne, provoquant la stupéfaction de la foule.

Dans un chuchotement, je demande :

– Qu'est-ce que tu fais ?

Il ne me jette pas un regard. C'est sur l'auditoire qu'il se concentre.

Le silence s'abat sur le tertre.

– Un roi ne se résume pas à son trône ni à sa couronne, clame-t-il. Vous avez raison : ni la loyauté ni l'amour ne devraient être obtenus par la force. Toutefois, le choix du dirigeant de Domelfe ne devrait pas non plus faire l'objet d'un pari, comme si l'enjeu était le salaire d'une semaine de travail ou une outre de vin. Je suis le Grand Roi. Je ne vous céderai pas mon titre, ni pour une épée ni par fierté. Sa valeur va bien au-delà.

Cardan me sourit avant de poursuivre :

– De plus, vous avez devant vous deux souverains. Même si vous m’éliminez, il en resterait un.

Mes épaules se détendent sous le coup du soulagement. Je fixe Madoc d’un air triomphant. Pour la première fois, je le vois douter.

Mais Cardan n’a pas terminé.

– Vous voulez précisément l’objet contre lequel vous pestez : la Couronne de Sang. Vous voulez que mes sujets vous soient fidèles, comme ils le sont envers moi. Vous désirez tant cette couronne que vous avez pris le risque d’en faire le prix de la vie de la reine Orlagh.

Puis il sourit à nouveau avant d’ajouter :

– À ma naissance, une prophétie disait que, si je devenais Grand Roi, je provoquerais l’anéantissement de la couronne et la destruction du trône.

Madoc tourne son regard vers moi avant de revenir à Cardan. Il passe en revue ses options. Elles ne sont pas bonnes, mais il dispose toujours d’une imposante épée. Par réflexe, je porte la main à la poignée de Crépuscule.

Cardan tend sa main aux doigts fuselés vers le trône de Domelfe et la longue faille qui court sur le sol.

– Regardez ! La prophétie s’est déjà à moitié réalisée.

Il se met à rire.

– Je n’aurais jamais cru qu’il fallait l’interpréter littéralement, reprend-il. Ni qu’un jour, je souhaiterais qu’elle s’accomplisse.

Je n’aime pas la tournure que prend cette négociation.

– La reine Mab a créé cette couronne pour maintenir sa descendance au pouvoir, déclare Cardan à la foule. Toutefois, les serments ne devraient jamais être adressés à une couronne. Ils devraient l’être à un souverain. En toute liberté. Je suis votre roi. À mes côtés se tient ma reine. Il vous revient d’accepter de nous suivre ou pas. Agissez selon votre volonté.

Puis, à mains nues, il brise en deux la Couronne de Sang. Elle se casse comme un jouet ; comme si, entre ses mains, elle n’avait pas été forgée dans le métal et était aussi fragile qu’un bréchet.

J’é mets un hoquet de stupéfaction. Peut-être même que je hurle. De nombreuses voix s’élèvent, exprimant à la fois l’horreur et la liesse.

Madoc affiche un air consterné. C’est pour cette couronne qu’il est venu. Désormais, la voilà réduite en morceaux. Quant à Grimsen, que la stupeur a rendu incapable de parler, il secoue vigoureusement la tête d’un côté puis de l’autre. *Non non non non.*

– Peuple de Domelfe, lance Cardan, m’acceptes-tu comme ton Grand Roi ?

Il reprend la formulation officielle du couronnement. Je me souviens qu’Eldred a prononcé des mots semblables dans cette même salle. Puis, une à une, dans tout le tertre, je vois les créatures du Peuple incliner la tête. Une ondulation parcourt l’assemblée, comme une vague triomphante.

Ils l’ont choisi, lui. Ils lui jurent fidélité. Nous avons gagné.

– Nonnonnonnonnonnon ! s’écrie Grimsen. Mon œuvre ! Ma merveille ! Elle devait durer éternellement...

Je regarde Cardan : ses yeux sont devenus complètement noirs.

Sur le trône, les dernières fleurs se teintent du même noir d’encre que ses yeux. Puis le liquide noir se met à couler sur son visage, comme s’il saignait. Il se tourne vers moi, ouvre la bouche. Sa mâchoire se transforme. Son corps entier se métamorphose : il s’allonge dans un hululement.

Je me souviens brusquement que Grimsen a maudit chacun des objets de sa fabrication.

*Lorsqu’elle m’a demandé de forger la Couronne de Sang, ce fut un immense honneur. J’ai maudit la couronne pour que celle-ci soit protégée à jamais.*

*Je veux que mon œuvre perdure, exactement comme la reine Mab voulait que sa lignée perdure.*

La créature monstrueuse semble avoir entièrement absorbé Cardan. Sa gueule grande ouverte s’écarte encore plus, jusqu’à faire craquer sa mâchoire, tandis que ses crochets surgissent. Sa peau se couvre d’écailles. Je suis pétrifiée d’effroi.

Des hurlements emplissent l’air. Des courtisans se précipitent vers la sortie. Je dégaine Crépuscule. L’arme au poing, les gardes fixent la créature qu’est devenu Cardan, et Grima Mog court vers le dais.

Là où se tenait le Grand Roi se dresse désormais un énorme serpent aux écailles noires et aux crochets recourbés. Les anneaux de son corps gigantesque luisent d’un éclat doré. Je plonge mon regard dans ses yeux noirs, espérant y voir un signe de reconnaissance. Ils sont vides et froids.

– Il empoisonnera la terre ! s’exclame le forgeron. Aucun baiser d’amour véritable ne l’arrêtera. Résoudre une énigme ne lèvera pas la malédiction. Seule la mort le pourra.

– Le roi de Domelfe n’est plus, déclare Madoc en empoignant son immense épée, pressé de s’emparer de la victoire alors qu’il était presque

assuré de perdre. J'ai bien l'intention de pourfendre ce serpent et de prendre le trône !

Je l'interpelle d'une voix forte :

– Tu t'égares !

Ma voix porte à travers le tertre. Les courtisans en fuite s'immobilisent. Les souverains des cours inférieures lèvent les yeux vers moi, de même que les membres du Conseil et le Peuple de Domelfe. Jamais ils ne m'écouteront. Mais je dois essayer.

Le serpent sort fugacement sa langue fourchue, goûtant l'air. Je tremble, mais je refuse de montrer ma peur.

– Domelfe a une reine ! je m'exclame. Elle se tient devant vous. Gardes, arrêtez Madoc ! Arrêtez tous ceux de son camp. Ils ont gravement enfreint les règles d'hospitalité de la Haute Cour. J'exige qu'ils soient emprisonnés. J'exige qu'ils soient mis à mort !

Madoc rit.

– Ah oui, Jude ? La couronne n'existe plus ! Pourquoi les gardes t'obéiraient-ils alors qu'ils pourraient me suivre ?

– Parce que je suis la reine de Domelfe, la reine légitime, choisie par le roi et la terre.

Ma voix se brise quand je prononce ces derniers mots.

J'ajoute :

– Quant à toi, tu n'es qu'un traître.

Suis-je convaincante ? Je l'ignore. Sans doute que non.

Randalin se poste à mes côtés.

– Vous l'avez entendue ! aboie-t-il. Arrêtez-les !

Je suis stupéfiée par son intervention. Plus que mon discours, elle rappelle les chevaliers à l'ordre. Épée au clair, ils encerclent les gens de Madoc.

Soudain, avec une rapidité surprenante, le serpent quitte le dais et se dirige vers la foule qui se disperse, terrorisée. La créature a grossi. L'éclat doré de ses écailles est plus prononcé. Dans son sillage, la terre se craquelle et s'effrite, comme privée de vie.

Les chevaliers reculent. Madoc récupère son épée plantée dans le sol. Le serpent glisse vers lui.

– Mère ! hurle Chêne avant de traverser le tertre à toutes jambes.

Vivi tente de le retenir. Heather l'appelle, mais les sabots de Chêne martèlent déjà le sol. Horrifiée, Oriana se retourne alors qu'il se précipite

vers elle, se plaçant sur la trajectoire du serpent.

Averti par l'expression terrifiée d'Oriana, mon frère s'immobilise d'un coup. Puis il dégaine l'épée d'enfant qui pend à sa hanche. L'arme avec laquelle j'ai exigé qu'il s'entraîne tous ces après-midi dans le monde des mortels. La brandissant bien haut, il s'interpose entre le monstre et sa mère.

C'est ma faute. Entièrement ma faute.

Je pousse un cri avant de sauter de l'estrade et de courir vers mon frère.

Le serpent se redresse ; Madoc lui assène un coup d'épée. La lame rebondit sur ses écailles. Le reptile contre-attaque et projette mon père à terre avant de ramper sur lui pour se jeter à la poursuite de la proie qu'il convoite vraiment : Grimsen.

De ses anneaux, la créature enlace le forgeron qui tente de fuir et plonge ses crochets dans son dos. Un cri grêle, à peine audible, résonne dans l'air. Grimsen s'effondre, formant un petit tas misérable qui aussitôt se flétrit. Un instant plus tard, il n'est plus qu'une coquille vide, comme si le serpent avait aspiré son essence.

Je me demande si, lorsqu'il a imaginé sa malédiction, le forgeron a pensé qu'il devrait craindre pour sa vie.

La salle est désormais presque déserte. Les chevaliers se sont écartés. Les archers de la Bombe sont visibles en hauteur, le long des murs, arcs bandés. Grima Mog s'est postée à mes côtés, sa lame brandie. Madoc se relève en chancelant, mais la jambe sur laquelle le serpent a rampé refuse de le porter. Je saisis Oriana par l'épaule et la pousse vers Fand. Puis je m'interpose entre Chêne et le reptile.

Désignant ma belle-mère, je crie à mon frère :

– Pars avec elle ! Conduis-la à l'abri.

Chêne lève vers moi des yeux remplis de larmes. Il tient son épée de ses mains tremblantes, les doigts bien trop crispés.

– Tu as été très courageux, je le félicite. Il faut juste que tu le sois encore un peu.

Il m'adresse un infime hochement de tête et, après avoir jeté un regard déchirant à Madoc, il s'élance vers sa mère.

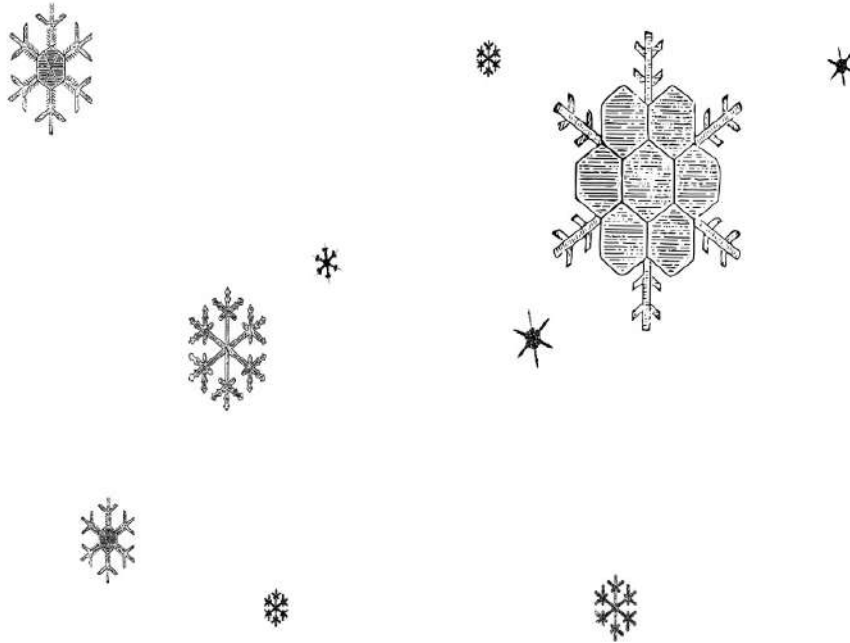
Le serpent se retourne, sa langue bifide s'agitant dans ma direction. Le serpent, qui naguère était Cardan.

– Tu veux être reine de Terrafæ, Jude ? m'interpelle Madoc d'une voix sonore. Alors tue-le ! Pourfends la bête. Voyons si tu as le courage de faire le nécessaire !

– Venez, ma dame, me supplie Fand, m’incitant à me rapprocher d’une sortie tandis que le serpent glisse vers le dais.

Il fait de nouveau apparaître sa langue pour humer l’air. Une peur horrible me saisit, si intense que je crains qu’elle m’engloutisse.

Voyant la créature s’enrouler autour des vestiges du trône détruit, je me laisse entraîner vers la sortie. Une fois la salle vide, j’ordonne que les portes soient barricadées derrière nous.



## Chapitre 23

La panique règne dans les couloirs du palais. Les conseillers s'affolent. Les généraux et les chevaliers hurlent ordres et contre-ordres. Quelqu'un sanglote. Se tenant par les mains, un groupe de courtisans s'interroge sur ce qu'ils viennent de voir. Même dans un pays où énigmes et malédictions sont monnaie courante, où une île peut surgir de la mer, une magie d'une telle puissance reste rare.

Mon cœur bat si fort et si vite qu'il occulte le reste. On me presse de questions, que j'entends de loin. Mes pensées sont accaparées par les yeux de Cardan devenus noirs, et par ses aveux avant les négociations.

*J'ai passé une grande partie de ma vie à préserver mon cœur. J'ai si bien réussi que je pouvais faire comme si je n'en avais pas. Aujourd'hui, ce n'est plus qu'un organe scabreux, abîmé et rongé par les vers. Mais il t'appartient.*

– Ma dame, lance Grima Mog en plaquant une main dans mon dos. Ma dame, venez avec moi.

À ce contact, je reviens au moment présent, à cette effervescence bruyante et affreuse. Je suis surprise de voir la robuste bonnet-rouge cannibale devant moi. Elle m'attrape par le bras et m'entraîne dans la salle des stratèges.

– Ressaisissez-vous, grogne-t-elle.

Les jambes en coton, je me laisse glisser au sol, une main pressée sur mon cœur, comme si je voulais l'empêcher de sortir de ma poitrine.

Ma robe pèse trop lourd. Je n'arrive plus à respirer.

On frappe à la porte. Je dois me lever. Élaborer un plan. Répondre aux questions, mais cela m'est impossible.

Impossible.

Je n'arrive même pas à réfléchir.

Je promets à Grima Mog :

– Je vais me relever.

Elle doit être inquiète. À sa place, je le serais aussi en me voyant dans cet état, d'autant qu'il m'incombe de prendre des initiatives.

Je la rassure :

– Ça ira mieux dans une minute.

– Oui, je sais, réplique-t-elle.

Mais comment aller mieux, alors que je ne cesse de revoir la silhouette noire du serpent se déplaçant dans le tertre ? Son regard mort et ses crochets incurvés ?

Je m'agrippe à la table pour me relever.

– Je dois trouver l'astrologue royal.

– Ne soyez pas ridicule, me réprimande Grima Mog. Vous êtes la reine. Si vous avez besoin du seigneur Baphen, c'est à lui de venir à vous. Mais vous devez vous protéger. Madoc ne sera plus le seul à vouloir s'emparer du trône, désormais. N'importe qui pourrait se dire que vous assassiner serait le moyen idéal de prendre le pouvoir. Vous devez conserver un moyen de pression.

J'ai la tête qui tourne. Il faut que je me reprenne.

– Vous avez raison, dis-je. J'ai besoin d'un nouveau grand général. Acceptez-vous ce poste ?

La surprise de Grima Mog est manifeste.

– Moi ? Et Yorn, alors ?

– Il manque d'expérience. En plus, je ne l'apprécie pas.

– J'ai essayé de vous tuer, me rappelle-t-elle.



– Les relations qui ont compté dans ma vie se résument à ça, je rétorque. Quoi qu’il en soit, moi, je vous aime bien.

Cet aveu l’incite à me gratifier d’un sourire tout en dents.

– Dans ce cas, je dois me mettre au travail.

– Il faut que vous sachiez où se trouve le serpent à chaque instant, dis-je. Je veux que quelqu’un le surveille et qu’on me tienne au courant de ses moindres déplacements. Peut-être pouvons-nous le retenir prisonnier dans le tertre. Les murs sont épais, les portes lourdes et le sol est en terre. Envoyez-moi la Bombe. Fand. Ma sœur Taryn. Ainsi qu’un messenger qui fera le lien entre nous.

Il s’avère que Fand est juste devant la porte. Je lui confie une très courte liste des personnes autorisées à entrer.

Grima Mog ayant pris congé, je me laisse de nouveau envahir par l’impuissance et la tristesse. Puis je m’oblige à faire les cent pas, ce qui m’aide à réfléchir. La flotte de Madoc est toujours ancrée près des îles. Je dois faire le point sur le nombre de soldats qu’il me reste et estimer s’ils suffiront à dissuader mon père de nous attaquer.

Cardan a disparu. Après ce constat, le vide se fait brièvement dans mon esprit. Tant que je ne me serai pas entretenue avec Baphen, je refuse d’accepter que les propos de Grimsen soient définitifs. Il doit y avoir une faille. Une astuce. Il doit y avoir un moyen de briser la malédiction. Un moyen pour que Cardan survive.

Il y a aussi le Peuple, qu’il faut convaincre de me légitimer en tant que reine de Terrafæ.

Quand la Bombe entre dans la pièce, toujours vêtue de sa longue cape à capuche, j’ai retrouvé mon sang-froid.

Il nous suffit d’échanger un regard pour qu’elle s’approche et me serre dans ses bras. Songeant au Cafard et à toutes les malédictions qui ne peuvent être levées, je l’étreins avec force.

– Il faut que je sache qui est loyal envers moi, dis-je en la libérant pour reprendre mes déambulations. Qui a rejoint Madoc et qui a décidé de faire cavalier seul.

Elle hoche la tête.

– C’est comme si c’était fait.

– Si l’un de tes espions entend parler d’un complot visant à m’assassiner, qu’il ne prenne pas la peine de m’avertir. Peu importe que le plan soit

abouti ou pas, que les comploteurs soient plus ou moins identifiés. J'exige leur mise à mort, à tous.

Ce n'est peut-être pas ainsi que je me voyais gérer la situation, mais Cardan n'est pas là pour m'en empêcher. M'armer de patience et me montrer clément ne sont pas des luxes que je peux m'offrir.

– Ce sera fait, affirme la Bombe. Tu auras des nouvelles cette nuit.

Après son départ, Taryn apparaît. Elle promène un regard étonné sur la pièce comme si elle s'attendait à découvrir un énorme serpent.

Je la questionne :

– Comment va Chêne ?

– Il est avec Oriana, répond-elle. Elle ne sait pas trop si elle est prisonnière ou libre de ses mouvements.

– Elle a fait preuve d'hospitalité envers moi dans le Nord. J'ai l'intention de lui retourner la faveur.

Maintenant que l'état de choc est passé, je réalise que j'éprouve de la colère : envers Madoc, envers Oriana, et tout Domelfe. Mais ça aussi, c'est accessoire.

– Taryn, j'ai besoin de ton aide.

– De mon aide ? répète-t-elle, surprise.

– Quand j'étais sénéchale, tu m'as choisi une garde-robe pour me donner plus d'autorité. En allant chez Locke, j'ai remarqué combien tu avais transformé les lieux. Pourrais-tu aménager une salle du trône pour moi ? Et si possible me trouver des tenues pour les jours à venir ? Peu importe d'où elles viennent, tant que l'on comprend en me voyant que je suis la reine de Terrafæ.

Taryn prend une profonde inspiration.

– Très bien. Je m'en occupe. Je ferai en sorte que tu aies fière allure.

J'insiste :

– Je vais devoir être carrément magnifique.

Mon commentaire déclenche chez elle un vrai sourire.

– Je ne sais pas comment tu fais pour rester aussi calme, murmure-t-elle.

J'ignore quoi répondre. Je suis tout sauf calme. Je ne suis qu'un maelstrom d'émotions.

D'autres coups résonnent à la porte. Fand va ouvrir le battant.

– Veuillez m'excuser, déclare-t-elle. Le seigneur Baphen est là. Vous disiez vouloir le voir immédiatement.

– Je te trouverai un endroit plus adapté pour tes entretiens, me promet Taryn avant de s'éclipser.

– Les membres du Conseil réclament une audience, eux aussi, enchaîne Fand. Ils veulent assister à votre rencontre avec le seigneur Baphen. Ils affirment que, quoi qu'il sache, ils ont le droit de l'entendre.

– Non, je tranche. Je le recevrai seul.

Une minute plus tard, Baphen entre, vêtu d'une longue robe bleue d'un ton plus clair que ses cheveux bleu marine. Une coiffe de bronze repose sur son crâne. L'astrologue royal est l'un des rares conseillers que j'apprécie. Il me semblait que c'était réciproque, mais à cet instant je l'observe avec appréhension.

– Il n'y a vraiment rien qui... commence-t-il.

Je l'interromps :

– J'exige de tout savoir sur la prophétie que vous avez faite à Cardan à sa naissance. Racontez-moi dans les moindres détails ce qui s'est passé.

Il me regarde, surpris. Au Conseil, en tant que sénéchale du Grand Roi, j'adoptais une attitude respectueuse. En tant que Grande Reine, je fais enfin preuve d'autorité.

Le seigneur Baphen grimace.

– Annoncer au Grand Roi une nouvelle si malheureuse n'est jamais agréable. C'est toutefois dame Asha qui m'a le plus effrayé. Elle m'a dévisagé avec une telle haine que je l'ai sentie jusqu'à la pointe de mes oreilles. À mon avis, elle a cru que j'exagérais pour servir mes propres intérêts.

Je réplique d'un ton sec :

– À l'évidence, il n'en est rien. Répétez-moi la prophétie.

Il s'éclaircit la voix.

– Elle se compose de deux parties. « Il provoquera l'anéantissement de la couronne et la destruction du trône. Seulement de son sang versé naîtra un grand souverain. »

Un instant, les mots ne font que résonner dans ma tête. La deuxième partie est pire que la première.

– Cardan connaît-il la prophétie dans son intégralité ? Et qu'en est-il de Madoc ?

– Il se peut que le Grand Roi soit au courant par sa mère, répond le seigneur Baphen. J'ai d'abord cru que le prince Cardan n'accéderait jamais au trône. Lorsque c'est arrivé, j'ai pensé qu'il ferait un mauvais souverain et

finirait par être assassiné. Pour moi, son destin était plus ou moins tracé. Quant à Madoc, j'ignore s'il connaît la prophétie, que ce soit en partie ou intégralement.

Je demande d'un ton mal assuré :

– Y a-t-il un moyen de briser la malédiction ? Avant de mourir, Grimsen a déclaré : « Aucun baiser d'amour véritable ne l'arrêtera. Résoudre une énigme ne lèvera pas la malédiction. Seule la mort le pourra. » Je ne peux pas y croire. J'espérais que la prophétie énoncée à sa naissance nous donnerait une réponse, mais...

Il m'est impossible d'achever ma phrase. La prophétie contient bien une réponse, mais je refuse de l'entendre.

– S'il existe un moyen de... d'inverser la transformation, je ne le connais pas, balbutie Baphen,

Submergée par la panique, je croise les mains et enfonce mes ongles dans ma peau.

– Et les étoiles n'ont rien annoncé d'autre ? Vous n'oubliez aucun détail ?

– Hélas non, je le crains, se désole Baphen.

– Pouvez-vous étudier à nouveau votre carte des étoiles ? Retournez les consulter et voyez si vous avez omis quelque chose. Observez le ciel. Il offrira peut-être une autre réponse.

L'astrologue acquiesce.

– Si tel est votre souhait, Votre Majesté.

À son ton, je comprends qu'il a souvent exécuté des ordres tout aussi inutiles des dirigeants précédents.

Tant pis si ce n'est pas raisonnable.

– Oui. Faites-le.

– Consentirez-vous à voir les conseillers d'abord ? demande-t-il.

L'idée que Baphen soit même brièvement retardé dans ses recherches me contrarie. Cependant, si je souhaite être reconnue comme reine légitime, il me faut obtenir l'appui des membres du Conseil Vivant. Je ne peux pas les faire attendre davantage.

Alors c'est ça, régner ? Être loin de l'action, coincée sur un trône ou dans une enfilade de salles luxueuses, à devoir compter sur des informations transmises par des tiers ? Madoc détesterait.

– C'est d'accord, dis-je à l'astrologue.

Fand se présente et m'annonce qu'une salle est prête pour me recevoir. Je suis impressionnée par la rapidité avec laquelle Taryn a pris les choses en

main.

– Y a-t-il autre chose, Fand ?

– Grima Mog a envoyé un messenger, répond Fand. Le roi... Enfin, je veux dire le serpent... n'est plus dans la salle du trône. Apparemment, il s'est échappé par la faille creusée par l'épée de Madoc. De plus... Je ne sais pas trop ce qu'il faut en penser, mais... il neige. À l'intérieur du tertre.

Une terreur glacée me transperce. Ma main se pose sur la poignée de Crépuscule. Je veux sortir. Je veux trouver le serpent, mais si j'y parviens... Que se passera-t-il ? La réponse m'est insupportable. Je ferme les yeux pour ne pas m'y confronter. Quand je les ouvre, j'ai l'impression de tourner. Je demande à être conduite à la nouvelle salle du trône.

Taryn m'y escorte. Elle a choisi un immense salon qu'elle a débarrassé de ses meubles, de sorte que le moindre bruit résonne. Un imposant fauteuil de bois sculpté trône sur une estrade couverte de tapis. Des bougies brûlent, posées à même le sol. Les ombres mouvantes qu'elles projettent contribueront à rendre mon apparence plus intimidante, voire à atténuer ma nature de mortelle.

Le fauteuil est flanqué de deux anciens gardes de Cardan. Un page pourvu de petites ailes de papillon de nuit est agenouillé sur l'un des tapis.

– Pas mal, dis-je à ma sœur.

Taryn sourit.

– Monte sur l'estrade, m'ordonne-t-elle. Je veux voir ce que donne l'ensemble.

Assise dans le fauteuil, le dos droit, je contemple les flammes vacillantes. Taryn marque son approbation en levant les pouces à mon intention – un geste éminemment humain.

– Bien, dis-je. Je suis prête à recevoir le Conseil Vivant.

Fand acquiesce et sort chercher les conseillers. Peu de temps après, Randalin et les autres entrent dans la salle, l'air lugubre.

*Vous n'avez pas encore été témoins de tout ce dont je suis capable*, me dis-je en les regardant, m'efforçant d'y croire moi-même.

– Votre Majesté, me salue Randalin.

Le ton qu'il emploie semble interrogatif. Il a beau m'avoir apporté son soutien dans le tertre, rien ne me garantit que cela durera.

Sans attendre, je les informe de ma décision :

– J'ai nommé Grima Mog au poste de grand général. Elle ne peut se présenter à vous maintenant, mais nous aurons bientôt de ses nouvelles.

– Êtes-vous sûre que ce soit sage ? s'inquiète Nihuar dont le corps de mante religieuse s'agite avec nervosité. Peut-être devrions-nous attendre que le Grand Roi soit rétabli avant de prendre une décision aussi importante.

– Cela me semble raisonnable, s'empresse de renchérir Randalin en me regardant comme si j'allais approuver.

– Le roi serpent sinueux règne sur une cour de souris, intervient Fala, vêtu d'un habit arlequin lavande.

Gardant à l'esprit les conseils de la Bombe, j'essaie de rester impassible, sans tenter d'argumenter. J'attends. Mon silence les met si mal à l'aise qu'ils finissent par se taire à leur tour. Même Fala ne dit plus rien.

– Le seigneur Baphen ne sait pas encore comment nous pouvons rendre son apparence au Grand Roi, dis-je, radoucie.

Tous se tournent vers lui.

*Seulement de son sang versé naîtra un grand souverain.*

Baphen acquiesce brièvement et confirme :

– En effet. Et je ne suis pas certain que cela soit possible.

Nihuar semble stupéfaite. Même Mikkell paraît sonné par cette nouvelle.

Randalin me jette un regard accusateur. Comme si la partie était terminée et que nous avions perdu.

*Il y a une solution, ai-je envie d'insister. Mais je ne la connais pas encore.*

– Je viens faire mon rapport à la reine, lance soudain une voix dans l'encadrement de la porte.

Grima Mog est là.

À grandes enjambées, elle passe à côté des membres du Conseil en les saluant d'un bref hochement de tête. Tous l'observent avec curiosité.

– Nous voulons entendre ce que vous savez, dis-je en réponse aux murmures d'approbation réticente.

– Bien. D'après nos renseignements, Madoc a l'intention de donner l'assaut après-demain, à l'aube. D'autres cours ont désormais rejoint sa bannière et il espère que nous serons trop préoccupés par le serpent pour riposter. Mais notre vrai problème, c'est de savoir combien ils seront parmi le Peuple à se contenter d'attendre l'issue de la bataille avant de choisir un camp.

– Êtes-vous certaine de vos informations ? questionne Randalin, suspicieux. Par quel biais les avez-vous obtenues ?

Grima Mog me désigne d'un signe de tête.

– Avec l'aide de ses espions.

– Ses espions ? répète Baphen.

Je vois qu'il commence à comprendre comment, par le passé, j'ai obtenu certaines informations que j'avais partagées avec eux. Je ressens une bouffée de satisfaction à l'idée que je n'aurai plus à feindre d'être dépourvue de ressources personnelles.

Je me tourne vers Grima Mog.

– Notre armée suffira-t-elle à repousser Madoc ?

– Notre victoire n'est assurée en aucun cas, répond-elle avec diplomatie. Cela dit, nous ne sommes pas encore battus.

La situation nous était bien plus favorable hier. Mais c'est mieux que rien.

– Une croyance circule, poursuit Grima Mog. Une croyance qui s'est rapidement propagée : la personne qui régnera sur Domelfe sera celle qui pourfendra le serpent. Car répandre le sang des Ronceverte équivaut à l'avoir dans ses veines.

– Une croyance tout à fait unseelie, commente Mikkel.

Mikkel y adhère-t-il ? Attend-il de moi que je fasse couler le sang des Ronceverte ?

– Le roi avait une jolie tête, soupire Fala. Pourra-t-il faire sans ?

Je m'enquiers :

– Où est-il ? Où est le Grand Roi ?

– Le serpent a été aperçu sur la côte d'Insear. Un chevalier de la cour des Aiguilles a tenté sa chance contre lui. Ce qui reste de sa dépouille a été retrouvé il y a une heure. De là, nous avons suivi les déplacements du monstre. Il laisse des traces de son passage : des lignes noires, où la terre roussit. La difficulté, c'est que ces lignes s'étendent, brouillent la piste et empoisonnent la terre. Malgré tout, nous avons suivi le serpent jusqu'au palais. Apparemment, il a décidé de revenir dans le tertre et d'en faire son repaire.

– Le roi est lié à la terre, affirme Baphen. Maudire le roi, c'est maudire la terre. Ma reine, il n'y a peut-être qu'une seule façon de soigner...

– Assez ! je m'emporte, faisant sursauter les gardes.

Puis je me lève et tranche :

– Cette discussion est terminée.

– Mais vous devez... commence Randalin.

Il lui suffit de me regarder pour comprendre qu'il doit se taire.

– Notre rôle est de vous conseiller, tempère Nihuar de sa voix sirupeuse. Nous sommes réputés pour notre sagesse.

Ne me contrôlant plus, je rétorque d'un ton où se mêlent malveillance et douceur, celui que Cardan aurait précisément employé :

– L'êtes-vous ? Car la sagesse devrait vous inciter à ne pas accroître mon mécontentement. Un séjour à la Tour de l'Oubli vous rappellerait peut-être où est votre place.

Un profond silence tombe sur la salle.

Je m'étais imaginée différente de Madoc. Pourtant, à la moindre occasion, j'adopte une attitude tyrannique. Je menace au lieu de convaincre, me montre versatile au lieu d'être apaisante.

Je suis faite pour les ombres ; pour l'art de manier les couteaux, pour les effusions de sang et les coups d'État ; pour les paroles venimeuses et les gobelets empoisonnés. Je n'aurais jamais pensé accéder un jour à un rang aussi élevé que celui de monarque. Et je crains d'être totalement incompétente pour cette tâche.

J'ai l'impression que ce n'est pas moi qui décide, mes doigts sont comme contraints d'ouvrir les lourds verrous des portes du tertiaire.

Fand tente de me dissuader, comme elle l'a fait plusieurs fois auparavant.

– Laissez-nous au moins...

Je l'interromps :

– Reste ici. Que personne ne me suive.

– Ma dame, se résigne-t-elle.

Cela ne marque pas exactement son accord, mais ça fera l'affaire.

Me glissant dans la vaste salle, je laisse tomber la cape de mes épaules.

Le serpent est là, enroulé autour du trône en ruine. Il a encore grossi. Son corps est si large qu'il pourrait avaler un cheval entier en forçant à peine sur ses mâchoires crochues. Parmi les tables renversées et la nourriture éparpillée, il reste quelques torches dont la lueur illumine les écailles noires de la créature. Celles-ci ont perdu de leur lustre doré. Je ne saurais dire s'il est malade ou si la métamorphose se poursuit. Des entailles fraîches courent sur un de ses flancs, comme s'il avait reçu un coup d'épée ou de lance. De la vapeur s'échappe de la faille dans le sol et flotte dans la salle, charriant une odeur de roche brûlante.

Après quelques pas en direction du dais, j'appelle :



– Cardan ?

Le serpent tourne son imposante tête vers moi. Il déroule ses anneaux et se redresse, comme pour frapper. Je m’immobilise. Il ne m’attaque pas, même si sa tête se balance d’avant en arrière dans un mouvement sinueux, à la fois prêt à riposter et à attaquer.

Je me force à avancer, un pas après l’autre. Le serpent me suit de ses yeux dorés, la seule partie de lui (à l’exception de son caractère) qui me rappelle Cardan.

*En tant que Grand Roi, j’aurais pu être aussi monstrueux que Dain. Dans ce cas – si la prophétie se réalisait –, il faudrait que quelqu’un m’arrête. Je crois que toi, tu le pourrais.*

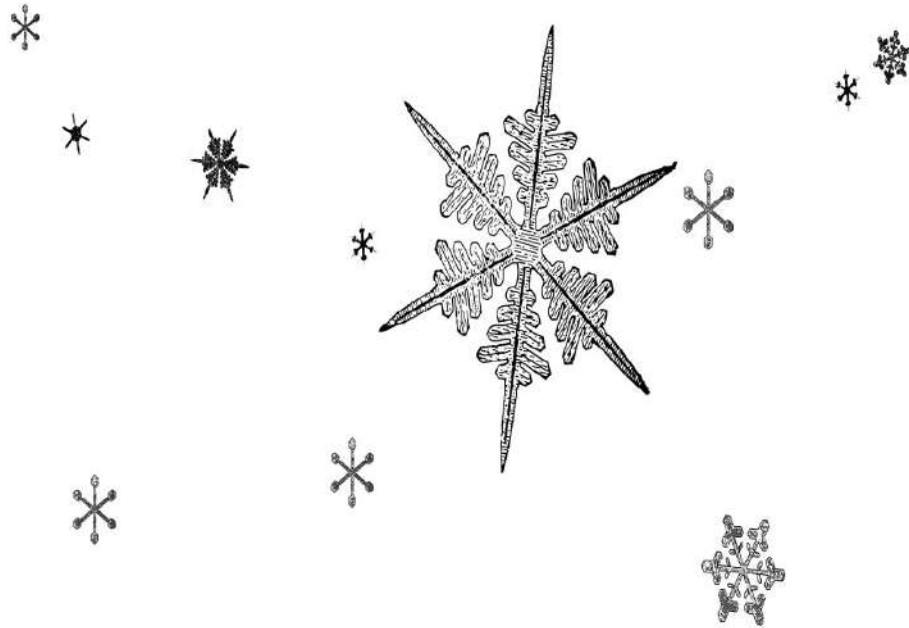
Je songe à mon flanc couturé et aux fleurs blanches qui ont percé sous la neige. Je me suis guérie moi-même. Je peux sûrement le guérir aussi. Je me concentre sur ce souvenir, essayant de puiser dans les pouvoirs de la terre.

– Je vous en supplie, dis-je.

Je me penche vers le sol et j’en appelle à la terre elle-même.

– Je ferai ce que vous voudrez. Je renoncerai à la couronne. J’accepterai n’importe quel marché. Mais s’il vous plaît, rendez-lui son apparence. Aidez-moi à lever la malédiction.

J’ai beau me concentrer de toutes mes forces, mes prières restent sans réponse.



## Chapitre 24

La Bombe émerge de l'ombre avec grâce, le visage découvert.

– Jude ? m'appelle-t-elle.

Je réalise que je me suis peu à peu rapprochée du serpent, si bien que je suis tout près. Je m'assois sous le dais, à moins d'un mètre de lui. Il s'est tellement habitué à ma présence qu'il garde les yeux fermés.

– Tes sœurs s'inquiètent, poursuit la Bombe en s'approchant de nous autant qu'elle l'ose.

Le serpent soulève la tête, dardant sa langue pour humer l'air. La Bombe se pétrifie.

– Ça va, dis-je. J'avais juste besoin de faire le point.

*Aucun baiser d'amour véritable ne l'arrêtera. Résoudre une énigme ne lèvera pas la malédiction. Seule la mort le pourra.*

Elle jauge le reptile du regard.

– Est-ce qu'il te reconnaît ?

– Aucune idée. Je crois que ma présence ne le dérange pas. Je lui disais qu'il ne peut pas m'obliger à tenir ma promesse.

Cela me demanderait de passer outre le souvenir de Cardan m'avouant son amour. C'est ça le plus difficile, la chose impossible. Il m'a ouvert son cœur, et je ne lui ai pas répondu. Je pensais en avoir le temps. En dépit de tout, j'étais heureuse. Oui, je l'étais, avant que la situation ne dégénère. Nous avons gagné. Il m'aimait, et tout irait bien.

– J'ai quelques informations à te transmettre, dit la Bombe. Je crois que Grima Mog t'a fait son rapport sur les déplacements de Madoc ?

– En effet.

– Nous avons arrêté quelques courtisans qui spéculaient sur l'assassinat de la reine mortelle. Leur plan a sauté.

Un petit sourire traverse son visage quand elle ajoute :

– Comme eux.

J'ignore si je dois me réjouir de cette nouvelle. Pour l'instant, elle provoque chez moi une certaine lassitude.

– Le Fantôme s'est renseigné sur la loyauté de chacun des souverains des cours inférieures, poursuit-elle. On les passera en revue plus tard. Le plus intéressant, c'est que tu as reçu un message de ton père. Madoc veut qu'on lui garantisse que lui, dame Nore et le seigneur Jarel pourront se rendre au palais pour traiter avec toi.

– Ils veulent venir ici ?

Je descends de l'estrade. Le serpent me suit du regard.

– Pourquoi ? Ils ne sont pas satisfaits du résultat de la dernière négociation ?

– Je n'en sais rien, répond la Bombe avec une fêlure dans la voix qui me rappelle à quel point elle hait les souverains de la cour des Crocs. Madoc a demandé à vous voir, toi, ton frère et tes sœurs. Ainsi que son épouse.

– Soit, dis-je. Qu'on le laisse venir, avec dame Nore et le seigneur Jarel. Mais qu'il n'apporte aucune arme à Domelfe. Je ne le considérerai pas comme un invité. Je lui donne seulement ma parole qu'aucun mal ne lui sera fait. Je ne lui offre pas mon hospitalité.

– Et que vaut ta parole ? demande la Bombe, soudain pleine d'espoir.

– Nous le saurons bientôt.

Alors que je m'apprête à quitter la salle, je jette un regard au serpent. Sous lui, le sol désormais noirci a presque la même couleur que ses écailles.

Après avoir échangé plusieurs messages avec Madoc, nous avons convenu qu'il viendrait avec les souverains de la cour des Crocs au

crépuscule. J'ai accepté de les recevoir dans les jardins. Je ne tiens pas à ce qu'ils pénètrent de nouveau dans le palais. Grima Mog, escortée d'un demi-cercle de chevaliers chargés de notre sécurité, déploie des archers dans les arbres. La Bombe accompagne des espions, qui se cachent en hauteur ou au ras du sol. Le Fantôme est parmi eux, des bouchons de cire dans les oreilles.

Mon fauteuil de bois sculpté a été transporté dehors. On l'a installé sur une nouvelle estrade, plus haute. Des coussins ont été disposés à son pied, pour mon frère et mes sœurs – ainsi que pour Oriana, si elle daigne s'asseoir avec nous.

Il n'y a ni tables de banquet ni vin. Un tapis déployé sur le sol boueux est la seule concession que nous ayons faite pour le confort de nos ennemis. Des torches brûlent à ma gauche et à ma droite – non pas pour eux, mais parce que, comme tous les mortels, je vois mal de nuit.

Au-dessus de nous, des nuages d'orage crépitant d'éclairs balaient le ciel. Un peu plus tôt, une averse de grêlons gros comme des pommes s'est abattue sur Insweal. Domelfe n'a jamais connu de telles intempéries. Cardan, sous sa forme maudite, maudit-il également le temps ?

Je m'assois dans mon fauteuil. Après avoir épousseté ma robe, j'en arrange les pans d'une manière que j'espère majestueuse.

– Il en reste ici, indique la Bombe en pointant un index. Votre Majesté.

Elle a pris place à droite de l'estrade. De nouveau, je secoue mes jupes. La Bombe réprime un sourire tandis que mon frère approche, suivi de mes sœurs. Une fois qu'elle a replacé sa voilette sur son visage, elle se retire, se fondant dans l'obscurité.

La dernière fois que j'ai vu Chêne, il a dégainé son épée, terrifié. Je suis contente de remplacer ce souvenir par la vision qu'il m'offre maintenant : lui s'élançant vers moi, le sourire aux lèvres.

– Jude ! s'exclame-t-il en grimpant sur mes genoux, anéantissant le soin que j'ai pris à arranger mes jupes.

Ses cornes heurtent mon épaule.

– J'expliquais à maman comment on fait du skateboard. Elle trouve que c'est trop dangereux.

Je lève les yeux, pensant voir ma belle-mère, mais seules mes sœurs sont là. Vivi est vêtue d'un jean et d'une veste de brocart passée sur une chemise blanche bouffante – un compromis entre les styles mortel et immortel. Taryn porte une robe que j'ai vue en fouillant dans son armoire chez Locke ; celle dont les motifs représentent des animaux de la forêt aux

aguets derrière du feuillage. Chêne a mis son petit manteau bleu nuit. Sur son front, on a posé un diadème d'or pour rappeler à tous qu'il pourrait être l'ultime descendant de la lignée des Ronceverte.

– J'ai besoin de ton aide, lui dis-je. Mais ça sera très difficile, et tu vas beaucoup t'ennuyer.

– Qu'est-ce que je dois faire ? s'enquiert-il, l'air soupçonneux.

– Tu vas devoir donner l'impression que tu es attentif, tout en gardant le silence. Peu importe ce que je dirai ou ce que papa dira. Peu importe ce qui se passera.

– C'est pas ça, aider, proteste-t-il.

J'insiste :

– Pourtant, ça m'aiderait énormément.

Avec un soupir exagéré, il se laisse glisser de mes genoux pour aller boudier sur les coussins.

Je me tourne vers Vivi :

– Où est Heather ?

– Dans la bibliothèque, répond ma sœur d'un air coupable.

Pense-t-elle que son amie devrait être rentrée dans le monde des mortels et qu'elle l'a retenue ici par égoïsme ?

– Elle dit que, si on était dans un film, quelqu'un découvrirait un poème sur les serpents maudits et qu'il nous fournirait l'indice dont nous avons besoin. Alors elle est partie en chercher un. Les archivistes ne savent pas comment se débarrasser d'elle.

– Elle s'adapte vraiment à Terrafæ, je commente.

Vivi se contente de répondre par un sourire triste et crispé.

Puis Oriana arrive, escortée par Grima Mog qui se place face à la Bombe. Comme moi, Oriana a conservé la robe qu'elle portait dans le tertre. Voyant le soleil se coucher, je réalise qu'il s'est écoulé une journée entière depuis notre entrevue. J'ignore combien de temps je suis restée en compagnie du serpent. Sans doute plusieurs heures, mais j'ai l'impression que cela fait une éternité que Cardan a été victime de la malédiction.

– Les voilà, annonce Fand.

Elle remonte le sentier en courant pour se poster aux côtés de la Bombe. Derrière elle résonne le martèlement des sabots des montures. Madoc apparaît, perché sur un étalon. À la place de son armure habituelle, il a revêtu un pourpoint de velours d'un bleu profond. Lorsqu'il met pied à terre, je remarque qu'il boite sévèrement depuis que le serpent l'a blessé.

Derrière lui, un carrosse de glace, tiré par des chevaux fæes aussi cristallins que s'ils étaient sortis de vagues gelées, s'immobilise. Au moment où les souverains de la cour des Crocs en descendent, le carrosse et les chevaux fondent puis disparaissent.

Dame Nore et le seigneur Jarel sont emmitouflés de fourrure blanche alors qu'il ne fait pas particulièrement froid. Une seule servante, qui porte un coffret gravé d'argent, les accompagne, ainsi que la reine Suren. Bien que la fillette soit leur monarque, elle ne porte qu'une robe fourreau blanche très simple. Une couronne d'or est cousue sur son front et une mince chaîne en or incrustée dans la peau de son poignet fait office de laisse, avec une attache pour empêcher la chaîne de s'échapper.

Son cou arbore des cicatrices récentes, traces de la bride qu'elle portait la dernière fois que je l'ai vue.

J'essaie de rester impassible, mais il m'est difficile d'ignorer tant de cruauté.

Madoc avance en tête du groupe. Il nous sourit comme si nous posions pour un portrait de famille qu'il s'apprête à rejoindre.

Chêne pâlit en voyant que la laisse de la reine Suren lui transperce la peau, puis il observe Madoc, comme s'il attendait des explications.

Aucune ne vient.

Je demande au groupe conduit par mon père :

– Voulez-vous des coussins ? On peut vous en apporter.

Dame Nore et le seigneur Jarel regardent le jardin, les chevaliers, la Bombe au visage masqué, Grima Mog puis ma famille. Sur son coussin, Chêne retourne à ses bouderies et, au lieu de s'asseoir, s'allonge sur le ventre. Je lui décocherais volontiers un petit coup de pied pour le punir de sa grossièreté mais, après tout, le moment est peut-être bien choisi pour se montrer impoli. Je ne peux pas laisser la cour des Crocs s'imaginer qu'elle a une trop grande importance à nos yeux. Quant à Madoc, il nous connaît trop pour être impressionné.

– Nous resterons debout, répond dame Nore avec un sourire suffisant.

S'installer avec dignité sur un coussin n'est pas facile. De plus, il faudrait qu'elle s'assoie bien en dessous de moi. Je comprends qu'elle préfère décliner mon offre.

Je pense à Cardan portant sa couronne de travers, à sa manière de se prélasser sur le trône. Cela lui donnait un côté imprévisible et rappelait à tous qu'il avait suffisamment de pouvoir pour établir ses propres règles. J'ai

décidé de suivre son exemple à la première occasion, y compris en proposant des manières gênantes de s'asseoir.

– Venir ici est téméraire de votre part, dis-je.

– Plus que quiconque, tu devrais apprécier un peu de témérité, rétorque Madoc.

Son regard se pose sur Vivi puis sur Taryn, avant de revenir à moi.

– J'ai pleuré pour toi. J'ai vraiment cru que tu étais morte.

– Je suis étonnée que tu n'aies pas trempé ta capuche dans mon sang, je réplique.

À côté de moi, Grima Mog hausse un sourcil.

– Je ne peux pas t'en vouloir d'être fâchée, réplique Madoc. Mais voilà trop longtemps que nous sommes en colère l'un contre l'autre, Jude. Tu n'es pas l'écervelée que je croyais, et en ce qui me concerne, je ne te veux pas de mal. Tu es la Grande Reine de Terrafæ. Quelle que soit la manière dont tu as accédé au trône, je ne peux qu'être admiratif.

Il n'a peut-être pas l'intention de me faire du mal, ça ne signifie pas pour autant qu'il m'épargnera.

– Oui, Jude est la reine, intervient Taryn. Si elle n'est pas morte dans la neige, c'est uniquement parce que la terre l'a sauvée.

Un murmure se répand parmi le Peuple. Dame Nore me contemple avec un dégoût non dissimulé. Pas plus que son époux elle ne m'a correctement saluée, et ils n'ont pas prononcé mon titre. Cela doit l'exaspérer de me voir sur ce trône, même de fortune. Elle doit haïr la simple idée que je sois en position de réclamer le trône véritable.

– C'est dans la nature des enfants d'accomplir ce dont leurs parents ne peuvent que rêver, déclare Madoc.

Les yeux plissés, il concentre son attention sur Oriana avant de poursuivre :

– N'oublions pas toutefois que le désaccord de cette famille trouve essentiellement son origine dans ma tentative de placer Chêne sur le trône. La perspective de régner à travers mes enfants m'a toujours réjoui, autant que de porter la couronne moi-même.

Une colère brûlante, aveuglante, monte en moi.

Je rétorque :

– Pourtant, malheur à ces enfants s'ils refusent de rester sous ta coupe.

Il balaie ma remarque d'un geste.

– Penchons-nous sur ce qui t’attend, Grande Reine Jude. Toi et ton armée, menée par la puissante nouvelle générale, allez affronter la mienne au cours d’une grande bataille. Peut-être que vous en sortirez vainqueurs et que je battrai en retraite dans le Nord pour établir de nouveaux plans. Ou peut-être que je mourrai. Et ensuite ? Il vous faudra lutter contre un roi-serpent, dont les écailles sont plus solides que la plus robuste des armures, et dont le venin empoisonne la terre. Quant à toi, tu seras toujours mortelle. Il n’y a plus de Couronne de Sang pour continuer à soumettre le Peuple de Domelfe et, même si elle existait encore, tu ne pourrais pas la porter. Dame Asha s’entoure déjà de courtisans et de chevaliers, rappelant à tous qu’elle est la mère de Cardan et qu’elle devrait assumer la régence en attendant le retour de son fils. Tu passerais l’intégralité de ton règne à repousser des assassins et des prétendants au trône.

Je jette un coup d’œil à la Bombe, qui n’a pas mentionné les propos de dame Asha dans la liste des nouvelles qu’elle m’a transmises. L’espionne hoche la tête en signe de confirmation.

C’est un avenir bien morose que mon père me dépeint. Rien de tout cela n’est faux.

– Alors peut-être que Jude démissionnera, intervient Vivi en se redressant sur son coussin. Peut-être qu’elle abdiquera ou que sais-je encore.

– Elle n’en fera rien, objecte Madoc. Tu n’as qu’une vague idée de ce dont Jude est capable, sinon tu cesserais de parler à tort et à travers. Elle s’est désignée comme cible pour que son frère n’en soit plus une.

– Garde tes leçons de morale, rétorque Vivi. Tout ça, c’est ta faute ! Si Chêne est en danger. Si Cardan est maudit. Si Jude a failli mourir.

– Je suis là pour arranger les choses, assure Madoc.

Je scrute son visage. Je me souviens qu’il m’a dit, quand il croyait s’adresser à Taryn, que si l’assassinat de son mari pesait trop lourd, elle pouvait le laisser porter ce poids pour elle. Peut-être qu’à ses yeux, ce qu’il fait à présent relève du même état d’esprit, mais je ne peux pas accepter.

Le seigneur Jarel s’avance.

– L’enfant à vos pieds est l’héritier légitime de la lignée des Ronceverte, n’est-ce pas ?

– Oui, dis-je. Un jour, Chêne sera Grand Roi.

Heureusement, pour une fois, mon frère ne me contredit pas.

Dame Nore acquiesce.

– Vous êtes mortelle. Vous ne ferez pas long feu.



Je décide de ne pas défendre ma cause. Ici, à Terrafæ, les mortels restent jeunes, mais les années nous rattrapent dès que nous posons un pied dans le monde des humains. Les arguments de Madoc m'ont convaincue : en l'absence de Cardan, mon règne ne sera pas de tout repos.

Avec un soupir que je n'ai pas à feindre, je réplique :

– C'est le sens même du mot « mortel ». Nous mourons. Il faut nous voir comme des étoiles filantes : éphémères, mais éclatantes.

– Poétique, déclare dame Nore. Et fataliste. Très bien. On dirait que vous êtes douée de raison. Madoc souhaite que nous vous fassions une offre. Nous avons les moyens de soumettre votre époux-serpent.

Je sens le sang battre à mes oreilles.

– De le soumettre ?

– Comme on soumet n'importe quel animal, intervient le seigneur Jarel avec un sourire menaçant. Nous possédons une bride magique, forgée par Grimsen, pour entraver toute créature. Elle s'adapte d'elle-même à celle dont vous voulez restreindre les mouvements. Maintenant que Grimsen a disparu, ce genre d'accessoire est plus précieux que jamais.

Mon regard se pose sur Suren et ses cicatrices. Portait-elle cette bride ? L'ont-ils découpée dans sa peau pour me la donner ?

Dame Nore complète les explications de son époux :

– Les lanières s'incrusteront progressivement dans ses écailles, et Cardan sera à vous pour toujours.

Je ne suis pas certaine de comprendre.

– À moi ? Il est victime d'une malédiction.

– Il y a peu de chances qu'elle soit levée, à en croire les propos de Grimsen, me rappelle-t-elle. Et si d'une manière ou d'une autre Cardan retrouvait son apparence originelle, il demeurerait malgré tout éternellement en votre pouvoir. N'est-ce pas délicieux ?

Je me mords la langue pour ne pas approuver.

– C'est une proposition extraordinaire, dis-je en me tournant vers Madoc. Qui m'a tout l'air d'une ruse.

– Oui, ta méfiance est légitime, admet-il. Pourtant, chacun aura ce qu'il désire. Jude, tu seras Grande Reine le temps que tu voudras. Le serpent entravé, tu pourras régner sans adversaire. Taryn, tu seras la sœur de la reine et tu retrouveras les bonnes grâces de la cour. Personne ne t'empêchera de réclamer les terres et les propriétés de Locke. Ta sœur t'accordera peut-être même un titre.

– On ne sait jamais, dis-je.

Ma réponse me rapproche dangereusement d'une adhésion au tableau qu'il dépeint.

– Vivienne, continue Madoc, tu pourras retourner dans le monde des mortels et t'amuser autant que tu le souhaites, sans que ta famille fasse intrusion dans ta vie. Quant à Chêne, il pourra revenir vivre auprès de sa mère.

Il m'observe avec, dans le regard, l'intensité d'une bataille.

– Nous nous séparerons du Conseil Vivant. Je le remplacerai. Je guiderai ta main, Jude.

Je désigne la cour des Crocs.

– Et eux, qu'ont-ils à gagner ?

Le seigneur Jarel sourit.

– Madoc a accepté que votre frère Chêne épouse notre petite reine, de sorte que, lorsqu'il montera sur le trône, Suren accédera elle aussi au pouvoir.

– Jude... ? demande Chêne, affolé.

Oriana lui prend la main pour la serrer avec force.

– C'est une plaisanterie ! s'offusque Vivi. Chêne ne devrait pas être mêlé à ces gens ni à leur fille bizarre à faire peur.

Le seigneur Jarel fixe ma sœur aînée avec un mépris mêlé de fureur.

– Vous qui êtes la seule véritable enfant de Madoc, vous êtes aussi la personne qui a le moins d'importance ici. Quelle déception vous devez être pour votre père...

Vivi lève les yeux au ciel.

Mon regard s'attarde sur la petite reine, son visage blême et ses yeux étrangement vides. Alors que nous discutons de son destin, elle n'a pas l'air de se sentir concernée. Elle ne semble pas non plus bien traitée. Je ne me vois pas du tout l'unir à mon frère.

– Mettons de côté la question du mariage de Chêne pour l'instant, propose Madoc. Jude, veux-tu cette bride ?

L'idée de soumettre Cardan à mon pouvoir pour l'éternité me paraît monstrueuse. Ce que je veux, c'est qu'il revienne, qu'il soit auprès de moi. Je me contenterais de ses pires défauts, de son côté le plus cruel et le plus retors, si seulement ça pouvait le faire revenir.

Je songe à ce qu'il a dit dans le tertre, avant de détruire la couronne : *ni la loyauté ni l'amour ne devraient être obtenus de force.*

Il avait raison. Bien entendu. Pourtant, je veux cette bride. Je la désire plus que tout. Je m'imagine sur un trône reconstruit, le serpent léthargique à mes côtés, symbole de ma puissance et souvenir de mon amour. Je ne l'aurais pas complètement perdu.

Une projection aussi horrible qu'attrayante.

Au moins, je garderais espoir. Quelles autres issues me reste-t-il ? Livrer bataille et sacrifier la vie de mes sujets ? Pourchasser le serpent et abandonner toute chance de retrouver Cardan ? Je suis lasse de me battre.

Que Madoc règne à travers moi. Qu'il essaie, au moins.

– Jurez-moi que la bride n'a pas d'autre effet, dis-je.

– Non, aucun, affirme dame Nore. Elle permet juste de maîtriser la créature entravée – si vous prononcez une formule précise. Une fois que vous aurez accepté nos conditions, nous vous la dévoilerons.

Le seigneur Jarel fait signe à sa servante, qui sort la bride du coffret et la dépose devant moi. Elle renvoie des éclats dorés. Dans ces lanières finement ouvragées, je vois la possibilité d'un avenir où je ne perdrais pas ce qu'il me reste.

– Comment se fait-il qu'avec un tel objet en votre possession, vous n'en ayez pas fait usage ? je m'étonne en contemplant la bride.

Le silence du seigneur Jarel se prolonge un peu trop.

– Ah, je comprends, dis-je, me remémorant les entailles fraîches sur les écailles du serpent.

Si j'examine la bride, je parie que j'y trouverai encore le sang séché de certains chevaliers de la cour des Crocs – et peut-être aussi celui de volontaires issus de l'armée de Madoc.

– Vous n'avez pas réussi à l'entraver, n'est-ce pas ? Combien de soldats avez-vous perdus ?

Le seigneur Jarel n'a pas l'air d'apprécier ma question.

Madoc répond à sa place :

– Un bataillon. Une partie de la forêt Courbée a également pris feu. La créature ne nous a pas laissés l'approcher. Elle est aussi rapide que dangereuse, et son venin paraît inépuisable.

– Le serpent savait que Grimsen était son ennemi, déclare dame Nore. Nous pensons qu'il vous reconnaîtra aussi, que vous pouvez le leurrer, comme les jeunes filles leurreraient les licornes autrefois, et que vous parviendrez à l'entraver. Si vous mourez lors de votre tentative, Chêne montera plus tôt que prévu sur le trône, avec notre reine à ses côtés.

– Vous avez pensé à tout, j’ironise.

– Vous devriez songer à accepter cette offre, me conseille Grima Mog.

Je me tourne vers elle. Elle hausse les épaules et reprend :

– Madoc a raison. Sans cette bride, il vous sera difficile de vous maintenir sur le trône. Je ne doute pas que vous soyez capable d’entraver le serpent, ni qu’il fera une arme redoutable. Aucune armée de Terrafæ n’en a jamais vu de semblable. Et ça, c’est ce que j’appelle avoir du pouvoir, ma fille.

– Nous pouvons aussi tous les tuer immédiatement, suggère la Bombe en ôtant la voilette qui lui recouvre le visage. Et prendre la bride. Ils nous ont déjà trahis. Ils ne sont pas armés. Les connaissant, ils ont l’intention de te duper. Tu l’as reconnu toi-même, Jude.

– Liliver ? s’étonne dame Nore.

Ça fait un drôle d’effet d’entendre la Bombe appelée autrement que par son nom de code. Dame Nore ignore le nom qu’elle a pris depuis qu’elle n’est plus prisonnière de la cour des Crocs.

– Vous vous souvenez de moi, réplique la Bombe. Sachez que, moi aussi, je me souviens de vous.

– Vous avez peut-être la bride, mais vous ne savez pas comment vous en servir, tempère le seigneur Jarel. Sans notre concours, vous ne pouvez pas entraver le serpent.

– Je pense que j’arriverai à lui extirper l’information, se vante la Bombe en désignant dame Nore. Ça me plairait d’essayer.

– Allez-vous continuer à l’autoriser à nous parler sur ce ton ? s’offusque dame Nore en se tournant vers Madoc.

– Ce n’est pas à vous que Liliver s’adressait, mais à moi, je réponds d’une voix posée. Et puisqu’elle est ma conseillère, il serait stupide de ma part de ne pas réfléchir sérieusement à sa proposition.

Madoc éclate de rire.

– Oh, allons, Jude ! Tu connais le seigneur Jarel et dame Nore. Tu sais qu’ils sont assez rancuniers pour ne rien dévoiler, malgré les tourments que ton espionne pourra inventer. Et tu veux cette bride, ma fille.

La cour des Crocs a soutenu Madoc pour se rapprocher du trône. À présent, ils voient se dessiner devant eux un chemin pour régner sur Domelfe, par l’intermédiaire de Chêne. Dès que mon frère et Suren seront mariés, j’aurai une cible dans le dos. Madoc aussi.

Mais j’aurai le serpent, uni à moi.

Un serpent qui corrompt la terre elle-même.

– Prouve-moi que tu agis en toute bonne foi, dis-je à Madoc. Cardan a respecté tes conditions à propos d’Orlagh. Libère-la du funeste destin qui pèse sur elle. Elle et sa fille me détestent, tu n’as donc pas à craindre qu’elles volent à mon secours.

– Il me semblait que tu les détestais, toi aussi, réplique mon père en fronçant les sourcils.

– Je veux que le sacrifice de Cardan ait le sens qu’il souhaitait. Je veux m’assurer que tu ne te dérobes pas à la première occasion.

– Très bien, approuve-t-il. Ce sera fait.

Je prends une profonde inspiration.

– Je refuse d’impliquer Chêne dans notre contrat, mais si tu veux une trêve, dis-moi comment utiliser la bride, et œuvrons ensemble pour la paix.

Le seigneur Jarel monte sur l’estrade. Aussitôt, les gardes se placent devant lui. Avec leurs armes, ils le maintiennent à distance.

– Vous préféreriez que j’explique comment procéder à voix haute, devant tout le monde ? demande-t-il, agacé.

D’un geste, je congédie les gardes. Le seigneur Jarel se penche pour murmurer la marche à suivre à mon oreille.

– Prenez trois cheveux sur votre tête et nouez-les autour de la bride. Vous serez liés.

Puis il recule.

– Maintenant, acceptez-vous notre contrat ?

Je les observe tous les trois.

– Quand le Grand Roi sera entravé et soumis, j’accéderai à vos demandes – celles qui sont en mon pouvoir. Avant cela, vous n’aurez rien.

– Dans ce cas, voici ce que tu dois faire, Jude, intervient Madoc. Demain, invite-nous à une fête que tu auras organisée pour les cours inférieures. Tu expliqueras que nous avons mis de côté nos différends dans le but de lutter contre une menace plus grande, et que nous t’avons donné les moyens de capturer le roi-serpent. Nos armées se rassembleront sur les quais d’Insweal, mais pas pour se battre, bien entendu. Équipée de la bride, tu attireras le serpent. Une fois qu’il sera entravé, tu lui donneras un ordre qu’il exécutera. Le voyant soumis, tout le monde t’acclamera. Cela consolidera ton pouvoir et te donnera une raison de nous récompenser. Et tu nous récompenseras.

Il cherche déjà à gouverner à travers moi.

– Ce sera agréable d’avoir une reine qui formulera tous les mensonges que tu es incapable de prononcer, n’est-ce pas ? dis-je.

Madoc me sourit, sans malveillance.

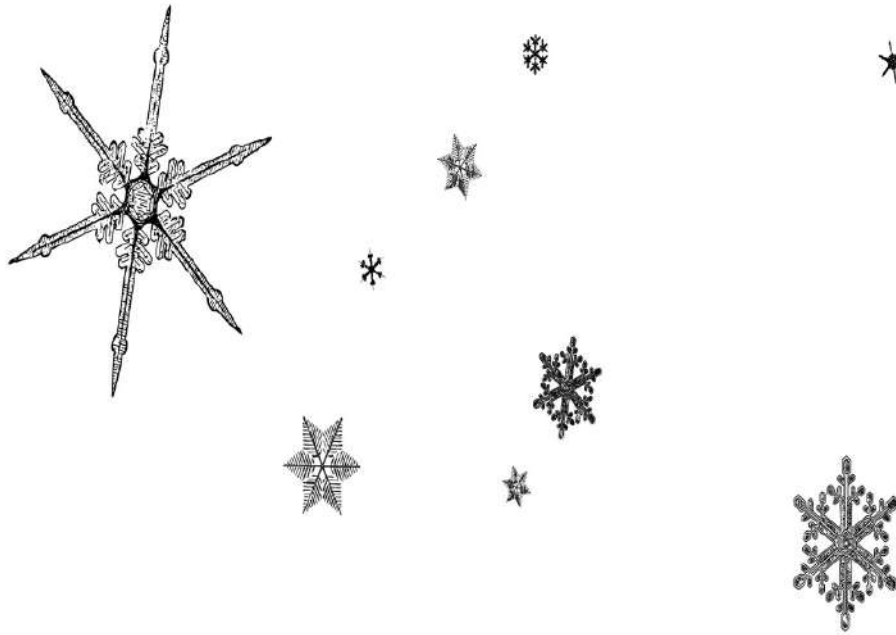
– Ce sera agréable de former à nouveau une famille.

Rien de tout cela ne me semble souhaitable. Seule la bride en cuir lisse que je tiens entre mes mains me semble une issue acceptable.

Alors que je quitte les jardins et retourne au palais, je passe devant la salle du trône. Lorsque j’y entre, je ne trouve aucune trace du serpent, à l’exception d’une mue dorée et déchirée, fine comme du papier.

Dans la nuit, je marche jusqu’à la plage parsemée de rochers. Là, je m’agenouille sur une pierre pour jeter dans les flots une boulette de papier.

*Si tu l’as aimé un jour, ai-je écrit, viens-moi en aide.*



## Chapitre 25

Je suis dans mes anciens appartements, allongée sur le tapis, devant une flambée. Assise à côté de moi, Taryn picore un poulet rôti. Un plateau chargé de nourriture est posé au sol : pain, fromage, groseilles à maquereau, grenades et prunes de Damas, le tout accompagné d'une cruche de crème épaisse. Un peu plus loin, Vivi et Heather se reposent, jambes et mains mêlées. Chêne aligne des baies dans lesquelles il lance ensuite une prune, comme au bowling – un jeu auquel je me serais opposée naguère, mais que j'autorise maintenant.

– Une trêve. Une trêve même improbable, dit Taryn en prenant une bouilloire fumante sur la plaque de la cheminée pour remplir une théière. C'est mieux que de se battre, non ?

Elle ajoute des feuilles dans l'eau bouillante ; un parfum de menthe et de fleur de sureau emplit l'air.

Personne ne réagit. Sa question nous laisse pensives. Je n'ai rien promis à Madoc, mais je ne doute pas que ce soir, au banquet, il affirmera son autorité, jusqu'à ce que je ne sois qu'une reine fantoche, dépossédée de

pouvoir véritable. Il est tentant de se persuader qu'il est possible d'échapper à ce destin en se montrant plus habile que lui.

– C'était quoi son problème, à cette fille ? s'enquiert soudain Chêne. La reine Suren ?

– Ils ne sont pas très sympas, à la cour des Crocs, dis-je en me redressant pour prendre la tasse que me tend Taryn.

Je n'ai pas dormi depuis une éternité, pourtant je ne suis pas fatiguée. Bien que je me sois forcée à manger, je n'avais pas faim non plus. En fait, je suis surtout déboussolée.

Vivi ricane.

– Bel euphémisme ! Tu pourrais dire aussi que les volcans en éruption sont un peu chauds.

– Est-ce qu'on va aider Suren ? s'inquiète Chêne.

– Si tu décides de l'épouser, on pourrait exiger qu'elle vive ici jusqu'à ce que vous soyez plus âgés, dis-je. Et, si elle venait, elle ne serait plus entravée. J'imagine que pour elle, ce serait une aubaine. Cela dit, je continue à penser que tu ne devrais pas accepter.

– J'ai pas envie de me marier avec elle – ni avec personne, tranche Chêne. J'ai pas envie d'être Grand Roi non plus. Pourquoi on ne pourrait pas juste l'aider ?

L'infusion est trop chaude. Je me brûle la langue à la première gorgée.

– C'est difficile de secourir une reine, intervient Taryn. Elles ne sont pas censées avoir besoin d'aide.

Nous laissons le silence nous envelopper de nouveau.

– Alors, tu comptes reprendre la propriété de Locke ? demande Vivi en se tournant vers ma jumelle. Rien ne t'y oblige. Rien ne t'oblige non plus à avoir cet enfant.

Taryn prend une groseille à maquereau et fait rouler la petite bille jaune pâle entre ses doigts.

– Comment ça ?

– À Terrafæ, les enfants sont rares et précieux, mais dans le monde des mortels, l'avortement existe, explique Vivi. Même ici, il y a les changelins.

– Il y a aussi l'adoption, glisse Heather. C'est à toi de décider. Personne ne te jugerait.

– Si quelqu'un te jugeait, je pourrais lui trancher les mains, dis-je.

– Je veux cet enfant, affirme Taryn. D'un côté, ça me fait peur, mais d'un autre, c'est enthousiasmant. Chêne, tu ne seras plus le petit dernier.



– Tant mieux, approuve mon frère en faisant rouler sa prune ramollie vers la cruche de crème.

Vivi l’intercepte et mord dedans.

– Hé ! proteste Chêne.

Notre sœur aînée se contente d’un gloussement malicieux.

Tâchant de maîtriser le tremblement de ma voix, je demande à Heather :

– Tu as trouvé quelque chose à la bibliothèque ?

Je sais bien que si elle avait découvert quoi que ce soit, elle me l’aurait dit. Mais j’espère quand même.

Elle bâille.

– Je n’ai rien trouvé d’utile, juste des contes abracadabrants. L’histoire d’un roi serpent qui commandait aux serpents du monde entier. Celle d’un serpent qui avait maudit deux princesses fæes pour qu’elles se transforment en serpents par intermittence. Et puis il y a l’histoire d’une femme qui voulait un enfant, raconte-t-elle en jetant un coup d’œil à Taryn. L’épouse d’un jardinier qui n’arrivait pas à tomber enceinte. Un jour, elle remarque un mignon serpent vert dans son jardin et se demande tout haut pourquoi même les serpents ont des petits et pas elle. L’ayant entendue, le serpent lui propose d’être son fils.

Chêne rit.

– Il faut reconnaître qu’il joue plutôt bien son rôle de fils, poursuit Heather. Ses parents lui aménagent un terrier dans un coin de la maison. Il mange comme eux. Tout va bien, jusqu’à ce qu’il grandisse et décrète qu’il veut épouser une princesse. Mais pas une princesse vipère ou anaconda ! Non, une princesse humaine, bien de chez eux.

– On se demande comment il va y arriver, remarque Taryn.

Heather sourit.

– Le père va voir le roi, à qui il fait la demande en mariage pour son enfant-serpent. Le roi n’est pas trop chaud, mais comme les personnages de contes de fées, au lieu de refuser bêtement, il demande au serpent trois trucs impossibles : d’abord, changer les fruits du verger en pierres précieuses ; ensuite, changer le marbre des sols du palais en argent ; et enfin, transformer les murs du palais en or. Chaque fois que le père revient chez lui avec une des requêtes, le serpent lui donne la marche à suivre. D’abord, le père doit planter des noyaux, qui en une nuit donnent des fruits de jaspé et de jade. Ensuite, pour changer en argent les sols du palais, il doit les

frotter avec une mue de serpent. Enfin, il doit appliquer du venin sur les murs du palais pour les transformer en or.

– C’est le père qui se tape tout le boulot, quoi, je murmure.

Il fait si bon près du feu.

– C’est le concept du parent hélicoptère, explique Heather, dont la voix me paraît lointaine. Vous savez, le genre de parent qui vole au secours de son enfant au moindre problème. Bref, finalement, le roi désespéré avoue à sa fille qu’en gros il l’a vendue à un serpent et qu’elle est contrainte de l’épouser. Du coup, ils se marient. Quand ils se retrouvent seuls, le serpent retire sa peau et en fait, c’est un mec super sexy ! La princesse est ravie, mais le roi déboule dans leur chambre et brûle la peau, pensant ainsi sauver sa fille. Le serpent hurle alors de désespoir, se métamorphose en colombe et s’envole. La princesse pleure à chaudes larmes, puis elle décide de partir à sa recherche. En chemin, parce que c’est un conte de fées, elle rencontre un renard bavard qui lui raconte que des oiseaux médisent sur un prince prétendument maudit par une ogresse et qui, pour être sauvé, a besoin du sang de quelques oiseaux – et aussi de celui d’un renard. Vous devinez la suite : ça finit mal pour le renard.

– Pas cool, commente Vivi. Le renard l’a aidée !

Ce sont les derniers mots que j’entends avant de m’endormir au son des voix familières qui se mêlent.

Je me réveille enveloppée d’une couverture, lorsqu’il n’y a plus que des braises dans l’âtre.

La magie du sommeil a eu sur moi un effet apaisant. L’horreur que m’ont inspiré les événements des deux derniers jours s’est suffisamment estompée pour me permettre d’y voir plus clair.

Taryn dort sur le canapé, blottie elle aussi sous une couverture. Traversant les pièces silencieuses, je trouve Heather et Vivi dans mon lit. Chêne a disparu. Il doit être avec Oriana.

Un chevalier membre de la garde royale de Cardan veille à la porte des appartements royaux.

– Votre Majesté, me salue-t-il, la main sur le cœur. Fand se repose. Elle m’a demandé de la remplacer en attendant qu’elle revienne.

Je me sens coupable de ne pas m’être demandé si Fand travaillait trop longtemps ou trop durement. Bien sûr qu’un seul chevalier n’est pas suffisant.

- Comment dois-je t'appeler ?
- Artegowl, Votre Majesté.
- Artegowl, sais-tu où se trouve la garde du Grand Roi ?

Il soupire.

- Grima Mog nous a ordonné de surveiller les déplacements du serpent.

Quel étrange et triste changement de mission, comparée à celle qui consistait à protéger Cardan. J'ignore si Artegowl partage mon avis. Il serait sûrement inconvenant de le lui demander. Je l'abandonne devant les portes des appartements royaux.

Je suis surprise d'y découvrir la Bombe, assise dans un canapé. Entre ses mains, elle fait tourner une boule à neige qui contient un chat et dans laquelle on peut lire FÉLICITATIONS POUR TA PROMOTION. C'est le cadeau que Vivi a apporté à Cardan après son couronnement. J'ignorais qu'il l'avait conservée. Alors que je regarde tourbillonner les cristaux d'un blanc scintillant, je me souviens qu'on m'a rapporté qu'il neigeait dans le terte.

La Bombe lève les yeux vers moi. Le désespoir affiché sur son visage reflète le mien.

- J'aurais peut-être mieux fait de ne pas venir, souffle-t-elle.

Cela ne lui ressemble pas.

- Que se passe-t-il ?

– Quand Madoc t'a soumis sa proposition, Taryn a dit quelque chose à ton sujet que j'ignorais.

Je la regarde avec étonnement. Elle attend que je déduise le reste, sauf que je ne vois pas de quoi elle parle.

- Elle a dit que la terre t'avait sauvée, précise-t-elle.

À la voir, on dirait qu'elle espère presque que je vais démentir. Pense-t-elle aux points de suture qu'elle a ôtés ici même ? Se demande-t-elle comment j'ai survécu à ma chute depuis les poutres ?

– Je me disais que... peut-être... tu pourrais avoir recours à ce pouvoir pour réveiller le Cafard, confesse-t-elle.

Lorsque j'ai rejoint la cour des Ombres, je ne connaissais rien à l'espionnage. La Bombe m'a déjà vue échouer. Malgré tout, j'ai du mal à admettre mon échec à sauver les miens.

– J'ai essayé de lever la malédiction qui pèse sur Cardan, en vain, dis-je. Quoi que j'aie accompli, je ne sais pas comment c'est arrivé, ni si je serais capable de le renouveler.

– En voyant le seigneur Jarel et dame Nore, je n’ai pas pu m’empêcher de me rappeler tout ce que je dois au Cafard. Sans lui, je n’aurais pas survécu. En plus de l’aimer de tout mon cœur, je lui suis redevable. Il faut que je le soigne. S’il y a quoi que ce soit que tu puisses faire...

Je pense aux fleurs qui s’épanouissaient sur la neige. C’était magique.

Je pense à l’espoir.

– Je vais essayer. Si je peux aider le Cafard, bien sûr que je le ferai. Bien sûr que j’essaierai. Allons-y. Tout de suite.

– Tout de suite ? répète la Bombe en se levant. Mais tu es revenue ici pour dormir...

– Même si la trêve avec Madoc et la cour des Crocs se déroule beaucoup mieux que je ne m’y attendais, il est possible que le serpent ne me laisse pas l’entraver, dis-je. Je n’ai peut-être plus longtemps à vivre. Autant ne pas perdre de temps.

La Bombe pose une main légère sur mon bras.

– Merci, murmure-t-elle.

Ce mot humain est étrange dans sa bouche.

– Ne me remercie pas encore.

– Tu préfères peut-être un cadeau ?

De sa poche, elle extirpe un masque à voilette noire assorti au sien.

Je me change pour me vêtir de noir et jette une lourde cape sur mes épaules, puis je mets le masque. La Bombe et moi nous engouffrons dans le passage secret. Je constate avec étonnement qu’il a été modifié depuis la dernière fois que je l’ai emprunté. Il est maintenant relié aux autres passages qui courent dans les murs du palais. Nous descendons dans la cave à vin pour rejoindre la cour des Ombres. Ce nouveau repaire, bien plus vaste que l’ancien, est aussi mieux aménagé. À l’évidence, Cardan a financé les travaux, à moins que les espions se soient servis à son insu dans son trésor. Il y a un coin cuisine plein d’ustensiles, et une cheminée suffisamment grande pour y faire rôtir un poney. Nous traversons des salles d’entraînement, une salle réservée aux costumes et une salle des stratèges qui n’a rien à envier à celle du grand général. Je repère quelques espions, certains que je connais et d’autres pas.

Dans l’une des arrière-salles, le Fantôme, assis à une table, lève les yeux des cartes qu’il est en train de distribuer. Ses cheveux couleur sable tombent sur ses yeux. Il m’observe d’un air méfiant. Je soulève mon masque.

– Jude, s’exclame-t-il, soulagé. Te voilà !

Je ne veux pas leur donner de faux espoirs.

– Je ne sais pas si je pourrai me rendre utile, mais j’aimerais le voir.

– Par ici, indique le Fantôme en se levant pour me conduire à une petite pièce éclairée par des boules de verre lumineuses.

Le Cafard est étendu sur un lit. Son apparence a beaucoup changé, ce qui m’inquiète aussitôt. Son teint, d’un vert marais profond, est devenu cireux. Il s’agite dans son sommeil, puis pousse un cri et ouvre les yeux. Ils sont injectés de sang. Son regard est flou.

Je retiens mon souffle.

– Je croyais qu’il dormait, dis-je, horrifiée.

Je l’imaginai reposant d’un sommeil de contes de fées, comme Blanche-Neige. J’imaginai le Cafard intact et immobile dans un cercueil de verre.

– Aide-moi à trouver de quoi le maîtriser, indique la Bombe en plaquant avec son corps le Cafard sur sa couche. Le poison a parfois cet effet-là sur lui. Je dois le maintenir jusqu’à ce que la crise soit passée.

Je comprends pourquoi elle est venue me voir, pourquoi selon elle il est plus que temps d’agir. Je balaie la pièce du regard. Sur une commode, j’avise une pile de draps. Le Fantôme les déchire pour en faire des bandes.

– Vas-y, tu peux commencer, dit-il.

Sans avoir la moindre idée de ce que je dois faire, je me poste aux pieds du Cafard et ferme les yeux. J’imagine la terre sous moi ; son énergie qui s’infiltré par la plante de mes pieds. Je la visualise en train d’inonder mon corps.

Puis, me sentant bête et gênée, j’ouvre les yeux.

Je n’y arrive pas. Je ne suis qu’une mortelle. Il n’y a pas plus éloigné de la magie que moi. Je ne peux pas sauver Cardan. Je ne peux guérir personne. Le Fantôme s’approche de moi et pose une main sur mon épaule, comme lorsqu’il m’enseignait l’art du meurtre.

– Jude, ne force rien. Laisse venir, me rassure-t-il d’une voix douce.

Avec un soupir, je ferme à nouveau les paupières. À nouveau, je m’efforce de sentir la terre sous moi. La terre des Fæs. Les propos de Val Moren me reviennent : *Croyez-vous qu’une graine qui germe dans un sol de goblin donnera la même plante que si elle avait poussé dans le monde des mortels ?*

Peu importe ce que je suis. Ce monde m’a nourrie. Je suis ici chez moi. C’est mon pays.

Une fois de plus, j’ai l’étrange sensation d’être piquée par des orties.

En pensée, ma main posée sur la cheville du Cafard, j'exige : *Réveille-toi. Je suis ta reine, et je t'ordonne de te réveiller.*

Un spasme secoue son corps. Il me décoche un violent coup de pied, me projetant contre le mur.

Je m'effondre sous la douleur. Le coup de pied a réveillé ma blessure.

– Jude ! s'écrie la Bombe en se précipitant pour bloquer les jambes du Cafard.

Le Fantôme s'agenouille à mes côtés.

– Tu es blessée ? m'interroge-t-il.

Je lève les pouces à son intention pour lui montrer que ça va, même si je ne peux pas encore parler.

Le Cafard pousse un cri qui s'éteint peu à peu et devient un mot.

– Lil... dit-il d'une voix faible et râpeuse.

Il parle.

Il a repris conscience. Il est réveillé.

Guéri.

Il attrape la main de la Bombe.

– Je meurs, murmure-t-il. Le poison... J'ai été stupide. Mes minutes sont comptées.

– Tu n'es pas en train de mourir, objecte-t-elle.

– Il y a quelque chose que je n'ai jamais osé te dire, enchaîne-t-il en l'attirant contre lui. Je t'aime, Liliver. Je t'aime depuis que je t'ai rencontrée. Je t'ai toujours aimée, et j'étais désespéré. Avant que je quitte ce monde, je tiens à ce que tu le saches.

Le Fantôme hausse les sourcils puis me jette un coup d'œil. Je souris. Vu que nous sommes tous les deux à terre, je ne pense pas que le Cafard se doute de notre présence.

De plus, il est trop occupé à contempler le visage stupéfait de la Bombe.

– Je n'ai jamais voulu... commence-t-il avant de s'interrompre, croyant la Bombe horrifiée. Tu n'es pas obligée de répondre. Mais avant que je meure...

– Tu ne mourras pas, insiste-t-elle.

Cette fois, il semble l'entendre.

– Je vois.

La honte enflamme ses joues.

– J'aurais mieux fait de me taire, ajoute-t-il.

Je me dirige discrètement vers la cuisine, le Fantôme à ma suite. Alors que nous arrivons devant la porte, j'entends la Bombe répliquer doucement :

– Si tu n'avais rien dit, alors je n'aurais pas pu t'avouer que cet amour est réciproque.

Nous regagnons le palais, le Fantôme et moi, les yeux levés vers les étoiles. Je songe à quel point la Bombe est plus maligne que moi : quand l'occasion s'est présentée, elle a su la saisir. Elle a avoué au Cafard les sentiments qu'il lui inspirait. Moi, je n'ai pas su ouvrir mon cœur à Cardan. Maintenant, il est trop tard.

Je me tourne vers les pavillons des cours inférieures.

Le Fantôme me regarde d'un air interrogateur.

– J'ai encore une chose à faire avant d'aller dormir, dis-je.

Sans rien me demander, il se contente de caler son pas sur le mien.

Nous rendons visite à la mère Moelle et à Severin, le fils du roi des Aulnes pour qui Grimsen a si longtemps œuvré. C'est sur eux que repose mon dernier espoir. Hélas, bien qu'ils acceptent une rencontre à la belle étoile et qu'ils m'écoutent poliment, ils n'ont pas de réponse à m'apporter.

J'insiste :

– Il doit bien y avoir une solution !

– Le problème, dit la mère Moelle, c'est que tu sais déjà comment mettre un terme à la malédiction. *Seule la mort le pourra*. Tu voudrais une autre issue. Or, il est rare que la magie aille dans le sens de nos préférences.

Le Fantôme a l'air contrarié : heureusement qu'il est là, je ne suis pas certaine que j'aurais supporté cette réponse si j'avais été seule.

– Il n'était pas dans les intentions de Grimsen que la malédiction soit levée, rappelle Severin.

Ses cornes lui donnent une allure redoutable, contrastant avec sa voix douce.

Découragée, je me laisse tomber sur une souche à proximité. Je sens à nouveau la brume du chagrin se refermer sur moi.

La mère Moelle m'observe, les yeux plissés.

– Tu vas donc utiliser la bride que t'a donnée la cour des Crocs ? J'aimerais bien la voir. Grimsen fabriquait des objets à la fois si terribles et si fascinants...

– Si vous voulez, dis-je. Je suis censée y nouer trois de mes cheveux.

Elle ricane.

– Eh bien, je te le déconseille ! Car le serpent et toi seriez entravés tous les deux.

*Vous serez liés.*

La rage que je ressens est si intense que, durant quelques secondes, tout devient blanc autour de moi, comme lorsqu'un éclair déchire le ciel juste avant que le tonnerre gronde.

D'une voix tremblante de fureur, je demande :

– Mais alors, comment s'en sert-on ?

– Il existe sans doute une formule, répond la mère Moelle en haussant les épaules. Difficile de la deviner. Sans elle, la bride n'est d'aucune utilité.

– Il n'y a qu'une seule chose dont le forgeron voulait qu'on se souvienne, ajoute Severin.

– Son nom, dis-je.

Peu après mon retour au palais, Tombenloc entre dans mes appartements avec la robe que Taryn m'a choisie pour le banquet. Des servantes m'apportent à manger et me préparent un bain. Quand j'émerge, on me parfume et on me coiffe comme si j'étais une poupée.

La robe d'argent est garnie de petites plaques métalliques en forme de feuille. Je fixe trois couteaux le long de ma jambe et en glisse un dans un étui, entre mes seins. Tombenloc affiche un air désapprobateur en découvrant l'hématome causé par le coup de pied du Cafard. Cependant, je ne lui dis rien de mes mésaventures, et elle ne me pose aucune question.

Ayant grandi dans la famille de Madoc, je suis habituée à la présence de domestiques. Nous avons des cuisiniers, des palefreniers et des gens de maison pour veiller à ce que les lits soient faits, les lieux entretenus. Et la plupart du temps, j'étais libre d'aller et venir à ma guise, d'organiser moi-même le déroulement de mes journées.

À présent, entre la garde royale, Tombenloc et les serviteurs du palais, je dois rendre compte de chacun de mes gestes. Je suis rarement seule et jamais pour longtemps. Je n'imaginais pas, quand je voyais Eldred perché sur son trône, ou bien Cardan qui, lors des fêtes, ne cessait de vider des coupes de vin avec un rire forcé, à quel point c'est horrible d'avoir autant de pouvoir tout en étant complètement impuissant.

– Vous pouvez disposer, j'ordonne lorsque mes cheveux sont tressés et que pendent à mes oreilles des boucles d'argent étincelantes en forme de



pointes de flèche.

Il m'est impossible de comploter contre une malédiction. D'une manière ou d'une autre, je dois laisser cette préoccupation de côté pour me concentrer sur ce qui est à ma portée : déjouer le piège que la cour des Crocs me tend, et refuser la proposition de Madoc visant à restreindre mon pouvoir tout en me laissant mon titre de Grande Reine, flanquée pour l'éternité de mon monstrueux Grand Roi. Je ne peux m'empêcher de me dire que ce serait une torture pour Cardan d'être condamné à rester éternellement sous cette forme.

Je me demande s'il souffre. Je me demande quel effet cela fait de répandre la désolation sur la terre. Je me demande s'il aura encore assez de conscience pour se sentir humilié d'être entravé devant une cour qui, naguère, l'aimait. Si dans son cœur naîtra la haine. Une haine contre eux. Une haine contre moi.

*En tant que Grand Roi, j'aurais pu être aussi monstrueux que Dain. Dans ce cas – si la prophétie se réalisait –, il faudrait que quelqu'un m'arrête. Je crois que toi, tu le pourrais.*

Madoc, le seigneur Jarel et dame Nore ont prévu de m'accompagner au banquet au cours duquel je suis censée annoncer notre alliance. Je devrai faire preuve d'autorité, et ce toute la soirée – un exercice délicat. La cour des Crocs est à la fois narquoise et présomptueuse. Me laisser faire serait me montrer faible, mais il serait malavisé de mettre en péril notre alliance en étant vindicative. Quant à Madoc, je ne doute pas qu'il me prodiguera des conseils tout paternels et me cantonnera au rôle de progéniture boudeuse si je le repousse avec trop de virulence. Toutefois, si je ne parviens pas à les empêcher de prendre le dessus, alors tout ce que j'aurai accompli aura été inutile.

Ces enjeux à l'esprit, je redresse la tête et les épaules et me dirige vers le jardin où doit se tenir le banquet.

Je garde la tête haute en traversant l'étendue d'herbe recouverte de mousse. Ma robe ondoie derrière moi. Les fils d'argent tressés dans mes cheveux brillent sous les étoiles. Le page aux ailes de papillon de nuit me suit en portant ma traîne. La garde royale m'escorte à une distance respectueuse.

Le seigneur Roiben se tient près d'un pommier, son épée en demi-lune luisante dans un fourreau poli. Kaye, sa compagne, porte une robe dont la teinte verte est proche de sa carnation. La reine Annet s'entretient avec le

seigneur Severin. Randalin n'en est pas à sa première coupe de vin. Tous ont l'air sinistres. Ils ont assisté à la malédiction. S'ils sont encore là, c'est parce qu'ils ont l'intention de se battre demain.

*Un seul d'entre nous est capable de leur mentir.* C'est ce que m'a dit Cardan la dernière fois que nous nous sommes adressés aux souverains des cours inférieures.

Ce soir, je n'aurai pas besoin de mentir. Ni de dire précisément la vérité.

Lorsque j'apparais avec Madoc et les dirigeants de la cour des Crocs, le silence s'abat sur les convives. Leurs yeux noirs comme de l'encre convergent vers moi. Tous ces visages magnifiques, avides, se tournent dans ma direction, comme si j'étais un agneau blessé.

– Dames, seigneurs et habitants de Domelfe, dis-je, rompant le silence.

Puis j'hésite. Je n'ai pas l'habitude des discours.

– Lorsque j'étais enfant à la Haute Cour, j'ai été bercée par des contes fantastiques, merveilleux et impossibles, où il était question de monstres et de malédictions. Des contes qui même ici, à Terrafæ, étaient trop extraordinaires pour être crédibles. Mais aujourd'hui, notre Grand Roi est un serpent, et nous voilà tous plongés dans un conte chimérique. Cardan a détruit la couronne parce qu'il ne voulait pas être un roi comme les autres. Il souhaitait régner différemment. Son vœu a été exaucé, du moins en partie. Madoc et la reine Suren de la cour des Crocs ont déposé les armes. Lors de nos pourparlers, nous avons établi les conditions d'une trêve.

Un murmure sourd parcourt la foule.

Madoc ne doit guère apprécier que je présente cette alliance comme ma réussite. Quant au seigneur Jarel et à dame Nore, ils doivent détester que je ne les mentionne pas et que je traite leur fille comme si elle était le seul membre de la cour des Crocs à qui on doive le respect.

Je poursuis :

– Je les ai invités ici ce soir à partager ce banquet avec nous. Demain, nous nous retrouverons non pour batailler, mais pour dompter le serpent et mettre un terme à la menace qui pèse sur Domelfe. Ensemble.

Des applaudissements timides crépitent çà et là.

Je regrette de tout mon cœur que Cardan ne soit pas des nôtres. Je l'imagine, vautré dans un fauteuil, me conseillant sur l'art de s'exprimer en public. Ça m'aurait agacée au plus haut point, mais aujourd'hui je déplore qu'il ne puisse pas le faire. C'est comme si j'avais un vide glacé au creux du ventre.

Il me manque. La douleur de son absence est pareille à un gouffre béant, dans lequel j'ai très envie de plonger.

Je lève ma coupe. Autour de moi, on brandit des coupes, des verres et des cornes.

– Buvons à Cardan, dis-je, notre Grand Roi, qui s'est sacrifié pour son peuple, et qui a brisé l'emprise de la Couronne de Sang. Buvons aux alliances qui se sont révélées aussi solides que la roche-mère des îles de Domelfe. Buvons à la promesse de la paix.

Lorsque je porte ma coupe à mes lèvres, tout le monde m'imité. L'atmosphère semble s'être détendue. J'espère que ce sera suffisant.

– Beau discours, ma fille, me félicite Madoc. Cependant, tu as oublié de mentionner la récompense que tu m'as promise.

– Quoi, te nommer premier conseiller ? Pourtant, te voilà déjà en train de me sermonner.

Je le fixe du regard puis j'ajoute :

– Notre accord n'entrera en vigueur que lorsque la bride sera passée autour du serpent.

Il semble mécontent. Plutôt que d'attendre qu'il déroule ses arguments, je m'éloigne pour me joindre à un petit groupe du Peuple de la cour des Crocs.

– Dame Nore.

Elle a l'air étonnée que je la salue, comme si c'était arrogant de ma part.

– Peut-être n'avez-vous pas encore rencontré dame Asha, la mère du Grand Roi, dis-je.

– Je suppose que non, réplique-t-elle. Même si...

Je la prends par le bras pour la conduire jusqu'à dame Asha, entourée de ses favoris. Me voyant arriver, cette dernière affiche un air inquiet qui s'accroît lorsque je déclare :

– J'ai entendu dire que vous souhaitiez jouer un nouveau rôle à la cour. Comme je pense vous nommer ambassadrice à la cour des Crocs, il me semble approprié de vous présenter dame Nore.

Il n'y a pas une once de vérité dans mes propos, mais je veux que dame Asha sache que je suis au courant de ses manigances et que, si elle me contrarie, je suis capable de l'éloigner des richesses qu'elle convoite tant. Il me semble aussi que les imposer l'une à l'autre serait une punition adéquate.

– M'obligeriez-vous réellement à m'éloigner autant de mon fils ? s'enquiert dame Asha.

– Si vous préférez rester ici pour prendre soin du serpent, vous n’avez qu’à le dire.

À la voir, on jurerait qu’elle préférerait me planter un couteau dans la gorge. J’ajoute en me détournant :

– Je vous laisse discuter entre vous. Amusez-vous bien.

Ce sera peut-être le cas. Elles me haïssent toutes les deux. Elles ont au moins un point commun.

Des serviteurs défilent avec les plats. Jeunes pousses de fougère, noix enveloppées de pétales de rose, bouteilles de vin bouchées et infusions pour atténuer les effets de l’alcool, minuscules oiseaux rôtis au miel. J’observe le Peuple avec l’impression que les jardins tournoient autour de moi. Étourdie, je cherche mes sœurs du regard, ou un espion de la cour des Ombres. Voire Fand.

– Votre Majesté, me salue une voix.

Le seigneur Roiben m’a rejointe. Ma poitrine se serre. J’ignore si, à cet instant précis, je serai capable de rayonner d’autorité – surtout face à lui.

– C’est aimable à vous d’être resté après que Cardan a brisé la couronne, dis-je. Je ne savais pas si vous le feriez.

– Je ne l’ai jamais beaucoup aimé, avoue-t-il en me fixant de ses yeux gris, clairs comme l’eau d’une rivière. C’est vous en premier lieu qui m’avez convaincu de prêter allégeance à la couronne. Vous qui avez négocié la paix lorsque les Fonds marins ont rompu leur traité.

En réglant son compte à Balekin. Difficile de l’oublier.

– Vous savez, j’aurais accepté de me battre pour vous pour la simple raison qu’une reine de Terrafæ mortelle ne peut que ravir bien des personnes chères à mon cœur, et agacer de nombreuses autres que je n’apprécie pas. Toutefois, après ce que Cardan a fait dans le grand hall, je comprends pourquoi vous avez enchaîné les paris fous pour le placer sur le trône, et j’aurais livré bataille pour lui jusqu’à mon dernier souffle.

Je ne m’attendais certainement pas à un tel discours de sa part. J’en reste clouée sur place.

Roiben effleure le bracelet tressé de fils verts qui enserre son poignet. Non, ce ne sont pas des fils, mais des cheveux.

– Il souhaitait briser la Couronne de Sang afin d’obtenir la loyauté de ses sujets par la confiance plutôt que la contrainte, reprend-il. Il est le véritable Grand Roi de Terrafæ.

J'ouvre la bouche pour lui répondre quand, à l'autre bout des jardins, Nicasia se fraye un chemin entre les courtisans et les souverains, vêtue d'une robe scintillante rappelant des écailles de poisson argenté.

Kaye, la compagne pixie de Roiben, s'avance vers elle.

– Hum, dis-je. Votre... euh... petite amie s'apprête à...

Il se retourne juste à temps pour voir Kaye assener à Nicasia un coup de poing en plein visage. La princesse chancelle et percute une autre courtisane avant de tomber. Kaye secoue sa main, comme si elle s'était fait mal.

Les gardes selkies de Nicasia s'élancent vers elle. Aussitôt, Roiben fend la foule, qui s'écarte devant lui. Je m'apprête à le suivre, quand Madoc me barre le passage.

– Une reine ne court pas sur les lieux d'une bagarre comme le ferait une jeune écolière, me sermonne-t-il en me saisissant par l'épaule.

L'agacement ne m'accapare pas au point de laisser passer l'occasion qui se présente. Je me libère de sa prise et, ce faisant, lui vole trois cheveux.

Un chevalier roux de sexe féminin, que je ne connais pas, s'interpose énergiquement entre Kaye et les gardes selkies de Nicasia. Quand Roiben arrive, la menace d'un duel semble planer sur le groupe.

Je gronde à l'intention de Madoc :

– Écarte-toi de mon chemin.

Puis je pars en courant, faisant mine de ne pas entendre ceux qui essaient de me retenir. J'ai peut-être l'air ridicule, retroussant mes jupes au-dessus des genoux, mais je m'en moque. Et tandis que je glisse les trois cheveux dans mon décolleté, je n'ai plus de doute : je suis ridicule.

Nicasia a la joue et la gorge empourprées. J'étouffe un rire qui serait parfaitement inopportun.

– Tu as intérêt à ne pas prendre la défense d'une pixie, me menace-t-elle d'un ton pompeux.

Le chevalier roux est une mortelle. Elle porte la livrée de la cour du roi des Aulnes. Elle a le nez en sang ; j'en déduis que les selkies en sont déjà venus aux mains. Le seigneur Roiben est prêt à tirer son épée au clair. Il parlait à l'instant de se battre jusqu'à son dernier souffle, mais je préférerais l'éviter.

Kaye est vêtue d'une robe très déshabillée qui dévoile une cicatrice partant de sa gorge et descendant sur sa poitrine. On dirait une brûlure ou une coupure – une bonne raison pour elle de se fâcher.

– Je n’ai pas besoin qu’on me défende, crache-t-elle. Je sais m’occuper de mes affaires.

– Tu as eu de la chance qu’elle t’ait juste frappée, dis-je à Nicasia.

Sa présence me rend nerveuse et accélère mon rythme cardiaque. Je ne peux empêcher les souvenirs de ma captivité dans les Fonds marins de refaire surface. Je me tourne vers Kaye.

– C’est terminé maintenant. Compris ?

Roiben pose une main sur l’épaule de sa compagne.

– Je suppose, répond Kaye avant de s’éloigner d’un pas lourd dans ses grosses boots.

Le seigneur Roiben patiente encore un instant puis me voyant détourner la tête, il part rejoindre Kaye.

Nicasia porte une main à sa joue et m’étudie avec circonspection.

– Je vois que tu as eu mon message, dis-je.

– Et moi, je vois que tu pactises avec l’ennemi, rétorque-t-elle en jetant un coup d’œil vers Madoc. Suis-moi.

– Où ça ?

– N’importe où, du moment que nous pouvons parler en privé.

Nous nous éloignons dans les jardins, abandonnant chacune notre garde personnelle. Elle me prend la main.

– Est-ce que c’est vrai ? m’interroge-t-elle. Cardan est victime d’une malédiction ? Il a été transformé en monstre, et les lances de tes sujets se sont brisées sur ses écailles ?

Je confirme d’un léger signe de tête.

À ma grande surprise, elle se laisse tomber à genoux.

Atterrée, je demande :

– Qu’est-ce que tu fais ?

– S’il te plaît, souffle-t-elle, la tête basse. Je t’en supplie. Tu dois essayer de lever la malédiction. Je sais que tu es la reine légitime et que, peut-être, tu ne veux pas qu’il revienne, mais...

S’il était possible que quelque chose m’étonne vraiment, c’est bien sa réaction.

– Tu crois que je ne...

– Je ne te connaissais pas, avant, m’interrompt-elle, d’une voix angoissée.

Je la devine au bord des larmes.

– Je te prenais pour une mortelle ordinaire, ajoute-t-elle.

Je me fais violence pour ne pas la rembarquer et décide de la laisser poursuivre.

– Quand il t’a nommée sénéchale, j’ai cru qu’il te voulait pour ta capacité à mentir. Ou parce que tu étais devenue docile, même si tu ne l’avais jamais été auparavant. J’aurais dû te croire quand tu lui as dit que tu étais capable de bien pire. Je sais que tu ne me croiras pas, mais Cardan et moi étions amis avant d’être amants – avant Locke. Il est le premier avec qui je me suis liée d’amitié en arrivant des Fonds marins. Nous sommes restés proches, malgré tout ce qui s’est passé. L’idée qu’il soit amoureux de toi me répugne.

– Ça lui répugnait aussi, dis-je avec un rire plus cassant que je le voulais. Nicasia me contemple longuement.

– Non, c’est faux... Il m’a fait des confidences pendant ton exil.

Face à cette affirmation, je ne peux que rester silencieuse.

– Des bruits terrifiants courent à son sujet parmi le Peuple, mais il ne faut pas s’y fier, reprend Nicasia. Tu te souviens des domestiques humains de Balekin ?

J’acquiesce en silence. Bien sûr que je me souviens d’eux. Je n’oublierai jamais Sophie et ses poches pleines de cailloux.

– Il arrivait que certains d’entre eux disparaissent, me confie-t-elle. La rumeur courait que Cardan leur faisait du mal. Mais c’est faux. Il les ramenait dans le monde des mortels.

Je dois avouer que je suis surprise.

– Pourquoi ?

Elle lève une main.

– Je l’ignore ! Pour contrarier son frère, peut-être. Tu es humaine, donc je pensais que ça te ferait plaisir de le savoir. Il t’a aussi fait envoyer une robe, pour le couronnement.

Je m’en souviens : la robe de bal couleur de nuit, brodée de silhouettes d’arbres et ornée de perles de cristal représentant les étoiles. Mille fois plus belle que la toilette que j’avais commandée. Je pensais qu’elle m’avait été envoyée par le prince Dain, puisque c’était son couronnement et que j’avais juré d’être sa créature lorsque j’ai rejoint la cour des Ombres.

– Il ne te l’a jamais dit, n’est-ce pas ? s’enquiert Nicasia. Voilà deux points positifs que tu ignorais à son sujet. Et j’ai bien vu la manière dont tu le regardais, quand tu croyais que personne ne te prêtait attention.

Gênée, je me mords l’intérieur de la joue. Que nous nous plaisions ne devrait plus être un secret : nous avons été amants et nous sommes



désormais mariés.

– Alors promets-moi, insiste-t-elle. Promets-moi que tu vas l’aider.

Je songe à la bride d’or, à l’avenir que les étoiles ont prédit.

– Je ne sais pas comment lever la malédiction, dis-je, sentant pour la première fois monter les larmes à mes yeux. Si je le savais, tu crois que je participerais à ce fichu banquet ? Qu’on me dise ce que je dois pourfendre, ce que je dois voler. Qu’on me dise quelle énigme je dois résoudre ou quelle vieille sorcière je dois duper. Qu’on me dise seulement comment m’y prendre, et je le ferai, quel que soit le danger, quelles que soient les épreuves à endurer, quel qu’en soit le prix.

Ma voix se brise.

Elle me regarde fixement. Je peux penser d’elle ce que je veux, ce qui est sûr, c’est qu’elle aime Cardan.

Tandis que les larmes roulent sur mes joues, je crois qu’elle réalise à son grand étonnement que moi aussi, je l’aime. Même si je ne vois pas en quoi cela peut être utile à Cardan.

De retour au banquet, je croise Severin, le nouveau roi des Aulnes, qui a l’air surpris de me voir. Il est accompagné de la femme chevalier mortelle au nez ensanglanté. Un humain aux cheveux roux que je reconnais comme le compagnon de Severin lui bourre les narines de coton. Je réalise que cet homme et la femme chevalier sont jumeaux. Pas monozygotes, comme Taryn et moi, mais jumeaux malgré tout. Des jumeaux humains à Terrafæ. Ni l’un ni l’autre ne semblent particulièrement perturbés par la situation.

– J’ai besoin de quelque chose qui vous appartient, dis-je à Severin.

Il s’incline.

– Bien entendu, ma reine. Ce qui est à moi est à vous.

Cette nuit-là, je m’étale sur l’immense lit de Cardan, dans sa vaste chambre, repoussant les couvertures à coups de pied.

Je contemple la bride d’or posée sur un fauteuil près de moi. Elle luit dans la lumière diffuse des lampes.

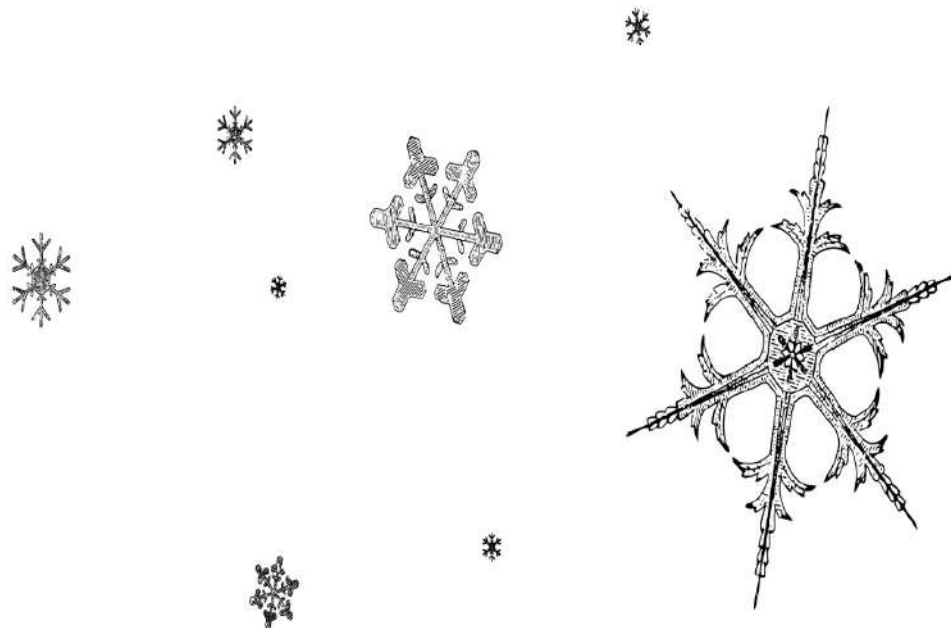
Si je la passais au serpent, il serait à moi pour toujours. Une fois entravé, je pourrais l’amener ici. Il se loverait sur le tapis. Cela ferait de moi un être aussi monstrueux que lui, mais au moins je ne serais pas seule.

Je finis par m’endormir.

Dans mes rêves, Cardan le serpent se dresse au-dessus de moi, avec ses écailles brillantes.



– Je t’aime, dis-je.  
Puis il me dévore.



## Chapitre 26

– Vous n’êtes pas suffisamment remise, me sermonne Tombenloc en tâtant ma cicatrice de ses doigts pointus.

Depuis mon réveil, la lutine est aux petits soins avec moi. Elle me prépare pour mon affrontement avec le serpent comme si j’allais participer à un autre banquet, et elle ne fait que me blâmer.

– Il n’y a pas si longtemps, Madoc a failli vous couper en deux, je vous rappelle, fait-elle remarquer.

Tandis qu’elle finit de nouer une tresse serrée sur le haut de mon crâne, je l’interroge :

– Ça t’ennuie d’être liée à Madoc par serment alors que tu es à mon service ?

Mes cheveux sont plaqués sur les côtés, et rassemblés en chignon. Bien sûr, je ne porte aucun bijou, que ce soit aux oreilles ou autour du cou, pour n’offrir aucune prise.

– C’est lui qui a choisi de m’envoyer ici, répond Tombenloc.

Sur la table où elle a posé son matériel, elle prend un pinceau qu'elle trempe dans un petit pot de cendre noire et poursuit :

– Peut-être qu'il le regrette. Après tout, c'est lui que je pourrais houspiller en ce moment, plutôt que vous.

Son commentaire me fait sourire.

Elle peint mon visage, assombrit mes yeux, rougit mes lèvres.

On frappe à la porte. Taryn et Vivi entrent.

– Tu ne devineras jamais ce qu'on a trouvé dans le trésor ! s'exclame Vivi.

– Je croyais que les trésors regorgeaient d'or, de pierres précieuses et autres trucs de ce genre, dis-je.

Je me souviens que lorsque Cardan était mon prisonnier, il avait promis la totalité du trésor de Balekin à la cour des Ombres si celle-ci acceptait de me trahir pour le libérer. C'est une drôle de sensation de me rappeler la panique qui m'habitait alors, le charme qui émanait de lui, et à quel point je détestais ça.

Tombenloc ricane en voyant le Cafard apparaître à son tour, tirant un coffre derrière lui.

– Tes sœurs ne peuvent pas rester tranquilles deux minutes ?

Il a retrouvé son teint vert profond habituel. Malgré sa maigreur, il a l'air en forme. Quel soulagement de le voir se mouvoir avec agilité ! Je me demande comment il s'est retrouvé au service de mes sœurs. Après ce que lui a dit la Bombe, il rayonne d'une joie nouvelle. On la décèle dans les coins de sa bouche, où plane un sourire, et dans l'éclat de son regard.

C'est douloureux à observer.

Taryn sourit.

– On a trouvé une armure. Une armure magnifique ! Pour toi.

– Pour une reine, précise Vivi. N'oubliez pas qu'il n'y en a pas eu depuis un petit moment.

– Vous imaginez ? L'armure a peut-être appartenu à Mab en personne ! s'enthousiasme Taryn.

– N'en rajoutez pas, dis-je.

Vivi se penche pour ouvrir le coffre. Elle en sort une superbe armure, apparemment ancienne, dont les écailles forment comme une pluie de minuscules feuilles de lierre métalliques. Un hoquet d'admiration m'échappe. C'est vraiment la plus belle armure que j'ai jamais vue. Je ne

reconnais pas la patte de Grimsen. Cela me tranquillise de savoir que d'autres forgerons de talent l'ont précédé et que d'autres lui succéderont.

– Je savais que ça te plairait, se réjouit Taryn, le sourire aux lèvres.

– De mon côté, j'ai quelque chose qui te plaira presque autant, affirme le Cafard.

Il plonge la main dans son sac et me présente trois cheveux argentés.

Je les fourre dans ma poche, avec ceux que j'ai pris à Madoc.

Vivi est trop occupée à vider le coffre pour remarquer mon geste. Des bottes recouvertes de plaques métalliques incurvées. Des bracelets d'archer en forme de ronces. Des épaulières toujours en forme de feuille, aux bords recourbés. Enfin, un heaume qui ressemble à une couronne de branches dorées, ornées de part et d'autre de grappes de baies.

– Eh bien, approuve Tombenloc, même si le serpent vous arrache la tête, vous aurez fière allure.

– Ça fait plaisir à entendre, dis-je.

L'armée de Domelfe s'apprête à attaquer. On équipe de selles des étalons fæ efflanqués comme des lévriers, des chevaux des marécages, des rennes aux bois proéminents et des crapauds énormes. Certains seront même bardés de fer.

Des archers se mettent en rang avec leurs carreaux d'elfes, leurs gigantesques arcs et arbalètes. Ils ont trempé leurs flèches dans une substance soporifique. Les chevaliers se préparent. Grima Mog est à l'autre extrémité de la pelouse, au milieu d'un petit groupe de bonnets-rouges. Ils se passent une carafe de sang à laquelle ils boivent, tachant leurs capuches. Des essaims de pixies volent dans les airs, armés de fléchettes empoisonnées.

– Nous nous tiendrons prêts au cas où la bride ne fonctionnerait pas comme ils l'affirment, explique Grima Mog en me rejoignant. Ou bien au cas où la suite des événements leur déplairait.

Remarquant mon armure et, fixée dans mon dos, l'épée que j'ai empruntée, elle sourit, dévoilant ses crocs rougis par le sang. Puis elle pose une main sur son cœur.

– Grande Reine.

J'essaie de lui rendre son sourire, mais le mien est bien pâle. L'angoisse me ronge les entrailles.

Deux voies s'offrent à moi. Cependant, une seule mène à la victoire.

J'ai été la protégée de Madoc et la créature de Dain. Je ne sais pas gagner sans utiliser leurs méthodes. Elles ne sont pas destinées à faire un héros de celui qui les applique. Elles visent uniquement la réussite. Je sais comment planter un couteau dans ma paume. Je sais comment haïr et me faire haïr. Je sais aussi comment triompher, du moment que je suis prête à sacrifier tout ce qu'il y a de bon en moi.

J'ai dit que, si je ne pouvais pas être meilleure que mes ennemis, alors je serais pire. Cent fois pire.

*Prenez trois cheveux sur votre tête et nouez-les autour de la bride. Vous serez liés.*

Le seigneur Jarel pensait me duper. Il pensait garder pour lui la formule secrète et ne la prononcer qu'une fois le serpent entravé, afin de nous contrôler tous les deux. Lorsque le serpent sera bridé, Madoc et le seigneur Jarel deviendront mes créatures, aussi sûrement que Cardan l'a été. Aussi sûrement qu'il sera de nouveau à moi lorsque les lanières dorées s'incrusteront dans ses écailles.

Et si le serpent devient encore plus monstrueux, s'il corrompt davantage la terre de Domelfe, alors je serai la reine des monstres. Je régnerai sur une terre noire, avec à mes côtés mon bonnet-rouge de père comme fantoche. Je serai redoutée, et plus jamais je n'aurai peur.

*Seulement de son sang versé naîtra un grand souverain.*

Qu'on me laisse obtenir tout ce que j'ai toujours désiré, tout ce dont j'ai toujours rêvé, ainsi que le malheur éternel qui l'accompagnera. Qu'on me laisse vivre avec un fragment de glace dans le cœur.

– J'ai observé les étoiles, déclare Baphen.

Je sursaute, encore perdue dans mes rêveries. Sa robe bleu foncé se soulève derrière lui, gonflée par la brise de ce début d'après-midi.

– Hélas, elles ont refusé de m'éclairer. Quand l'avenir est obscurci, cela signifie qu'un événement le transformera de manière permanente, pour le meilleur ou pour le pire. Et tant que ledit événement ne s'est pas produit, on ne peut plus rien voir.

Je rétorque :

– Voilà qui arrange vraiment mes affaires.

La Bombe émerge des ombres.

– Le serpent a été repéré, annonce-t-elle. Près du rivage, à proximité de la forêt Courbée. Nous devons nous y rendre au plus vite, avant de le perdre à nouveau.

– N’oubliez pas de rester en formation ! lance Grima Mog à ses troupes. Nous descendrons du nord. Les gens de Madoc tiendront le sud, et la cour des Crocs sera postée à l’ouest. Gardez vos distances. Notre objectif est d’acculer la créature dans les bras aimants de notre reine.

Les écailles de mon armure tintent, créant un son magique. On m’aide à monter sur un grand étalon noir. Grima Mog chevauche un énorme daim caparaçonné.

– C’est votre première bataille ? me demande-t-elle.

Je confirme d’un hochement de tête.

– Si on doit effectivement se battre, concentrez-vous sur ce qui se trouve devant vous, me conseille-t-elle. Menez votre propre combat. Laissez les autres gérer le leur.

De nouveau, je hoche la tête, les yeux fixés sur l’armée de Madoc qui se met en position. La première rangée est constituée de soldats triés sur le volet et soustraits à l’armée permanente de Domelfe. Puis il y a ceux des cours inférieures qui ont rejoint sa bannière. Et, bien entendu, ceux de la cour des Crocs, équipés d’armes taillées dans la glace. La plupart ont une peau givrée, parfois bleutée comme celle d’un cadavre. La perspective de me battre contre ces gens, que ce soit aujourd’hui ou plus tard, ne m’enthousiasme pas.

La cour des Termites chevauche derrière Grima Mog. Avec ses cheveux blancs comme le sel, Roiben est facilement repérable. Il est monté sur un kelpie. Quand nos regards se croisent, il me salue. À ses côtés se trouvent les soldats du roi des Aulnes et les jumeaux humains, en selle eux aussi. L’air joyeux du chevalier roux est plutôt perturbant.

Vivi, Oriana, Heather et Chêne nous attendent au palais avec quelques gardes, le Conseil Vivant presque au complet et des courtisans des cours inférieures comme de la Haute Cour. Ils assisteront à la capture du serpent depuis les remparts.

Je resserre ma prise sur la bride d’or.

– Ne faites pas grise mine, me taquine Grima Mog.

Elle ajuste sa capuche, raidie par les couches de sang, et ajoute :

– À nous la gloire.

Nous chevauchons à travers les arbres. Lorsque je m’imaginais chevalier, c’est à peu près ainsi que je voyais les choses. L’armure, l’épée au côté, l’affrontement avec des monstres magiques. Mais comme dans bien des fantasmes, l’horreur n’y avait pas sa place.

Un cri strident fend l'air, venant d'un bosquet touffu devant nous. Sur un signe de Grima Mog, les armées de Domelfe s'arrêtent pour se déployer. Moi seule continue d'avancer. Je contourne des arbres morts jusqu'à apercevoir les anneaux noirs du serpent, à une dizaine de mètres. Mon cheval fait un écart et recule en hennissant.

Sans lâcher la bride d'or, je mets pied à terre et je m'approche de la monstrueuse créature qui fut naguère Cardan. Elle a encore grossi ; à présent, elle est plus longue qu'un des navires de Madoc. Sa tête est si énorme que, si elle ouvrait la gueule, un seul de ses crochets ferait la moitié de l'épée que j'ai dans le dos.

Elle est absolument terrifiante.

Je m'oblige à avancer dans l'herbe flétrie et noircie. Derrière le serpent, au loin, je distingue les bannières ornées du symbole de Madoc flottant dans la brise.

– Cardan, dis-je dans un souffle.

Le filet doré de la bride brille dans mes mains.

En réaction, le reptile recule, le cou incurvé, dans un mouvement de balancier, comme s'il réfléchissait au meilleur angle d'attaque.

– C'est moi, Jude, dis-je d'une voix rauque. On s'aimait bien, tu te souviens ? Tu as confiance en moi.

Soudain, le serpent plonge vers moi, glissant à toute vitesse dans l'herbe. Des soldats s'enfuient. Des chevaux se cabrent. Des crapauds se réfugient dans la forêt en bondissant, ignorant les ordres de leurs cavaliers. Des kelpies se précipitent vers la mer.

Je brandis la bride, prête à la lancer. Le serpent s'immobilise alors à un mètre de moi, puis s'enroule sur lui-même.

Il m'observe de ses yeux teintés d'or.

Je tremble de tout mon corps. Mes paumes transpirent.

Je sais ce que je dois faire si je veux vaincre mes ennemis, mais j'ai changé d'avis.

Si près de la bête, je ne peux que penser à la bride s'enfonçant dans la peau de Cardan ; au piège qui se refermera sur lui à jamais. Il fut un temps où l'avoir sous ma coupe était une idée particulièrement attrayante. Je me suis sentie si puissante lorsqu'il m'a prêté allégeance, lorsqu'il a juré de m'obéir pendant un an et un jour. Je pensais que, si je contrôlais tout et tout le monde, alors rien ne pourrait m'atteindre.

Je fais un pas de plus vers le serpent. Puis un autre. Je suis à nouveau frappée par sa taille colossale. Dans un geste prudent, je pose la main sur ses écailles noires. Elles sont sèches et fraîches au toucher.

Je ne vois aucune réaction dans ses yeux dorés, mais je songe à Cardan allongé par terre, à côté de moi, dans les appartements royaux.

Je songe à son sourire imprévisible.

À quel point il détesterait être ainsi prisonnier. À quel point il serait injuste que je le conserve sous cette apparence et que j'appelle ça de l'amour.

*Tu sais déjà comment mettre un terme à la malédiction.*

Je murmure :

– Je t'aime. Je t'aimerai toujours.

Je remets la bride à ma ceinture.

*Deux voies s'offrent à moi. Cependant, une seule mène à la victoire.*

Ce n'est pas ainsi que je veux gagner. Peut-être que la peur fera toujours partie de ma vie, que le pouvoir m'échappera, qu'avoir perdu Cardan me sera insupportable tant ma douleur sera profonde.

Pourtant, si je l'aime, je n'ai pas le choix.

Je dégaine l'épée que Severin m'a prêtée. Cœurlié, qui peut tout transpercer. J'ai décidé de la porter pendant la bataille, car j'ai beau le nier, une partie de moi avait déjà fait son choix.

Les yeux dorés du serpent sont fixes. Des exclamations de surprise résonnent parmi le Peuple rassemblé. J'entends Madoc rugir.

Je n'agis pas comme ils l'attendaient.

Je ferme les paupières, mais je dois les rouvrir. D'un seul mouvement, je décris un arc scintillant avec Cœurlié que j'abats sur la tête du serpent. La lame tranche les écailles, la chair et l'os. Puis la tête du serpent tombe à mes pieds, ses yeux dorés perdant leur éclat.

Il y a du sang partout. Le corps du reptile est secoué d'un terrible spasme avant de se relâcher complètement. Les mains tremblantes, je rengaine Cœurlié. Tout mon corps est parcouru de secousses si violentes que je tombe à genoux dans l'herbe noire, sur un tapis de sang.

J'entends le seigneur Jarel me crier quelque chose que je ne comprends pas.

Je crois bien que je hurle, moi aussi.

Le Peuple se précipite vers moi. J'entends, venu de très loin, le fracas du métal, le sifflement des flèches qui fendent l'air.



Tout ce que je perçois distinctement, c'est la malédiction que Valerian a prononcée avant de mourir : *Que tes mains restent toujours tachées de sang. Que la mort soit ta seule compagne.*

– Vous auriez dû accepter notre offre, fulmine le seigneur Jarel en projetant sa lance sur moi. Votre règne sera de très courte durée, reine mortelle !

Soudain, Grima Mog apparaît sur son daim et détourne le coup. Leurs armes se fracassent l'une contre l'autre, le métal résonnant sous la force de l'impact.

– D'abord, je vais vous tuer, le menace-t-elle. Ensuite, je vous mangerai.

Deux flèches noires jaillissent des arbres et se plantent dans la gorge du seigneur Jarel. Il glisse de son cheval tandis qu'un cri s'élève. J'aperçois fugacement la chevelure blanche de la Bombe.

Grima Mog fait demi-tour pour affronter trois chevaliers de la cour des Crocs. Elle devait les fréquenter autrefois. Ils étaient sûrement sous ses ordres ; pourtant, elle se bat avec fougue.

Des cris résonnent autour de moi, au milieu des bruits de la bataille.

Sur le rivage, j'entends le son d'une corne.

Par-delà les rochers noirs, l'eau écume. Des selkies et des créatures du peuple de la mer surgissent des profondeurs, le soleil se reflétant sur leurs écailles luisantes. Nicasia émerge avec eux, assise sur le dos d'un requin.

– Les Fonds marins honorent le traité passé avec la terre et la reine ! lance-t-elle d'une voix qui porte à travers le champ de bataille. Déposez vos armes !

Un instant plus tard, l'armée des Fonds marins s'élance depuis le rivage.

Madoc se poste alors devant moi. Sa joue et son front sont maculés de sang. Son visage est animé d'une joie terrible. Les bonnets-rouges sont faits pour les effusions de sang, la violence et le meurtre. Je suis sûre qu'il se réjouit de partager cette expérience avec moi, malgré sa défaite.

– Debout, m'ordonne-t-il.

J'ai passé une bonne partie de ma vie à lui obéir. Je me relève, portant une main à la bride d'or – la bride à laquelle j'ai attaché ses cheveux, que j'aurais pu utiliser pour le soumettre à ma volonté, avec laquelle je pourrais encore le soumettre.

– Je ne me battra pas contre toi, dis-je.

D'une voix qui me paraît lointaine, j'ajoute :

– Je n’aurais aucun plaisir à voir ces lanières s’incruster dans ta peau. Cela dit, je ne pleurerais pas.

– Assez fanfaronné, réplique-t-il. Tu as déjà gagné. Regarde !

Il me prend par les épaules et me retourne pour que je puisse contempler le spectacle du serpent géant inerte. Tressaillant d’horreur, je tente de me libérer de sa prise. Soudain, je réalise que la bataille a cessé. Les créatures du Peuple ont elles aussi les yeux rivés sur le monstre. Une lumière émane de son corps.

De cette lumière émerge Cardan. Cardan, nu et couvert de sang.

Vivant.

*Seulement de son sang versé naîtra un grand souverain.*

Autour de lui, on s’agenouille. Grima Mog. Le seigneur Roiben. Même ceux qui, il y a un instant à peine, étaient assoiffés de sang semblent subjugués. Toujours dans les flots, Nicasia regarde elle aussi tout Domelfe s’incliner devant le Grand Roi qui vient de renaître.

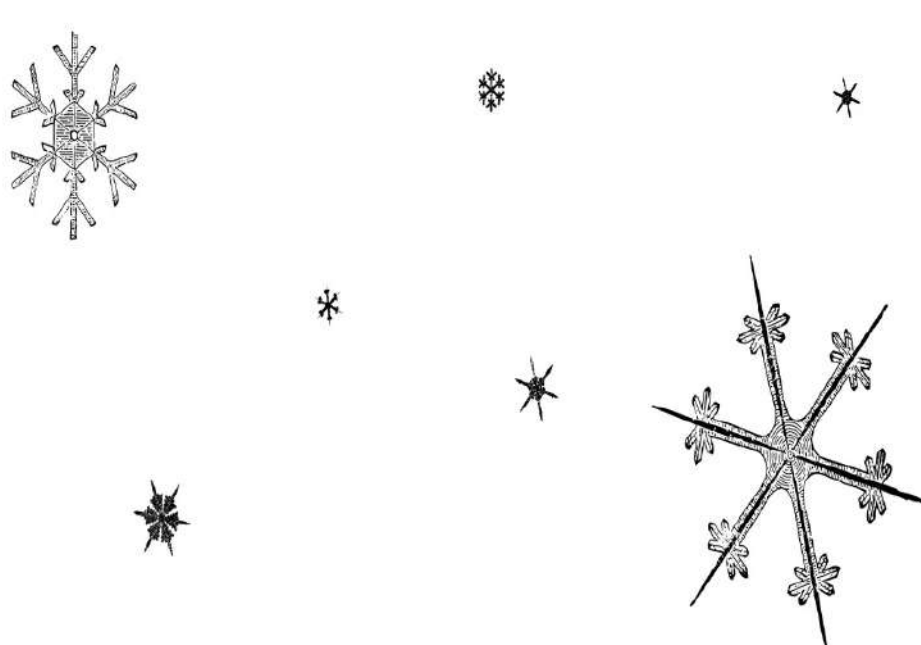
– C’est devant toi que je m’inclinerai, me souffle Madoc. Et toi seulement.

Cardan avance de quelques pas. De petites craquelures apparaissent là où il a posé le pied. Des fissures dans la terre. Il parle d’une voix sonore, qui résonne dans le corps des personnes présentes :

– La malédiction est vaincue. Le roi est de retour !

Il est aussi terrifiant qu’un serpent.

Peu importe. Je cours me jeter dans ses bras.



## Chapitre 27

Je sens les doigts de Cardan s'enfoncer dans mon dos. Il tremble – à cause de la magie qui reflue ou du choc, je ne saurais le dire. Il s'accroche à moi comme si j'étais le seul élément solide de ce monde.

À l'approche des soldats, il me relâche brusquement. Ses mâchoires se crispent. D'un geste de la main, alors qu'il est nu et couvert de sang, il chasse un chevalier qui lui offre sa cape.

– Voilà des jours que je ne porte rien. Je ne vois pas pourquoi je me couvrirais maintenant, déclare-t-il d'une voix traînante.

Si son regard trahit une certaine fragilité, tout le monde ou presque est trop émerveillé pour le remarquer.

Surprise qu'il soit d'humeur à plaisanter, je m'oblige à proposer :

– Par pudeur ?

Il me gratifie d'un sourire éblouissant, nonchalant. Le genre de sourire derrière lequel on peut se cacher.

– Tout chez moi est un plaisir pour les yeux, se vante-t-il.

Quand je le regarde, mon cœur se serre et j'ai du mal à respirer. Bien qu'il se tienne devant moi, la douleur de l'avoir perdu n'a pas disparu.

– Votre Majesté, m'appelle Grima Mog. Dois-je passer les chaînes à votre père ?

J'hésite, me rappelant l'instant où je me suis retrouvée face à lui, avec la bride d'or. *Tu as déjà gagné.*

– Oui, répond Cardan. Passez-lui les chaînes.

Un carrosse s'avance en cahotant. Grima Mog aboie des ordres. Deux généraux entravent les poignets et les chevilles de Madoc. Les lourdes chaînes cliquettent au moindre de ses mouvements. Des archers pointent leurs flèches sur lui tandis qu'on l'emmène.

Après s'être rendue, son armée prête serment d'allégeance. J'entends le bourdonnement des ailes, le bruit métallique des armures, les plaintes des blessés. Des bonnets-rouges rafraîchissent les pigments de leur coiffe. Quelques créatures du Peuple se repaissent des cadavres. Aux odeurs de fumée se mêlent celles de l'iode, du sang et de la mousse. Après une bataille, même brève, il y a un temps pour faire tomber l'adrénaline, panser les plaies, célébrer la victoire.

La fête a sans doute déjà commencé au palais et elle durera bien plus longtemps que les combats.

Une fois dans le carrosse qu'on lui a avancé, Cardan s'effondre. Je l'observe attentivement. Sur son corps, le sang sèche, laissant des traces qui rappellent les laisses de mer. Il forme aussi des croûtes dans les boucles de ses cheveux, comme de minuscules grenats.

– Combien de temps suis-je... ?

Il hésite.

– À peine trois jours, je réponds. Autant dire rien du tout.

Je ne lui avoue pas que ces trois jours m'ont paru une éternité.

Ni qu'il aurait pu garder pour toujours son apparence de serpent, être bridé et lié. Ni qu'il aurait pu mourir.

Il aurait pu *mourir*.

Le carrosse s'immobilise ; on nous fait descendre. Des serviteurs ont apporté une immense cape de velours à Cardan. Cette fois, il l'accepte, la drapant sur ses épaules. Nous nous engageons dans les souterrains glacés.

– Vous voudrez peut-être prendre un bain, propose Randalin – ce qui paraît opportun.

– Je veux voir le trône, exige Cardan.

Personne n'a l'intention de le contredire.

Le sol du tertre est jonché de tables renversées et de fruits pourris. Le sol est fissuré jusqu'au trône, lui-même fendu, ses fleurs flétries. Cardan écarte les mains. La faille se referme ; la pierre se ressoude. Puis, d'un geste des doigts, il reconstitue le trône divisé. Des ronces fleuries s'épanouissent. Un second trône apparaît, là où il n'y en avait qu'un.

– Ça te plaît ? lance-t-il.

Autant me demander si j'apprécie la couronne d'étoiles qu'il aurait fait descendre du ciel.

Je réponds d'une voix étouffée :

– Impressionnant.

Apparemment satisfait, il laisse enfin Randalin nous conduire aux appartements royaux qui grouillent de domestiques et de généraux. Les membres du Conseil Vivant sont presque tous présents. On prépare un bain pour le Grand Roi. On apporte une carafe de vin et une coupe ouvragée sertie de cabochons. Fala entonne une chanson sur le roi des serpents. Face à cet accueil, Cardan semble à la fois charmé et horrifié.

Poisseuse de sang et ne souhaitant pas ôter mon armure en public, je m'éclipse pour rejoindre mes anciens appartements.

À mon entrée, j'y découvre Heather qui a dû s'y réfugier avant la fin de la bataille. Elle se lève du canapé, un énorme livre entre les mains. Le rose de ses cheveux a terni, mais elle irradie de vie.

– Félicitations – si ce n'est pas une formule trop bizarre pour parler d'un combat. En tout cas, il paraît que tu as gagné !

Je confirme :

– On a gagné.

Et je souris.

Elle fait rouler entre ses doigts le collier de baies de sorbier à deux rangs maladroitement réalisé qu'elle porte autour du cou.

– C'est Vee qui l'a fait pour moi. Pour l'*after*.

Elle semble remarquer pour la première fois ce que je porte.

– Dis, ce n'est pas ton sang... ?

– Non. Je vais bien. C'est juste dégoûtant.

Elle hoche la tête lentement.

– Cardan va bien lui aussi, dis-je.

Le livre lui tombe des mains et atterrit sur le canapé.

– Il a retrouvé son apparence ?

– Oui. Dis, je me demande si je ne suis pas en train d’hyperventiler. C’est le mot qu’on utilise, non ? Quand on respire trop vite. Qu’on a la tête qui tourne.

– Personne ici ne s’y connaît en médecine humaine, pas vrai ?

Elle s’approche de moi.

– Déjà, on va t’enlever tout ça pour voir si ça aide.

– Parle-moi, dis-je. Raconte-moi un autre conte de fées.

– OK, concède-t-elle en essayant de trouver comment ouvrir l’armure. J’ai suivi tes conseils. J’ai enfin parlé à Vee. Je lui ai dit que je ne voulais pas qu’on efface mes souvenirs, et que j’étais désolée de l’avoir laissée formuler cette promesse.

– Elle était contente ?

J’aide Heather à défaire l’une des attaches.

– On a eu une grosse engueulade, précise-t-elle. On a aussi beaucoup pleuré.

– Ah.

– Tu te souviens de l’histoire du serpent, avec son père hélicoptère, qui épouse la princesse ?

– Hélicoptère ? je répète.

Comme je me suis endormie avant la fin, j’ai peut-être raté un épisode.

– Une fois que la peau de serpent a été brûlée, la princesse doit reconquérir le garçon en se lançant dans une quête. Eh bien, j’ai dit à Vee qu’elle devait faire pareil, qu’on devait repartir à zéro. Elle doit me persuader de l’aimer. Et me dire la vérité dès le départ.

– Ambitieux programme...

La dernière pièce de mon armure tombe enfin au sol dans un bruit de ferraille. Heather m’a suffisamment distraite pour que ma respiration s’apaise.

– C’est vraiment comme dans un conte de fées, dis-je. Une quête, rien que ça !

Heather prend ma main dans la sienne.

– Si elle réussit, je retrouverai tous mes souvenirs. Mais si elle échoue, alors, ce soir, c’est la dernière fois que je te vois.

Après l’avoir attirée contre moi pour l’étreindre de toutes mes forces, je souffle :

– J’espère qu’à la fête, tu boiras tout le vin qu’il y a en réserve dans la cave. Et surtout, j’espère que Vee sera assez méritante pour reconquérir ton

cœur.

La porte s'ouvre sur Oriana. En me voyant, elle a l'air paniquée et exécute immédiatement une profonde révérence, si bien que son front touche presque le sol.

– Ne te sens pas obligée, dis-je.

Elle pose sur moi un regard perçant. Elle aurait beaucoup à me reprocher sur mon comportement de Grande Reine, mais si elle me livrait le fond de sa pensée, elle enfreindrait les règles de ce qui, selon ses critères, est approprié ou pas. J'en ressens une intense satisfaction.

Elle se redresse.

– J'espère que tu te montreras clément envers ton père. Fais-le pour ton frère, si ce n'est pour toi.

– J'ai déjà fait preuve de clémence.

Sur ces mots, je me précipite dans le couloir, vêtue seulement du jaque que je portais sous mon armure.

Je n'aurais pas dû quitter les appartements royaux. J'ai agi par réflexe, comme lorsque je laissais Cardan régner tandis que j'opérais dans l'ombre. C'était aussi un soulagement pour moi de me soustraire à tous ces regards inquisiteurs. Mais loin de Cardan, tout semble irréel. Je crains que, d'une manière ou d'une autre, la malédiction n'ait pas été levée ; que tout ceci ne soit qu'un délire provoqué par la fièvre.

Quand je pénètre dans nos appartements, je constate que Cardan et les dignitaires ne sont plus là, mais le bain est encore chaud et les bougies brûlent toujours.

– Je viens de remplir la baignoire pour vous, m'informe Tombenloc en surgissant de je ne sais où, ce qui me fait sursauter. Allez-y. Vous êtes dans un état !

Retirant mes dernières protections, je m'enquiers :

– Où est Cardan ?

– Dans le tertre. Où voulez-vous qu'il soit ? C'est vous qui êtes en retard. Mais comme vous êtes l'héroïne du moment, ce n'est pas grave. Je vais faire de vous une vraie beauté.

– À t'entendre, ça va te demander beaucoup de travail.

Cela dit, je grimpe docilement dans la baignoire, dérangeant les pétales de primevère qui flottent à la surface. L'eau chaude fait un bien fou à mes muscles ankylosés. Je m'immerge entièrement. Le problème, quand on a traversé une épreuve aussi terrible, c'est que toutes les émotions mises de

côté vous reviennent en bloc après coup. J'ai été terrorisée des jours entiers, et maintenant, alors que je devrais nager dans l'euphorie, je n'ai qu'une envie : me cacher sous une table dans le tertre, avec Cardan, jusqu'à ce qu'enfin j'aie la certitude qu'il va bien.

Et pour l'embrasser aussi, s'il en a envie.

Je refais surface, repoussant les cheveux qui me tombent dans les yeux. Tombenloc me tend un linge.

– Frottez-moi ce sang que vous avez sur les doigts, m'ordonne-t-elle.

Elle tresse mes cheveux en forme de cornes et, cette fois, les rehausse de fils d'or. Elle m'a préparé une tunique de velours bronze. Par-dessus, elle m'habille d'un manteau de cuir avec un col haut, de la même couleur, et d'une traîne semblable à une cape qui vole même dans la brise la plus légère. Pour finir, j'enfile des gants assortis, aux larges manchettes.

Je suis si élégamment vêtue qu'il sera difficile de m'ignorer quand j'entrerai dans le tertre, même si mon arrivée n'est pas annoncée par des coups de corne.

– La Grande Reine de Domelfe, Jude Duarte, déclame un page d'une voix sonore.

Cardan préside la table royale. Bien qu'il soit à l'autre bout de la salle, je perçois l'intensité de son regard.

De longues tables ont été installées pour une grande fête. Chaque plat croule sous la nourriture : gros fruits ronds, noisettes, pain fourré aux dates. L'air embaume l'hydromel.

C'est à qui écrira les meilleures paroles pour les nouvelles compositions des musiciens, nombre d'entre elles en l'honneur du roi-serpent. Toutefois, une au moins est en mon honneur :

*Notre reine rengaina son épée et, les yeux clos,*

*Elle dit : « Je pensais que le serpent serait beaucoup plus gros. »*

Une nouvelle vague de serviteurs arrive des cuisines avec des plateaux sur lesquels s'entassent les morceaux d'une viande pâle préparés de différentes manières : grillés, pochés dans l'huile, rôtis ou mijotés. Il me faut un moment pour l'identifier. C'est de la viande de serpent. Découpée sur le corps massif du monstre qui fut le Grand Roi, et qui pourrait transmettre un peu de sa magie à ceux qui en mangeront. En voyant cela, je me sens brusquement ramenée à ma qualité de mortelle. Certains usages fæs ne cesseront jamais de m'horrifier.



J'espère que Cardan n'en est pas troublé. En tout cas, il a l'air joyeux et rit en voyant les courtisans remplir leurs assiettes.

Bien qu'il s'abstienne de manger la viande, je l'entends plaisanter :

– J'ai toujours supposé que je finirais par être exquis.

Une fois de plus, je m'imagine plonger sous la table et m'y cacher, comme quand j'étais petite. Comme je l'ai fait avec Cardan, après le couronnement qui s'est achevé en bain de sang.

Au lieu de céder à mon envie, je me dirige vers la table royale et trouve ma place, en face de lui. Nous nous regardons fixement, séparés par cette vaisselle d'argent, ces étoffes et ces bougies.

Puis il se lève. Dans le tertiaire, le Peuple fait silence.

– Demain, nous devons nous préoccuper de ce qui nous est arrivé, déclare-t-il en brandissant une coupe. Mais ce soir, concentrons-nous sur notre victoire, notre ingéniosité et le plaisir d'être ensemble.

Nous buvons tous à ce toast.

Il y a des chansons (à n'en plus finir) et une telle quantité de plats que même une mortelle comme moi peut manger à sa faim. Je regarde Heather et Vivi zigzaguer entre les tables pour aller danser. Je repère le Cafard et la Bombe, assis dans l'ombre des trônes restaurés. Il jette des grains de raisin dans la bouche de sa bien-aimée et ne rate jamais son coup. Grima Mog est en pleine discussion avec le seigneur Roiben. Une moitié de son assiette est remplie de serpent, mais j'ignore de quelle créature provient la viande qui occupe l'autre moitié. Entourée de ses sujets, Nicasia est assise à une place d'honneur, à proximité de la table royale. Près des musiciens, Taryn raconte une histoire en faisant de grands gestes avec les mains, sous le regard contemplatif du Fantôme.

– Pardonnez-moi, dit une voix.

Randalin, le ministre des clés, interpelle Cardan.

– Conseiller, réplique ce dernier en s'accoudant à la table.

Sa posture langoureuse est celle de quelqu'un qui n'en est pas à sa première coupe.

– Espérez-vous goûter un de ces petits gâteaux au miel ? reprend-il. J'aurais pu vous faire passer le plat.

– La question des prisonniers se pose, lance Randalin. Madoc, son armée, ce qu'il reste de la cour des Crocs... Ainsi que bien d'autres sujets que nous espérons aborder avec vous...

– Demain, insiste Cardan. Ou après-demain. Voire la semaine prochaine.

Sur ces mots, il se lève, avale une grande gorgée, repose sa coupe sur la table et s'avance vers moi.

– Acceptes-tu une danse ? me demande-t-il en m'offrant sa main.

– Tu as peut-être oublié que je n'excelle pas particulièrement dans ce domaine, dis-je en me levant.

La dernière fois que nous avons dansé, c'était au couronnement du prince Dain, juste avant que tout parte de travers. Il était plein comme une outre.

*Tu me détestes vraiment, n'est-ce pas ?* m'avait-il demandé.

*Presque autant que tu me détestes, toi,* avais-je rétorqué.

Il m'attire près des violonistes qui exhortent les danseurs à aller de plus en plus vite, à tournoyer, virevolter et sauter, puis il prend mes mains dans les siennes.

– J'ignore quelles excuses je dois te présenter en premier, dis-je. De t'avoir coupé la tête, ou d'avoir hésité à le faire ? Je ne voulais pas perdre le peu qu'il me restait de toi. Et je n'en reviens toujours pas de te voir bien vivant.

– Tu ne sais pas depuis combien de temps je rêve d'entendre ces mots, réplique-t-il. Tu ne veux pas que je meure.

– Si tu plaisantes avec ça, je vais te...

– Tuer ? termine-t-il pour moi en haussant ses sourcils noirs.

Finalement, il se pourrait bien que je le déteste.

Sans me lâcher, il m'entraîne à l'écart des danseurs, vers la pièce secrète derrière le dais, dans laquelle nous sommes déjà allés tous les deux. Elle est telle que dans mon souvenir, avec ses murs recouverts d'une mousse épaisse, un canapé bas calé sous des champignons qui émettent une lueur diffuse.

– Je sais être cruel et plaisanter uniquement lorsque je suis troublé, me confie-t-il avant de s'asseoir sur le canapé.

Je libère ses mains et reste debout. Je me suis juré de le lui dire à la première occasion. Le moment est venu.

– Je t'aime, dis-je.

Ces mots à peine intelligibles se bousculent dans ma bouche. Cardan semble pris de court. J'ai peut-être parlé trop vite pour qu'il me comprenne.

– Inutile d'avoir pitié de moi, réplique-t-il enfin, après un temps de réflexion. Ou de me faire cet aveu parce que j'ai été victime d'une malédiction. Je t'ai déjà demandé de me mentir, ici même, mais je te prierai de ne pas le faire maintenant.

Mes joues s'empourprent au souvenir de ces mensonges.

– J'ai tout fait pour être difficile à aimer, poursuit-il.

J'entends résonner les mots de sa mère dans cet aveu.

Quand je m'imaginais lui déclarer mon amour, je croyais que ce serait comme arracher un pansement : douloureux, mais bref. Je n'avais pas envisagé que Cardan douterait de ma sincérité.

– J'ai commencé à t'apprécier quand on a rendu visite aux souverains des cours inférieures, dis-je. Bizarrement, je t'ai trouvé drôle. Quand on est allés au Manoir Creux, je t'ai trouvé ingénieux. Je me rappelais sans cesse que, grâce à ta ruse, on avait pu s'échapper du tertre après le couronnement de Dain, juste avant que je pointe un couteau sur ta gorge.

Il ne cherche pas à m'interrompre. Je n'ai donc pas d'autre choix que de poursuivre.

– Lorsque j'ai intrigué pour que tu deviennes Grand Roi, j'espérais qu'une fois que j'aurais attisé ta haine, je pourrais recommencer à te haïr, moi aussi. Mais ce n'est pas ce qui s'est passé. Je me sentais tellement bête... Je pensais que j'aurais le cœur brisé. Que c'était une faiblesse que tu allais utiliser contre moi. Et puis tu m'as sauvée des Fonds marins, alors qu'il aurait été bien plus profitable de me laisser pourrir là-bas. Ensuite, je me suis mise à espérer que mes sentiments soient réciproques. Mais il y a eu l'exil...

Tremblante, je marque une pause et inspire à fond.

– J'ai dissimulé beaucoup de choses, je suppose. Je pensais que, si je me dévoilais, si je m'autorisais à t'aimer, j'allais me consumer comme une allumette. Comme une boîte d'allumettes.

– Mais maintenant, tu t'es expliquée, réplique-t-il. Et tu m'aimes pour de bon.

Je confirme :

– Oui, je t'aime.

– Parce que je suis drôle et ingénieux, affirme-t-il en souriant. Tu as oublié de mentionner que je suis beau.

– Et que tu es exquis. Même si ce sont là deux qualités.

Il m'attire à lui, de sorte que nous nous retrouvons tous les deux sur le canapé. Je contemple ses yeux noirs, ses lèvres douces. J'essuie une minuscule tache de sang restée sur la pointe de son oreille.

Je l'interroge :

– C'était comment ? D'être un serpent ?

Il hésite.

– C’était comme être prisonnier dans le noir, répond-il. J’étais seul. Mon instinct me poussait à attaquer. Sans être complètement animal, je n’étais pas non plus moi-même. J’étais incapable de raisonner. Je n’étais qu’émotions : haine, terreur, volonté d’anéantir.

Je m’apprête à parler, mais il m’arrête d’un geste.

– Et il y avait toi.

Il m’observe. Ses lèvres s’incurvent, sans que ce soit tout à fait un sourire.

– Je connaissais peu de choses, mais je te connaissais, toi.

Lorsqu’il m’embrasse, je sens que je peux enfin respirer à nouveau.

## Epilogue

Mon couronnement a lieu une semaine plus tard. Je suis stupéfaite que tant de souverains des cours inférieures et de sujets des divers royaumes aient fait le voyage pour y assister. Curieusement, ils sont nombreux à avoir pris la peine d'amener des mortels parmi leurs invités – que ce soient des enfants changelins, des artistes ou des amants. Ces attentions qui visent à s'attirer mes bonnes grâces sont surréalistes, mais elles me font plaisir.

Cardan a choisi trois faiseurs de roi et de reine qui appartiendront à la maison royale de Domelfe. L'un d'entre eux est la mère Moelle. Le deuxième est un vieux lutin qui se cache derrière une barbe tressée incroyablement foisonnante. Étonnée, j'apprends que le troisième, un forgeron mortel, a correspondu avec mon père humain. Lorsque je fais la connaissance de Robert de Jersey, il admire longuement Crépuscule avant de me raconter une anecdote amusante sur une conférence à laquelle mon père et lui ont participé, il y a dix ans.

Depuis leur nomination, les trois faiseurs ont eu de quoi s'occuper.

La cérémonie commence à la nuit tombée. Elle se déroule sous les étoiles, sur la nouvelle île d'Insear. Les braseros sont allumés. Il règne dans l'air une puissante odeur d'embruns et d'encens. Sous nos pieds, le sol est recouvert d'un tapis de phlox qui s'épanouissent au clair de lune.

Je porte une robe d'un vert forêt profond, aux épaules et aux manches recouvertes de plumes de corbeau. Cardan est vêtu d'un pourpoint orné d'ailes irisées de scarabées. Baphen, dans l'une de ses longues robes bleues, sa barbe richement ornée d'éléments célestes, sera le maître de cérémonie.

Chêne porte un costume blanc aux boutons dorés. Taryn l'embrasse sur le front pour l'encourager : ce sera lui qui devra poser la couronne sur nos têtes.

– La tradition des Ronceverte de la Haute Cour remonte à des temps immémoriaux, commence Baphen. Le sang couronne le sang. Bien que la couronne ait disparu, et ses serments d'allégeance avec elle, nous respecterons la tradition. Par conséquent, Grand Roi, acceptez votre nouvelle couronne de la main de Chêne, votre sang et héritier.

Contrarié d'être appelé l'héritier, Chêne prend tout de même la couronne sur le coussin. C'est un bandeau d'or ouvragé, hérissé de neuf pointes en forme de feuille. En tant que Grand Roi, Cardan n'est pas censé s'agenouiller devant quiconque ; c'est pourquoi Vivi soulève Chêne. Mon frère pose en riant la nouvelle couronne sur la tête de Cardan, pour le plus grand plaisir de la foule.

– Peuple de Domelfe, proclame Baphen en employant la formule que Cardan n'a pas pu entendre la fois précédente, la cérémonie s'étant déroulée dans la précipitation, acceptes-tu Cardan de la lignée des Ronceverte comme ton Grand Roi ?

Les voix s'écrient en chœur :

– Nous l'acceptons !

Puis vient mon tour.

– Il n'est pas dans les habitudes d'une cour, quelle qu'elle soit, d'être dirigée par deux souverains. Pourtant, vous, Jude Duarte, Grande Reine, vous nous avez montré en quoi cela peut être une force plutôt qu'une faiblesse. Quand la Haute Cour était menacée, vous vous êtes dressée contre nos ennemis et avez brisé le sortilège qui aurait pu nous anéantir. Approchez et acceptez votre couronne de la main de Chêne, votre frère et héritier.

Je m'avance, tandis que Vivi soulève à nouveau notre petit frère. Il dépose la couronne sur ma tête – la même que celle de Cardan. Je suis surprise par son poids.

– Peuple de Domelfe, poursuit Baphen. Acceptes-tu Jude Duarte comme ta Grande Reine ?

Pendant le silence qui succède à ces paroles, je me dis qu'ils vont me renier. Puis la formule rituelle résonne dans de nombreuses bouches :

– Nous l'acceptons !

Je ne peux réprimer un franc sourire en regardant Cardan. Quelque peu déconcerté, il me sourit à son tour. Sourire ainsi ne m'arrive peut-être pas souvent.

Cardan se tourne vers l'assemblée.

– À présent, nous avons des récompenses à attribuer et des trahisons à punir. Commençons par les récompenses.

Il fait signe à un serviteur qui apporte l'épée de Madoc, celle qui a fendu le trône de Domelfe.

– Grima Mog, notre grande générale, déclare Cardan. Vous recevrez l'œuvre ultime de Grimsen et la porterez tant que vous resterez à notre service.

Elle reçoit l'arme en s'inclinant, la main sur le cœur.

Cardan reprend :

– Taryn Duarte, aucun verdict officiel n'a été rendu par notre tribunal. Toutefois, considère que l'affaire est close en ta faveur. La cour de Domelfe ne s'oppose pas à toi. Nous vous accordons, à ton enfant et toi, les terres et propriétés de Locke, à ton enfant et toi.

Cette nouvelle est accueillie par des murmures. Taryn s'avance pour saluer le Grand Roi d'une profonde révérence.

– Enfin, proclame Cardan, nous demandons à nos trois amis de la cour des Ombres d'approcher.

Le Fantôme, la Bombe et le Cafard foulent le tapis de fleurs blanches. Chacun d'eux est enveloppé d'une cape qui le recouvre de la tête aux pieds. Même leur visage est dissimulé derrière une fine résille noire.

Sur un signe de Cardan, des pages s'approchent avec des coussins dans les mains. Sur chacun repose un masque d'argent représentant un visage neutre à la bouche légèrement souriante, qui lui donne un air espiègle.

– Vous qui vivez dans l'ombre, reprend Cardan, j'aimerais que, de temps à autre, vous soyez avec nous dans la lumière. À chacun, j'offre ce masque. Quand vous le porterez, personne ne se souviendra de votre allure ni du timbre de votre voix. Que grâce à ce masque, aucun habitant de Domelfe ne vous rejette. Toutes les portes vous seront ouvertes, y compris la mienne.

Ils remercient Cardan en s'inclinant puis placent les masques sur leurs visages. Aussitôt, une sorte de distorsion les entoure.

– Vous êtes généreux, mon roi, dit l'un d'entre eux.

Même moi qui les connais bien, j'ignore qui vient de parler. Mais lorsque les espions s'éloignent après avoir salué Cardan, aucun masque ne peut

dissimuler l'identité de la silhouette qui saisit la main gantée d'une autre.

Ni celle de la troisième qui tourne son visage de métal poli vers Taryn.

C'est ensuite à mon tour de m'avancer. Le stress me noue le ventre. Cardan a insisté pour que ce soit moi qui juge les prisonniers. *C'est ta victoire*, m'a-t-il dit. *En récompense de ton dur labeur, tu décideras de leur sort.*

Quel que soit le châtiment que je choisirai, qu'il s'agisse d'une exécution, d'un sort ou d'un exil, il sera considéré comme juste – surtout si je fais preuve d'esprit.

– Nous allons à présent recevoir les demandeurs, dis-je.

Chêne s'est placé sur le côté, entre Taryn et Oriana.

Deux chevaliers s'avancent et s'agenouillent. L'un d'eux prend la parole :

– On m'a confié la tâche de plaider pour tous ceux qui ont le même passé que moi. Naguère, nous appartenions à l'armée de Domelfe, mais nous avons sciemment suivi le général Madoc dans le Nord, où nous avons été libérés de nos vœux. Nous avons trahi le Grand Roi et...

Il hésite puis reprend :

– Nous avons voulu mettre fin à son règne. Nous faisions erreur. Nous souhaitons nous racheter et prouver que nous pouvons être loyaux, et que nous le serons à compter de ce jour.

Le deuxième s'exprime à son tour :

– On m'a confié la tâche de plaider pour tous ceux qui ont le même passé que moi. Naguère, nous appartenions à l'armée de Domelfe, et nous avons sciemment suivi le général Madoc dans le Nord, où nous avons été libérés de nos vœux. Nous avons trahi le Grand Roi et voulu mettre fin à son règne. Nous ne souhaitons pas nous racheter. Nous avons fidèlement obéi aux ordres. Quel que soit le châtiment que nous recevrons, nous n'aurions pas agi autrement.

Je jette un nouveau coup d'œil à la foule, aux habitants de Domelfe qui ont combattu et versé leur sang ; à ceux qui ont pleuré des vies perdues – des vies qui auraient pu durer des siècles si elles n'avaient pas été fauchées. Je prends une inspiration.

– Dans le jargon de la Haute Cour, les soldats sont surnommés les faucons, dis-je.

Surprise par la fermeté de ma voix, je poursuis :

– À ceux qui ne souhaitent pas se racheter : vous deviendrez de vrais faucons. Volez dans les cieux et chassez tant qu'il vous plaira. Vous



retrouverez votre apparence originelle lorsque vous n'aurez blessé aucun être vivant pendant une année complète et un jour.

– Mais comment nous nourrir, si nous ne pouvons blesser personne ? questionne le chevalier.

– En comptant sur la gentillesse d'autrui pour vous sustenter, dis-je d'une voix aussi glaciale que possible. À ceux qui souhaitent se racheter : nous accepterons votre serment de fidélité et d'amour. Vous réintègrerez la Haute Cour. Vous porterez toutefois la marque de votre trahison. Que vos mains soient toujours rouges, comme si elles étaient maculées du sang que vous espériez verser.

Cardan m'adresse un sourire d'encouragement. Randalin a l'air contrarié que je sois la seule à prononcer les sentences. Il se racle la gorge, sans oser m'interrompre.

La solliciteuse suivante est dame Nore de la cour des Crocs, suivie à quelques pas de la reine Suren. La couronne de la petite est toujours cousue à son front. Même si aucune laisse ne l'entrave, la plaie à son poignet reste visible, la peau toujours à vif.

J'appelle un domestique. Il se présente avec la bride inutilisée.

– Nous vous aurions suivie, déclare dame Nore en posant un genou à terre. Nous vous avons fait une offre que vous avez rejetée. Laissez-nous retourner dans le Nord. N'avons-nous pas été assez punies ?

Désignant la bride, je demande :

– Le seigneur Jarel a tenté de me duper pour m'entraver. Étiez-vous au courant ?

Comme dame Nore est incapable de mentir, elle ne répond pas.

J'interroge la reine Suren :

– Et vous ?

La fille émet un petit rire sauvage et effrayant.

– Je connais tous les secrets qu'ils pensent pouvoir cacher, réplique-t-elle d'une voix grêle et râpeuse, sans doute parce qu'elle en fait trop rarement usage.

Je sens qu'on tire sur ma manche. Étonnée, je remarque Chêne à côté de moi. Il me fait signe de me baisser. Je le laisse chuchoter à mon oreille. Randalin fronce encore plus les sourcils.

– Tu te souviens, quand tu disais qu'on ne pouvait pas l'aider ? me rappelle-t-il. Maintenant, c'est possible.

Je m'écarte pour le regarder dans les yeux.

– Tu veux donc intercéder en faveur de la reine Suren ?

– Oui, affirme-t-il.

Je le renvoie auprès d’Oriana, un peu plus assurée qu’un jour, il acceptera de monter sur le trône de Terrafæ.

– Mon frère demande la clémence. Reine Suren, acceptez-vous de jurer fidélité à la couronne ?

Elle jette un coup d’œil à sa mère, comme attendant sa permission. Dame Nore acquiesce.

– Je suis à vous, Grande Reine, déclare la fillette.

Puis son regard se déplace.

– Et Grand Roi.

Je me tourne vers dame Nore.

– J’aimerais vous entendre prononcer un serment de fidélité à votre reine. Elle semble déconcertée.

– Bien sûr que je vous jure fidélité...

Je la détrompe d’un signe de tête.

– Non, à elle. Votre reine. La reine de la cour des Crocs.

– Suren ?

Dame Nore jette de rapides coups d’œil alentour, comme à la recherche d’une échappatoire. Pour la première fois depuis qu’elle s’est présentée devant moi cette nuit, elle a l’air inquiète.

– Oui, dis-je. Jurez-lui fidélité. C’est votre reine, non ? Soit vous prononcez votre serment, soit vous portez la bride.

Dame Nore serre les dents, puis marmonne la formule à contrecœur. La reine Suren arbore une expression étrange, lointaine.

– Bien, dis-je. La bride restera en possession de la Haute Cour. Nous espérons qu’il ne sera jamais nécessaire de l’utiliser. Reine Suren, puisque mon frère a intercédé en votre faveur, je vous renvoie sans châtement à l’exception de celui-ci : la cour des Crocs n’existe plus.

Dame Nore émet un hoquet horrifié.

Je poursuis :

– Vos terres appartiennent à la Haute Cour, vos titres sont abolis et vos bastions seront saisis. Si vous, Nore, tentiez de contrevenir à cet ordre, n’oubliez pas que ce sera Suren, à qui vous avez juré loyauté, qui vous punira de la façon qu’elle jugera adéquate. Maintenant, allez, et estimez-vous heureuses que Chêne ait intercédé pour vous.

Déchue de son titre de reine, Suren sourit d'une manière qui n'a rien d'amical. Je remarque que ses petites dents ont été limées en pointe. Troublée, je note aussi que leur extrémité est teintée de rouge. Pour la première fois, je soupçonne que Suren est peut-être tenue en laisse par crainte de ce qu'elle serait capable de faire si elle était libre.

Le dernier prisonnier à être présenté est Madoc. Ses poignets et ses chevilles sont entravés par de lourdes chaînes. À en juger par l'expression douloureuse de son visage, je crains qu'elles contiennent du fer.

Il ne s'agenouille pas. Il ne supplie pas. Il se contente de nous regarder tour à tour, puis ses yeux se posent sur Chêne et Oriana. Un muscle se contracte sur sa joue – rien de plus.

J'essaie de parler, mais les mots restent bloqués dans ma gorge.

– N'avez-vous rien à dire ? l'interroge Cardan. On vous a connu plus loquace.

Madoc incline la tête vers moi.

– Je me suis rendu sur le champ de bataille. Que dois-je faire de plus ? La guerre est terminée. J'ai perdu.

Je demande :

– Serais-tu aussi stoïque en marchant vers ton exécution ?

Oriana pousse un petit cri.

Madoc conserve son air lugubre. Résigné.

– Je t'ai élevée pour que tu sois inflexible. Tout ce que je demande, c'est une bonne mort. Rapide, en souvenir de l'amour que nous avons l'un envers l'autre. Sache que je n'ai pas de rancune envers toi.

Depuis la fin de la bataille, je savais que ce serait à moi de le juger. J'ai longuement réfléchi à la sentence, pensant non seulement à son armée, au défi qu'il a lancé à la couronne, à notre duel dans la neige, mais aussi à son tout premier crime, celui qui a toujours entaché notre relation. Dois-je me venger de lui pour le meurtre de mes parents ? Est-ce une dette qui exige d'être remboursée ? Madoc comprendrait. Il comprendrait que l'amour ne passe pas avant le devoir.

Cependant, je me demande si je ne dois pas à mes parents une vision plus large de l'amour et du devoir, vision qu'ils auraient peut-être adoptée.

– Un jour, je t'ai dit que j'étais ce que tu avais fait de moi, mais ce n'est pas entièrement vrai. Tu m'as élevée pour être inflexible ; pourtant, j'ai appris l'indulgence. Je suis prête à faire preuve d'indulgence, ou du moins à quelque chose qui y ressemble, si tu me montres que tu le mérites.

Il reporte son regard sur moi, surpris et légèrement méfiant.

– Sire, intervient Randalin, à l'évidence exaspéré que je prononce toutes les sentences. Vous avez certainement votre mot à dire dans...

– Silence, lance soudain Cardan d'un ton tranchant.

Il observe Randalin comme si le ministre des clés allait être le prochain à recevoir sa punition. Puis il me désigne d'un signe de tête et ajoute :

– Jude en venait à la partie la plus intéressante.

Je continue à fixer Madoc.

– Premièrement, tu jureras d'oublier le nom que tu connais. Tu le chasseras de ton esprit, et jamais plus il ne franchira tes lèvres ni tombera de tes doigts.

– Aimerais-tu d'abord l'entendre ? s'enquiert-il, une ombre de sourire au coin de la bouche.

– Certainement pas.

Ce n'est pas le moment de lui dire que je le connais déjà.

– Deuxièmement, dis-je, tu dois nous prêter serment de fidélité et d'allégeance. Troisièmement, tu dois te soumettre à ces deux exigences avant d'entendre la sentence pour tes crimes que je compte néanmoins prononcer contre toi.

Je sens qu'il lutte pour sa dignité. Il aimerait suivre les soldats qui ont renoncé à la possibilité de se racheter. Il voudrait aller dans la tombe le dos droit et le menton levé. D'un autre côté, il n'a aucune envie de mourir.

– Je souhaite l'indulgence, déclare-t-il enfin. Ou, comme tu l'as dit, quelque chose qui y ressemble.

J'inspire à fond.

– Je te condamne à vivre pour le restant de tes jours dans le monde des mortels et à ne plus jamais poser la main sur une arme.

Ses lèvres pincées ne forment qu'un trait. Puis il incline la tête.

– Oui, ma reine.

Alors qu'on l'emmène, je souffle :

– Au revoir, père.

Je le murmure si bas que je doute qu'il m'entende.

Après le couronnement, Taryn et moi décidons d'accompagner Vivi et Chêne dans le monde des humains. La guerre terminée, Chêne pourra revenir à Terrafæ et suivre des cours au palais, comme ma jumelle et moi l'avons fait, mais il veut vivre encore un peu parmi les mortels. Il y a passé

presque toute l'année dernière et Oriana ayant choisi de vivre avec Madoc, Chêne a envie de voir ses parents, qui lui ont manqué.

La semaine dernière, Vivi a fait plusieurs allers-retours dans le monde des mortels, où elle a retrouvé Heather pour quelques sorties en amoureuses. Elles ont simplement fait de nouveau connaissance. Maintenant que Vivi part pour de bon, elle rassemble de la confiture de cynorhodon, des vestes en fil de soie d'araignée et d'autres souvenirs qu'elle souhaite rapporter de Terrafæ. Ce faisant, elle envisage tous les aspects du monde des mortels qu'elle devra expliquer à notre père.

– Par exemple, les téléphones portables, dit-elle. Ou les caisses automatiques au supermarché. Oh, ça va être génial ! Je t'assure, son exil est le meilleur cadeau que tu m'aies jamais fait !

– Tu as conscience qu'il va tellement s'ennuyer qu'il essaiera de gérer ta vie ? demande Taryn. Ou qu'il planifiera l'invasion d'un immeuble voisin ?

À ces mots, le sourire de Vivi s'évanouit.

Mais Chêne éclate de rire.

Taryn et moi aidons Vivi à remplir quatre sacoches de selle d'objets divers – même si notre sœur a semé du séneçon dans le petit bois à proximité de sa résidence, et qu'elle peut revenir s'approvisionner à volonté. Grima Mog lui confie une liste de provisions qu'elle voudrait que Vivi lui envoie à Domelfe, en priorité du café instantané et de la sauce piquante.

Ce à quoi je ne m'attendais pas, c'est que Cardan propose de faire le voyage avec nous.

– Oh oui, il faut que tu viennes ! s'enthousiasme Taryn. On organisera une fête. Vous vous êtes mariés, tous les deux, et personne n'a rien fait pour fêter ça !

Je suis incrédule.

– Oh, ça va. Pas besoin de...

– C'est d'accord ! me coupe Vivi. Je parie que Cardan ne connaît même pas le goût de la pizza.

Horrifié face à cette hypothétique lacune, Chêne se lance dans la description des différentes garnitures, de l'ananas à la saucisse, en passant par les anchois. Nous ne sommes pas encore dans le monde des mortels que j'appréhende déjà notre séjour. À tous les coups, Cardan va détester. La seule question, c'est de savoir s'il sera imbuvable.

Avant que j'aie trouvé le moyen de le dissuader, nous attachons les sacoches de selle sur les étalons-séneçons et nous survolons l'eau. Nous ne tardons pas à atterrir sur un carré de gazon près de la résidence, assez loin de l'appartement de Vivi pour que ses voisins ne la reconnaissent pas.

Mettant pied à terre, je remarque le caractère terne de la pelouse, l'odeur des gaz d'échappement dans l'air. Je regarde Cardan avec méfiance, craignant de le voir grimacer. Il paraît simplement curieux quand il contemple les fenêtres illuminées, avant de tourner la tête vers le vrombissement de la grand-route non loin.

– Il est tôt, constate Vivi. La pizzeria est à côté, allons-y à pied.

Elle nous détaille attentivement.

– Mais il vaudrait mieux qu'on monte d'abord se changer.

Je comprends. On dirait que Cardan sort tout juste de scène. Même s'il peut s'ensorceler, je ne jurerais pas qu'il sache comment il est censé s'habiller.

Après nous avoir fait entrer chez elle, Vivi prépare du café avec une pointe de cannelle. Chêne se rend dans une pièce du fond et revient s'asseoir sur le canapé avec une petite console de jeux, aussitôt absorbé, pendant que nous passons en revue nos vêtements.

Le pantalon moulant et les bottes de Cardan feront l'affaire. Pour remplacer son luxueux pourpoint, il se déniche un tee-shirt oublié par un ami humain, qui lui va assez bien. J'emprunte à Vivi une robe dans laquelle elle flotte. Sur moi, elle est beaucoup moins large.

– J'ai parlé de vous à Heather, annonce Vivi. Je vais l'appeler pour l'inviter à se joindre à nous. Je lui dirai d'apporter deux ou trois trucs. Vous allez pouvoir la rencontrer – une fois de plus. Chêne vous montrera le chemin jusqu'à la pizzeria.

Mon petit frère me prend par la main en riant et nous entraîne, Cardan et moi, vers l'escalier. Vivi nous rattrape pour nous donner de l'argent.

– C'est à toi. De la part de Bryern.

– Qu'as-tu fait pour le gagner ? veut savoir Cardan.

– J'ai battu Grima Mog en duel.

Il me regarde d'un air incrédule.

– Il aurait dû te payer en or.

Ce commentaire me fait sourire. Tandis que nous marchons sur le trottoir, Cardan ne semble pas perturbé le moins du monde. Il sifflote et a tendance à dévisager les humains que nous croisons. Je retiens mon souffle, mais il ne

leur jette pas de sort pour les affubler d'une queue assortie à la sienne ; il ne les tente pas avec une pomme d'éternité, ni ne s'adonne à aucune autre ruse dont un roi fæ serait capable.

Une fois arrivé, Chêne demande trois énormes pizzas avec des garnitures très bizarres : moitié boulettes de viande et moitié crevettes, ail et tomate, fromage de chèvre et olives noires, champignons et bacon. Je le soupçonne de n'avoir jamais eu l'autorisation de passer une telle commande.

Lorsque nous regagnons l'appartement avec nos cartons chauds, Heather et Vivi ont accroché une bannière argentée sur laquelle on lit, en lettres colorées, FÉLICITATIONS AUX JEUNES MARIÉS. Dessous, sur la table de la cuisine, se trouvent un gâteau glacé garni de bonbons en gelée en forme de serpent, et un assortiment de bouteilles de vin.

– Ça me fait très plaisir de te rencontrer, dis-je en allant vers Heather pour l'étreindre. Je sais d'avance que je vais t'adorer.

– Vee m'a raconté des trucs bizarres sur vous, me confie-t-elle.

Vivi souffle dans une langue de belle-mère.

– Tenez, dit-elle en nous faisant passer des couronnes en papier.

Après avoir mis la mienne, je me plains :

– C'est ridicule !

Cardan observe son reflet dans la porte du four à micro-ondes et met sa couronne de travers.

Je lève les yeux au ciel. Il m'adresse un sourire fugace. Mon cœur se serre un peu, car nous voilà tous réunis, en sécurité – ce que je n'aurais jamais cru possible. Cardan a l'air légèrement intimidé au milieu de ce bonheur auquel je suis aussi peu habituée que lui. Je ne doute pas que des épreuves nous attendent encore, mais je suis sûre que nous saurons les surmonter.

Vivi ouvre les cartons de pizza puis débouche une bouteille de vin. Chêne prend une part à la crevette et mord dedans.

Mon verre en plastique à la main, je porte un toast :

– À la famille.

– Et à Terrafæ, dit Taryn en levant le sien.

– Et aux pizzas, ajoute Chêne.

– Et aux histoires, enchaîne Heather.

– Et aux nouveaux départs, propose Vivi.

Cardan sourit en me regardant.

– Et aux grands complots.

À la famille, et à Terrafæ, et aux pizzas, et aux histoires, et aux nouveaux départs, et aux grands complots. Je peux lever mon verre à tout ça.



## Remerciements

Achever ce livre se serait révélé extrêmement difficile sans le soutien, l'aide, les critiques et la bravoure de Sarah Rees Brennan, Leigh Bardugo, Steve Berman, Cassandra Clare, Maureen Johnson, Joshua Lewis, Kelly Link et Robin Wasserman. Merci à ma bande de canailles !

Merci à tous les lecteurs qui sont venus me voir en dédicaces, m'ont écrit des messages, ont dessiné des fanarts du Peuple de l'Air, et/ou se sont déguisés comme les personnages. Tout cela a énormément compté pour moi.

Un immense merci à l'équipe de Little, Brown Books for Young Readers d'avoir soutenu mes étranges visions. Je remercie particulièrement Alvina Ling, ma géniale éditrice, ainsi que Ruqayyah Daud, Siena Koncsol, Victoria Stapleton, Bill Grace, Emilie Polster, Natali Cavanagh et Valerie Wong parmi d'autres. Au Royaume-Uni, je remercie Hot Key Books et spécialement Jane Harris, Emma Matthewson, Roisin O'Shea et Tina Mories.

Merci à Joanna Volpe, Hilary Pecheone, Pouya Shahbazian, Jordan Hill, Abigail Donoghue et toutes les personnes de New Leaf Literary d'avoir rendu plus aisées les choses compliquées.

Merci à Kathleen Jennings pour ses illustrations merveilleuses et évocatrices.

Enfin, je remercie surtout Theo, mon mari, de m'aider à définir les histoires que je veux raconter, et Sebastian, notre fils, de me rappeler que parfois, ce qui compte le plus, c'est s'amuser.

## Holly Black

**Holly Black** est une autrice américaine à succès. Elle a écrit plus de trente romans de fantasy pour enfants et adolescents, souvent des best-sellers. Elle a reçu de nombreux prix et ses livres ont été traduits dans plus de trente langues. Elle vit actuellement en Nouvelle-Angleterre avec son mari et son fils dans une maison qui possède une bibliothèque secrète.

Holly Black est notamment l'autrice de la série *Magisterium*, écrite avec Cassandra Clare, et des *Chroniques de Spiderwick*, adaptées au cinéma, qui l'ont rendue mondialement célèbre. En 2018, elle commence avec *Le Prince cruel* (*The Cruel Prince*) la trilogie « Folk of the Air », « Le Peuple de l'Air », par laquelle elle revient à la fantasy féerique, créant un monde riche de créatures imaginaires et d'intrigues de cour.

## Note de l'éditeur

Dans sa série « Le Peuple de l'Air », dont *La Reine sans royaume* est le troisième volet, Holly Black reprend nombre d'éléments du folklore anglo-saxon, qu'elle réinterprète en leur donnant une nouvelle réalité.

Outre les gobelins et autres sirènes, voici quelques éclaircissements sur des créatures légendaires peut-être inconnues du public français.

**Barghest** : Dans les mythologies anglaise et germanique, monstre légendaire qui prend la forme d'un chien noir aux crocs et aux griffes impitoyables, et parfois capable de changer de forme.

**Boggart** : Créature des landes ressemblant à un nain très laid, poilu et souvent doté de mauvaises intentions.

**Bonnet-rouge** : Dans le folklore britannique, créature meurtrière. Son surnom est issu de la couleur de son bonnet qu'elle trempe dans le sang de ses victimes.

**Brownie** : Dans le folklore écossais, génie de la maison qui effectue des tâches ménagères à la place de la famille chez qui il loge. Synonyme de chance, il peut prendre l'apparence d'une sorte de lutin ou de singe de moins d'un mètre.

**Changelin** : Dans les folklores irlandais, écossais et scandinave, un changelin est un leurre que les fées, les trolls ou les elfes (ou autres

créatures du Petit Peuple) laissent à la place du nouveau-né qu'ils ont enlevé.

**Cluricaune** : Dans le folklore irlandais, esprit affilié aux riches leprechauns, souvent dépeint comme un petit être, spécialisé dans la création de fausse monnaie.

**Fir darrig** : Lutin du folklore irlandais, il peut être soit immense soit minuscule. Il a tendance à jouer des tours aux habitants des maisons qu'il investit.

**Grig** : Petite fée joyeuse vêtue de vert, coiffée d'un chapeau et portant des bas rouges.

**Gwyllion** : Mot ayant de nombreuses acceptions en gallois (« esprit », « marcheur de la Nuit », « fantôme »). Dans la tradition la plus commune, un gwyllion est une fée de sexe féminin, d'apparence effrayante, qui s'amuse à perdre les voyageurs sur les routes peu fréquentées.

**Huldre** : Être surnaturel issu du folklore norvégien.

**Kelpie** : Créature métamorphe des folklores écossais et irlandais. Réputé dangereux, le kelpie est souvent représenté sous la forme d'un cheval. Il peut aussi se transformer en humain et a des caractéristiques aquatiques.

**Merrow** : Dans les traditions écossaise et irlandaise, le merrow est une sorte de sirène. C'est un cousin de la nixe.

**Nixe** : Dans les folklores germanique et nordique, peuple qui s'apparente aux ondines ou aux sirènes, et dont les membres sont tantôt masculins tantôt féminins, en fonction de leur origine géographique.

**Pixie** : Créature de la mythologie britannique, particulièrement présente en Cornouailles. C'est une sorte de petit lutin ayant élu domicile sur les sites antiques (cercles de pierres, dolmens...).

**Puck** : Créature féerique proche du pixie. Ce nom a été rendu célèbre par le personnage du *Songe d'une nuit d'été* de William Shakespeare.

**Seelie** : Peuple des « gentilles fées » dans le folklore britannique : elles appellent à l'aide les humains ou au contraire les mettent en garde ou leur portent assistance. Si ce peuple aime jouer des tours aux mortels, les créatures qui le constituent restent globalement généreuses et positives. Parmi elles, on trouve les hobgoblins, les brownies, les selkies et les leprechauns.

**Selkie** : Dans la tradition des îles des Shetland (Écosse), belle jeune fille ou beau jeune homme capable de se transformer en phoque.

**Shagfoal** : Créature du Lincolnshire qui ressemble à un gobelin aux intentions néfastes. À la tombée de la nuit, il se cache sur le bas-côté de la route, attendant les voyageurs pour agacer les chevaux et provoquer des accidents.

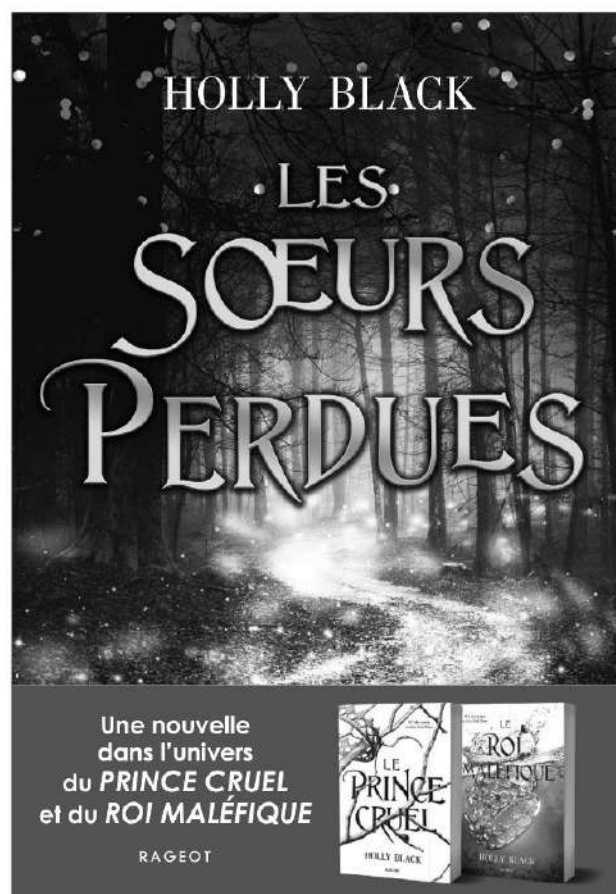
**Sluagh** : Dans les traditions irlandaise et écossaise, esprit d'un mort sans repos rejeté à la fois de l'enfer et du paradis.

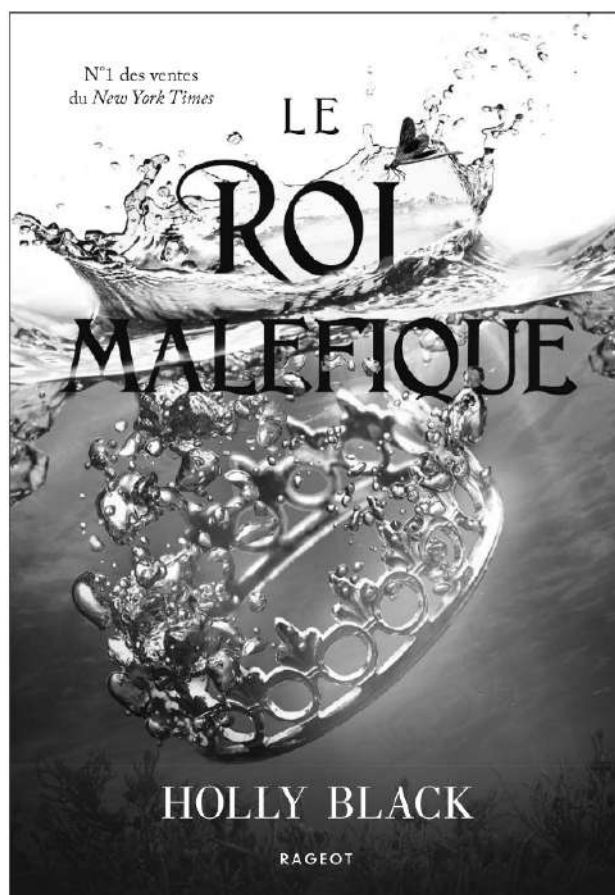
**Trow** : Comme les trolls, les trows sont des créatures de la nuit. Issus du folklore des îles Orcades et Shetland, ils sont souvent représentés comme de petits êtres laids et timides. Ils sont très friands de musique et aiment capturer les humains dotés de ce talent.

**Unseelie** : Au contraire des Seelie, le peuple unseelie regroupe des créatures qui aiment piéger les mortels pour les faire souffrir. Ils attaquent les voyageurs la nuit, forcent les soldats à entrer en guerre... Parmi eux, on compte les boggarts et les bonnets-rouges.

Déjà paru, dans la série  
« Le Peuple de l’Air » :









# Table des matières

Couverture
Page de titre
Page de copyright
Dédicace
Livre premier
Prologue
Chapitre 1
Chapitre 2
Chapitre 3
Chapitre 4
Chapitre 5
Chapitre 6
Chapitre 7
Chapitre 8
Chapitre 9
Chapitre 10
Chapitre 11
Chapitre 12
Chapitre 13
Chapitre 14
Chapitre 15

Chapitre 16

Livre second

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Chapitre 27

Epilogue

Remerciements

Holly Black

Note de l'éditeur

Déjà paru, dans la série « Le Peuple de l'Air » :

Souhaitez-vous avoir un  
**accès illimité** aux livres  
gratuits en ligne ?

Désirez- vous les  
télécharger et les ajouter à  
**votre bibliothèque ?**

**FrenchPDF.com**

À votre service!